

— ❧ — THOMAS CARLYLE — ❧ —

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

— ❧ —
TOME 3 : LA GUILLOTINE

NOUVELLE TRADUCTION FRANÇAISE



— ❧ — éditions Skandalon — ❧ —

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Une histoire

TOME III

LA GUILLOTINE



COLLECTION
AGORA

THOMAS CARLYLE

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Une histoire

TOME III — LA GUILLOTINE

Nouvelle traduction française



ÉDITIONS SKANDALON · AUBENAS · 2026



ÉDITIONS SKANDALON · AUBENAS · 2026

Texte original dans le domaine public.

Traduction française nouvelle et appareil éditorial : © Éditions Skandalon, 2026.

Conception éditoriale et illustrations : Éditions Skandalon.

Éditions Skandalon – Maison d'édition associative

19 boulevard de la Corniche – 07200 Aubenas

www.skandalon.fr – admin@skandalon.fr – tél. 06 84 78 83 79

Numéro RNA : W071007357 – SIRET : 105 580 849 00013

Dépôt légal : à parution

*Alle Freiheits-Apostel, sie waren mir immer zuwider;
Willkür suchte doch nur Jeder am Ende für sich.
Willst du Viele befreien, so wag' es Vielen zu dienen.
Wie gefährlich das sey, willst du es wissen? Versuch's!*

GOETHE

« Les apôtres de la Liberté m'ont toujours déplu :
chacun, au bout du compte, ne cherchait que l'arbitraire pour soi.

Veux-tu libérer la multitude ? Ose servir la multitude.

Veux-tu savoir combien c'est dangereux ? Essaie ! »

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

LA CRUAUTÉ NÉCESSAIRE

Il y a une métaphysique de la cruauté chez Carlyle.

Si terrifiante qu'elle soit, la cruauté est nécessaire. Et c'est parce qu'elle est nécessaire qu'elle est sacrée.

Il ne s'agit pas ici du plaisir de faire souffrir. Le sadique verse le sang pour sa jouissance ; il soumet la souffrance d'autrui à l'intensité de son désir. La cruauté métaphysique est tout autre. Elle apparaît lorsqu'une vérité invisible doit s'inscrire dans la chair du monde, lorsqu'il ne suffit plus de dire que le bien et le mal diffèrent, mais qu'il faut écrire leur différence en lettres de sang.

Dans le voisinage latin du mot cruauté, il y a le cru, le sanglant, le cruor — non pas le sang silencieux qui circule dans le corps, mais le sang répandu, sorti de ses vaisseaux, devenu visible. La cruauté commence lorsque le dedans paraît au-dehors. Elle est une révélation par la blessure.

Carlyle ne croit pas que l'histoire puisse être propre. Elle ne progresse pas par la seule discussion des idées justes. Les formes vieillissent, se vident, deviennent mensongères ; mais elles ne consentent pas pour autant à disparaître. Il faut les briser. La Justice entre dans le monde avec une épée ou tout du moins armée. La Providence elle-même, lorsqu'elle s'empare des affaires humaines, n'a rien d'une douceur inoffensive : elle renverse, mutile, consume et fait mourir.

Toute faute accumule silencieusement ses conséquences. Toute injustice contracte une dette. Les hommes peuvent l'oublier ; l'histoire, jamais. Quelque part, dans l'obscurité, la Nécessité tient les comptes.

Puis vient le jour du paiement.

C'est un karma sanglant qui n'éclabousse pas seulement les coupables.

L'INNOCENT DEVAIT MOURIR

Louis XVI est innocent.

Carlyle ne voit en lui ni un tyran sanguinaire ni un grand criminel. Louis souhaite souvent le bien. Il aime son peuple, à sa manière indécise. Il ne possède ni la cruauté résolue qui aurait peut-être sauvé l'ancienne monarchie ni le génie réformateur qui aurait pu conduire le monde nouveau.

Sa faute est ailleurs.

Il fut un petit homme dans une situation où la grandeur était nécessaire.

La petitesse n'est pas nécessairement un vice chez l'homme privé. Elle devient une faute terrible lorsque cet homme occupe la place où devrait se tenir le plus grand. Car le roi n'est pas seulement un individu couronné. Il prétend incarner l'ordre, la décision, la clairvoyance et la force. Louis occupe cette place immense sans pouvoir la remplir. Il hésite lorsque l'histoire exige qu'il tranche ; il attend lorsque l'événement exige qu'il agisse ; il se laisse entraîner par des volontés plus décidées que la sienne.

Il fabrique de petites serrures quand les verrous de la paix et du royaume sautent les uns après les autres.

Louis n'est donc pas coupable d'avoir voulu le mal. Il est coupable de n'avoir pas eu la grandeur nécessaire pour empêcher le désastre. Il ne sait ni devenir le roi héroïque de l'ancien monde ni cesser à temps d'en être le roi. Il demeure entre les temps, faible support d'une autorité déjà morte, corps vivant enfermé dans une forme vide.

Pourtant, lorsqu'il marche vers l'échafaud, quelque chose change. La mort lui donne enfin la gravité que son règne n'avait pu lui donner. L'homme indécis devient une victime résolue. Celui qui n'avait pas su régner sait mourir. Il devient grand au moment précis où il cesse d'être roi.

Mais c'est bien le roi qui doit mourir en lui.

Carlyle ne laisse aucun doute sur la signification de ce sacrifice :

« Le Fils de soixante rois doit mourir sur l'échafaud, selon les formes de la loi. Sous ces soixante rois, cette même forme de loi et de société s'est façonnée pendant mille ans, jusqu'à devenir une étrange machine, morte et aveugle, qui a consumé les vies et les âmes d'innombrables hommes. Voici maintenant qu'un roi lui-même — ou plutôt la Royauté dans sa personne — doit y expirer. Louis innocent porte les péchés de nombreuses générations. »

La monarchie a construit pendant des siècles la machine qui va tuer son dernier représentant. Les injustices reviennent chez elles. Le roi est enfermé dans le taureau d'airain chauffé par ses prédécesseurs. Il expie des fautes qu'il n'a pas commises, mais dont son corps porte l'héritage.

Il y a là quelque chose qui ressemble au sacrifice d'un innocent chargé des péchés des pères, la logique terrible du bouc émissaire qu'étudiera Girard. Mais ce sacrifice ne sauve personne. Le sang de Louis ne ferme pas l'abîme : il l'ouvre.

Il ne réconcilie pas la France avec elle-même. Il rend seulement visible que l'ancien lien est rompu.

LE PEUPLE ENTRE DANS LE SANCTUAIRE

Jusque-là, le pouvoir de faire mourir appartenait au souverain. Le supplice public manifestait la puissance du roi ; le sang du condamné écrivait dans les corps la majesté de la loi. Mais voici que le souverain lui-même devient condamné. Celui qui tenait le glaive s'agenouille sous lui.

Qui, désormais, possède le droit de frapper ?

Le Peuple.

Non pas encore le peuple paisible des constitutions, des scrutins et des délibérations réglées, mais la Masse immense, confuse, affamée, longtemps muette et soudain devenue voix. Elle entre dans le mystère sanglant de la souveraineté. Elle s'empare du jugement, de la vengeance et du sacrifice. Les

souffrances accumulées pendant des siècles montent jusqu'à la surface et réclament une forme.

Cette irruption n'est pas seulement monstrueuse chez Carlyle. Elle est également grandiose. La Masse est l'une des forces telluriques de son épopée. Elle ressemble moins à une addition d'individus qu'à un élément naturel : mer, incendie, tremblement de terre. Elle peut se tromper, délirer et massacrer ; mais quelque chose de vrai parle d'abord dans sa colère. Les millions d'hommes oubliés reviennent dans l'histoire.

La faim demande justice. Les morts anonymes demandent justice. Les générations sacrifiées à l'incurie des grands demandent justice.

Mais la Masse peut-elle porter longtemps la gravité du sacré dont elle s'est emparée ?

Tel est peut-être le mystère épouvantable de la Révolution. Le Peuple entre dans le sanctuaire pour y accomplir le jugement de l'histoire ; puis il transforme peu à peu le sanctuaire en théâtre. Il reçoit le glaive, mais non toujours le silence intérieur qui devrait accompagner son usage.

Le sacrifice de Louis demeure unique. Chaque détail possède encore un poids cosmique : la Convention, le vote, le Temple, la séparation de la famille, la communion, la charrette, l'échafaud. Un homme meurt, mais une institution millénaire meurt en lui.

Puis le sang appelle le sang.

La mort cesse d'être un événement absolu. Elle devient une habitude politique, une machinale machine à faire couler le sang.

LA MACHINE HUMANAIRE

La guillotine était pourtant née d'une intention charitable. On voulait supprimer la maladresse du bourreau, l'inégalité des supplices et la souffrance

inutile. Une lame bien réglée donnerait à tous une mort identique, rapide, presque abstraite.

La machine devait humaniser la cruauté.

Elle va la rendre reproductible, rapide, facile.

Avec elle, le bourreau n'a presque plus besoin de frapper. Il actionne. Le geste humain, avec ses hésitations, son effort, son horreur et le risque même de son échec, cède la place au mécanisme. Le couperet ne hait personne. Il ne distingue personne. Il accomplit exactement le même mouvement pour le roi, la reine, le député, le noble, l'artisan, le vieillard ou la jeune fille.

L'égalité devant la mort devient l'indifférence de la machine devant les morts.

La guillotine appartient à un âge nouveau. Aux commencements de l'industrialisation, elle réalise dans le domaine du supplice ce que la manufacture réalise ailleurs : elle décompose le geste, en supprime l'irrégularité, standardise le résultat et permet d'accélérer la cadence.

Carlyle la voit entrer dans le mouvement même de la République :

« La Guillotine prend un mouvement toujours plus rapide, à mesure que toutes les autres choses s'accélèrent. Par sa vitesse, elle donnera l'indice de la vitesse générale de la République. Le fracas de sa hache énorme, montant et retombant dans une horrible systole et diastole, appartient au mouvement vital et à la pulsation de tout l'immense système sans-culotte. »

Elle est devenue un cœur.

La République reçoit son rythme de la Machine. La lame monte, la lame descend ; systole, diastole. Le sang circule dans le grand corps révolutionnaire, mais c'est un sang toujours répandu.

Les condamnés arrivent désormais par groupes. Fouquier-Tinville constitue des lots, des « fournées », bientôt de soixante hommes et davantage. Lorsque l'accusation particulière manque, on invente une conspiration collective.

L'individu cesse d'être jugé pour devenir l'élément interchangeable d'une catégorie.

Louis avait encore été sacrifié.

Ceux-ci sont traités.

La cruauté métaphysique pouvait écrire dans le sang une différence entre le bien et le mal. La machine ne sait plus écrire. Elle répète le même signe jusqu'à le vider de tout sens.

LES TRICOTEUSES

Alors paraissent les tricoteuses, ces femmes qui venaient au spectacle de la mort, mais qui, vertueuses, ne laissaient pas leurs mains inoccupées.

Les tricoteuses ne sont pas une invention de Carlyle ; Jean-Baptiste Lesieur les représentait dès 1793. On les appelait aussi les ferventes de Robespierre. Elles viennent aux tribunes avec leur couture ou leurs aiguilles, car une femme vertueuse a toujours les mains occupées. Elles crient lorsqu'il faut crier et tricotent lorsqu'il faut attendre. Les discours passent, les accusations tombent, les noms sont livrés à la mort ; l'ouvrage avance en attendant. Chateaubriand fera descendre les tricoteuses des tribunes jacobines jusque sous l'échafaud. À tort ou à raison. Entre juin et juillet 1794, on atteint une moyenne de 35 exécutions par jour sur la place de Grève. D'un point de vue littéraire, ce sont des Parques humaines sans la grandeur des Parques ; elles disent la mort au fil du quotidien quand la sentence suprême devient presque ennuyeuse.

La tricoteuse, comme ceux qui lui ressemblent, n'est pas nécessairement sadique.

Le sadique désire le sang. Il reconnaît encore en lui une puissance exceptionnelle, quoique cette puissance soit profanée par sa jouissance. Il sait qu'un événement a lieu. Il veut la souffrance parce qu'elle arrache le monde à l'ordinaire et nourrit son plaisir.

La tricoteuse est peut-être pire.

Elle ne jouit même plus assez pour interrompre son ouvrage.

Le couperet tombe ; les aiguilles remontent. Une tête roule ; une maille se ferme. Le spectacle absolu de la mort entre dans la répétition des gestes quotidiens. Le sang n'écrit plus rien parce que personne ne le lit.

L'horreur n'est donc pas seulement que la mort soit publique. Pour Carlyle, la justice véritable doit se montrer. La communauté doit savoir ce qu'elle accomplit ; elle ne peut cacher entièrement sa violence derrière les murs d'une prison ou l'anonymat d'une administration. Le spectacle sanglant peut être sacré lorsqu'il rassemble les hommes dans l'effroi, la pitié et le sentiment d'une loi supérieure.

L'horreur commence lorsque le spectacle demeure, mais que le sacré s'en retire.

Autour du vote sur la mort de Louis, on mange, on boit, on apporte des glaces, on coche les voix sur des cartes comme les coups d'une partie de hasard. Le sacrifice est encore sublime dans sa victime ; il est déjà profané par ceux qui le regardent.

Les tricoteuses accomplissent cette profanation. Elles ne sont pas seulement cruelles parce qu'elles assistent à la mort. Elles le sont parce que la mort n'interrompt plus rien.

Le sadique profane le sacrifice en en jouissant.

La tricoteuse le profane plus radicalement encore en ne s'arrêtant pas.

Le contraire du sacré n'est peut-être pas le démoniaque. Le démoniaque reconnaît encore la grandeur qu'il renverse. Le véritable contraire du sacré est le dérisoire : le moment où plus rien n'est assez grave pour suspendre le mouvement des aiguilles.

LE SANG ET LA LOI

Treize ans après La Révolution française, Carlyle revient directement sur la peine de mort dans les Pamphlets du dernier jour. Le ton s'est durci. L'historien qui avait plaint Louis et tous les condamnés devient le polémiste furieux de « Model Prisons ». Mais il ne se contredit pas autant qu'il pourrait sembler.

Sa question demeure la même : une société croit-elle encore réellement à la différence entre le bien et le mal ?

Pour Carlyle, la peine ne peut être fondée d'abord sur son utilité. On ne tue pas légitimement un homme afin d'en intimider d'autres. On ne le tue pas pour améliorer une statistique ni pour produire un effet favorable sur l'opinion publique. La seule raison valable de punir est de rendre au coupable ce que la loi de l'Univers exige à son égard : faire justice.

Il réhabilite pour cela le mot de vengeance :

« La vengeance, mes amis ! La vengeance, la haine naturelle des scélérats, l'irrésistible tendance à leur rendre ce qu'ils ont mérité : voilà un sentiment intrinsèquement juste, et même divin, dans l'esprit de tout homme. Seul son excès est diabolique ; son essence est humaine, et même divine : un avertissement envoyé au pauvre homme par le Créateur lui-même. »

Cette vengeance n'est pourtant pas laissée à celui qui a souffert. La colère privée est aveugle, précipitée, menacée par l'excès. Il faut qu'elle soit reprise par la communauté, ralentie par le jugement, entourée de formes et portée jusqu'à une solennité presque liturgique :

« Que la violence, la hâte et l'impulsion aveugle ne président pas à l'exécution. L'homme offensé ne l'accomplira pas lui-même. Le monde entier, dans la personne d'un ministre désigné à cette fin, entouré des solennités et des précautions nécessaires, des officiers, des juges, des avocats et de l'attente silencieuse de tous les hommes, l'accomplira comme sous l'œil de Dieu, qui créa tous les hommes. »

Destiné dans sa jeunesse au ministère religieux, Carlyle a abandonné la foi orthodoxe sans perdre entièrement sa grammaire. Une vérité invisible doit prendre corps. Une société ne croit pas réellement à la justice tant qu'elle se contente de la proclamer. Il faut qu'elle l'accomplisse, publiquement et avec tremblement.

L'exécution devient ainsi une sorte de sacrement négatif. La communauté ne communie pas dans le corps du condamné ; elle communie dans la Loi qui le retranche. Le sang rendu visible rappelle que le bien et le mal ne sont pas de simples opinions et que certains actes rompent le lien même qui permet aux hommes de vivre ensemble.

Carlyle admire chez les anciens Germains l'idée qu'une exécution juste puisse être « un acte solennel et suprême de culte ». Le criminel est jugé par la tribu assemblée, puis expulsé de la communauté au nom des dieux et des hommes. La peine devient une prédication accomplie dans le réel :

« Voir le prince des scélérats, celui que les dieux détestent entre tous, saisi solennellement et pendu au gibet sous les yeux du peuple : quel enseignement pour tous ! Voici, de la manière la plus impressionnante, un sermon divin mis en acte ; didactique comme aucun sermon prononcé ne saurait l'être. Un acte de dévotion aussi : la reconnaissance, dans une solennité pleine d'effroi, que la Justice éternelle gouverne le monde. »

Le sang doit donc se voir. Non pour nourrir une curiosité malsaine, mais parce que la justice doit apparaître. La peine capitale ne peut être légitime que si elle conserve cette dimension sublime et tragique, si ceux qui la prononcent portent eux-mêmes le poids de la mort qu'ils imposent.

C'est pourquoi Carlyle fait parler la communauté en ces termes :

« Déserteur manifeste des rangs où tous les hommes sont tenus de se trouver sous peine de leur perte éternelle, pris la main rouge à combattre l'Univers et ses lois, nous te renvoyons dans cet Univers ; nous t'expulsons solennellement de notre communauté et, au nom de Dieu, non avec joie et

exultation, mais avec une douleur sévère comme la tienne, nous te pendrons mercredi prochain — et ainsi tout finira. »

Non avec joie.

Tout est là.

La cruauté sacrée sait qu'elle accomplit une chose épouvantable. Elle regarde le sang qu'elle verse. Elle en assume la nécessité sans jamais le rendre léger. Elle conserve la pitié jusque dans la condamnation, car seule la conscience de l'humanité du coupable donne au jugement son poids véritable.

La cruauté hideuse commence avec le jeu.

Elle commence lorsque la Justice devient rendement, lorsque le sacrifice devient série, lorsque la victime devient fournée, lorsque la foule devient public et que le sang peut couler sans plus rien écrire.

Alors la Providence, la Nécessité, le Sacré, la Masse et la Machine s'empoignent dans un immense sabbat. Les hommes croient les conduire ; ils sont broyés par elles. Le bien et le mal s'affrontent, mais chacun emprunte parfois le visage de l'autre. L'innocent expie les fautes des coupables ; les justiciers deviennent bourreaux ; la pitié se change en faiblesse et la justice en frénésie.

THOMAS CARLYLE

Tout paraît absurde.

Tout pourtant est rigoureux.

Car, chez Carlyle, l'histoire n'est pas juste parce qu'elle épargne les innocents. Elle est juste parce qu'aucune faute, aucune faiblesse, aucun mensonge ne peuvent échapper éternellement à leurs conséquences.

Louis innocent porte les péchés des rois. Son sang écrit encore la fin d'un monde.

Puis vient la guillotine.

La lame monte. La lame descend. Les aiguilles continuent.

Et le sang ne dit plus rien.

Emmanuel Philippon, 2026

COMMENT SE REPÉRER DANS CETTE ÉDITION

Un chiffre en exposant renvoie aux notes originales de Carlyle, conservées à la fin du volume et numérotées dans la continuité des tomes précédents, de 512 à 787.

Le glossaire-index des personnes, lieux, institutions et inventions verbales est placé en fin de volume. Dans le fichier numérique, les termes repérés sont cliquables et conduisent à leur entrée ; le titre de chaque entrée ramène à la première occurrence retenue.

Les majuscules expressives, les personnifications et les mots composés — Sansculottisme, Septembriseurs, Incorruptible vert-de-mer, Carmagnole complète ou Bouffée de mitraille — appartiennent au mouvement de la prose de Carlyle. Leur étrangeté est volontaire.

La traduction recherche une fidélité de mouvement plutôt qu'un calque mot à mot. Elle conserve les longues périodes, les accélérations, les ruptures et les changements de registre ; une phrase n'est divisée que lorsque sa construction française cesse réellement de porter le lecteur.

Les notes de l'édition, lorsqu'elles sont nécessaires, sont signalées par des lettres et réservées aux erreurs, légendes ou difficultés historiques qui exigent une mise au point immédiate.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

10 août 1792 — Prise des Tuileries et suspension de Louis XVI.

13 août 1792 — La famille royale est enfermée au Temple.

2-6 septembre 1792 — Massacres dans les prisons parisiennes.

20 septembre 1792 — Victoire de Valmy ; ouverture de la Convention nationale.

21 septembre 1792 — Abolition de la monarchie.

22 septembre 1792 — Premier jour de la République et point de départ du calendrier républicain.

21 janvier 1793 — Exécution de Louis XVI.

1er février 1793 — La France déclare la guerre à la Grande-Bretagne et aux Provinces-Unies.

10 mars 1793 — Création du Tribunal révolutionnaire ; début de la grande insurrection vendéenne.

31 mai-2 juin 1793 — Insurrection parisienne et chute des députés girondins.

13 juillet 1793 — Charlotte Corday assassine Marat.

5 septembre 1793 — La Terreur est mise à l'ordre du jour.

17 septembre 1793 — Vote de la Loi des suspects.

16 octobre 1793 — Exécution de Marie-Antoinette.

31 octobre 1793 — Exécution des Vingt-deux Girondins.

24 mars 1794 — Exécution des Hébertistes.

5 avril 1794 — Exécution de Danton, Desmoulins et des Indulgents.

8 juin 1794 — Fête de l'Être suprême.

10 juin 1794 — Loi du 22 prairial et accélération de la Terreur judiciaire.

27-28 juillet 1794 — 9-10 Thermidor : chute et exécution de Robespierre et de ses alliés.

12 novembre 1794 — Fermeture du Club des Jacobins.

1er avril et 20 mai 1795 — Insurrections de germinal et de prairial à Paris.

juin-juillet 1795 — Débarquement et défaite des émigrés à Quiberon.

5 octobre 1795 — 13 Vendémiaire : l'insurrection royaliste est écrasée à Paris.

26 octobre 1795 — Fin de la Convention et installation du Directoire.

4 septembre 1797 — Coup d'État du 18 Fructidor contre les royalistes.

9 novembre 1799 — 18 Brumaire : Bonaparte renverse le Directoire.

Table des matières

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR	8
COMMENT SE REPÉRER DANS CETTE ÉDITION	19
REPÈRES CHRONOLOGIQUES	20
FORCES POLITIQUES ET INSTITUTIONS : REPÈRES	25
LIVRE PREMIER — SEPTEMBRE.....	27
Chapitre I — La Commune improvisée	28
Chapitre II — Danton	39
Chapitre III — Dumouriez	43
Chapitre IV — Septembre à Paris	46
Chapitre V — Une trilogie	54
Chapitre VI — La Circulaire.....	60
Chapitre VII — Septembre en Argonne.....	68
Chapitre VIII — Sortent	77
LIVRE DEUXIÈME — LE RÉGICIDE	83
Chapitre I — Le Délibératif	84
Chapitre II — L'Exécutif.....	93
Chapitre III — Découronné.....	97
Chapitre IV — Le Perdant paie.....	100
Chapitre V — L'Étirement des Formules	103
Chapitre VI — À la Barre	108
Chapitre VII — Les Trois Votes	116
Chapitre VIII — Place de la Révolution.....	121
LIVRE TROISIÈME — LES GIRONDINS	127
Chapitre I — Cause et effet	128

Chapitre II — Culottique et sansculottique	134
Chapitre III — L'aigreur monte.....	139
Chapitre IV — La Patrie en danger.....	143
Chapitre V — Le Sansculottisme équipé.....	151
Chapitre VI — Le Traître	155
Chapitre VII — En lutte.....	159
Chapitre VIII — Lutte à mort.....	162
Chapitre IX — Éteints.....	167
LIVRE QUATRIÈME — LA TERREUR.....	172
Chapitre I — Charlotte Corday	173
Chapitre II — En guerre civile.....	180
Chapitre III — La Retraite des Onze	184
Chapitre IV — Ô Nature.....	188
Chapitre V — L'Épée tranchante.....	193
Chapitre VI — Debout contre les Tyrans	196
Chapitre VII — Marie-Antoinette.....	200
Chapitre VIII — Les Vingt-deux	203
LIVRE CINQUIÈME — LA TERREUR À L'ORDRE DU JOUR....	206
Chapitre I — La Chute.....	207
Chapitre II — Mort	212
Chapitre III — Destruction.....	218
Chapitre IV — Carmagnole complète.....	226
Chapitre V — Comme un Nuage d'orage.....	232
Chapitre VI — Fais ton devoir	236
Chapitre VII — Tableau de flammes.....	243
LIVRE SIXIÈME — THERMIDOR.....	247

Chapitre I — Les dieux ont soif	248
Chapitre II — Danton, pas de faiblesse	253
Chapitre III — Les Tombereaux.....	258
Chapitre IV — Mumbo-Jumbo	263
Chapitre V — Les Prisons.....	267
Chapitre VI — Pour finir la Terreur	270
Chapitre VII — Renversés.....	275
LIVRE SEPTIÈME — VENDÉMIAIRE.....	282
Chapitre I — Décadence.....	283
Chapitre II — La Cabarrus.....	287
Chapitre III — Quiberon	291
Chapitre IV — Le Lion n'est pas mort	294
Chapitre V — Le Lion étendu pour la dernière fois	298
Chapitre VI — Les Harengs grillés.....	304
Chapitre VII — La Bouffée de mitraille	308
Chapitre VIII — Fin	314
GLOSSAIRE-INDEX DES PERSONNES, DES LIEUX ET DES MOTS DE CARLYLE	317
NOTES DE CARLYLE	340

FORCES POLITIQUES ET INSTITUTIONS : REPÈRES

Convention nationale — Assemblée élue en septembre 1792. Gironde, Montagne et Plaine y luttent pour définir la République en guerre.

Montagnards — Députés des bancs élevés, alliés aux Jacobins et aux mouvements parisiens ; ils renversent la Gironde puis se divisent.

Girondins — Républicains partisans de la guerre et méfiants envers la Commune ; proscrits après les journées des 31 mai et 2 juin 1793.

Plaine ou Marais — Majorité centrale de la Convention, décisive dans les votes et dans le renversement de Robespierre.

Commune et sections de Paris — Pouvoir municipal et assemblées de quartier ; leur mobilisation porte les insurrections sans-culottes.

Jacobins et Cordeliers — Clubs politiques et réseaux de surveillance civique ; les Cordeliers nourrissent des courants aussi différents que les Hébertistes et les Dantonistes.

Hébertistes — Courant radical lié à la Commune, à la déchristianisation et à l'armée révolutionnaire ; éliminé en mars 1794.

Indulgents ou Dantonistes — Partisans d'un ralentissement de la Terreur autour de Danton et Desmoulins ; exécutés en avril 1794.

Comité de salut public — Centre du gouvernement révolutionnaire, chargé de la guerre, des administrations et de la direction politique.

Comité de sûreté générale — Organe de police politique et de surveillance, rival du Comité de salut public à la fin de la Terreur.

Tribunal révolutionnaire — Juridiction d'exception qui juge les ennemis de la Révolution, sous l'accusation de Fouquier-Tinville.

Royalistes, Vendéens et Chouans — Forces contre-révolutionnaires diverses : émigrés, réseaux urbains, armées catholiques de l'Ouest et guérillas rurales.

Thermidoriens et Jeunesse dorée — Coalition issue du 9 Thermidor, bientôt soutenue dans la rue par les Muscadins contre les Jacobins et les sans-culottes.

Directoire — Régime de l'an III, pris entre restaurations royalistes, résurgences jacobines et dépendance croissante envers les généraux.

LIVRE PREMIER — SEPTEMBRE

Chapitre I — La Commune improvisée

Vous l'avez donc éveillée, ô Émigrants et Despotes du monde ; la France est éveillée. Depuis longtemps vous sermonnez et fêrulez cette pauvre Nation, tels de cruels pédagogues que nul n'avait appelés, brandissant sur elle vos verges de feu et d'acier ; depuis longtemps vous la piquez, la talonnez, l'épouvantez, tandis qu'elle reste là, impuissante, dans les suaires morts de sa Constitution, et que, de toutes les terres, vous vous resserrez autour d'elle avec vos armements et vos complots, vos invasions et vos bravades truculentes ; — et voici qu'enfin vous l'avez piquée au vif : elle se lève, son sang se lève. Les suaires morts se déchirent en toiles d'araignée, et elle vous fait face dans cette terrible force de Nature que nul homme n'a mesurée, qui descend jusqu'à la Folie et au Tophet : voyez maintenant comment vous vous tirerez d'affaire avec elle !

Ce mois de septembre 1792, devenu l'un des mois mémorables de l'Histoire, se présente sous deux aspects aussi différents que possible : tout noir d'un côté, tout lumineux de l'autre. Tout ce qu'il y a de cruel dans la frénésie panique de Vingt-cinq Millions d'hommes, tout ce qu'il y a de grand dans le défi-à-la-mort simultané de Vingt-cinq Millions d'hommes, se dresse ici en brusque contraste, côte à côte. Ainsi en va-t-il d'ordinaire lorsqu'un homme — combien plus une Nation d'hommes — est soudain précipité au-delà des limites. Car la Nature, si verte qu'elle paraisse, repose partout sur des fondements terribles, pour peu qu'on descende plus bas ; et Pan, sur la musique duquel dansent les Nymphes, porte en lui un cri qui peut rendre tous les hommes déments.

Il est très effrayant de voir une Nation déchirer ses Constitutions et Règlements, devenus pour elle des suaires morts, devenir trans-cendante, et devoir désormais chercher sa voie sauvage à travers le Nouveau, le Chaotique — là où la Force ne se distingue pas encore en Commandée et Interdite, où Crime et Vertu roulent pêle-mêle, sans séparation —, dans ce domaine de ce qu'on nomme les Passions, de ce que nous nommons les Miracles et les Prodiges ! C'est ainsi que, pendant quelque trois années encore, nous aurons à contempler la France, dans ce troisième et dernier Tome de notre Histoire. Le Sansculottisme régnant dans toute sa grandeur et toute sa hideur ; l'Évangile — le Message de Dieu — des Droits de l'Homme, des puissances ou forces de l'Homme, de nouveau prêché irréfragablement au-dehors ; et, avec lui, plus retentissant encore pour l'heure, le plus redoutable Message du Diable sur les faiblesses et les péchés

de l'Homme ; — le tout à une telle échelle, sous un tel aspect : trouble « mort-naissance d'un monde » ; immense nuage de fumée, rayé d'un côté de traits qui semblent venir du Ciel, ceint de l'autre comme par le feu de l'Enfer ! L'Histoire nous raconte beaucoup de choses ; mais, depuis mille ans et davantage, quelle chose nous a-t-elle racontée qui fût de cette espèce ? Arrêtons-nous-y donc volontiers quelque temps, toi et moi, ô Lecteur ; et tâchons d'extraire de son inépuisable signification ce qui, dans les circonstances présentes, pourrait nous convenir.

Il est malheureux, quoique fort naturel, que l'histoire de cette Période ait si généralement été écrite dans l'hystérie. L'exagération abonde, avec l'exécration, les lamentations et, dans l'ensemble, l'obscurité. Mais lorsque la vieille Rome immonde dut, elle aussi, être balayée de la Terre, et que ces Hommes du Nord, avec d'autres horribles fils de la Nature, entrèrent en scène, « engloutissant les Formules » comme le font aujourd'hui les Français, la vieille Rome immonde poussa pareillement ses plus grands cris d'exécration ; si bien que la forme véritable de beaucoup de choses s'est perdue pour nous. Les Huns d'Attila avaient des bras si longs qu'ils pouvaient ramasser une pierre sans se baisser. Dans le corps des pauvres Tatars, l'exécratrice Histoire romaine intercala une lettre de l'alphabet ; et les voilà devenus, jusqu'à ce jour, des Tar-tares, de féroce nature tartaréenne. Ici, de même, nous avons beau chercher dans ces innombrables Archives françaises aux mille formes : trop souvent l'obscurité recouvre tout, ou la pure distraction nous égare. On a peine à imaginer que le Soleil ait brillé durant ce mois de septembre comme il brille dans les autres. Il est pourtant incontestable qu'il brilla ; qu'il y eut du temps qu'il faisait et du travail — et même, à cet égard, un temps fort mauvais pour les travaux de la moisson ! Un malheureux Éditeur peut faire de son mieux et, après tout, réclamer quelque indulgence.

Il eût été sage entre les Français celui qui, regardant de près cet aspect dévasté d'une France toute en agitation et en tourbillon, selon des voies nouvelles, jamais éprouvées, aurait su discerner où se trouvait le mouvement cardinal ; quelle tendance en avait alors le commandement et la direction première ! Mais, à quarante-quatre ans de distance, la chose est différente. Deux mouvements cardinaux, deux grandes tendances, sont aujourd'hui devenus assez visibles à tous dans le tourbillon de Septembre : cette effusion orageuse vers les Frontières ; cette ruée frénétique, à l'intérieur, vers les Hôtels de Ville et les Salles de Conseil. La France sauvage se précipite, dans un désespéré défi-à-la-mort, vers les Frontières pour se défendre des Despotes étrangers ; elle se presse vers les Hôtels de Ville et

les salles des Comités électoraux pour se défendre des Aristocrates domestiques. Que le Lecteur se représente bien ces deux mouvements cardinaux, et quels courants latéraux, quels vortex sans fin pouvaient en dépendre. Il jugera aussi si, dans le naufrage soudain de toutes les anciennes Autorités, deux mouvements cardinaux, eux-mêmes à demi frénétiques, pouvaient être d'une nature douce. Ainsi dans le Sahara desséché, lorsque les vents s'éveillent, soulèvent et vannent l'immensité du sable ! L'air lui-même — disent les Voyageurs — devient un obscur air-de-sable ; et, à travers lui, vaguement dressées, les plus merveilleuses et incertaines colonnades de Piliers de Sable accourent en tourbillonnant de-ci, de-là, comme autant de Derviches-tourneurs déments, hauts de cent pieds, et dansent là leur énorme Valse du Désert ! —

Pourtant, dans tous les mouvements humains, n'eussent-ils qu'un jour d'âge, il y a de l'ordre, ou un commencement d'ordre. Considère deux choses dans cette Valse saharienne des Vingt-cinq Millions de Français ; ou plutôt une chose et l'espérance d'une chose : la Commune — Municipalité — de Paris, qui est déjà là ; la Convention nationale, qui sera là dans quelques semaines. La Commune insurrectionnelle, qui, s'improvisant à la veille du Dix Août, produisit par explosion cette Délivrance à jamais mémorable, doit nécessairement régner sur elle — jusqu'à la réunion de la Convention. Cette Commune, que l'on peut bien appeler spontanée ou « improvisée », est pour le présent souveraine de France. La Législative, qui tirait son autorité de l'Ancien, comment pourrait-elle encore avoir autorité lorsque l'Ancien a sauté sous l'explosion de l'Insurrection ? Comme à une épave flottante, certaines choses, certaines personnes, certains intérêts peuvent encore s'y cramponner : défenseurs volontaires, carabiniers ou piquiers en uniforme vert ou en bonnet de nuit rouge — bonnet rouge — défilent chaque jour devant elle, prêts à prendre leur essor vers Brunswick ; armes brandies ; toujours avec quelque touche d'éloquence léonidienne, souvent avec un feu d'audace qui menace de dépasser Hérode en héroïanisme — les Galeries, « surtout les Dames, n'en finissant jamais d'applaudir ». ⁵¹² On peut recevoir et répondre, devant toute la France, à des Adresses de cette sorte ou d'une sorte voisine : la Salle du Manège demeure utile comme lieu de proclamation. C'est même à cet usage qu'elle sert désormais principalement. Vergniaud prononce des harangues qui soulèvent l'âme ; mais seulement dans un sens prophétique, le regard tourné vers la Convention qui vient. « Que notre mémoire périsse, s'écrie Vergniaud, pourvu que la France soit libre ! » — sur quoi tous bondissent sur leurs pieds et répondent en criant : « Oui, oui, périsse notre mémoire, pourvu

que la France soit libre ! »⁵¹³ Chabot défroqué adjure le Ciel qu'au moins nous en ayons « fini avec les Rois » ; et, aussi promptement que la poudre sous l'étincelle, nous nous embrasons tous de nouveau, et, chapeaux agités, crions et jurons : « Oui, nous le jurons ; plus de roi ! »⁵¹⁴ Tout cela, comme méthode de proclamation, est fort commode.

Pour le reste, que nos Brissot affairés, nos Roland rigoureux, hommes qui eurent naguère de l'autorité et en ont de moins en moins ; hommes qui aiment la Loi et voudraient que même une Explosion s'explosât, autant que possible, selon les règles, trouvent cet état de choses officieusement insatisfaisant au dernier degré — nul ne saurait le nier. On se plaint ; on tente : mais sans effet. Les tentatives mêmes se retournent contre leurs auteurs, et il faut y renoncer par crainte de pis : le sceptre a quitté cette Législative, une fois pour toutes. Une pauvre Législative — si rude fut son destin — s'était laissé passer les menottes, clouer au rocher comme une Andromède, et ne pouvait plus que gémir là vers la Terre et les Cieux ; miraculeusement, un Persée ailé — ou Commune improvisée — a surgi de l'Azur vide et l'a délivrée : mais est-ce maintenant elle, avec sa douceur et son langage musical, ou lui, avec sa dureté, son glaive aigu et son égide, qui aura voix prépondérante ? Mélodieux accord des voix : telle serait la règle ! Mais si les voix divergent, alors assurément le rôle d'Andromède est de pleurer — si possible, de seules larmes de gratitude.

Contente-toi, ô France, de cette Commune improvisée, telle qu'elle est ! Elle a les instruments, elle a les mains ; le temps ne sera pas long. Le dimanche 26 août, nos Assemblées primaires se réuniront et commenceront à élire les Électeurs ; le dimanche 2 septembre — puisse le jour être heureux ! — les Électeurs commenceront à élire les Députés ; et ainsi se rassemblera une Convention nationale qui guérira tout. Nul marc d'argent, nulle distinction d'Actifs et de Passifs n'insulte désormais le Patriote français : il y a suffrage universel, liberté illimitée du choix. Anciens Constituants, Législateurs présents, toute la France est éligible. On peut même dire que la fleur de tout l'Univers — de l'Univers — est éligible ; car, en ces jours mêmes, nous « naturalisons », par acte de l'Assemblée, les principaux Amis étrangers de l'humanité : Priestley, brûlé hors de chez lui pour nous à Birmingham ; Klopstock, génie de tous les pays ; Jeremy Bentham, utile Jurisconsulte ; l'illustre Paine, Aiguilletier rebelle ; — dont quelques-uns pourront être élus. Comme il convient éminemment à une Convention de cette sorte. En un mot, Sept Cent Quarante-Cinq souverains sans entraves, admirés de l'Univers, remplaceront cette malheureuse impuissance de

Législative — dont les meilleurs membres, probablement, et la Montagne en masse, pourront être réélus. Roland fait préparer les Salles des Cent-Suisses comme rendez-vous préliminaire ; dans ce Palais vide des Tuileries, maintenant vide et National, qui n'est plus un Palais, mais un Caravansérail.

Quant à la Commune spontanée, on peut dire qu'il n'y eut jamais sur Terre de Conseil municipal plus étrange. Administrer, non pas une grande Ville, mais un grand Royaume en état de révolte et de frénésie : telle est la tâche qui lui est échue. Enrôler, approvisionner, juger ; imaginer, décider, faire, s'efforcer de faire : on s'étonne que le cerveau humain ne cède pas sous tout cela et ne se mette à tourner. Mais heureusement les cerveaux humains possèdent ce talent de ne prendre que ce qu'ils peuvent porter et d'ignorer tout le reste, abandonnant tout le reste comme s'il n'était pas là ! Par quoi quelque chose est réellement tiré d'affaire ; et beaucoup de choses se tirent d'affaire elles-mêmes. Cette Commune improvisée avance, sans douter de rien ; faisant promptement front, sans peur ni trouble, à quelque heure que ce soit, aux besoins de l'heure. Le monde fût-il en feu, un Municipal tricolore improvisé n'a qu'une vie à perdre. Ils sont l'élixir et les hommes-choisis du Patriotisme sansculottique ; promus à l'espérance-perdue ; victoire indicible ou haute potence, telle est leur récompense. Ils siègent là, dans l'Hôtel de Ville, ces étonnants Municipaux tricolores ; en Conseil général ; en Comité de Surveillance — qui deviendra même Comité de Salut public —, ou dans tous autres Comités et Sous-comités nécessaires ; — gouvernant une Correspondance infinie ; rendant des Décrets infinis : on entend parler d'un Décret qui serait « le quatre-vingt-dix-huitième de la journée ». Prêts ! tel est le mot. Ils portent des pistolets chargés dans leur poche ; et aussi quelque déjeuner improvisé en guise de repas. Ou plutôt, bientôt, des traiteurs passeront marché pour fournir des repas à manger sur place — trop abondants, grognera-t-on plus tard. Ainsi vont-ils : ceints de leurs écharpes tricolores ; papier municipal dans une main, arme à feu dans l'autre. Ils ont leurs Agents répandus dans toute la France ; parlant dans les Hôtels de Ville, sur les places de marché, sur les grandes routes et les chemins détournés ; agitant, pressant de s'armer ; tous les cœurs frémissent de les entendre. Grand est le feu de l'éloquence Anti-Aristocrate : certains même, tel le Bibliopole Momoro, semblent laisser entrevoir au loin quelque chose qui sent la Loi agraire, et une chirurgie du coffre-fort hydropique, gonflé à l'excès ; — sur quoi, à vrai dire, l'audacieux Libraire risque d'être pendu, et l'Ex-Constituant Buzot doit le faire évader en contrebande.⁵¹⁵

Les Personnes gouvernantes, si insignifiantes qu'elles soient intrinsèquement, ont pour la plupart quantité d'auteurs de Mémoires ; et les curieux, dans les temps futurs, peuvent apprendre par le menu leurs sorties et leurs entrées : ce qui, puisque les hommes aiment toujours à connaître leurs semblables dans des situations singulières, constitue une consolation en son genre. Il n'en va pas ainsi de ces Personnes gouvernantes qui sont aujourd'hui dans l'Hôtel de Ville ! Et pourtant quel original parmi les hommes de l'espèce gouvernante — grand-chancelier, roi, kaiser, secrétaire du département de l'intérieur ou de l'extérieur — montra jamais une phase telle que le Greffier Tallien, le Procureur Manuel, le futur Procureur Chaumette en montrent ici, dans cette Valse de Sable des Vingt-cinq Millions ? Ô frères mortels — toi, l'Avocat Panis, ami de Danton, parent de Santerre ; toi, le Graveur Sergent, depuis nommé Sergent-Agate ; toi, Huguenin, qui portes le tocsin dans ton cœur ! Mais, comme dit Horace, il leur manqua le chanfrein sacré — *sacro vate* — , et nous ne les connaissons pas. Les hommes se vantèrent d'Août et de ses œuvres, les publiant dans les hauts lieux ; mais de ce Septembre personne, ni alors ni plus tard, ne voulut se vanter. Le monde de Septembre demeure sombre, fuligineux, comme un minuit de sorcières en Laponie ; — d'où, en vérité, sortiront des formes fort étranges.

Comprends cependant ceci : l'incorruptible Robespierre n'est pas absent, maintenant que le gros de la bataille est passé ; furtivement, l'homme vert-de-mer siège là, ses yeux félins excellant dans le crépuscule. Comprends encore cette autre chose, un seul fait qui en vaut beaucoup : Marat non seulement est là, mais une place d'honneur lui est assignée, une tribune particulière. Quel changement pour Marat ; élevé de sa cave obscure à cette lumineuse « tribune particulière » ! Tous les chiens ont leur jour ; même les chiens enragés. Douloureux, incurable Philoctète-Marat ; sans lequel Troie ne peut être prise ! Marat a été élevé jusqu'ici comme élément principal du Pouvoir gouvernant. Les caractères royalistes — car nous avons « supprimé » d'innombrables Durosoy, Royou, et même les avons jetés en prison — remplacent les caractères usés que, dans les mauvais jours d'autrefois, on arrachait si souvent à l'Ami du Peuple. Dans notre « tribune particulière », nous écrivons et rédigeons : Placards d'une terreur admonitrice convenable ; Amis-du-Peuple — maintenant sous le nom de Journal de la République — ; et nous siégeons, obéi des hommes. « Marat, dit quelqu'un, est la conscience de l'Hôtel de Ville. » Gardien, comme d'autres le nomment, de la

Conscience du Souverain ; — laquelle, assurément, dans de telles mains, ne restera pas cachée dans une serviette !

Deux grands mouvements, disions-nous, agitent cet esprit National égaré : une ruée contre les Traîtres domestiques, une ruée contre les Despotismes étrangers. Mouvements déments tous deux, qu'aucune règle connue ne peut contenir ; les passions les plus fortes de la nature humaine les poussent : amour, haine ; douleur vengeresse, Nationalité fanfaronne et vengeresse elle aussi — et, par-dessus tout, pâle Panique ! Douze Cents Patriotes tués, depuis leurs sombres catacombes, ne plaident-ils pas, dans la pantomime muette de la Mort — ô vous, Législateurs — pour la vengeance ? Telle fut la rage destructrice de ces Aristocrates au Dix à jamais mémorable. Bien plus, abstraction faite de la vengeance et ne considérant que le Salut public, n'y a-t-il pas encore, dans ce Paris — en nombres ronds — « trente mille Aristocrates » de l'humeur la plus maligne, poussés maintenant à leur dernière carte ? — Patience, ô Patriotes : notre nouvelle Haute Cour, le « Tribunal du Dix-Sept », siège ; chaque Section a envoyé Quatre Jurés ; et Danton, éteignant partout où il les trouve les juges impropres et les pratiques impropres, est « le même homme que vous avez connu aux Cordeliers ». Avec un tel Ministre de la Justice, la Justice ne sera-t-elle pas rendue ? — Qu'elle soit donc prompte, répond l'universel Patriotisme ; prompte et sûre ! —

On voudrait espérer que ce Tribunal du Dix-Sept est plus rapide que la plupart. Dès le 21, quand notre Cour n'a que quatre jours, Collenot d'Angremont, « l'enrôleur royal » — racoleur, embaucheur — meurt à la lumière des torches. Car voici que la grande Guillotine, merveilleuse à contempler, se dresse maintenant là ; l'Idée du Docteur est devenue Chêne et Fer ; l'immense hache cyclopéenne « tombe dans ses rainures comme le mouton du sonnetteur », mouchant rapidement la lumière des hommes ! « Mais vous, Gualches, qu'avez-vous inventé ? » Ceci ? — Le pauvre vieux Laporte, Intendant de la Liste civile, vient ensuite ; paisiblement, le doux vieillard. Puis Durosoy, Placardeur royaliste, « caissier de tous les Anti-Révolutionnaires de l'intérieur » : il alla se réjouissant ; disant qu'un Royaliste tel que lui devait mourir, entre tous les jours, celui-ci même, le 25, jour de la Saint-Louis. Tous ceux-là ont été jugés, condamnés — les Galeries criant leur approbation — et livrés à l'Idée réalisée, en moins d'une semaine. Sans compter ceux que nous avons acquittés, tandis que les Galeries murmuraient, puis congédiés ; ou même reconduits personnellement en Prison, lorsque les Galeries se mirent à hurler, puis à menacer et à jouer des coudes.⁵¹⁶ Ce Tribunal n'est pas languissant.

L'autre mouvement ne se ralentit pas non plus : la ruée contre les Despotés étrangers. De fortes puissances vont se saisir dans l'étreinte de mort ; l'Europe exercée contre la France démente et sans exercice ; et de singulières conclusions seront mises à l'épreuve. — Conçois donc, à quelque faible degré, le tumulte qui tourbillonne dans cette France, dans ce Paris ! Placards de Section, de Commune, de Législative, du Patriote individuel, flambent en avertissements sur tous les murs. Des Drapeaux de la Patrie en Danger flottent à l'Hôtel de Ville ; sur le Pont-Neuf — au-dessus des Statues de Rois abattues. Partout on s'enrôle, partout on presse de s'enrôler ; il y a des adieux mêlés de larmes et de vantardise ; des marches irrégulières sur la Grande Route du Nord-Est. Les Marseillais chantent en chœur leur sauvage Aux Armes, que désormais tous les hommes, toutes les femmes et tous les enfants ont appris et chantent en chœur dans les Théâtres, sur les Boulevards, dans les Rues ; et le cœur brûle dans chaque poitrine : Aux armes ! Marchons ! — Ou pense à tes Aristocrates qui se glissent vers quelque cachette ; à Bertrand de Moleville, tapi dans quelque grenier « rue Aubry-le-Boucher, chez un pauvre chirurgien qui m'avait connu » ; à Madame de Staël, qui a caché son Narbonne sans savoir au monde qu'en faire. Les Barrières sont parfois ouvertes, le plus souvent fermées ; nul passeport ne peut s'obtenir ; des Émissaires de l'Hôtel de Ville, avec des yeux et des serres de faucon, voltigent en sentinelles sur tous les points de ton horizon ! En deux mots : le Tribunal du Dix-Sept, affairé sous des Galeries hurlantes ; le Prussien Brunswick, « sur un espace de quarante milles », avec ses tombereaux de guerre, ses tonnerres endormis et ses « soixante-six mille » mains droites de Briarée⁵¹⁷ — qui vient, qui vient !

Ô Cieux, dans ces derniers jours d'août, il est venu ! Durosoy n'était pas encore guillotiné que la nouvelle était arrivée : les Prussiens ravageaient et harcelaient autour de Metz ; quatre jours encore, et l'on apprend que Longwy, notre première place forte sur la frontière, est tombée « en quinze heures ». Vite donc, ô Municipaux improvisés ; vite, et toujours plus vite ! — Les Municipaux improvisés font front à cela aussi. L'Enrôlement se presse ; avec l'habillement et l'armement. Nos officiers eux-mêmes ont maintenant des « épaulettes de laine » ; car c'est le règne de l'Égalité, et aussi de la Nécessité. Les hommes ne se donnent plus non plus du monsieur ni du sir ; citoyen conviendrait mieux ; nous nous disons même tu, comme « le faisaient les peuples libres de l'Antiquité » : ainsi l'ont suggéré les Journaux et la Commune improvisée ; et ce sera bien.

Infiniment mieux, cependant, si nous pouvions suggérer où trouver des armes. Pour le présent, nos Citoyens chantent en chœur Aux armes ! et n'ont pas d'armes ! On cherche des armes, passionnément ; tout mousquet découvert fait joie. De plus, on construira des retranchements autour de Paris : sur les pentes de Montmartre, les hommes creusent et manient la pelle ; bien que les simples eux-mêmes soupçonnent que c'est désespéré. Ils creusent ; les écharpes tricolores prononcent encouragements et bon-courage-à-vous. Bien plus, enfin, « douze Membres de la Législative s'y rendent chaque jour », non seulement pour encourager, mais pour mettre la main à l'œuvre et fouir : cela fut décrété par acclamation. Il faudra fournir des armes, ou bien que l'ingéniosité humaine se brise et devienne imbécillité. Le maigre Beaumarchais, pensant servir la Patrie et faire une bonne opération commerciale à l'ancienne manière, a commandé en Hollande soixante mille bons fusils : plutôt au Ciel, pour l'amour de la Patrie et pour le sien, qu'ils fussent arrivés ! En attendant, on arrache les grilles et on les martèle en piques ; les chaînes elles-mêmes seront soudées ensemble pour faire des piques. On soulève jusqu'aux cercueils des morts, afin de les fondre en balles. Toutes les cloches d'Église doivent descendre au fourneau pour devenir canons ; toute l'argenterie d'Église à la Monnaie pour devenir argent. Vois aussi ces beaux essaims de cygnes, ces Citoyennes descendues dans les Églises, qui siègent là, le col de cygne penché, cousant des tentes et des uniformes ! Les Dons patriotiques ne manquent pas non plus chez ceux auxquels il reste quelque chose ; et ils ne sont pas donnés avec lésinerie : les belles Villaume, mère et fille, Modistes de la rue Saint-Martin, donnent « un dé d'argent et une pièce de quinze sous », avec d'autres effets semblables ; et offrent, du moins la mère, de monter la garde. Ceux qui n'ont pas même un dé donnent une dée — ne serait-ce que d'invention. Un Citoyen a élaboré le plan d'un canon de bois, dont la France aura, dans un premier temps, l'exclusif bénéfice. Il doit être fait de douves, par les tonneliers ; — d'un calibre presque sans limites, mais d'une résistance incertaine ! Ainsi vont-ils : martelant, combinant, cousant, fondant, de tout leur cœur et de toute leur âme. Deux cloches seulement doivent rester dans chaque Paroisse — pour le tocsin et autres usages.

Mais remarque aussi ceci : précisément au moment où les batteries prussiennes jouaient de leur plus vif à Longwy, dans le Nord-Est, et où notre lâche Lavergne ne voyait d'autre issue que la reddition — dans le Sud-Ouest, en lointaine et patriarcale Vendée, cette fermentation aigre autour des Prêtres réfractaires, après avoir longtemps travaillé, mûrit et explose : au pire moment

pour nous ! Voici donc « huit mille Paysans à Châtillon-sur-Sèvre » qui refusent de tirer au sort pour devenir soldats ; qui ne veulent pas qu'on moleste leurs Curés. À eux se joindront Bonchamps, les La Rochejaquelein et assez de Seigneurs de tournure royaliste ; avec les Stofflet et les Charette ; avec des Héros et des Contrebandiers chouans ; et la loyale chaleur d'un peuple simple, soufflée en flamme et en fureur par des soufflets théologiques et seigneuriaux ! De sorte qu'on combattrait derrière les fossés, que des volées de mort éclateront des fourrés et des ravins de rivières ; que les chaumières brûleront, que les pieds des femmes pitoyables se hâteront vers un refuge, leurs enfants sur le dos ; que les champs ensemencés resteront en friche, blanchis d'ossements humains ; — « quatre-vingt mille personnes, de tous âges, rangs et sexes, fuyant à la fois au-delà de la Loire », leur lamentation portée au loin par les vents ; et, en bref, pendant les années à venir, une telle suite de scènes que la guerre glorieuse n'en a plus offert dans ces derniers âges, depuis la fin de nos Albigeois et de nos Croisades — sauf peut-être quelque Palatinat de hasard que nous pouvions avoir à « brûler » par exception. Les « huit mille de Châtillon » seront dispersés pour le moment ; le feu éparpillé, non éteint. Aux meurtrissures et aux coups de la bataille extérieure devra désormais s'ajouter une gangrène intérieure plus mortelle.

Ce soulèvement de la Vendée se signale à Paris le mercredi 29 août — juste au moment où nous avons achevé d'élire nos Électeurs et où, malgré les dents de Brunswick et de Longwy, nous espérions encore obtenir une Convention nationale, s'il plaisait au Ciel. Mais, à d'autres égards, ce mercredi doit être regardé comme l'un des jours les plus remarquables que Paris eût encore vus : les sombres nouvelles arrivent successivement, comme les messagers de Job, et reçoivent de sombres réponses. Nous ne parlons pas de la Sardaigne qui se lève pour envahir le Sud-Est, ni de l'Espagne qui menace le Sud. Mais les Prussiens ne sont-ils pas maîtres de Longwy — livré par trahison, dirait-on — et ne se préparent-ils pas à assiéger Verdun ? Clairfait et ses Autrichiens enveloppent Thionville ; assombrissent le Nord. Ce n'est plus le pays de Metz, mais le Clermontois qui est ravagé ; des uhlans et des hussards volants ont été vus sur la route de Châlons, presque jusqu'à Sainte-Menehould. Du cœur, ô Patriotes : si vous perdez courage, vous perdez tout !

Ce n'est pas sans une émotion dramatique que l'on lit, dans les Débats parlementaires de ce mercredi soir, « après sept heures », la scène des fugitifs militaires de Longwy. Épuisés par la route, poudreux, découragés, ces pauvres hommes entrent dans la Législative, vers le coucher du soleil ou plus tard ; ils

donnent le récit le plus pathétique de l'effroyable passe où ils se trouvaient : — les Prussiens roulant autour d'eux par myriades, crachant volcaniquement le feu pendant quinze heures ; nous, épars et rares sur les remparts, à peine un canonnier pour deux pièces ; notre lâche Commandant Lavergne ne montrant nulle part son visage ; l'amorce ne prenant pas ; aucune poudre dans les bombes — que pouvions-nous faire ? « Mourir ! » répondent aussitôt des voix ;⁵¹⁸ et les fugitifs poudreux doivent chercher ailleurs quelque consolation. — Oui, Mourir : tel est maintenant le mot. Que Longwy devienne un proverbe et un sifflement parmi les places fortes françaises ; qu'elle soit plutôt — dit la Législative — effacée de la face honteuse de la Terre ; — et le Décret est donc parti : une fois les Prussiens sortis de Longwy, la ville sera « rasée » et n'existera plus qu'à l'état de sol labouré.

Les Jacobins ne sont pas plus doux ; comment le seraient-ils, eux, la fleur du Patriotisme ? La pauvre Madame Lavergne, épouse du pauvre Commandant, prit un soir son ombrelle et, escortée de son Père, se rendit dans la Salle de la puissante Mère ; elle « lit un mémoire tendant à justifier le Commandant de Longwy ». Lafarge, Président, répond : « Citoyenne, la Nation jugera Lavergne ; les Jacobins sont tenus de lui dire la vérité. Il aurait terminé là sa carrière, s'il avait aimé l'honneur de son pays. »⁵¹⁹

Chapitre II — Danton

Mais, mieux que de raser Longwy ou de réprimander de pauvres soldats poudreux ou des femmes de soldats, Danton était venu la nuit dernière demander un Décret pour rechercher les armes, puisqu'on ne les livrait pas volontairement. Que des « visites domiciliaires », avec toute la rigueur de l'autorité, soient faites à cette fin. Rechercher des armes ; des chevaux — l'Aristocratie roule en voiture, tandis que le Patriotisme ne peut traîner son canon. Rechercher en général les munitions de guerre « dans les maisons des personnes suspectes » — et même, si cela paraît convenable, saisir et emprisonner les personnes suspectes elles-mêmes ! Dans les Prisons, leurs complots seront inoffensifs ; dans les Prisons, elles nous serviront d'otages et ne seront pas sans utilité. Ce Décret, l'énergique Ministre de la Justice l'a demandé la nuit dernière et l'a obtenu ; et cette nuit même il doit être exécuté ; il est en cours d'exécution au moment où ces soldats poudreux sont salués du mot Mourir. Deux mille fusils, à ce qu'on compte, sont ainsi fourragés ; avec quelque quatre cents nouveaux Prisonniers ; et, dans l'ensemble, une telle terreur, un tel froid humide pénètrent le cœur Aristocrate que tout autre que le Patriotisme — et même le Patriotisme, s'il n'était dans cette agonie — pourrait en avoir pitié. Oui, Messieurs ! si Brunswick réduit Paris en cendres, il réduira probablement aussi en cendres les Prisons de Paris : pâle Terreur, si nous l'avons reçue, nous la donnerons à notre tour, avec toute la profondeur d'horreurs qui réside en elle ; le même fond qui fait eau, sur ces eaux sauvages, nous porte tous.

On peut juger du mouvement qui se fit alors parmi les « trente mille Royalistes » : comment les Conspirateurs, ou ceux qu'on accusait de Conspirer, se resserrèrent chacun dans sa cachette — tel Bertrand de Moleville, regardant avidement vers Longwy et espérant que le beau temps tiendrait. Ou comment ils s'habillèrent en valets, comme Narbonne, et « gagnèrent l'Angleterre comme famulus du docteur Bollmann » ; comment Madame de Staël s'agita, plaidant auprès de Manuel comme une Sœur en Littérature, plaidant même auprès du Greffier Tallien ; proie de chagrins sans nom !⁵²⁰ Le Royaliste Peltier, Pamphlétaire, donne un Récit touchant — qui ne manque pas de hauteur de couleur — des terreurs de cette nuit. Dès cinq heures de l'après-midi, une grande Ville tombe soudain silencieuse ; sauf le battement des tambours, le pas des pieds en marche ; et, de moment en moment, le redoutable tonnerre du marteau contre

quelque porte : un Commissaire tricolore avec ses Gardes bleus — gardes noirs ! — qui arrive. Toutes les Rues sont désertes, dit Peltier ; gardées à chaque extrémité : tous les Citoyens ont ordre de rester chez eux. Sur la Rivière flottent des barques-sentinelles, de peur que nous ne nous échappions par l'eau ; les Barrières sont hermétiquement closes. Effroyable ! Le soleil brille, descendant sereinement vers l'ouest dans un ciel pommelê sans fumée : Paris semble dormir, semble mort ; — Paris retient son souffle pour voir quel coup va tomber sur lui. Pauvre Peltier ! Les Actes des Apôtres et toute la gaieté des Articles de fond se sont éteints ; à leur place est venue l'amère gravité ; la satire polie s'est changée en grossières pointes de piques — martelées dans les grilles — ; toute logique s'est réduite à cette unique thèse primitive : œil pour œil, dent pour dent ! — Peltier, douloureusement conscient de la chose, se baisse profondément ; s'échappe sans dommage en Angleterre ; pour y reprendre la guerre d'encre ; subir en son temps un Procès par Jury, et être délivré par l'éloquence d'un jeune Whig, célèbre dans le monde entier durant un jour.

Des « trente mille », naturellement, de grandes multitudes restèrent sans être inquiétées ; mais, comme nous l'avons dit, quelque quatre cents, désignés comme « personnes suspectes », furent saisis ; et une terreur indicible tomba sur tous. Malheur à celui qui est coupable de Complot, d'Anticivisme, de Royalisme, de Feuillantisme ; qui, coupable ou non, a dans sa Section un ennemi pour l'appeler coupable ! Le pauvre vieux M. de Cazotte est saisi ; avec lui sa jeune Fille bien-aimée, qui refuse de le quitter. Pourquoi, ô Cazotte, as-tu quitté les romans et le Diable amoureux pour une réalité telle que celle-ci ? Le pauvre vieux M. de Sombreuil, celui des Invalides, est saisi : homme regardé de travers par le Patriotisme depuis les jours de la Bastille ; lui aussi, une fille aimante ne veut pas le quitter. Avec les jeunes larmes à peine contenues, et la vieille faiblesse vacillante qui se soulève une fois encore — ô mes frères, ô mes sœurs !

Les fameux et les nommés s'en vont ; les sans-nom aussi, s'ils ont un accusateur. Le mari de Lamotte au Collier est dans ces Prisons — elle, depuis longtemps, s'est écrasée sur les pavés de Londres — ; mais il sera délivré. Le gros de Morande, du Courrier de l'Europe, clopine éperdument de-ci de-là ; mais on le laisse clopiner dehors, sur des béquilles fort agiles — son heure n'étant pas encore venue. L'Avocat Maton de La Varenne, de santé très faible, est arraché à sa mère et aux siens ; le Tricolore Rossignol — hier ouvrier orfèvre et vaurien, aujourd'hui homme parvenu — se souvient d'une ancienne Plaidoirie de Maton ! Jourgniac de Saint-Méard s'en va, le vif et franc soldat : il était dans la

Mutinerie de Nancy, dans ce « Régiment du Roi effervescent » — du mauvais côté. Le plus triste de tous : l'abbé Sicard s'en va ; Prêtre qui ne pouvait prêter le Serment, mais pouvait enseigner aux Sourds et Muets : dans sa Section, dit-il, un homme avait rancune contre lui ; un homme, à l'heure propice, lance contre lui un mandat d'arrêt ; qui atteint son but. Dans le quartier de l'Arsenal, des cœurs muets se lamentent par signes, par gestes sauvages ; leur miraculeux guérisseur, celui qui leur apportait la parole, est emporté.

Avec les arrestations de cette nuit du Vingt-Neuf, avec celles qui se poursuivent plus ou moins, jour et nuit, depuis le Dix, on peut se figurer ce que sont maintenant les Prisons. Encombrement et Confusion ; bousculade, hâte, véhémence et terreur ! Parmi les Amis de la pauvre Reine qui l'avaient suivie jusqu'au Temple et avaient été enfermés ailleurs en Prison, quelques-uns, telle la Gouvernante de Tourzel, doivent être relâchés ; une, la pauvre Princesse de Lamballe, ne l'est pas : elle attend, dans les solides chambres de *La Force*, ce qui arrivera encore.

Parmi les centaines que frappe le mandat lancé, que l'on roule vers l'Hôtel de Ville ou la Salle de Section, vers les Maisons provisoires de détention, et que l'on y précipite comme dans des parcs à bétail, il nous faut en nommer un autre : Caron de Beaumarchais, Auteur de Figaro ; vainqueur des Parlements Maupeou et des chiens infernaux Gozman ; autrefois compté parmi les demi-dieux ; et maintenant — ? Nous l'avons laissé au point culminant de son état ; quelle effroyable descente est celle-ci, lorsque nous l'entrevoyons de nouveau ! « À minuit » — ce n'était encore que le 12 août —, « le domestique, en chemise », les yeux écarquillés, entre dans votre chambre : Monsieur, levez-vous ; tout le peuple est venu vous chercher ; ils frappent comme s'ils allaient enfoncer la porte ! « Et ils frappaient en effet d'une façon terrible. Je jette mon habit sur moi, oubliant même le gilet, n'ayant aux pieds que mes pantoufles ; et je lui dis » — Et lui, hélas, ne répond que négations incohérentes, interjections de panique. À travers les persiennes et les fentes, devant ou derrière, les réverbères ternes ne découvrent que des rues pleines de visages hagards ; clamant, hérissés de piques : et vous courez éperdu chercher une issue, n'en trouvant aucune ; — et devez vous réfugier dans l'armoire à vaisselle du rez-de-chaussée ; rester là, palpitant dans ce costume incomplet, tandis que les lumières passent et dansent devant le trou de votre serrure, que des pieds piétinent au-dessus et que gronde le tumulte de Satan, « pendant quatre heures et davantage » ! Et les vieilles dames du quartier se redressèrent brusquement — comme nous l'apprendrons le lendemain matin

—, sonnèrent leurs bonnes et leurs gouttes cordiales avec de stridentes interjections ; et de vieux messieurs, en chemise, « sautèrent par-dessus les murs des jardins », fuyant sans être poursuivis ; l'un d'eux, malheureusement, se brisa la jambe.⁵²¹ Ces soixante mille fusils hollandais — qui n'arrivent jamais — et ce hardi coup de commerce ont si mal tourné ! —

Beaumarchais échappa cette fois, mais non la suivante, dix jours plus tard. Le soir du Vingt-Neuf, il est encore dans ce chaos des Prisons, dans la plus triste condition de lutte ; incapable d'obtenir justice, incapable même d'obtenir audience ; « Panis se grattant la tête » quand vous lui parlez, puis s'esquivant. Que l'amateur de Figaro sache pourtant que le Procureur Manuel, Frère en Littérature, le trouva et le délivra une fois encore. Mais comment le maigre demi-dieu, désormais tondu de sa splendeur, dut se cacher dans des granges, errer sur des champs hersés, haletant pour sa vie ; attendre sous les gouttières et rester assis dans les ténèbres « sur le Boulevard, au milieu des pavés et des blocs de pierre », désirant un seul mot de quelque Ministre ou Greffier de Ministre au sujet de ces maudits mousquets hollandais et n'en obtenant aucun — le cœur fumant de bile, de terreur et de rage canine comprimée : hélas, comment le chien courant rapide et aigu, jadis digne de Diane, brise maintenant ses vieilles dents à ronger de simples pierres de grès ; comment il doit « fuir en Angleterre » ; puis, revenu d'Angleterre, se glisser dans un coin et s'y tenir tranquille, édenté — sans argent — : que l'amateur de Figaro imagine tout cela et pleure. Nous, sans pleurer, mais non sans tristesse, nous adressons notre adieu à ce robuste semblable flétri. Son Figaro est revenu sur la scène française ; il est même, aujourd'hui encore, parfois nommé la meilleure pièce qu'elle possède. Et, en vérité, tant que la Vie de l'Homme ne pourra se fonder que sur l'artificialité et l'aridité ; tant que chaque nouvelle Révolte et chaque Changement de Dynastie ne feront remonter qu'une nouvelle couche de décombres secs, sans qu'aucune terre vivante apparaisse encore — peut-être n'est-il pas mauvais de protester contre une telle Vie de bien des manières, et même à la manière de Figaro.

Chapitre III — Dumouriez

Tels sont les derniers jours d'août 1792 ; jours sombres, désastreux, de mauvais augure. Que va devenir cette pauvre France ? Dumouriez est parti du Camp de Maulde, chevauchant vers l'est jusqu'à Sedan, mardi dernier, le 28 du mois ; il a passé en revue cette soi-disant Armée que Lafayette y avait laissée à l'abandon : les soldats abandonnés l'ont regardé d'un air sombre ; on les a entendus gronder contre lui : « C'est encore un de ceux-là, ce b—e-là, qui ont fait déclarer la Guerre. »⁵²² Armée peu prometteuse ! Les recrues affluent, filtrant de Dépôt en Dépôt ; mais ce ne sont que des recrues : elles manquent de tout ; heureuses quand elles ont seulement des armes. Et Longwy est tombée bassemment ; et Brunswick, avec le Roi de Prusse et ses soixante mille hommes, va investir Verdun ; et Clairfait avec les Autrichiens s'enfonce plus avant, par les marches du Nord : « cent cinquante mille » selon le compte de la peur, « quatre-vingt mille » selon les états, nous enferment ; derrière eux, l'Europe cimmérienne. Il y a la chevalerie des Castries et des Broglie ; l'infanterie royaliste « à parements rouges et culottes de nankin » ; respirant la mort et la potence.

Et voici enfin qu'à Verdun, le dimanche 2 septembre 1792, Brunswick est là. Avec son Roi et ses soixante mille hommes, étincelant sur les hauteurs au-delà de la Meuse sinueuse, il nous regarde d'en haut, nous, notre « haute citadelle » et tous nos fours de confiseurs — car nous sommes célèbres pour nos confiseries — , et nous a envoyé une sommation courtoise afin d'épargner l'effusion du sang ! — Lui résister jusqu'à la mort ? Chaque jour de retard serait précieux ? Comment, ô Général Beaurepaire — demande la Municipalité stupéfaite —, pourrions-nous lui résister ? Nous, Municipaux de Verdun, ne voyons aucune résistance possible. N'a-t-il pas soixante mille hommes et de l'artillerie sans fin ? Le Retardement, le Patriotisme sont bons ; mais il est bon aussi de cuire paisiblement des pâtisseries et de dormir dans une peau intacte. — L'infortuné Beaurepaire tend les mains et supplie avec passion, au nom du pays, de l'honneur, du Ciel et de la Terre : en vain. Les Municipaux ont, selon la loi, le pouvoir de donner l'ordre ; — avec une Armée commandée par le Royalisme ou le Crypto-Royalisme, une telle Loi avait paru nécessaire : et ils le donnent, non comme des Patriotes héroïques, mais comme de pacifiques Pâtissiers — Se rendre ! Beaurepaire rentre chez lui à grands pas : son valet, entrant dans la chambre, le voit « écrire avec ardeur » et se retire. Quelques minutes plus tard, le valet entend

la détonation d'un pistolet : Beaurepaire gît mort ; son écriture ardente était un bref adieu suicidaire. Ainsi mourut Beaurepaire, pleuré de la France ; enterré au Panthéon, avec pension honorable à sa Veuve, et pour Épitaphe ces mots : Il préféra la Mort à la soumission aux Despotes. Les Prussiens, descendant des hauteurs, sont les paisibles maîtres de Verdun.

Et Brunswick avance ainsi, d'étape en étape : qui donc l'arrêtera maintenant — couvrant quarante milles de pays ? Les fourrageurs volent au loin ; les villages du Nord-Est sont ravagés ; ton fourrageur hessois n'a que « trois sous par jour » : les Émigrants eux-mêmes, dit-on, prennent l'argenterie — par manière de vengeance. Clermont, Sainte-Menehould, Varennes surtout, ô Villes de la Nuit des Éperons, tremblez ! Le Procureur Sausse et la Magistrature de Varennes ont fui ; le brave Boniface Le Blanc du Bras d'Or est dans les bois : Madame Le Blanc, jeune femme belle à voir, avec son petit enfant, doit vivre dans la verte forêt, telle une belle Bessy Bell de chanson, sa tonnelle couverte de joncs — et attraper un rhumatisme prématuré.⁵²³ Clermont peut maintenant sonner le tocsin et s'illuminer ! Clermont repose au pied de sa Vache — ainsi nomme-t-on cette Montagne —, proie du pillard hessois : ses belles femmes, plus belles que la plupart, sont dépouillées ; non de leur vie ni de ce qui est plus cher encore, mais de tout ce qui est moins cher et transportable ; car la Nécessité, à trois demi-pence par jour, ne connaît pas de loi. À Sainte-Menehould, l'ennemi a été attendu plus d'une fois — tous nos Nationaux sortant en armes —, mais ne s'est pas encore montré. Le Maître de poste Drouet n'est pas dans les bois ; il s'occupe de son Élection et siègera dans la Convention, remarquable Preneur-de-Roi et hardi Vieux-Dragon qu'il est.

Ainsi, dans le Nord-Est, tout rôde et court ; et, à un jour fixé dont la date est irrécupérable pour l'Histoire, Brunswick « s'est engagé à dîner à Paris » — si les Puissances le veulent. Et à Paris, au centre, les choses sont comme nous les avons vues ; et dans la Vendée, au Sud-Ouest, elles sont comme nous les avons vues ; et la Sardaigne est au Sud-Est, l'Espagne au Sud, Clairfait avec l'Autriche et Thionville assiégée au Nord ; — et toute la France bondit éperdue, comme le Sahara vanné dansant en colonnades de sable ! Jamais pays ne se trouva dans une posture plus désespérée. Un pays, dirait-on, que la Majesté de Prusse — si tel était son bon plaisir — pourrait partager et découper en morceaux, comme une Pologne ; jetant le reste au pauvre Frère Louis, avec ordre de le tenir tranquille, faute de quoi nous le tiendrions pour lui !

Ou peut-être les Puissances d'En Haut, résolues à ce qu'un nouveau Chapitre de l'Histoire universelle commence ici et non plus loin, ont-elles ordonné tout autrement ? En ce cas, Brunswick ne dînera pas à Paris le jour fixé ; ni même, en vérité, on ne sait quand ! — Assurément, au milieu de ce naufrage où la pauvre France semble se broyer elle-même jusqu'à la poussière et jusqu'à la ruine sans fond, qui sait quel miraculeux point saillant de Délivrance et de Vie nouvelle a pu déjà prendre existence ; et travailler déjà, quoique nul œil humain ne le discerne encore ! Dans la nuit de ce même 28 août, jour de la Revue peu prometteuse à Sedan, Dumouriez réunit un Conseil de Guerre dans son logement. Il déploie la carte de ce désespéré district de guerre : les Prussiens ici, les Autrichiens là ; tous deux triomphants, avec large grand-route et peu d'obstacles jusqu'à Paris ; nous, dispersés et impuissants, ici et ici : que conseiller ? Les Généraux, étrangers à Dumouriez, ont l'air assez vide ; ne savent guère que conseiller — sinon la retraite, et encore la retraite, jusqu'à ce que nos recrues s'accumulent ; jusqu'à ce que, peut-être, le chapitre des hasards tourne pour nous quelque feuillet ; ou que Paris, du moins, soit saccagé le plus tard possible. Le Très-conseillé, qui « n'a pas fermé l'œil depuis trois nuits », écoute avec peu de paroles ces longs discours sans espérance ; observant seulement celui qui parle afin de le connaître ; puis leur souhaite à tous bonne nuit — mais fait signe à un certain jeune Thouvenot, dont le feu du regard lui a plu, d'attendre un instant. Thouvenot attend : Voilà, dit Polymétis, en montrant la carte ! Voici la Forêt d'Argonne, cette longue bande de Montagne rocheuse et de Bois sauvage ; quarante milles de longueur ; avec seulement cinq, ou même trois Passages praticables : puisqu'ils l'ont oubliée, ne pourrait-on pas encore s'en emparer, bien que Clairfait soit si près ? Une fois saisie — la Champagne dite Affamée, ou pire, Champagne Pouilleuse, de leur côté ; les grasses Trois-Évêchés et la France consentante du nôtre ; et les pluies de l'Équinoxe peu éloignées — cette Argonne « pourrait être les Thermopyles de la France » !⁵²⁴

Ô vif Dumouriez-Polymétis, à la tête fourmillante, puissent les dieux l'accorder ! — Polymétis, en tout cas, replie sa carte et se jette sur son lit ; résolu à tenter la chose dès le lendemain matin. Avec astuce, avec vitesse, avec audace ! Il faudra être un lion-renard, et avoir la chance de son côté.

Chapitre IV — Septembre à Paris

À Paris, par une Rumeur mensongère qui se révéla prophétique et véridique, la chute de Verdun fut connue quelques heures avant qu'elle n'eût lieu. Nous sommes au dimanche 2 septembre ; le travail des mains n'empêche pas les spéculations de l'esprit. Verdun perdue — bien que certains le nient encore — ; les Prussiens en pleine marche, avec cordes de potence, feu et fagots ! Trente mille Aristocrates dans nos propres murs ; et pas même le quart de la dîme encore mis en Prison ! Bien plus, le bruit court que ceux-là mêmes se révolteront. Le sieur Jean Julien, charretier de Vaugirard,⁵²⁵ ayant été mis au Pilon vendredi dernier, se mit tout à coup à crier qu'il serait bientôt bien vengé ; que les Amis du Roi enfermés en Prison en sortiraient de vive force ; qu'ils forceraient le Temple, remettraient le Roi à cheval et, rejoints par ceux qui n'étaient pas emprisonnés, nous fouleraient tous sous leurs sabots. Voilà ce que le malheureux charretier de Vaugirard beuglait à pleins poumons : arraché du Pilon et conduit à l'Hôtel de Ville, il persista, beuglant toujours ; hier soir, lorsqu'on le guillotina, il mourut avec l'écume de ce récit aux lèvres.⁵²⁶ Car l'esprit d'un homme, cadencé au Pilon, peut devenir fou ; et les esprits de tous les hommes peuvent devenir fous ; et « le croire », comme le fera le frénétique, « parce que c'est impossible ».

Ainsi donc, apparemment, le nœud de la crise et la dernière agonie de la France sont venus ? Fais front à cela, toi, Commune improvisée ; toi, puissant Danton ; tout homme qui est puissant ! Les Lecteurs peuvent juger si, ce jour-là, le Drapeau de la Patrie en Danger battait sur les âmes d'une manière apaisante ou affolante.

Mais la Commune improvisée n'est pas absente ; le puissant Danton non plus, chacun selon son espèce. D'immenses Placards se collent aux murs ; à deux heures, la cloche d'orage sonnera, le canon d'alarme tonnera ; tout Paris se précipitera au Champ-de-Mars pour se faire inscrire. Sans armes, il est vrai, sans exercice ; mais désespéré, dans la force de la frénésie. Hâtez-vous, ô hommes ; vous-mêmes, ô femmes, offrez de monter la garde et de mettre le brun mousquet sur votre épaule : de faibles poules gloussantes, réduites au désespoir, voleront à la gueule du dogue et pourront même le vaincre — par véhémence de caractère ! La Terreur elle-même, une fois devenue transcendante, devient une espèce de courage ; de même qu'un gel suffisamment intense, selon le Poète Milton, brûlera. — Danton, l'autre nuit, dans le Comité législatif de Défense générale,

lorsque les autres Ministres et Législateurs eurent tous donné leur avis, déclara qu'il ne fallait pas quitter Paris et fuir à Saumur ; qu'il fallait s'en tenir à Paris et prendre une attitude qui inspirât la peur à nos ennemis — faire peur ; mot de lui qui a souvent été répété et réimprimé — en italiques.⁵²⁷

À deux heures, Beaurepaire, comme nous l'avons vu, s'est tiré un coup de pistolet à Verdun ; et, dans toute l'Europe, les mortels vont entendre le sermon de l'après-midi. Mais à Paris toutes les cloches carillonnent, non pour le sermon ; le canon d'alarme tonne de minute en minute ; le Champ-de-Mars et l'Autel de la Patrie bouillonnent d'un désespéré courage-de-terreur : quel misereux monte vers le Ciel de cette capitale jadis au Roi Très-Chrétien ! La Législative siège dans une alternance d'effroi et d'effervescence ; Vergniaud propose que Douze d'entre eux aillent creuser en personne à Montmartre ; ce qui est décrété par acclamation.

Mais, mieux que de creuser en personne avec acclamation, vois entrer Danton ; — les sourcils noirs chargés de nuages, la figure colossale marchant d'un pas lourd ; une énergie farouche regardant par tous les traits de cet homme rugueux ! Fort est ce sinistre Fils de France et Fils de la Terre ; Réalité, lui aussi, et non Formule ; et sûrement, maintenant ou jamais, précipité assez bas, c'est sur la Terre et sur les Réalités qu'il prend appui. « Législateurs ! » ainsi parle la voix de stentor, telle que les Journaux nous l'ont conservée ; « ce n'est pas le canon d'alarme que vous entendez : c'est le pas de charge contre nos ennemis. Pour les vaincre, pour les rejeter en arrière, que nous faut-il ? Il nous faut de l'audace, et encore de l'audace, et toujours de l'audace ! »⁵²⁸ — Oui, précisément, ô Titan musculeux ; il ne te reste rien d'autre. Des vieillards qui l'entendirent te diront encore comment cette voix réverbérée fit enfler tous les cœurs, en cet instant ; comment elle les fixa au point où il fallait tenir ; comment elle courut à travers la France, telle une vertu électrique, comme une parole dite à son heure.

Mais la Commune, qui enrôle au Champ-de-Mars ? Mais le Comité de Surveillance, devenu maintenant Comité de Salut public, dont Marat est la conscience ? La Commune qui enrôle enrôle beaucoup ; leur fournit des Tentes dans ce Champ de Mars, afin qu'ils puissent marcher dès l'aube du lendemain : louange à cette partie de la Commune ! À Marat et au Comité de Surveillance, point de louange ; — point même de blâme tel qu'on pourrait le mesurer dans nos insuffisants dialectes ; plutôt un silence expressif ! Marat solitaire, l'homme interdit, méditant longtemps dans ses Caves-refuges, sur sa Colonne de Stylite, ne pouvait voir le salut que dans une seule chose : la chute de « deux cent soixante

mille têtes d'Aristocrates ». Avec tant de vingtaines de Bravi napolitains, chacun un poignard dans la main droite et un manchon sur la gauche, il traverserait la France et accomplirait cela. Mais le monde riait, se moquant de la sévère bienveillance d'un Ami du Peuple ; et son idée ne put devenir action, seulement idée-fixe. Or voici pourtant qu'il est descendu de sa Colonne de Stylite jusqu'à une tribune particulière ; voici qu'à présent, sans poignards, sans manchons du moins, la chose n'est-elle pas devenue possible — maintenant, au nœud de la crise, quand le salut ou la destruction tient à l'heure ?

On parla assez de la Tour de Glace d'Avignon, et elle vit dans toutes les mémoires ; mais les auteurs n'en furent pas punis : nous avons même vu Jourdan Coupe-Tête, porté sur les épaules des hommes comme un Prodiges de cuivre, « traversant les villes du Midi ». — Quels fantômes sordides et horribles, secouant leur poignard et leur manchon, peuvent danser dans le cerveau d'un Marat, au milieu de ce vertigineux glas de tocsin-miserere et de cette frénésie universelle : ne cherche pas à le deviner, ô Lecteur ! Ni ce que pensait le cruel Billaud « dans son petit habit brun » ; ni Sergent, pas encore Sergent-Agate ; ni Panis, confident de Danton ; — ni, en un mot, comment la sombre Orcus enfante dans son sein sombre et y façonne ses monstres et ses Prodiges d'Événements, que tu la vois visiblement mettre au monde ! La Terreur est dans ces rues de Paris ; terreur et rage, larmes et frénésie : le tocsin-miserere sonne à travers l'air ; le désespoir féroce se précipite au combat ; les mères, les yeux ruisselants et le cœur sauvage, envoient leurs fils mourir. « On saisit par la bride les chevaux de voiture » afin qu'ils tirent le canon ; « on coupe les traits, on laisse les voitures sur place. » Dans un tel tocsin-miserere, dans un tel égarement fuligineux de Frénésie, le Meurtre, Até et toutes les Furies ne sont-ils pas proches ? Sur un faible indice — qui sait combien faible ? — le Meurtre ne peut-il pas venir et, de sa main étincelante de serpents, illuminer ces ténèbres !

Comment cela fut et se déroula, quelle part put être préméditée, quelle part improvisée et accidentelle, nul homme ne le saura jamais, jusqu'à ce que le grand Jour du Jugement le fasse connaître. Mais avec Marat pour gardien de la Conscience du Souverain — et nous savons quelle est l'*ultima ratio* des Souverains lorsqu'on les y pousse ! Dans ce Paris, il y a autant d'hommes mauvais — disons cent ou davantage — qu'il en existe sur toute la Terre : à louer et à lancer ; à se lancer d'eux-mêmes, sans être loués. — Et pourtant nous remarquerons que la préméditation elle-même n'est pas l'accomplissement, n'est pas la garantie de l'accomplissement ; qu'elle est peut-être, tout au plus, garantie

de laisser accomplir quiconque le veut. Du dessein du crime à l'acte du crime, il y a un abîme ; merveilleuse chose à considérer. Le doigt repose sur le pistolet ; mais l'homme n'est pas encore meurtrier : bien plus, sa nature tout entière chancelant devant une telle consommation, n'y a-t-il pas plutôt une pause confuse — un dernier instant de possibilité pour lui ? Pas encore meurtrier ; il est à la merci de légères bagatelles que l'idée la plus fixe puisse encore se défixer. Un léger tressaillement d'un muscle, l'éclair de mort éclate ; et il l'est, et le sera pour l'Éternité ; — et la Terre est devenue pour lui un Tartare pénal ; son horizon ceint désormais non d'espérance dorée, mais des flammes rouges du remords ; des voix montant des profondeurs de la Nature et sonnant : Malheur, malheur à lui !

C'est de cette matière que nous sommes tous faits ; sur de telles mines de poudre, sans fond de culpabilité et de criminalité — « si Dieu ne retenait », comme il est bien dit —, marche le plus pur d'entre nous. Il y a dans l'homme des profondeurs qui vont jusqu'au plus bas Enfer, comme il y a des hauteurs qui atteignent au plus haut Ciel ; — car le Ciel et l'Enfer ne sont-ils pas tous deux faits de lui, faits par lui, Miracle et Mystère éternel qu'il est ? — Mais en regardant ce Champ-de-Mars, avec ses constructions de tentes et ses enrôlements frénétiques ; ce Paris sombre qui mijote, avec ses Prisons bondées — supposées prêtes à éclater —, avec son tocsin-miserere, les larmes de ses mères et les cris d'adieu de ses soldats, l'âme pieuse aurait pu prier ce jour-là pour que la grâce de Dieu retînt, et retînt fortement ; de peur que, sur un faible ordre ou indice, la Folie, l'Horreur et le Meurtre ne se lèvent et que ce jour de Sabbat de septembre ne devienne un Jour noir dans les Annales des Hommes. —

Le tocsin sonne de son plus haut ; les horloges frappent Trois heures sans qu'on les entende, lorsque le pauvre abbé Sicard, avec quelque trente autres Prêtres réfractaires, traverse les rues dans six voitures, depuis leur Maison provisoire de détention à l'Hôtel de Ville, vers l'ouest, en direction de la Prison de l'*Abbaye*. Assez de voitures se dressent abandonnées dans les rues ; ces six avancent — au milieu de multitudes en colère qui les maudissent au passage. Maudits Tartuffes Aristocrates, voilà la passe où vous nous avez conduits ! Et maintenant vous allez briser les Prisons, remettre Capet-Veto à cheval et nous fouler aux pieds ? Hors d'ici, Prêtres de Belzébuth et de Moloch ; de Tartufferie, de Mammon et de la Potence prussienne — que vous nommez Mère-Église et Dieu ! Tels sont les reproches que les pauvres Réfractaires doivent endurer, et de pires encore ; jetés sur eux par des Patriotes frénétiques qui montent jusque sur les marchepieds des voitures ; les Gardes eux-mêmes se contenant à peine.

Relevez les stores de vos voitures ! — Non ! répond le Patriotisme, posant sa patte cornée sur le store et l'écrasant de nouveau vers le bas. La patience sous l'oppression a des limites : nous sommes près de l'*Abbaye* ; cela a duré longtemps : un pauvre Réfractaire, de tempérament plus vif, frappe la patte cornée de sa canne ; bien plus, trouvant quelque soulagement dans le geste, frappe la tête mal peignée, vivement, puis plus vivement encore, deux fois — clairement vu de nous et du monde. C'est la dernière chose que nous voyions clairement. Hélas, l'instant d'après, les voitures sont serrées et bloquées dans d'interminables tumultes furieux ; dans des hurlements sourds au cri de grâce, qui répondent au cri de grâce par des coups de sabre au cœur.⁵²⁹ Les trente Prêtres sont arrachés des voitures, massacrés autour de la Porte de la Prison, l'un après l'autre ; — seul le pauvre abbé Sicard, qu'un certain Moton, horloger qui le connaissait, tenta héroïquement de sauver et de cacher dans la Prison, échappe pour raconter ; — et c'est la Nuit et Orcus, et la tête du Meurtre, étincelante de serpents, s'est levée dans les ténèbres ! —

Du dimanche après-midi — sauf intervalles et pauses non définitives — au jeudi soir se succèdent Cent Heures. Ces cent heures doivent être comptées avec celles de la Boucherie de la Saint-Barthélemy, des Massacres des Armagnacs, des Vêpres siciliennes, ou de ce qu'il y a de plus sauvage dans les annales de ce monde. Horrible est l'heure où l'âme de l'homme, dans son paroxysme, repousse et brise les barrières et les règles, et montre quelles tanières, quelles profondeurs sont en elle ! Car la Nuit et Orcus, comme nous disons, comme il avait été depuis longtemps prophétisé, ont jailli ici, dans ce Paris, hors de leur prison souterraine : hideuses, obscures, confuses ; douloureuses à regarder ; et pourtant impossibles — et, en vérité, indignes — d'être oubliées.

Le Lecteur qui regarde avec gravité à travers cette sombre Phantasmagorie de la Fosse discernera peu d'objets fixes et certains ; quelques-uns pourtant. Il observera, dans cette Prison de l'*Abbaye*, sitôt achevé le massacre soudain des Prêtres, une étrange Cour de Justice — ou nomme-la Cour de Vengeance et de Justice-Sauvage — se façonner rapidement et prendre place autour d'une table, les Registres de la Prison déployés devant elle ; Stanislas Maillard, héros de la Bastille, célèbre Conducteur des Ménades, président. Ô Stanislas, on espérait te rencontrer ailleurs qu'ici ; toi, souple Huissier à cheval, avec quelque teinture de Loi ! Cette œuvre aussi, il te fallait l'accomplir ; puis disparaître à jamais de nos yeux. À *La Force*, au Châtelet, à la Conciergerie, une Cour semblable se forme, avec de semblables accompagnements : ce qu'un homme fait, d'autres hommes

peuvent le faire. Il y a quelque Sept Prisons à Paris, pleines d'Aristocrates et de complots ; — même *Bicêtre* et la *Salpêtrière* n'échapperont pas, avec leurs Fabricants de faux Assignats : et il y a soixante-dix fois sept cents cœurs Patriotes en état de frénésie. Il y a aussi des cœurs de Scélérats, aussi parfaits, disons, que la Terre en porte — si de tels cœurs sont nécessaires. Pour eux, dans cette humeur, la loi est non-loi ; et tuer, de quelque nom qu'on le nomme, n'est qu'une besogne à faire.

Ainsi siègent ces soudaines Cours de Justice-Sauvage, avec les Registres de Prison devant elles ; autour, le tumulte sauvage inaccoutumé hurle ; au-dedans, les Prisonniers attendent dans l'effroi. Vite : un nom est appelé ; les verrous tintent ; un Prisonnier est là. Quelques questions sont posées ; vite ce Jury soudain décide : Conspirateur royaliste, ou non ? Manifestement non ; en ce cas, Que le Prisonnier soit élargi, avec *Vive la Nation*. Probablement oui ; alors encore, Que le Prisonnier soit élargi, mais sans *Vive la Nation* ; ou bien la formule peut être : Que le Prisonnier soit conduit à *La Force*. À *La Force*, leur formule est à son tour : Que le Prisonnier soit conduit à l'*Abbaye*. — « À *La Force*, donc ! » Des huissiers volontaires saisissent l'homme condamné ; il est à la porte extérieure ; « élargi » ou « conduit » — non pas dans *La Force*, mais dans une mer hurlante ; lancé sous une arche de sabres sauvages, de haches et de piques ; et il s'enfonce, haché en morceaux. Et un autre s'enfonce, puis un autre ; et se forme un tas de cadavres empilés ; les ruisseaux commencent à couler rouge. Imagine les hurlements de ces hommes, leurs visages de sueur et de sang ; les cris plus cruels encore de ces femmes — car il y a aussi des femmes ; et un semblable mortel jeté nu au milieu de tout cela ! Jourgniac de Saint-Méard a vu la bataille, a vu en mutinerie un Régiment du Roi effervescent ; mais le cœur le plus brave peut défaillir devant ceci. Les Prisonniers suisses, restes du Dix Août, « se cramponnaient spasmodiquement les uns aux autres » et reculaient ; de vieux vétérans gris criaient : « Grâce, Messieurs ; ah, grâce ! » Mais il n'y avait pas de grâce. Soudain, pourtant, l'un de ces hommes s'avance. Il portait une redingote bleue ; il paraissait avoir environ trente ans ; sa taille dépassait la commune ; son regard était noble et martial. « Je vais le premier, dit-il, puisqu'il le faut : adieu ! » Puis, jetant vivement son chapeau derrière lui : « Par où ? cria-t-il aux Brigands ; montrez-le-moi donc. » Ils ouvrent la porte à deux battants ; il est annoncé à la multitude. Il reste un moment immobile ; puis se précipite parmi les piques et meurt de mille blessures.⁵³⁰

Homme après homme est abattu ; les sabres ont besoin d'être aiguisés ; les tueurs se rafraîchissent aux cruches de vin. Toujours, toujours avance la boucherie ; les grands hurlements se fatiguent et descendent en grondements de basse. Une multitude sombre de visage, changeante, regarde ; dans une approbation hébétée, ou une désapprobation hébétée ; dans la reconnaissance hébétée que c'est la Nécessité. On vit — ou crut voir — « un Anglais en grand manteau gris-brun » servir de la liqueur de sa propre bouteille d'eau-de-vie ; — dans quel dessein, « sinon envoyé par Pitt », Satan et lui-même le savent le mieux ! Le spirituel docteur Moore se trouva mal en approchant et tourna dans une autre rue.⁵³¹ — Cette Cour-Jury va assez vite ; et rigoureusement. Les braves ne sont pas épargnés ; ni les beaux, ni les faibles. Le vieux M. de Montmorin, frère du Ministre, avait été acquitté par le Tribunal du Dix-Sept et reconduit, coudoyé par les Galeries hurlantes ; mais il n'est pas acquitté ici. La Princesse de Lamballe s'est couchée sur son lit : « Madame, vous devez être transférée à l'*Abbaye*. » — « Je ne désire pas être transférée ; je suis assez bien ici. » Il y a nécessité de la transférer. Elle arrangera donc un peu sa toilette ; des voix grossières répondent : « Vous n'avez pas loin à aller. » Elle aussi est conduite à la porte de l'Enfer ; Amie manifeste de la Reine. Elle recule en frissonnant à la vue des sabres sanglants ; mais il n'y a pas de retour : En avant ! Cette belle nuque est fendue par la hache ; le cou tranché. Ce beau corps est découpé en fragments ; avec des indignités et des horreurs obscènes de moustachio grandes-lèvres que la nature humaine voudrait trouver incroyables — et qu'on ne lira que dans la langue originale. Elle était belle, elle était bonne ; elle n'avait connu aucun bonheur. Les jeunes cœurs, génération après génération, penseront en eux-mêmes : Ô digne d'adoration, toi, descendue des rois, descendue des dieux, et pauvre sœur-femme ! pourquoi n'étais-je pas là, avec quelque Épée Balmung ou Marteau de Thor dans la main ? Sa tête est fixée sur une pique ; proménée sous les fenêtres du Temple, afin qu'une personne plus haïe encore, Marie-Antoinette, puisse la voir. Un Municipal, qui se trouvait alors dans le Temple auprès des Prisonniers royaux, dit : « Regardez. » Un autre murmura vivement : « Ne regardez pas. » L'enceinte du Temple est gardée, en ces heures, par un long ruban tricolore tendu : la terreur entre, avec le fracas d'un tumulte infini ; jusqu'ici pas régicide, quoique cela aussi puisse venir.

Mais il est plus édifiant de noter quelles vibrations d'affection, quels fragments de vertus sauvages surgissent dans cet ébranlement où l'existence humaine se disjoint ; car il y en a aussi une proportion. Note le vieux Marquis

Cazotte : il est condamné à mourir ; mais sa jeune Fille le serre dans ses bras, avec une inspiration d'éloquence, avec un amour plus fort que la mort même ; le cœur des tueurs eux-mêmes en est touché ; le vieillard est épargné. Pourtant il était coupable, si conspirer pour son Roi est un crime : dix jours plus tard, une Cour de Justice le condamna, et il dut mourir ailleurs ; légua à sa Fille une boucle de ses vieux cheveux gris. Ou note le vieux M. de Sombreuil, qui avait lui aussi une Fille : — Mon Père n'est pas un Aristocrate ; ô bons Messieurs, je le jurerai, je l'attesterai, je le prouverai de toutes les manières ; nous ne le sommes pas ; nous haïssons les Aristocrates ! « Boiras-tu le sang des Aristocrates ? » L'homme lève du sang — si l'on peut croire la Rumeur universelle ;⁵³² la pauvre jeune fille boit. « Ce Sombreuil est donc innocent ! » Oui, en vérité — et note maintenant, plus que tout, comment les piques sanglantes, à cette nouvelle, s'entrechoquent en tombant à terre ; comment les hurlements de tigres deviennent des éclats de jubilation pour un frère sauvé ; comment le vieillard et sa fille sont pressés contre des poitrines sanglantes, avec des larmes brûlantes, et portés chez eux en triomphe au cri de *Vive la Nation* ; les tueurs refusant même de l'argent ! Cette humeur te semble-t-elle étrange ? Elle paraît fort certaine, bien attestée par des témoignages Royalistes dans d'autres cas ;⁵³³ et fort significative.

Chapitre V — Une trilogie

Puisque toute Peinture, en ces âges, fût-elle aussi Épique qu'on voudra, « se parlant elle-même et ne se chantant pas », doit se fonder soit sur la Croyance et le Fait prouvable, soit ne point avoir de fondement du tout — ni, sauf comme toile d'araignée flottante, aucune existence du tout —, le Lecteur préférera peut-être regarder un instant avec les yeux mêmes des témoins ; et voir ainsi par lui-même comment cela fut. Le brave Jourgniac, l'innocent abbé Sicard, le judicieux Avocat Maton parleront, chacun un instant, en se comprimant fortement. L'Agonie de trente-huit heures de Jourgniac passa par « plus de cent éditions », quoique l'ouvrage fût intrinsèquement pauvre. Une portion pourra passer ici par une édition de plus que la cent-unième, faute de mieux.

« Vers sept heures » — le dimanche soir, à l'*Abbaye* ; car Jourgniac procède par dates —, « nous vîmes entrer deux hommes, les mains sanglantes et armés de sabres ; un guichetier, avec une torche, les éclairait ; il leur montra le lit du malheureux Suisse Reding. Reding parla d'une voix mourante. L'un des deux s'arrêta ; mais l'autre cria : Allons donc ; souleva le malheureux ; le porta sur son dos jusque dans la rue. Il y fut massacré.

« Nous nous regardâmes tous en silence ; nous nous serrâmes les mains. Immobiles, les yeux fixes, nous contemplions le pavé de notre prison ; sur lequel tombait la clarté de la lune, quadrillée par les triples barreaux de nos fenêtres.

« Trois heures du matin : on enfonçait une des portes de la prison. Nous crûmes d'abord qu'ils venaient nous tuer dans notre salle ; mais nous entendîmes, aux voix de l'escalier, qu'il s'agissait d'une chambre où quelques Prisonniers s'étaient barricadés. Ils y furent tous égorgés, comme nous l'apprîmes bientôt.

« Dix heures : l'abbé Lenfant et l'abbé de Chapt-Rastignac parurent dans la chaire de la Chapelle, qui était notre prison ; ils étaient entrés par une porte donnant sur l'escalier. Ils nous dirent que notre fin était proche ; que nous devons nous recueillir et recevoir leur dernière bénédiction. Un mouvement électrique, impossible à définir, nous jeta tous à genoux, et nous la reçûmes. Ces deux vieillards aux cheveux blancs, nous bénissant de leur place élevée ; la mort planant au-dessus de nos têtes, nous entourant de toutes parts ; ce moment ne peut jamais s'oublier. Une demi-heure après, ils furent tous deux massacrés, et

nous entendîmes leurs cris. »⁵³⁴ — Ainsi parle Jourgniac dans son *Agonie à l'Abbaye*.

Mais que le bon Maton dise maintenant ce que lui, de l'autre côté, à *La Force*, souffre et voit pendant les mêmes heures. Sa Résurrection est de beaucoup le meilleur et le moins théâtral de ces Pamphlets ; et résiste à l'épreuve des documents :

« Vers sept heures », le dimanche soir, « on appela fréquemment des prisonniers, et ils ne reparurent pas. Chacun de nous raisonnait à sa manière sur cette singularité ; mais nos idées s'apaisèrent, parce que nous nous persuadions que le Mémoire que j'avais rédigé pour l'Assemblée nationale produisait son effet.

« À une heure du matin, la grille qui conduisait à notre quartier s'ouvrit de nouveau. Quatre hommes en uniforme, chacun avec un sabre nu et une torche flambante, montèrent dans notre corridor, précédés d'un guichetier ; et entrèrent dans un appartement voisin du nôtre afin d'y examiner une caisse que nous les entendîmes briser. Cela fait, ils passèrent dans la galerie et interrogèrent l'homme Cuissa pour savoir où se trouvait Lamotte — le Veuf du Collier. Lamotte, disaient-ils, avait, quelques mois auparavant, sous prétexte d'un trésor dont il connaissait l'existence, escroqué à l'un d'eux une somme de trois cents livres, en l'invitant à dîner pour cette affaire. Le misérable Cuissa, maintenant entre leurs mains et qui, en vérité, perdit la vie cette nuit, répondit en tremblant qu'il se rappelait bien le fait, mais ne savait ce qu'était devenu Lamotte. Résolus à trouver Lamotte et à le confronter avec Cuissa, ils fouillèrent, avec ce dernier, plusieurs autres appartements ; mais sans effet, car nous les entendîmes dire : "Venez donc chercher parmi les cadavres ; car, nom de Dieu ! il faut que nous sachions où il est."

« À ce moment, j'entendis appeler Louis Bardy, l'abbé Bardy : on le fit sortir ; et il fut aussitôt massacré, comme je l'appris. Cinq ou six ans auparavant, il avait été accusé, avec sa concubine, d'avoir assassiné et coupé en morceaux son propre Frère, Auditeur de la Chambre des Comptes de Montpellier ; mais, par sa subtilité, son adresse, et même son éloquence, il avait déjoué les juges et échappé.

« On peut imaginer dans quelle terreur ces mots — "Venez donc chercher parmi les cadavres" — m'avaient jeté. Je ne vis plus d'autre parti que de me résigner à mourir. J'écrivis mon testament ; le terminant par une prière et une adjuration pour que le papier fût envoyé à son adresse. À peine avais-je quitté la plume que deux autres hommes en uniforme entrèrent ; l'un d'eux, dont le bras

et la manche jusqu'à l'épaule même, ainsi que le sabre, étaient couverts de sang, dit qu'il était aussi las qu'un manœuvre qui aurait battu du plâtre.

« Baudin de La Chenaye fut appelé ; soixante ans de vertus ne purent le sauver. Ils dirent : À l'*Abbaye* ! Il franchit la fatale porte extérieure ; poussa un cri de terreur à la vue des cadavres entassés ; se couvrit les yeux de ses mains et mourut de blessures innombrables. À chaque nouvelle ouverture de la grille, je pensais entendre appeler mon propre nom et voir entrer Rossignol.

« Je jetai loin de moi ma robe de nuit et mon bonnet ; je mis une chemise grossière, non lavée, un habit usé sans gilet, un vieux chapeau rond ; j'avais fait venir ces choses quelques jours auparavant, dans la crainte de ce qui pouvait arriver.

« Toutes les chambres de ce corridor avaient été vidées, sauf la nôtre. Nous étions quatre ensemble ; ils semblaient nous avoir oubliés : nous adressâmes en commun nos prières à l'Éternel afin d'être délivrés de ce péril.

« Baptiste, le guichetier, monta seul pour nous voir. Je le pris par les mains ; je le conjurai de nous sauver ; je lui promis cent louis s'il me conduisait chez moi. Un bruit venant des grilles le fit se retirer précipitamment.

« C'était le bruit d'une douzaine ou d'une quinzaine d'hommes, armés jusqu'aux dents ; comme, couchés à plat pour n'être pas vus, nous pouvions les apercevoir de nos fenêtres : "En haut ! disaient-ils ; qu'il n'en reste pas un." Je sortis mon canif ; je considérai où je me frapperais moi-même » — mais réfléchis « que la lame était trop courte », et aussi « à la religion ».

Enfin pourtant, entre sept et huit heures du matin, entrent quatre hommes avec gourdins et sabres ! — « À l'un d'eux, Gérard, mon camarade, parla à voix basse et avec insistance, à part. Pendant leur colloque, je cherchai partout des souliers, afin de quitter les escarpins d'Avocat — pantoufles de Palais — que je portais », mais je n'en trouvai point. — « Constant, dit le Sauvage, Gérard et un troisième dont le nom m'échappe, ils les laissèrent partir librement ; quant à moi, quatre sabres se croisèrent sur ma poitrine, et ils me firent descendre. Je fus conduit devant leur barre, devant le Personnage à l'écharpe qui siégeait là comme juge. C'était un homme boiteux, grand et maigre. Il me reconnut dans les rues et me parla sept mois plus tard. On m'a assuré qu'il était fils d'un procureur retiré et se nommait Chepy. En traversant la Cour dite des Nourrices, je vis Manuel haranguant en écharpe tricolore. » Le procès, comme nous le voyons, se termine par acquittement et résurrection.⁵³⁵

Le pauvre Sicard, depuis le violon de l'*Abbaye*, ne dira que quelques mots ; qui paraissent vrais, quoique tremblants. Vers trois heures du matin, les tueurs se souviennent de ce petit violon et frappent depuis la cour. « Je frappai doucement, tremblant que les meurtriers ne m'entendissent, à la porte opposée, où siégeait le Comité de Section ; ils répondirent brutalement qu'ils n'avaient pas de clef. Nous étions trois dans ce violon ; mes compagnons crurent apercevoir une sorte de soupente au-dessus de nos têtes. Mais elle était très haute ; l'un de nous seulement pouvait l'atteindre, en montant sur les épaules des deux autres. L'un d'eux me dit que ma vie était plus utile que la leur : je résistai, ils insistèrent ; aucun refus possible ! Je me jette au cou de ces deux libérateurs ; jamais scène ne fut plus touchante. Je monte sur les épaules du premier, puis sur celles du second, enfin sur la soupente ; et j'adresse à mes deux camarades l'expression d'une âme accablée d'émotions naturelles. »⁵³⁶

Les deux généreux compagnons, nous nous réjouissons de l'apprendre, ne périrent pas. Mais il est temps que Jourgniac de Saint-Méard prononce ses dernières paroles et achève cette singulière trilogie. La nuit est devenue jour ; et le jour est redevenu nuit. Jourgniac, épuisé par l'agitation extrême, s'est endormi et a fait un rêve consolant ; il a aussi réussi à faire connaissance avec l'un des huissiers volontaires et à lui parler dans son provençal natal. Le mardi, vers une heure du matin, son Agonie atteint sa crise.

« À la lueur de deux torches, je distinguai maintenant le terrible tribunal où reposaient ma vie ou ma mort. Le Président, en habit gris, un sabre au côté, se tenait debout, appuyé des deux mains sur une table où étaient des papiers, un encrier, des pipes et des bouteilles. Une dizaine de personnes l'entouraient, assises ou debout ; deux portaient des vestes et des tabliers ; d'autres dormaient étendues sur des bancs. Deux hommes en chemises sanglantes gardaient la porte du lieu ; un vieux guichetier avait la main sur la serrure. Devant le Président, trois hommes tenaient un Prisonnier qui pouvait avoir environ soixante ans » — ou soixantedix : c'était le vieux Maréchal de Maillé, des Tuileries et du Dix Août. « On me plaça dans un coin ; mes gardes croisèrent leurs sabres sur ma poitrine. Je cherchai de tous côtés mon Provençal. Deux Gardes nationaux, dont l'un était ivre, présentèrent un appel de la Section de la Croix-Rouge en faveur du Prisonnier ; l'Homme en Gris répondit : "Ils sont inutiles, ces appels en faveur des traîtres." Alors le Prisonnier s'écria : "C'est affreux ; votre jugement est un meurtre." Le Président répondit : "Je m'en lave les mains ; emmenez M. de Maillé." Ils le poussèrent dans la rue, où, par l'ouverture de la porte, je le vis massacrer.

« Le Président s’assit pour écrire, inscrivant, je suppose, le nom de celui qu’ils venaient d’achever ; puis je l’entendis dire : “Un autre ! À un autre !”

« Me voici donc traîné devant cette barre de jugement rapide et sanglante, où la meilleure protection était de n’avoir aucune protection, et où toutes les ressources de l’ingéniosité devenaient nulles si elles n’étaient fondées sur la vérité. Deux de mes gardes me tenaient chacun par une main ; le troisième par le col de mon habit. “Votre nom ? votre profession ?” dit le Président. “Le plus petit mensonge vous perd”, ajouta l’un des juges. — “Je m’appelle Jourgniac Saint-Méard ; j’ai servi comme officier pendant vingt ans ; et je comparais devant votre tribunal avec l’assurance d’un innocent qui, par conséquent, ne mentira pas.” — “Nous allons voir cela”, dit le Président ; “savez-vous pourquoi vous êtes arrêté ?” — “Oui, Monsieur le Président ; on m’accuse d’avoir rédigé le Journal de la Cour et de la Ville. Mais j’espère prouver la fausseté...”

Mais non ; la preuve de cette fausseté par Jourgniac, et sa défense en général, quoique d’un excellent résultat comme défense, ne sont pas intéressantes à lire. Elle est longue ; il y a dans le récit une théâtralité relâchée qui ne va pas jusqu’à la fausseté, mais tend de ce côté. Supposons-le donc, au-delà de toute espérance, heureux à prouver et à réfuter ; et sautons largement jusqu’à la catastrophe, presque en deux pas.

« “Après tout, dit l’un des Juges, il n’y a pas de fumée sans feu ; dites-nous pourquoi on vous accuse de cela.” — “J’allais le faire...” » Jourgniac le fait, avec un succès croissant.

« “Bien plus, continuai-je, on m’accuse même d’avoir recruté pour les Émigrants !” À ces mots s’éleva un murmure général. “Ô Messieurs, Messieurs, m’écriai-je en élevant la voix, c’est mon tour de parler ; je prie M. le Président d’avoir la bonté de me le conserver ; jamais je n’en eus davantage besoin.” — “C’est vrai, c’est vrai”, dirent presque tous les juges en riant ; “Silence !”

« Pendant qu’ils examinaient les attestations que j’avais produites, un nouveau Prisonnier fut amené et placé devant le Président. “C’était encore un Prêtre”, dirent-ils, “qu’ils avaient déniché dans la Chapelle.” Après très peu de questions : “À *La Force* !” Il jeta son bréviaire sur la table ; fut précipité dehors et massacré. Je reparus devant le tribunal.

« “Vous nous dites toujours, cria l’un des juges d’un ton impatient, que vous n’êtes pas ceci, que vous n’êtes pas cela : qu’êtes-vous donc ?” — “J’étais ouvertement Royaliste.” — Il s’éleva un murmure général, miraculeusement apaisé par un autre des hommes qui avait paru s’intéresser à moi : “Nous ne

sommes pas ici pour juger les opinions, dit-il, mais pour juger leurs résultats.” Rousseau et Voltaire réunis, plaidant pour moi, auraient-ils mieux dit ? — “Oui, Messieurs, m’écriai-je, jusqu’au Dix Août j’ai toujours été ouvertement Royaliste. Depuis le Dix Août, cette cause est finie. Je suis Français, fidèle à mon pays. J’ai toujours été homme d’honneur.

« “Mes soldats ne se sont jamais défiés de moi. Bien plus, deux jours avant l’affaire de Nancy, lorsque leur soupçon contre leurs officiers était à son comble, ils me choisirent pour commandant, afin de les conduire à Lunéville, reprendre les prisonniers du Régiment Mestre-de-Camp et saisir le Général Malseigne.” » Par un très heureux hasard, il se trouve là quelqu’un qui peut confirmer le fait par un certain signe.

« Le Président, cet interrogatoire terminé, ôta son chapeau et dit : “Je ne vois rien de suspect dans cet homme ; je suis d’avis de lui rendre la liberté. Est-ce votre vote ?” À quoi tous les juges répondirent : “Oui, oui ; c’est juste !” »

Et des vivats s’élevèrent au-dedans et au-dehors ; « escorte de trois hommes », au milieu des cris et des embrassements : ainsi Jourgniac échappa au jugement du jury et aux mâchoires de la mort.⁵³⁷ Maton et Sicard échappèrent de même, soit par procès et non-lieu — le maigre Président Chepy ne trouvant « absolument rien » —, soit par évasion et nouvelle faveur de Moton, le brave horloger ; et furent embrassés, pleurés ; pleurant à leur tour, comme ils pouvaient bien le faire.

Ainsi parlent-ils tous trois, en merveilleuse trilogie, ou triple soliloque ; prononçant simultanément, à travers les redoutables veilles de la nuit, leurs Pensées nocturnes — devenues audibles pour nous ! Ces Trois sont devenus audibles ; mais les autres « Mille Quatre-Vingt-Neuf, dont Deux Cent Deux étaient Prêtres », qui eurent eux aussi des Pensées nocturnes, demeurent inaudibles ; étouffés à jamais dans la noire Mort. Entendus seulement du Président Chepy et de l’Homme en Gris ! —

Chapitre VI — La Circulaire

Mais les Autorités constituées, pendant tout ce temps ? L'Assemblée législative ; les Six Ministres ; l'Hôtel de Ville ; Santerre avec la Garde nationale ? — Il est fort curieux de penser à ce qu'est une Ville. Les Théâtres, au nombre de quelque vingt-trois, restèrent ouverts chaque soir pendant ces prodiges : tandis qu'ici les bras droits se fatiguent à tuer, là d'autres bras droits font trille-dille sur des boyaux mélodieux ; à l'instant même où l'abbé Sicard escaladait sa seconde paire d'épaules, haut de trois hommes, cinq cent mille individus humains étaient étendus horizontalement, comme si rien n'allait mal.

Quant à la pauvre Législative, le sceptre l'avait quittée. La Législative envoya bien des Députations aux Prisons, aux Cours de Rue ; et le pauvre M. Dusaulx y harangua ; mais ne produisit aucune conviction : enfin même, comme il continuait de haranguer, la Cour de Rue intervint, non sans menaces ; et il dut cesser et se retirer. C'est le même pauvre et digne vieux M. Dusaulx qui raconta — ou plutôt chanta presque, quoique d'une voix fêlée — la Prise de la Bastille, à notre satisfaction, il y a longtemps. Il avait coutume de s'annoncer, en cette occasion comme en toutes les autres, comme le Traducteur de Juvénal. « Bons Citoyens, vous voyez devant vous un homme qui aime son pays, qui est le Traducteur de Juvénal », dit-il un jour. — « Juvénal ? » interrompt le Sansculottisme ; « qui diable est Juvénal ? Un de vos sacrés Aristocrates ? À la Lanterne ! » D'un orateur de cette espèce, il ne fallait pas attendre de conviction. La Législative eut assez à faire pour sauver l'un de ses propres Membres, ou Ex-Membres, le Député Journeau, qui se trouvait détenu pour de simples délits parlementaires dans ces Prisons. Quant au pauvre vieux Dusaulx et Compagnie, ils revinrent à la Salle du Manège en disant : « Il faisait sombre ; et ils n'avaient pas pu bien voir ce qui se passait. »⁵³⁸

Roland écrit des messages indignés, au nom de l'Ordre, de l'Humanité et de la Loi ; mais il ne dispose d'aucune Force. *La Force* nationale de Santerre paraît lente à se lever ; bien qu'il ait fait des réquisitions, dit-il — lesquelles se dispersaient toujours de nouveau. Bien plus, n'avons-nous pas vu, avec les yeux de l'Avocat Maton, des « hommes en uniforme », eux aussi, « les manches sanglantes jusqu'à l'épaule » ? Pétion s'avance en écharpe tricolore ; parle « le langage austère de la loi » : les tueurs s'arrêtent tant qu'il est là ; sitôt le dos tourné, ils recommencent. Manuel aussi, en écharpe, nous l'avons vu

fugitivement avec les yeux de Maton, haranguant dans la Cour dite des Nourrices. D'autre part, le cruel Billaud, lui aussi en écharpe, « avec ce petit habit puce et cette perruque noire que nous lui connaissons », ⁵³⁹ prononce audiblement, « debout parmi les cadavres », à l'*Abbaye*, une courte harangue à jamais mémorable, rapportée sous diverses formes, mais toujours dans ce sens : « Braves Citoyens, vous extirpez les Ennemis de la Liberté ; vous êtes à votre devoir. Une Commune reconnaissante, et la Patrie, voudraient vous récompenser dignement ; mais elles ne le peuvent, car vous connaissez leur manque de fonds. Quiconque aura travaillé dans une Prison recevra un mandat d'un louis, payable par notre caissier. Continuez votre travail. » ⁵⁴⁰ — Les Autorités constituées sont d'hier ; toutes tirent dans des directions différentes : à proprement parler, il n'y a pas d'Autorité constituée ; chaque homme est son propre Roi ; et tous sont des roitelets, belligérants, alliés ou neutres-armés, sans Roi au-dessus d'eux.

« Ô infamie éternelle, s'écrie Montgaillard, que Paris soit resté quatre jours à regarder, stupéfait, sans intervenir ! » Il eût été fort désirable, en vérité, que Paris intervînt ; il n'est pourtant pas contre nature qu'il soit resté ainsi, regardant dans la stupeur. Paris est en panique-de-mort, l'ennemi et les gibets à sa porte : quiconque, dans Paris, a le cœur d'affronter la mort trouve plus pressant de le faire en combattant les Prussiens qu'en combattant les tueurs d'Aristocrates. L'indignation horrifiée, comme chez Roland, peut être ici ; la sombre sanction, préméditée ou non, comme chez Marat et le Comité de Salut, peut être là ; désapprobation hébétée, approbation hébétée, acquiescement à la Nécessité et au Destin : telle est l'humeur générale. Les Fils des Ténèbres, « deux cents environ », sortis de leurs cachettes, ont le champ libre pour accomplir leur œuvre. Poussés par la fièvre-frénésie du Patriotisme et la démente de la Terreur ; — poussés par le lucre, par le louis d'or de salaire ? Non, pas par le lucre : car les montres d'or, les bagues, l'argent des Massacrés sont ponctuellement apportés à l'Hôtel de Ville par des Tueurs sans-indispensables, qui marchendent ensuite leurs vingt shillings de salaire ; et Sergent, se mettant au doigt une agate d'une finesse peu commune — « dans la ferme intention d'en rendre compte » —, devient Sergent-Agate. Mais l'humeur, disons-nous, est l'acquiescement hébété. Ce n'est que lorsque la partie Patriotique ou Frénétique du travail est achevée faute de matière, et que les Fils des Ténèbres, clairement tournés vers le seul lucre, commencent à arracher montres et bourses, broches au cou des dames « pour équiper les volontaires », en plein jour dans les rues, que l'humeur, d'hébété,

devient véhémence ; que le Connétable lève son bâton et, frappant de bon cœur — tel un bouvier qui s'y met sérieusement —, refoule le « cours des choses » vers ses anciens chemins réglementés de troupeau. Le Garde-Meuble lui-même fut subrepticement pillé, le 17 du Mois, à la nouvelle horreur de Roland ; qui s'agite de nouveau et devient, comme dit Sieyès, « le veto des coquins » — Roland, veto des coquins.⁵⁴¹ —

Tel est le Massacre de Septembre, autrement appelé « Justice sévère du Peuple ». Tels sont les Septembriseurs ; nom d'une certaine notoriété et d'une certaine clarté — mais clarté de Feu inférieur ; fort différente de celle de nos Héros de la Bastille, qui brillaient, sans qu'aucun Ami de la Liberté pût le contester, comme dans une radiance céleste : à une telle phase de l'affaire sommes-nous parvenus depuis lors ! Le nombre des massacrés est, dans la fantaisie Historique, « entre deux et trois mille » ; ou même « plus de six mille », car Peltier — en vision — vit massacrer jusqu'aux malades de l'Asile de *Bicêtre* « à coups de mitraille » ; enfin il est de « douze mille » et quelques centaines — pas davantage.⁵⁴² En chiffres Arithmétiques et dans les Listes dressées par l'exact Avocat Maton, le nombre, y compris deux cent deux prêtres, trois « personnes inconnues » et « un voleur tué aux Bernardins », est, comme il a été indiqué plus haut, de Mille Quatre-Vingt-Neuf — pas moins.

Mille Quatre-Vingt-Neuf gisent morts ; « deux cent soixante carcasses entassées sur le Pont au Change » lui-même ; — parmi lesquelles Robespierre, plaidant plus tard, « faillit pleurer » en songeant qu'on disait qu'un innocent avait été tué.⁵⁴³ Un ; pas deux, ô toi, Incorruptible vert-de-mer ? S'il en est ainsi, Thémis-Sansculotte doit être heureuse ; car elle fut brève ! — Dans les obscurs Registres de l'Hôtel de Ville, conservés jusqu'à ce jour, les hommes lisent, avec une certaine nausée du cœur, des articles et des inscriptions peu ordinaires dans les Livres municipaux : « Aux ouvriers employés à préserver la salubrité de l'air dans les Prisons » et aux personnes « qui ont présidé à ces dangereuses opérations », telle somme — en divers articles, près de sept cents livres sterling. Aux charretiers employés pour les « Cimetières de Clamart, Montrouge et Vaugirard », à tant par voyage, par charrette : voilà encore une inscription. Puis tant de francs et de sous « pour la quantité nécessaire de chaux vive » !⁵⁴⁴ Des charrettes passent dans les rues ; pleines de corps humains dépouillés, jetés pêle-mêle ; des membres dépassent. — Vois-tu cette Main froide qui dépasse, à travers l'étreinte entassée des cadavres-frères, dans sa pâleur jaune, dans sa froide rigidité ; la paume ouverte vers le Ciel, comme dans une prière muette, dans une

supplication *de profundis* : Prends pitié des Fils des Hommes ! — Mercier la vit, en descendant « la rue Saint-Jacques depuis Montrouge, le lendemain des Massacres » ; mais ce n'était pas une Main : c'était un Pied — ce qu'il juge encore plus significatif, on comprend mal pourquoi. Était-ce comme le Pied de quelqu'un repoussant le Ciel ? Se précipitant, tel un plongeur sauvage, dans le dégoût et le désespoir, vers les profondeurs de l'Anéantissement ? Là même Sa main te trouvera, et Sa droite te saisira — assurément pour le droit, non pour le tort ; pour le bien, non pour le mal ! « J'ai vu ce Pied, dit Mercier ; je le reconnaitrai au grand Jour du Jugement, lorsque l'Éternel, assis sur ses tonnerres, jugera les Rois comme les Septembriseurs. »⁵⁴⁵

Qu'un cri d'horreur inarticulée s'élevât sur cette chose, non seulement chez les Aristocrates et les Modérés français, mais dans toute l'Europe, et se prolongeât jusqu'à nos jours, était ce qu'il y avait de plus naturel et de plus juste. La chose était faite, irrévocable ; chose à compter parmi quelques autres qui reposent très noires dans les Annales de notre Terre, mais qui ne s'en effaceront pas. Car l'homme, comme on l'a remarqué, porte en lui des transcendances ; se tenant, pauvre créature, de toutes parts « au confluent des Infinitudes » ; mystère pour lui-même et pour les autres : au centre de deux Éternités, de trois Immensités — à l'intersection de la Lumière primordiale et des ténèbres éternelles ! Ainsi des choses fort misérables ont-elles été faites, surtout par des tempéraments véhéments réduits au désespoir. Les Vêpres siciliennes et « huit mille égorgés en deux heures » sont chose connue. Des Rois eux-mêmes, non pas désespérés mais seulement embarrassés, ont couvé pendant un an et un jour — De Thou dit même pendant sept ans — leur Affaire de la Saint-Barthélemy ; puis, au moment convenable, également un Dimanche d'Automne, cette même Cloche — on dit que c'est le métal identique — de Saint-Germain-l'Auxerrois fut mise à sonner — avec effet.⁵⁴⁶ Bien plus, les mêmes noires pierres de taille de ces Prisons parisiennes ont déjà vu des massacres de prison ; des compatriotes massacrant des compatriotes, des Bourguignons massacrant des Armagnacs qu'ils venaient brusquement d'enfermer ; jusqu'à ce que, comme aujourd'hui, il y eût des tas de carcasses empilées et que les rues coulent rouge ; — le Maire-Pétion de l'époque parlant le langage austère de la loi, et les Tueurs lui répondant en vieux français — cela a quelque quatre cents ans : « Malgré bieu, Sire ; — Monsieur, malédiction de Dieu sur votre justice, votre pitié, votre droite raison. Maudit soit de Dieu quiconque aura pitié de ces faux et traîtres Armagnacs, Anglais ; ce sont des chiens ; ils nous ont détruits, ont ravagé ce royaume de France et l'ont vendu

aux Anglais. »⁵⁴⁷ Et ainsi ils tuent et jettent de côté les tués, jusqu'au nombre de « mille cinq cent dix-huit, parmi lesquels se trouvent quatre Évêques de conseil faux et damnable, et deux Présidents de Parlement ». Car, si ce monde où nous vivons n'est pas celui de Satan, Satan y a toujours sa place — proprement sous terre — et, de temps à autre, jaillit au-dehors. L'humanité peut bien crier, anathématisant inarticulément comme elle peut. Il y a des actions d'un tel accent qu'aucun cri ne peut être trop accentué pour elles. Criez ; elles ont été accomplies.

Que crie qui voudra dans cette France, dans cette Législative de Paris ou cet Hôtel de Ville de Paris : il y a Dix Hommes qui ne crient pas. Une Circulaire part du Comité de Salut public, datée du 3 septembre 1792, adressée à tous les Hôtels de Ville : document d'État trop remarquable pour qu'on le néglige. « Une partie des féroces conspirateurs détenus dans les Prisons, dit-elle, a été mise à mort par le Peuple ; et elle » — la Circulaire — « ne peut douter que la Nation entière, poussée au bord de la ruine par une série si interminable de trahisons, ne se hâte d'adopter ce moyen de salut public ; et que tous les Français ne s'écrient comme les hommes de Paris : Nous allons combattre l'ennemi, mais nous ne laisserons pas derrière nous des brigands pour égorger nos femmes et nos enfants. » À quoi sont lisiblement apposées ces signatures : Panis, Sergent ; Marat, Ami du Peuple ;⁵⁴⁸ avec Sept autres — ainsi portés, d'une étrange manière, jusqu'au souvenir tardif des Antiquaires. Nous remarquerons pourtant que leur Circulaire se retourna plutôt contre eux-mêmes. Les Hôtels de Ville n'en firent aucun usage ; les Sansculottes égarés eux-mêmes en firent peu ; ils ne firent que hurler et mugir, sans mordre. À Reims, « environ huit personnes » furent tuées ; et deux hommes furent ensuite pendus pour l'avoir fait. À Lyon et dans quelques autres lieux, une tentative fut faite ; mais presque sans effet, rapidement réprimée.

Moins heureux furent les Prisonniers d'Orléans ; moins heureux le bon duc de La Rochefoucauld. Voyageant à marches rapides, avec sa Mère et sa Femme, vers les Eaux de Forges ou quelque pays plus tranquille, il fut arrêté à Gisors ; conduit dans les rues au milieu de multitudes effervescentes, et tué net « par le coup d'un pavé lancé à travers la fenêtre de la voiture ». Tué comme jadis Libéral, aujourd'hui Aristocrate ; Protecteur des Prêtres, Suspenseur des vertueux Pétion, et son malheureux Chaud-devenu-froid, détestable au Patriotisme. Il meurt pleuré de l'Europe ; son sang éclaboussant les joues de sa vieille Mère, âgée de quatre-vingt-treize ans.

Quant aux Prisonniers d'Orléans, ce sont des Criminels d'État : Ministres royalistes, Delessart, Montmorin ; accumulés devant la Haute Cour d'Orléans depuis que ce Tribunal a été établi. Il paraît bon maintenant de les transférer à notre nouvelle Cour parisienne du Dix-Sept, qui procède beaucoup plus vite. En conséquence, le bouillant Fournier de la Martinique, Fournier l'Américain, part, missionné par l'Autorité constituée ; avec de solides Gardes nationaux, avec Lazowski le Polonais ; maigrement pourvu d'argent de route. Ceux-ci, à travers de mauvais quartiers, des difficultés, des périls — car les Autorités se croisent en ce temps —, amènent triomphalement les Cinquante ou Cinquante-Trois Prisonniers d'Orléans vers Paris, où une Cour plus rapide du Dix-Sept leur rendra justice.⁵⁴⁹ Mais voici qu'à Paris, dans l'intervalle, une Cour encore plus rapide, la plus rapide de toutes — Cour du Deux et de Septembre — s'est instituée : n'entre pas dans Paris, ou elle te jugera ! — Que fera le bouillant Fournier ? Son devoir, comme Connétable volontaire, s'il eût été un caractère parfait, était de garder la vie de ces hommes, si Aristocrates fussent-ils, au prix de sa propre vie si Sansculottique et précieuse fût-elle, jusqu'à ce qu'une Cour constituée eût disposé d'eux. Mais il était un caractère et un Connétable imparfait ; peut-être l'un des plus imparfaits.

Le bouillant Fournier, sommé par une Autorité de tourner par ici, par une autre de tourner par là, se trouve dans une multiplicité embarrassante d'ordres ; mais finit par prendre la direction de Versailles. Ses Prisonniers voyagent dans des tombereaux ou des charrettes découvertes ; lui-même et ses Gardes chevauchent et marchent autour ; et, au dernier village, le digne Maire de Versailles vient à sa rencontre, anxieux que l'arrivée et l'enfermement soient heureusement achevés. Nous sommes au dimanche, neuvième jour du mois. Voici, à l'entrée de l'Avenue de Versailles, quelles multitudes s'agitent et fourmillent dans le soleil de Septembre, sous le feuillage vert terne de Septembre ; l'Avenue à quatre rangées bourdonne et grouille tout entière, comme si la Ville s'était vidée ! Nos tombereaux roulent lourdement à travers la mer vivante ; les Gardes et Fournier se frayant un passage avec une difficulté toujours croissante ; le Maire parlant et gesticulant de toute sa persuasion ; au milieu du bourdonnement grondant et inarticulé, qui gronde toujours plus profondément à s'entendre lui-même gronder, non sans jappements aigus çà et là : — Plût à Dieu que nous fussions sortis de ce passage étroit, et que le vent et la séparation eussent refroidi cette chaleur qui semble prête à s'enflammer ici !

Et pourtant, si la large Avenue est trop étroite, que sera la rue de la Surintendance à sa sortie ? À l'angle de la rue de la Surintendance, les jappements comprimés deviennent un hurlement continu ; des figures sauvages bondissent sur les brancards des tombereaux : première écume d'une marée sans fin qui arrive ! Le Maire supplie, pousse, à demi désespéré ; on le pousse, on l'emporte dans les bras des hommes : la marée sauvage a l'entrée, a la maîtrise. Au milieu d'un bruit horrible et d'un tumulte de loups féroces, les Prisonniers s'enfoncent, massacrés — tous sauf quelque onze, qui s'échappèrent dans des maisons et trouvèrent grâce. Les Prisons et les autres Prisonniers qu'elles contenaient furent sauvés avec difficulté. Les vêtements dépouillés sont brûlés dans un feu de joie ; les cadavres gisent en tas dans le fossé le lendemain matin.⁵⁵⁰ Toute la France, sauf peut-être les Dix Hommes de la Circulaire et leur peuple, gémit et se met en rage, criant inarticulément ; toute l'Europe retentit.

Mais Danton non plus ne cria pas ; bien que, comme Ministre de la Justice, il lui appartînt davantage de le faire. Le musculeux Danton est dans la brèche, comme dans les Villes et les Nations prises d'assaut ; au milieu du Balayage des canons du Dix Août, du bruissement des cordes de potence prussiennes, des coups de sabres de Septembre ; la destruction autour de lui, les mondes qui s'effondrent : Ministre de la Justice est son nom ; mais Titan de l'Espérance-Perdue et Enfant Perdu de la Révolution est sa qualité — et l'homme agit selon elle. « Nous devons faire peur à nos ennemis ! » Une peur profonde ne tombe-t-elle pas, d'elle-même pour ainsi dire, sur nos ennemis ? Le Titan de l'Espérance-Perdue n'est pas l'homme qui voudrait empêcher le plus promptement de tous qu'elle tombe ainsi. En avant, Titan perdu d'un Enfant Perdu ; il te faut oser, oser encore et oser sans fin ; il ne te reste rien d'autre ! « Que mon nom soit flétri » : que suis-je ? La Cause seule est grande ; et elle vivra, elle ne périra pas. — Ainsi, dans l'ensemble, voici encore un Avalueur de Formules ; au gosier plus large encore que Mirabeau : ce Danton, Mirabeau des Sansculottes. Dans les journées de Septembre, on n'entendit pas dire que ce Ministre collaborât avec le rigoureux Roland ; ses affaires pouvaient être ailleurs — avec Brunswick et l'Hôtel de Ville. Lorsqu'un personnage officiel s'adressa à lui au sujet des Prisonniers d'Orléans et des risques qu'ils couraient, il répondit sombrement, deux fois : « Ces hommes ne sont-ils pas coupables ? » — Pressé davantage, il « répondit d'une voix terrible » et tourna le dos.⁵⁵¹ Deux Mille tués dans les Prisons ; horrible, si tu veux : mais Brunswick est à une journée de marche de nous ; et il reste Vingt-cinq Millions d'hommes à tuer ou à sauver. Certains hommes ont des tâches —

plus effrayantes que les nôtres ! Il paraît étrange, mais ne l'est pas, que ce Ministre de la Justice-Moloch, lorsque quelque suppliant pour la vie d'un ami parvenait jusqu'à lui, se trouvât avoir une compassion humaine ; et cédât, accordât « toujours » ; « pas un ennemi personnel de Danton ne périt pendant ces jours ». ⁵⁵²

Crier, disons-nous, lorsque certaines choses sont accomplies, est convenable et inévitable. Néanmoins, la parole articulée, non le cri, est la faculté de l'homme ; lorsque la parole n'est pas encore possible, qu'il y ait au moins — dans le plus bref délai — le silence. Le silence, donc, en cette quarante-quatrième année de l'affaire et dix-huit cent trente-sixième d'une « Ère dite Chrétienne par *lucus à non* », est ce que nous recommandons et pratiquons. Bien plus, au lieu de crier davantage, il serait peut-être édifiant de remarquer, de l'autre côté, quelle chose singulière sont les Coutumes — en latin *Mores* — ; et combien justement la Vertu, Vir-tus, Virilité ou Valeur qui est dans l'homme, se nomme sa Moralité, ou sa Coutumièreté. Le féroce Massacre, l'un des produits les plus authentiques de la Fosse, dirais-tu, une fois pourvu de Coutumes, devient Guerre, avec des Lois de la Guerre ; et se montre assez Coutumier et Moral ; et des individus rouges portent les instruments de la chose ceints autour de leurs hanches, non sans un air de fierté — que tu ne dois aucunement blâmer. Tandis que, vois ! tant que la chose n'est vêtue que de bure ou de gros drap brun ; tant que la Révolution, moins fréquente que la Guerre, n'a pas encore ses Lois de la Révolution, mais que les individus en bure ou gros drap brun sont Inaccoutumés — ô chers frères imbéciles hurlants de l'Humanité, fermons ces larges bouches qui sont les nôtres ; cessons de crier, et commençons à considérer !

Chapitre VII — Septembre en Argonne

Une chose, en tout cas, est claire : la peur — toute la peur dont ces ennemis Aristocrates pouvaient avoir besoin — a été produite. L'affaire devient donc sérieuse ! Le Sansculottisme, lui aussi, est devenu un Fait, et paraît résolu à s'affirmer comme tel ? Cet énorme veau-de-lune du Sansculottisme, chancelant comme font les jeunes veaux, n'est pas seulement risible et mou comme un autre veau ; il est terrible aussi, si tu le piques ; et souffle du feu par ses hideuses narines ! — Les Aristocrates, la pâle panique dans le cœur, fuient vers les cachettes ; et une lumière se lève pour eux sur plusieurs choses ; ou plutôt une transition confuse vers la lumière, grâce à laquelle, pour le moment, les ténèbres ne sont que plus sombres que jamais. Mais que va devenir cette France ? Voilà une question ! La France danse sa Valse du Désert, comme le Sahara lorsque les vents s'éveillent ; en vingt-cinq millions de tourbillons ; valsant vers les Hôtels de Ville, les Prisons d'Aristocrates et les salles des Comités électoraux ; vers Brunswick et les Frontières ; — vers un Nouveau Chapitre de l'Histoire universelle ; à moins que ce ne soit le Finis et la clôture de celle-ci !

Dans les salles des Comités électoraux, il n'y a plus d'incertitude ; le travail avance bravement. La Convention se fait élire — réellement dans un esprit décisif ; à l'Hôtel de Ville, nous datons déjà de l'An premier de la République. Quelque Deux Cents de nos meilleurs Législateurs pourront être réélus ; la Montagne en corps : Robespierre, avec le Maire Pétion, Buzot, le Curé Grégoire, Rabaut, quelque trois vingtaines d'Anciens Constituants ; quoique nous n'ayons jadis eu que « trente voix ». Tous ceux-là ; et, avec eux, des amis depuis longtemps connus de la gloire Révolutionnaire : Camille Desmoulins, bien qu'il bégaye en parlant ; Manuel, Tallien et Compagnie ; les Journalistes Gorsas, Carra, Mercier, Louvet de Faublas ; Clootz, Orateur du Genre humain ; Collot d'Herbois, déchirant une passion en lambeaux ; Fabre d'Églantine, Pamphlétaire spéculatif ; Legendre, solide Boucher ; bien plus, Marat, quoique la France rurale puisse à peine le croire, ou même croire qu'il existe un Marat autrement que dans l'imprimé. Du Ministre Danton, qui déposera son Ministère pour un Siège, il n'est pas besoin de parler. Paris est fervent ; la Province non plus ne se manque pas à elle-même. Barbaroux, Rebecqui et d'ardents Patriotes viennent de Marseille. Sept Cent Quarante-Cinq hommes — ou plutôt Quarante-Neuf, car

Avignon en envoie désormais Quatre — se rassemblent : autant doivent se rencontrer ; tous ne doivent pas se séparer !

L'Avoué Carrier d'Aurillac, l'Ex-Prêtre Lebon d'Arras : tous deux gagneront un nom. L'Auvergne montagnaise réélit son Romme : robuste laboureur du sol, jadis Professeur de Mathématiques ; qui porte, sans le savoir, *in petto* un remarquable Nouveau Calendrier, avec Messidor, Pluviôse et autres semblables ; — et, après l'avoir dûment produit, partira par la mort qu'ils nomment Romaine. Sieyès, ancien Constituant, vient ; pour faire autant de nouvelles Constitutions qu'on en voudra : pour le reste, regardant de ses yeux clairs et prudents, il se tapira bas dans plus d'une urgence et trouvera le silence le plus sûr. Le jeune Saint-Just vient, député par l'Aisne, dans le Nord ; plus semblable à un Étudiant qu'à un Sénateur : pas encore âgé de vingt-quatre ans ; il a écrit des Livres ; jeune homme de petite stature, à la voix douce et moelleuse, au teint olive enthousiaste et aux longs cheveux noirs. Féraud, de la lointaine vallée d'Aure, dans les plis des Pyrénées, vient ; ardent Républicain ; destiné à la gloire, au moins dans la mort.

Toutes sortes d'hommes Patriotes arrivent : Instituteurs, Laboureurs, Prêtres et Ex-Prêtres, Marchands, Médecins ; surtout des Parleurs, ou l'espèce des Avoués. Les Accoucheurs d'hommes, tel Levasseur de la Sarthe, ne manquent pas. Ni les Artistes : le gros David, à la joue gonflée, peint depuis longtemps avec un génie en état de convulsion ; et va maintenant légiférer. La joue gonflée, étouffant ses paroles au moment de la naissance, le disqualifie totalement comme orateur ; mais son pinceau, sa tête, son gros cœur brûlant, avec le génie en état de convulsion, seront là. Homme à la joue gonflée corporellement et mentalement, disproportionné ; flasque et vaste, au lieu d'être grand ; faible aussi comme dans un état de convulsion, non fort dans un état de calme : qu'il joue donc son rôle. Les Bienfaiteurs naturalisés de l'Espèce ne sont pas oubliés : Priestley, élu par le Département de l'Orne, mais qui refuse ; Paine, Aiguilletier rebelle, par le Pas-de-Calais, qui accepte.

Peu de Nobles viennent, mais non point aucun. Paul-François Barras, « noble comme les Barras, vieux comme les rochers de Provence », est l'un d'eux. Homme téméraire, naufragé : jeté jadis sur la côte des Maldives, tandis qu'il naviguait et guerroyait comme Combattant des Indes ; jeté depuis, comme Chasseur de Plaisirs parisien affamé et Demi-solde, sur plus d'une Île de Circé, avec enchantement temporaire, métamorphose temporaire en bête et en porc ; — le lointain Département du Var l'a maintenant envoyé ici. Homme de chaleur

et de hâte ; défectueux dans l'expression ; défectueux, en vérité, dans ce qu'il aurait à exprimer ; mais non sans une certaine rapidité de regard, un certain courage soudain et passager ; qui, en ces temps, si la Fortune le favorise, pourra aller loin. Il est grand, beau à voir, « seulement le teint un peu jaune » ; mais « avec une robe de pourpre, un manteau écarlate et un panache tricolore, dans les occasions solennelles », l'homme aura belle apparence.⁵⁵³ Le Peletier de Saint-Fargeau, ancien Constituant, est une espèce de Noble et possède une immense fortune ; lui aussi est venu : — pour faire abolir la Peine de Mort ? Infortuné Ex-Parlementaire ! Bien plus, parmi nos Soixante Anciens Constituants, vois Philippe d'Orléans, Prince du Sang ! Non plus d'Orléans : car, la Féodalité étant balayée du monde, il demande à ses dignes amis les Électeurs de Paris un nouveau nom de leur choix ; sur quoi le Procureur Manuel, en homme de lettres antithétique, recommande Égalité. Un Philippe-Égalité siégera donc ; vu de la Terre et du Ciel.

Une telle Convention se rassemble. Simple volaille en colère au temps de la mue ; dont les grenadiers et les canonniers de Brunswick feront bref compte. Pourvu seulement que le temps s'améliore un peu !⁵⁵⁴

En vain, ô Bertrand ! Le temps ne s'améliorera pas d'un cheveu ; — et quand même il s'améliorerait ? Dumouriez-Polymétis, quoique Bertrand ne le sache pas, s'est arraché à son bref sommeil de Sedan, ce matin du 29 août ; avec furtivité, promptitude, audace. Quelque trois matins plus tard, Brunswick, ouvrant de grands yeux, aperçoit tous les Passages de l'Argonne occupés ; barrés d'arbres abattus, fortifiés de camps ; et comprend que ce Dumouriez est des plus souples et des plus rapides, et qu'il l'a dupé !

La manœuvre peut coûter à Brunswick « une perte de trois semaines », très fatale dans ces circonstances. Un Mur de Montagne de quarante milles se dresse entre lui et Paris : il aurait dû le préoccuper ; — comment s'en emparer maintenant ? De plus, la pluie pleut chaque jour ; et nous sommes dans une Champagne Pouilleuse affamée, pays qui ne ruisselle que d'eau de fossé. Comment franchir ce Mur de Montagne de l'Argonne ; ou que diable en faire ? — il y a des marches et des éclaboussements mouillés par des sentiers escarpés, avec sacrements et interjections gutturales ; des forçements de Passages d'Argonne — qui malheureusement ne se forcent pas. À travers les bois, la Guerre en volées résonne comme une gigantesque musique de gong, ou la timbale de Moloch, portée par les échos ; des torrents gonflés bouillonnent avec colère autour du pied des rochers, charriant de pâles cadavres d'hommes. En

vain ! Le Village des Islettes, avec son clocher d'église, se lève intact dans le défilé de montagne, entre les hauteurs qui l'enserrent ; vos marches et escalades forcées sont devenues glissades forcées et dégringolades en arrière. Du sommet des collines tu ne vois que rocs muets et bois mouillés gémissant sans fin ; la Vache de Clermont — énorme Vache qu'elle est — se découvrant par intervalles,⁵⁵⁵ rejetant sa couverture de nuages, puis la reprenant bientôt, noyée dans le Ciel qui se déverse. Les Passages de l'Argonne ne se forceront pas : il faut longer l'Argonne ; la contourner par son extrémité.

Mais imagine si l'éclat des Seigneurs Émigrants ne s'est pas un peu terni ; si ce « Régiment d'Infanterie à parements rouges et culottes de nankin » pouvait être en tenue de parade ! À la place de la gasconnade, une sorte de désespoir et d'hydrophobie par excès d'eau menace de survenir. Le jeune prince de Ligne, fils de ce brave et littéraire de Ligne, Dieu-du-Tonnerre des Dandys, tomba à la renverse ; tué d'une balle à Grandpré, le plus septentrional des Passages : Brunswick longe et contourne laborieusement par l'extrémité du Sud. Quatre jours ; jours de pluie comme au temps de Noé — sans feu, sans nourriture ! Pour le feu, vous abattez des arbres verts et produisez de la fumée ; pour la nourriture, vous mangez des raisins verts et produisez coliques, dysenterie pestilentielle : *ὀλέκοντο δὲ λαοί*. Et les Paysans nous assassinent ; ils ne se joignent pas à nous ; des femmes aiguës nous crient honte, menacent de tirer sur nous jusqu'à leurs ciseaux ! Ô vous, malheureux Seigneurs à l'éclat terni, et Nankins éclaboussés d'hydrophobie ; — mais ô, dix fois davantage, vous, pauvres Hessois et Uhlans au visage spectral, sacrant, tombés sur le dos, qui n'aviez aucune raison de mourir là, sinon la contrainte et trois demi-pence par jour ! Madame Le Blanc du Bras d'Or non plus ne passe pas un bon moment dans sa tonnelle de joncs ruisselants. Les Paysans assassins sont pendus ; des Membres honorables, anciens Constituants, quoique d'âge vénérable, voyagent en charrettes, les mains liées : tels sont les maux de la guerre.

Ainsi vont-ils, s'étalant et se tortillant, au loin, sur les pentes et les passages de l'Argonne ; — perte pour Brunswick de vingt-cinq jours désastreux. Il y a tortillement et lutte ; face, recul, demi-tour ; à mesure que les positions se déplacent et que l'Argonne est en partie contournée, en partie forcée : — mais toujours Dumouriez, force-le, contourne-le comme tu voudras, reste fixé au sol comme enraciné ; fixation à nombreuses charnières ; tournant maintenant par ici, maintenant par là ; montrant toujours un nouveau front, de la manière la plus inattendue ; ne consentant nullement à s'en aller. Les recrues affluent vers lui :

pleines de cœur ; mais assez difficiles à manier. Derrière Grandpré, par exemple — Grandpré qui est du mauvais côté de l'Argonne, car nous sommes maintenant forcés et contournés — le cœur plein, dans l'un de ces mouvements de roue et de nouveau front, se renversa pour ainsi dire lui-même, comme les cœurs trop pleins y sont sujets ; et s'éleva un cri de sauve qui peut, avec une panique-de-mort qui faillit tout perdre ! De sorte que le Général dut accourir au galop ; et, par des paroles de tonnerre, par le geste, même par le coup de l'épée nue, arrêter, rallier, ramener le sentiment de la honte ;⁵⁵⁶ — bien plus, saisir les premiers crieurs et meneurs, « leur raser la tête et les sourcils » et les expédier dans le monde en guise de signe. De même encore — car les rations sont réellement courtes, et camper mouillé avec l'estomac affamé donne mauvaise humeur — une mutinerie menace. Sur quoi Dumouriez « arrive à la tête de leur ligne, avec son état-major et une escorte de cent hussards. Il avait placé quelques escadrons derrière eux, l'artillerie devant ; il leur dit : “Quant à vous — car je ne vous appellerai ni citoyens, ni soldats, ni mes hommes, ni mes enfants —, vous voyez devant vous cette artillerie, derrière vous cette cavalerie. Vous vous êtes déshonorés par des crimes. Si vous vous corrigez et apprenez à vous conduire comme cette brave Armée à laquelle vous avez l'honneur d'appartenir, vous trouverez en moi un bon père. Mais je ne souffre ici ni pillards ni assassins. À la moindre mutinerie, je vous ferai hacher en pièces. Cherchez les scélérats qui sont parmi vous et chassez-les vous-mêmes ; je vous en rends responsables.” »⁵⁵⁷

Patience, ô Dumouriez ! Cet amas incertain de crieurs et de mutins, une fois exercé et endurci, deviendra une masse phalangée de Combattants ; et tournera, tourbillonnera sur ordre, rapidement comme le vent ou la trombe : figures hâlées à moustaches ; souvent pieds nus, même dos nus ; aux tendons de fer ; qui ne demandent que du pain et de la poudre : véritables Fils du Feu, les plus adroits, les plus prompts, les plus ardents peut-être qu'on ait vus depuis le temps d'Attila. Ils pourront conquérir et déborder merveilleusement, comme le fit ce même Attila ; — dont tu vois maintenant, sur ce sol même, le Camp et le Champ de bataille ;⁵⁵⁸ lequel, après avoir balayé le monde jusqu'au nu, fut, avec difficulté et après des jours de rude combat, arrêté ici par le Romain Aétius et la Fortune ; et son nuage de poussière forcé de disparaître de nouveau vers l'Orient ! —

Chose assez étrange, dans cette Confusion hurlante d'une Soldatesque que nous avons vue, il y a longtemps, tomber tout entière, suicidairement, hors du carré, en collision suicidaire — à Nancy, ou dans les rues de Metz, où le brave Bouillé se tenait l'épée nue — et qui depuis n'a cessé de se heurter et de se broyer

de pire en pire jusqu'à l'état présent : dans cette Confusion hurlante, et nulle part ailleurs, se trouve le premier germe du retour de l'Ordre pour la France ! Autour duquel, disons-nous, la pauvre France, presque tout entière broyée elle aussi suicidairement en décombres et Chaos, sera heureuse de se rallier ; de commencer à croître, à remodeler sa poussière inorganique : très lentement, à travers les siècles, à travers les Napoléon, les Louis-Philippe et autres semblables milieux et phases — en une France nouvelle, infiniment préférable, nous pouvons l'espérer ! —

Ces mouvements de roue et de marche dans la région de l'Argonne, tous fidèlement décrits par Dumouriez lui-même, et plus intéressants pour nous que la meilleure Partie d'Échecs de Hoyle ou de Philidor, omettons-les pourtant entièrement, ô Lecteur ; — et hâtons-nous de remarquer deux choses : la première, minuscule et privée ; la seconde, vaste et publique. Notre minuscule chose privée est la présence, dans l'armée prussienne, dans cette partie de guerre de l'Argonne, d'un certain Homme appartenant à l'espèce dite Immortelle ; lequel, dans les jours écoulés depuis, devient de plus en plus visible sous ce caractère, à mesure que le Transitoire s'évanouit davantage ; car depuis longtemps on a remarqué que, lorsque les Dieux apparaissent parmi les hommes, c'est rarement sous une forme reconnaissable : ainsi les bouviers d'Admète donnent à Apollon une gorgée de petit-lait dans leur bouteille de peau de chèvre — heureux encore s'ils ne lui donnent pas des coups de leur aiguillon à bœufs — sans rêver qu'il est le Dieu-Soleil ! Le nom de cet homme est Johann Wolfgang von Goethe. Il est Ministre du duc de Weimar, venu avec le petit contingent de Weimar ; pour accomplir ici un devoir insignifiant et non militaire ; presque absolument méconnaissable ! Il se tient à présent, bride tirée, sur la hauteur près de Sainte-Menehould, faisant une expérience sur la « fièvre du canon » ; il y a chevauché contre tous les conseils, au milieu de la danse et du feu des boulets, avec le désir scientifique de comprendre ce que peut être cette même fièvre du canon : « Leur son, dit-il, est assez curieux ; comme s'il était composé du bourdonnement des toupies, du glouglou de l'eau et du sifflement des oiseaux. Peu à peu, vous éprouvez une sensation fort inhabituelle, qui ne peut se décrire que par comparaison. Il semble que vous soyez dans un lieu extrêmement chaud, et qu'en même temps vous soyez entièrement pénétré par sa chaleur ; de sorte que vous sentez comme si vous et l'élément où vous vous trouvez étiez parfaitement de niveau. La vue ne perd rien de sa force ni de sa netteté ; et pourtant c'est comme si toutes choses avaient pris une sorte de couleur brun-

rouge, qui rend la situation et les objets encore plus impressionnants pour vous. »⁵⁵⁹

Telle est la fièvre du canon, telle qu'un Poète du Monde la ressent. — Homme entièrement méconnaissable ! Dans la tête méconnaissable duquel, pourtant, se trouve véritablement la contrepartie spirituelle — et nomme-la complément — de cette même énorme Mort-Naissance du Monde ; qui s'effectue maintenant au-dehors dans l'Argonne, sous un tel tonnerre de canons ; au-dedans, dans la tête méconnaissable, tout autrement que par le tonnerre ! Remarque cet homme, ô Lecteur, comme le plus mémorable de tous les mémorables de cette Campagne d'Argonne. Ce que nous disons de lui n'est ni rêve ni fleur de rhétorique, mais fait historique scientifique ; comme beaucoup d'hommes, à cette distance, le voient maintenant ou commencent à le voir.

Mais la grande chose publique qu'il nous fallait remarquer est celle-ci : le 20 septembre 1792 fut un matin cru, couvert de brume ; dès trois heures, Sainte-Menehould et ces Villages et fermes que nous connaissons de longue date furent remués par le roulement des chariots d'artillerie, le claquement des sabots et le piétinement de pieds innombrables : toutes sortes de militaires, Patriotes et Prussiens, prenant position sur les Hauteurs de La Lune et d'autres Hauteurs ; se déplaçant et se poussant — apparemment dans quelque redoutable partie d'échecs ; puisse le Ciel la tourner en bien ! Le Meunier de Valmy a fui sous terre, poudreux ; son Moulin, si venteux qu'il soit, aura repos aujourd'hui. À sept heures, la brume se dissipe : vois Kellermann, second de Dumouriez, avec « dix-huit pièces de canon » et des rangs serrés en profondeur, disposés autour de ce même Moulin-à-Vent silencieux, sur son mamelon de force ; Brunswick aussi, avec rangs serrés et canons, le regardant sombrement depuis la hauteur de La Lune ; seulement le petit ruisseau et son petit vallon les séparent maintenant.

Ainsi, ce que l'on désirait si longtemps est enfin venu ! À la place de la faim et de la dysenterie, nous aurons le coup aigu ; et ensuite ! — Dumouriez, avec force et front ferme, regarde depuis une hauteur voisine ; ne peut aider que par ses souhaits, en silence. Voici que les dix-huit pièces tempêtent et aboient, répondant à la tempête de La Lune ; des nuages de tonnerre montent dans l'air ; les échos rugissent à travers tous les vallons, jusque dans les profondeurs du Bois d'Argonne — maintenant déserté — ; et les membres et les vies des hommes volent dissipés de-ci, de-là. Brunswick peut-il produire une impression sur eux ? Les Seigneurs à l'éclat terne se tiennent mordant leurs pouces : ces Sansculottes ne fuient pas comme de la volaille ! Vers midi, un boulet emporte sous

Kellermann son cheval ; un caisson de poudre éclate haut dans l'air, avec un glas entendu de tous : quelque affaissement, quelque balancement se laisse voir ; — Brunswick va tenter ! « Camarades, crie Kellermann, Vive la Patrie ! Allons vaincre pour elle ! » — « Vive la Patrie ! » répond jusqu'à la voûte du ciel, comme un feu roulant d'un côté à l'autre : nos rangs sont fermes comme le roc ; et Brunswick peut retraverser le vallon, sans effet ; regagner son ancienne position à La Lune, non sans recevoir des coups en chemin. Ainsi pendant toute la longueur d'un jour de septembre — avec tempête et aboiement, avec mugissement répercuté au loin ! La canonnade dure jusqu'au coucher du soleil ; aucune impression n'est faite. Jusqu'à une heure après le coucher du soleil, lorsque les rares Horloges restantes du District frappent Sept ; à cette heure tardive, Brunswick essaie encore. Avec pas un grain de meilleure fortune ! Il rencontre des rangs de roc, des cris de Vive la Patrie ; et se trouve rejeté, non sans coups. Sur quoi il cesse ; se retire « à l'Auberge de La Lune » ; et se met à élever une redoute, de peur que lui-même ne soit attaqué !

En vérité, oui : ô Seigneurs à l'éclat terni, faites-en ce que vous pourrez. Ah ! la France ne se lève pas en masse autour de nous ; les Paysans ne se joignent pas à nous, mais nous assassinent : ni la pendaïson ni aucune persuasion ne les y décideront ! Ils ont perdu leur ancien amour distinctif du Roi et du Manteau-du-Roi — je le crains, tout à fait ; et ils combattront même pour s'en débarrasser : telle paraît maintenant leur humeur. L'Autriche ne prospère pas non plus, ni le siège de Thionville. Les Thionvillois, portant leur insolence jusqu'à la pointe épigrammatique, ont placé un Cheval de Bois sur leurs murs, avec une botte de foin suspendue devant lui et cette Inscription : « Quand j'aurai fini mon foin, vous prendrez Thionville. »⁵⁶⁰ À une telle hauteur est montée la frénésie de l'humanité.

Les tranchées de Thionville peuvent se fermer ; et qu'importe si celles de Lille s'ouvrent ? La Terre ne nous sourit pas, ni le Ciel ; il pleure et se brouille dans une pluie aigre, et pire. Nos amis eux-mêmes nous insultent ; nous sommes blessés dans la maison de nos amis : « Sa Majesté de Prusse avait un grand manteau lorsque la pluie vint ; et — contrairement à toutes les lois connues — elle le mit, quoique nos deux Princes français, espérance de leur pays, n'en eussent point ! » À quoi, en vérité, comme Goethe l'avoue, quelle réponse pouvait-on faire ?⁵⁶¹ — Froid, Faim et Affront, Colique, Dysenterie et Mort ; et nous ici, accroupis et redoutés dans notre redoute, si peu redoutables, au milieu

des « gerbes de blé déchiquetées et des chaumes difformes », sur la Hauteur éclaboussée de La Lune, autour de la misérable Auberge de La Lune ! —

Telle est la Canonnade de Valmy ; où le Poète du Monde expérimenta la fièvre du canon ; où les Sansculottes français ne s'enfuirent pas comme de la volaille. Précieuse pour la France ! Chaque soldat fit son devoir ; et l'Alsacien Kellermann — combien préférable au vieux Lückner congédié ! — commença à devenir grand ; et Égalité Fils, Égalité Junior, léger et galant Officier de Campagne, se distingua par son intrépidité : — c'est le même individu intrépide qui, maintenant, sous le nom de Louis-Philippe, sans l'Égalité, lutte, dans de tristes circonstances, pour être appelé un temps Roi des Français.

Chapitre VIII — Sortent

Mais ce Vingt Septembre est, à un autre titre, un grand jour. Car observe : tandis que le cheval de Kellermann volait, soufflé sous lui, au Moulin de Valmy, nos nouveaux Députés nationaux, qui formeront une CONVENTION NATIONALE, voltigent et se rassemblent autour de la Salle des Cent-Suisses ; dans l'intention de se constituer !

Le lendemain, vers midi, Camus l'Archiviste s'affaire à « vérifier leurs pouvoirs » ; plusieurs centaines sont déjà là. Sur quoi la vieille Législative vient solennellement se fondre, telle un phénix, avec ses vieilles cendres dans le corps de la nouvelle ; — et ainsi, retournant aussitôt, toute solennelle, à la Salle du Manège, siège une Convention nationale, Sept Cent Quarante-Neuf au complet, ou assez au complet ; présidée par Pétion ; — laquelle se met directement aux affaires. Lis le débat rapporté de cet après-midi, ô Lecteur ; il y a peu de débats semblables : le terne compte rendu du Moniteur lui-même devient plus dramatique qu'un véritable Shakespeare. Car l'épigrammatique Manuel se lève et dit d'étranges choses : le Président aura une garde d'honneur et logera aux Tuileries ; — rejeté. Et Danton se lève et parle ; et Collot d'Herbois se lève, et le Curé Grégoire, et le boiteux Couthon de la Montagne se lève ; et, dans de rapides strophes mélibéennes, quelques lignes chacun, ils proposent bon nombre de motions : que la pierre angulaire de notre nouvelle Constitution est la Souveraineté du Peuple ; que notre Constitution sera acceptée par le Peuple ou sera nulle ; de plus, que le Peuple doit être vengé et avoir de justes Juges ; que les Impôts doivent continuer jusqu'à nouvel ordre ; que la Propriété foncière et toute autre Propriété soit sacrée à jamais ; enfin, que « la Royauté est abolie en France à compter de ce jour » : — le tout Décrété avant que quatre heures sonnent, sous l'acclamation du monde !⁵⁶² L'arbre était si mûr ; il suffisait de le secouer, et tombaient de telles charretées jaunes.

Et ainsi, là-bas dans la Région de Valmy, dès que la nouvelle arrive, quel mouvement est-ce donc, audible, visible depuis nos hauteurs boueuses de La Lune ?⁵⁶³ Clameur universelle des Français sur leur colline opposée ; bonnets élevés sur les baïonnettes ; et un son de République, Vive la République, porté incertain par les vents ! — Le lendemain matin, pour ainsi dire, Brunswick boucle ses sacs avant le jour, allume les feux qu'il possède encore et se met en marche sans un battement de tambour. Dumouriez trouve dans ce camp des

symptômes spectraux : « des latrines pleines de sang » !⁵⁶⁴ Le chevaleresque Roi de Prusse — car, comme nous l'avons vu, il est ici en personne — pourra longtemps regretter ce jour ; regarder plus froidement que jamais ces Seigneurs à l'éclat terni et ces Princes français, espérance de leur Pays ; — et, dans l'ensemble, enfiler son grand manteau sans cérémonie, heureux d'en avoir un. Ils se retirent ; tous se retirent avec une célérité convenable, à travers une Champagne piétinée en bournier, le temps sauvage se déversant sur eux ; Dumouriez, par ses Kellermann et ses Dillon, les piquant un peu aux parties de derrière. Un peu, pas beaucoup ; tantôt piquant, tantôt négociant : car Brunswick a les yeux ouverts ; et la Majesté de Prusse est une Majesté repentante.

L'Autriche non plus n'a pas prospéré ; ni le Cheval de Bois de Thionville mordu son foin ; ni la Ville de Lille ne s'est rendue. Les tranchées de Lille s'ouvrirent le 29 du mois ; avec boulets et obus, et boulets rouges ; comme si ce n'étaient pas des tranchées, mais le Vésuve et la Fosse qui s'étaient ouverts. C'était effrayant, disent tous les témoins ; mais sans effet. Les Lillois sont montés à une telle humeur ; surtout après ces nouvelles de l'Argonne et de l'Est. Pas un Sans-indispensables à Lille qui se rendrait pour la rançon d'un Roi. Les boulets rouges pleuvent jour et nuit ; « six mille » environ, avec des bombes « remplies intérieurement d'huile de térébenthine qui jaillit en flamme » ; — principalement sur les demeures des Sansculottes et des Pauvres ; les rues des Riches étant épargnées. Mais les Sansculottes prennent des seaux d'eau ; établissent des règlements d'extinction : « Le boulet est chez Pierre ! » — « Le boulet est chez Jean ! » Ils partagent entre eux logement et substance ; crient Vive la République ; et leur cœur ne défaille pas. Un boulet traverse avec tonnerre la grande salle de l'Hôtel de Ville, tandis que la Commune y est assemblée : « Nous sommes en permanence », dit froidement l'un d'eux en poursuivant son affaire ; et le boulet, lui aussi, demeure permanent, fiché dans le mur — probablement jusqu'à ce jour.⁵⁶⁵

L'Archiduchesse d'Autriche — Sœur de la Reine — veut voir elle-même tirer l'artillerie rouge ; dans leur hâte excessive de satisfaire une Archiduchesse, « deux mortiers éclatent et tuent trente personnes ». C'est en vain ; Lille, souvent en feu, est toujours éteinte de nouveau ; Lille ne cédera pas. Les garçons eux-mêmes arrachent adroitement les mèches des bombes tombées : « un homme saisit avec son chapeau un boulet qui roule ; le chapeau prend feu ; lorsqu'il est refroidi, ils le couronnent d'un bonnet rouge ». Mémorable soit aussi cet agile Barbier qui, lorsqu'une bombe éclata près de lui, en ramassa un éclat, y mit savon et mousse

en criant : « Voilà mon plat à barbe ! » et rasa « quatorze personnes » sur place. Bravo, agile Raseur ; digne de raser le vieux spectre au Manteau Rouge et d'y trouver des trésors ! — Au huitième jour de ce siège désespéré, le 6 octobre, l'Autriche, le trouvant stérile, se retire sans conscience agréable ; rapidement, Dumouriez tendant de ce côté ; et Lille aussi, noire de cendres et de braises, mais jubilant jusqu'au ciel, ouvre grand ses portes. Le Plat à barbe devint à la mode ; « nul Patriote d'une tournure élégante », dit Mercier plusieurs années plus tard, « qui ne se rase dans l'éclat d'une bombe de Lille ».

Quid multa ? Pourquoi tant de mots ? Les Envahisseurs sont en fuite ; l'Armée de Brunswick, dont le tiers est parti vers la mort, chancelle désastreusement le long des profondes routes de Champagne ; s'étendant aussi dans « les champs d'une argile rougeâtre, tenace et spongieuse ; — comme Pharaon à travers une Mer Rouge de boue », dit Goethe ; « car lui aussi laissait autour de lui chars brisés, cavaliers et fantassins qui semblaient s'enfoncer ». ⁵⁶⁶ Le matin du 11 octobre, le Poète du Monde, luttant vers le Nord pour sortir de Verdun — où il était entré vers le Sud, quelque cinq semaines auparavant, dans un tout autre ordre —, discerna le Phénomène suivant et en fit partie :

« Vers trois heures du matin, sans avoir dormi, nous allions monter dans notre voiture, rangée devant la porte, lorsqu'un obstacle insurmontable se découvrit : entre les pavés écrasés et relevés en crête de chaque côté roulait déjà à travers la Ville une colonne ininterrompue de chariots de malades, et tout était piétiné comme un marécage. Tandis que nous attendions pour voir ce qu'on pourrait en faire, notre Hôte, le Chevalier de Saint-Louis, passa auprès de nous sans saluer. » Il avait été Notable de Calonne en 1787, puis Émigrant ; il était revenu chez lui, jubilant, avec les Prussiens ; mais il devait maintenant repartir vers le vaste monde, « suivi d'un domestique portant un petit paquet au bout de son bâton ».

« L'activité de notre alerte Lisieux brilla de manière éminente ; et, cette fois encore, nous fit avancer : car il s'insinua dans une petite brèche de la rangée de chariots et retint l'attelage qui avançait jusqu'à ce que nous, avec nos six et nos quatre chevaux, fussions intercalés ; après quoi, dans mon léger petit carrosse, je pus respirer plus librement. Nous étions maintenant en route ; à une allure funèbre, mais en route. Le jour se leva ; nous nous trouvâmes à la sortie de la Ville, dans un tumulte et un trouble sans mesure. Toutes sortes de véhicules, peu de cavaliers, d'innombrables gens à pied se croisaient sur la grande esplanade devant la Porte. Nous tournâmes à droite, avec notre Colonne, vers Étain, sur une

chaussée limitée, bordée de fossés de chaque côté. La conservation de soi, dans une presse si monstrueuse, ne connaissait plus ni pitié ni respect de quoi que ce fût. Non loin devant nous, un cheval d'un chariot de munitions tomba : ils coupèrent les traits et le laissèrent là. Et comme les trois autres ne pouvaient plus tirer leur charge, ils les dételèrent aussi, culbutèrent dans le fossé le véhicule lourdement chargé ; et, avec le moindre retard possible, il nous fallut rouler droit sur le cheval, qui commençait justement à se relever ; et je vis trop clairement ses jambes craquer et trembler sous les roues.

« Cavaliers et fantassins s'efforçaient de quitter l'étroite et laborieuse chaussée pour gagner les prairies ; mais celles-ci aussi étaient ruinées par la pluie ; inondées par les fossés pleins, la continuité des sentiers partout interrompue. Quatre soldats français, de belle mine, beaux, bien vêtus, pataugèrent quelque temps auprès de notre voiture ; merveilleusement propres et nets : ils avaient un tel art de choisir leurs pas que leurs chaussures ne témoignaient pas plus haut que la cheville du pèlerinage boueux où ces bonnes gens se trouvaient engagés.

« Que, dans de telles circonstances, on vît dans les fossés, les prairies, les champs et les clos assez de chevaux morts, était naturel à la chose ; bientôt pourtant on les trouva aussi écorchés, même les parties charnues découpées ; triste signe de la détresse universelle.

« Ainsi avançons-nous ; à chaque instant en danger, au moindre arrêt de notre part, d'être nous-mêmes jetés par-dessus bord ; dans ces circonstances, en vérité, l'adresse attentive de notre Lisieux ne pouvait être assez louée. Le même talent se montra à Étain, où nous arrivâmes vers midi ; et où nous distinguâmes, dans la belle petite Ville bien bâtie, à travers les rues et sur les places, autour et à côté de nous, un tumulte qui confondait tous les sens : la masse roulait de-ci, de-là ; et, tous luttant pour avancer, chacun empêchait l'autre. Soudain, notre voiture s'arrêta devant une maison imposante sur la place du marché ; le maître et la maîtresse de la demeure nous saluèrent à distance respectueuse. » L'habile Lisieux, sans que nous le sachions, avait dit que nous étions le Frère du Roi de Prusse !

« Mais maintenant, depuis les fenêtres du rez-de-chaussée qui dominaient toute la place du marché, nous avions sous les yeux le tumulte sans fin, pour ainsi dire palpable. Toutes sortes de marcheurs, soldats en uniforme, maraudeurs, robustes mais affligés bourgeois et paysans, femmes et enfants, se pressaient et se bousculaient au milieu de véhicules de toutes formes : chariots de munitions, chariots de bagages ; voitures simples, doubles et multiples ; une telle diversité

centuple d'attelages, réquisitionnés ou légitimement possédés, se frayant un passage, se heurtant, s'empêchant mutuellement, roulait à droite et à gauche. Des bêtes à cornes se débattaient aussi ; probablement des troupeaux mis en réquisition. On voyait peu de cavaliers ; mais les élégantes voitures des Émigrants, multicolores, laquées, dorées et argentées, manifestement sorties des meilleurs ateliers, attiraient l'œil.⁵⁶⁷

« La crise du passage étroit se produisit pourtant un peu plus loin ; là où la place du marché encombrée devait s'introduire dans une rue — droite, en vérité, et bonne, mais proportionnellement beaucoup trop étroite. Je n'ai, de ma vie, rien vu de semblable : son aspect pouvait peut-être se comparer à celui d'un fleuve gonflé qui a ravagé prairies et champs et se trouve maintenant obligé de nouveau de se comprimer sous un pont étroit et de couler dans son chenal borné. Le long de la rue, entièrement visible de nos fenêtres, enflait continuellement la marée la plus étrange : une haute voiture de voyage à double rang de sièges dominait visiblement le flot des choses. Nous pensâmes aux belles Françaises que nous avions vues le matin. Ce n'étaient pourtant pas elles ; c'était le comte Haugwitz ; on pouvait le regarder avancer en se balançant, pas à pas, avec une sorte de malice sardonique. »⁵⁶⁸

C'est en une Procession si peu triomphale que s'est dénoué le Manifeste de Brunswick ! Bien plus, dans une pire encore : « en Négociation avec ces scélérats » — dont la première nouvelle produisit dans la nature Émigrante une telle révolution que notre scientifique Poète du Monde « craignit pour la raison de plusieurs ».⁵⁶⁹ Il n'y a aucun secours : ils doivent poursuivre leur route, ces pauvres Émigrants, irrités contre toutes personnes et toutes choses, et irritant toutes personnes, dans le malheureux cours où ils se sont engagés. Hôte et hôtesse vous attestent, aux tables d'hôte, combien ces Français sont insupportables ; comment, malgré une telle humiliation, malgré la pauvreté et la mendicité probable, règnent toujours la même lutte pour la préséance, le même empressement à se pousser en avant, le même manque de discrétion. Tout en haut de l'honneur, à la tête de la table, vous observez de vos propres yeux non pas un Seigneur, mais l'automate d'un Seigneur, tombé en enfance ; toujours adoré, servi avec révérence et nourri. Sur des sièges mêlés se trouve un mélange de soldats, commissaires, aventuriers, consommant en silence leurs victuailles barbares. « Sur tous les fronts se lit un destin dur ; tous se taisent, car chacun a ses propres souffrances à porter et regarde devant lui une misère sans limites. » Un voyageur pressé entre, mange sans mauvaise grâce ce qu'on lui sert ; l'hôte le

laisse partir presque sans condamnation. « C'est, me murmura l'hôte, le premier de ces maudits gens que j'ai vu condescendre à goûter notre pain noir allemand. »⁵⁷⁰

Et Dumouriez est à Paris ; loué et fêté ; promené dans des salons étincelants, où des flots de robes blondes les plus belles et d'habits de drap passent devant lui, sans fin, dans une joie admirative. Une nuit pourtant, au milieu de la splendeur d'une telle scène, il se voit soudain apostrophé par une Figure sordide et sans joie, entrée sans invitation — bien plus, malgré tous les laquais ; Figure sans joie ! La Figure est venue « en mission expresse des Jacobins » pour s'enquérir vivement, mieux maintenant que plus tard, de certaines choses : « Sourcils rasés de Patriotes volontaires, par exemple ? » Et aussi : « vos menaces de faire hacher en pièces ? » Et encore : « pourquoi n'avez-vous pas poursuivi Brunswick avec assez de chaleur ? » Ainsi, d'un croassement aigu, interroge la Figure. — « Ah, c'est vous qu'on appelle Marat ! » répond le Général, puis il tourne froidement sur son talon.⁵⁷¹ — « Marat ! » Les robes blondes tremblent comme des peupliers ; les habits se rassemblent ; l'Acteur Talma — car c'est sa maison — et presque les lumières mêmes du lustre deviennent bleus : jusqu'à ce que ce Spectre obscène, ou Apparence visuelle, disparaisse de nouveau dans sa Nuit native.

Le Général Dumouriez, après quelques brefs jours, est reparti vers les Pays-Bas ; il attaquera les Pays-Bas, quoique ce soit l'hiver. Et le Général Montesquiou, au Sud-Est, a refoulé la Majesté sarde ; bien plus, presque sans tirer un coup de feu, il lui a pris la Savoie, qui aspire à devenir un morceau de la République. Et le Général Custine, au Nord-Est, s'est élancé sur Spire et son Arsenal ; puis sur Mayence électorale, non sans invitation, où se trouvent des Démocrates allemands et plus l'ombre d'un Électeur : — de sorte que, dans les derniers jours d'octobre, Madame Forster, fille de Heyne, quelque peu démocrate, sortant par la Porte de Mayence avec son Mari, trouve là des Soldats français jouant aux boules avec des boulets de canon. Forster enjambe gaiement une bombe de fer en disant : « Vive la République ! » Un Garde national à barbe noire répond : « Elle vivra bien sans vous. »⁵⁷²

LIVRE DEUXIÈME — LE RÉGICIDE

Chapitre I — Le Délibératif

La France a donc accompli deux choses, et très complètement : elle a rejeté ses Envahisseurs cimmériens bien au-delà des frontières ; et elle a pareillement brisé sa propre Constitution sociale intérieure, jusque dans sa fibre la plus menue, en ruine et dissolution. Tout est entièrement changé : du Roi jusqu'au Garde champêtre, toutes les Autorités, tous les Magistrats, Juges, personnages revêtus du commandement, ont dû soudain se transformer, autant qu'il était nécessaire ; ou bien, soudainement et non sans violence, être transformés : un patriotique « Conseil exécutif des Ministres », avec un patriotique Danton en son sein, puis toute une Nation et une Convention nationale, y ont pourvu. Il n'est pas jusqu'au Garde champêtre du hameau le plus reculé qui ait dit *De par le Roi* et montré de la loyauté, qui ne doive se retirer, afin de faire place à un nouveau Garde champêtre perfectionné, capable de dire *De par la République*.

C'est un changement que l'Histoire doit prier ses lecteurs d'imaginer sans qu'on le décrive. Changement instantané de tout le corps politique, l'âme politique tout entière ayant changé ; changement tel que peu de corps, politiques ou autres, peuvent en connaître dans ce monde. Disons peut-être celui qu'éprouva le corps de la pauvre Nymphé Sémélé, lorsqu'elle voulut absolument, par humeur féminine, voir son Jupiter olympien en Jupiter véritable ; — et que la pauvre Nymphé fut, à cet instant Sémélé, à l'instant suivant non plus Sémélé, mais Flamme et Statue de cendres rouges au feu ! La France a regardé la Démocratie ; elle l'a vue face à face. — Les Envahisseurs cimmériens se rallieront, d'une humeur plus humble, avec meilleure ou pire fortune : la ruine et la dissolution devront se refaçonner en Arrangement social comme elles pourront. Mais quant à cette Convention nationale, qui doit tout régler, si elle parvient, comme le Député Paine et la France en général s'y attendent, à tout achever « en quelques mois », nous l'appellerons une Convention fort habile.

En vérité, il est très singulier de voir avec quelle soudaineté ce mercuriel Peuple français plonge de *Vive le Roi* dans *Vive la République* ; puis va mijotant et dansant ; rejetant chaque jour, pour ainsi dire, et foulant dans la poussière ses anciennes parures sociales, ses façons de penser, ses règles d'existence ; et danse gaiement vers le Sans-Règle, l'Inconnu, avec tant d'espérance au cœur, et rien à la bouche que *Liberté, Égalité et Fraternité*. Y a-t-il deux siècles, ou seulement

deux ans, que toute la France rugit simultanément jusqu'au firmament, éclatant en bruit et en fumée à sa Fête des piques : « Vive le Restaurateur de la Liberté française ! » Il y a trois petites années, Versailles et l'Œil-de-Bœuf existaient encore : aujourd'hui il y a cette enceinte surveillée du Temple, ceinte de Municipaux aux yeux de dragon, où, comme dans son dernier limbe, la Royauté gît éteinte. En 1789, le Député constituant Barrère « pleurait », dans son *Journal du Point du Jour*, à la vue d'un Roi Louis réconcilié ; et maintenant, en 1792, le Député conventionnel Barrère, parfaitement sec d'yeux, peut se demander si le Roi Louis réconcilié doit ou non être guillotiné.

Les anciennes parures et les vêtements sociaux tombent, disons-nous, si vite, tant ils sont en vérité pourris ; et la danse Nationale les foule aux pieds. Et les vêtements nouveaux, où sont-ils ; les nouveaux modes, les nouvelles règles ? Liberté, Égalité, Fraternité : non pas des vêtements, mais le désir de vêtements ! La Nation est pour le moment, au figuré, nue ! Elle n'a ni règle ni vêtement ; elle est nue, — Nation Sansculottique.

Voilà donc jusqu'où, de cette manière, ont triomphé nos patriotiques Brissot et Guadet. Les visions d'Ézéchiel de Vergniaud sur la chute des trônes et des couronnes, qu'il prononçait hypothétiquement et prophétiquement au Printemps de l'année, se sont soudain accomplies à l'Automne. Nos éloquents Patriotes de la Législative, tels de puissants Conjurateurs, ont, par la parole de leur bouche, balayé au vent le Royalisme avec ses anciens modes et ses anciennes formules ; ils gouverneront désormais une France affranchie des formules. Affranchie des formules ! Et pourtant l'homme ne vit que par des formules ; par des coutumes, des manières de faire et de vivre : nul texte n'est plus vrai ; il demeure vrai depuis la Table à thé et l'établi du Tailleur jusqu'aux Hautes Salles sénatoriales, aux Temples solennels ; bien plus, à travers toutes les provinces de l'Esprit et de l'Imagination, jusqu'aux confins extrêmes de l'Être articulé, — *Ubi homines sunt modi sunt*. Partout où sont les hommes, il y a des modes. C'est la loi la plus profonde de la nature humaine ; par elle l'homme est artisan et « animal qui se sert d'outils » ; non l'esclave de l'Impulsion, du Hasard et de la Nature brute, mais dans une certaine mesure leur maître. Vingt-cinq Millions d'hommes, soudain dépouillés de leurs *modi*, et les foulant ainsi dans leur danse, sont une chose terrible à gouverner !

Les éloquents Patriotes de la Législative ont précisément ce problème à résoudre. Sous le nom et le sobriquet d'« hommes d'État », d'« hommes modérés », de « modérantins », de Brissotins, de Rolandins, enfin de Girondins,

ils deviendront mondialement célèbres en le résolvant. Car les Vingt-cinq Millions sont eux aussi d'une effervescence gauloise ; — remplis à la fois de l'espérance de l'indicible, de Fraternité universelle et d'Âge d'or ; et de la terreur de l'indicible, toute l'Europe cimmérienne se ralliant contre nous. C'est un problème comme il y en eut peu. En vérité, si l'homme, comme s'en vantent les Philosophes, regardait réellement quelque peu devant et derrière lui, que deviendrait-il, peut-on demander, dans bien des cas ? Que deviendraient, dans celui-ci, ces Sept Cent Quarante-Neuf hommes ? Une Convention qui verrait clairement devant et derrière serait une Convention paralysée. Voyant clairement jusqu'au bout de son propre nez, elle ne l'est pas.

Pour la Convention elle-même, ni le travail ni la manière de le faire ne sont douteux : faire la Constitution ; défendre la République jusqu'à ce qu'elle soit faite. Aussi a-t-on bientôt réuni un « Comité de Constitution ». Sieyès, ancien Constituant, bâtisseur de Constitutions par métier ; Condorcet, propre à de meilleures choses ; le Député Paine, Bienfaiteur étranger de l'Espèce, avec ce « visage rouge et bourgeonné, ces yeux noirs rayonnants » ; Hérault de Séchelles, ex-Parlementaire, l'un des plus beaux hommes de France : ceux-là, avec des confrères de corporation inférieurs, se ceignent joyeusement pour l'œuvre ; ils « feront la Constitution » encore une fois ; espérons-le, plus efficacement que la dernière. Car qui doute que la Constitution puisse se faire, — à moins que l'Évangile de Jean-Jacques ne soit venu au monde en vain ? Il est vrai que notre dernière Constitution s'écroula lamentablement avant l'année révolue. Mais qu'importe, sinon qu'il faut trier les gravats et les blocs, puis mieux les rebâtir ? « Élargissez votre base », pour commencer, — jusqu'au Suffrage universel, s'il le faut ; excluez les matériaux pourris, le Royalisme et autres choses semblables, ensuite. Et, en bref, bâtissez, ô ineffable Sieyès et Compagnie, infatigablement ! Que les fréquentes et périlleuses chutes d'échafaudages et de maçonnerie soient une irritation, non un découragement. Recommencez toujours, déblayant la ruine ; les membres brisés peut-être, mais le cœur entier ; et bâtissez, disons-nous, au nom du Ciel, — jusqu'à ce que l'ouvrage tienne debout ; ou bien que l'humanité y renonce et que les bâtisseurs de Constitutions reçoivent leur congé, avec rires et larmes ! Une bonne fois, dans le cours de l'Éternité, il était arrêté que cette affaire du Contrat social, elle aussi, ferait son épreuve jusqu'au bout. Et ainsi le Comité de Constitution travaillera : avec espérance et foi ; — sans être troublé par aucun lecteur de ces pages.

Faire la Constitution, donc, puis rentrer joyeusement chez soi dans quelques mois : telle est la prophétie que notre Convention nationale se fait à elle-même ; selon ce programme scientifique doivent se dérouler ses opérations et ses événements. Mais du meilleur programme scientifique, en pareil cas, à l'accomplissement réel, quelle différence ! Toute réunion d'hommes n'est-elle pas, comme nous le disons souvent, une réunion d'Influences incalculables ; chacune de ses unités, un microcosme d'Influences ; — comment la Science les calculerait-elle ou les prophétiserait-elle ? La Science, qui ne peut, avec tous ses calculs différentiels, intégraux et de variations, calculer le Problème des Trois Corps gravitant, devrait ici se taire et dire seulement : dans cette Convention nationale se trouvent Sept Cent Quarante-Neuf Corps fort singuliers, qui gravitent et font bien d'autres choses ; — et qui, probablement d'une manière prodigieuse, accompliront le décret du Ciel.

Des Assemblées nationales, Parlements, Congrès qui siègent depuis longtemps ; qui sont d'un tempérament saturnien ; surtout qui ne sont pas « terriblement sérieux », on peut calculer ou conjecturer quelque chose : et pourtant ceux-là même sont une sorte de Mystère en mouvement, — grâce auquel nous voyons le Journaliste Rapporteur gagner sa vie ; ceux-là même, de temps à autre, bondissent follement hors des ornières. Combien davantage une pauvre Convention nationale, de véhémence française ; poussée à pareille vitesse ; sans routine, sans ornière, voie ni borne ; et dont chacun des membres est terriblement sérieux ! C'est littéralement un Parlement tel qu'il n'en exista jamais ailleurs dans le monde. Eux-mêmes sont nouveaux, sans arrangement ; ils sont le Cœur et le centre directeur d'une France tombée tout entière dans le plus fou désarrangement. De toutes les villes, de tous les hameaux, des extrémités les plus lointaines de cette France aux Vingt-cinq Millions d'âmes véhémentes, des Influences aux flots épais se précipitent sur ce même Cœur, dans la Salle du Manège, puis s'en précipitent au-dehors : telle est la circulation veineuse-artérielle de feu qui constitue la fonction de ce Cœur. Jamais, disons-nous, Sept Cent Quarante-Neuf individus humains ne siègèrent ensemble sur Terre dans des circonstances plus originales. Individus communs pour la plupart, ou peu éloignés du commun ; pourtant si remarquables par la place qu'ils occupaient. Dans ce sauvage sifflement du tourbillon des passions humaines, où mort, victoire, terreur, vaillance, toute hauteur et toute profondeur sonnent et sifflent, comment ces hommes, abandonnés à leur propre direction, parleront-ils et agiront-ils ?

Les lecteurs savent bien que cette Convention nationale française — tout au contraire de son propre Programme — devint l'étonnement et l'horreur du genre humain ; sorte de Convention apocalyptique, ou de noir Rêve devenu réel ; dont l'Histoire parle rarement autrement que par interjections : comment elle couvrit la France de malheur, d'illusion et de délire ; et comment, de son sein, sortit la Mort sur le Cheval pâle. Haïr cette pauvre Convention nationale est facile ; la louer et l'aimer n'a pas été jugé impossible. Elle est, comme nous le disons, un Parlement placé dans les circonstances les plus originales. Qu'elle soit pour nous, dans ces pages, un fuligineux Mystère de feu, où le Haut a rencontré le Bas, et où, dans ces alternances d'éclat et de noirceur ténébreuse, de pauvres mortels éblouis ne savent plus lequel est le Haut, lequel le Bas ; mais enragent et plongent éperdument, comme font les mortels en pareil cas. Convention qui doit se consumer elle-même, suicidairement, et devenir cendre morte — avec son Monde ! Il ne nous appartient pas d'entrer en explorateurs dans ses profondeurs obscures et embrouillées ; mais de rester là, les yeux sans défaillance, à regarder comment elle bouillonne ; quelles phases et quels événements remarquables elle rejettera successivement.

Une circonstance générale et superficielle, nous la remarquons avec éloges : la force de la Politesse. Le sentiment de la civilisation a pénétré si profondément la vie humaine que nul Drouet, nul Legendre, dans la plus folle lutte corps à corps, ne peut s'en dépouiller tout à fait. Les débats de Sénats terriblement sérieux sont rarement livrés franchement au monde ; sans quoi ils le surprendraient peut-être. Le Grand Monarque lui-même ne poursuivit-il pas un jour son Louvois avec une paire de pincettes brandies ? Mais à lire de longs volumes des Débats de cette Convention, tout écumants d'un sérieux furieux, sérieux maintes fois jusqu'à la vie et la mort, on est plutôt frappé du degré de continence qu'ils manifestent dans la parole ; et de voir comment, au milieu d'une si sauvage ébullition, une sorte de règle polie lutte encore pour le commandement, et comment les formes de la vie sociale ne disparaissent jamais tout à fait. Ces hommes, bien qu'ils menacent du poing droit serré, ne se saisissent pas les uns les autres au collet ; ils ne tirent pas de poignards, sinon pour des fins oratoires, et rarement : le juron profane est presque inconnu, quoique les Comptes rendus soient assez francs ; nous ne trouvons en tout qu'un ou deux serments, des serments de Marat, rapportés.

Pour le reste, qu'il y ait « effervescence », qui en doute ? Effervescence suffisante ; Décrets votés aujourd'hui par acclamation, abrogés demain par vocifération ; humeur par accès, tournoyante, changeante au plus haut point,

toujours précipitée ! La « voix de l'orateur est couverte par les rumeurs » ; cent « honorables Membres se précipitent avec menaces vers le côté gauche de la Salle » ; le Président a « brisé trois sonnettes de suite », — il se couvre de son chapeau, signal que la patrie est près d'être perdue. Assemblage vieux-gaulois d'une effervescence féroce ! — Ah, comme les bruyants sons malades du Débat, et de la Vie, qui est un débat, tombent silencieux l'un après l'autre : si hauts maintenant, et bientôt si bas ! Brennus et ces antiques Capitaines gaulois, en route pour Rome, la Galatie et autres lieux semblables, où ils avaient coutume de marcher de la manière la plus ardente, eurent des Débats aussi effervescents, n'en doute pas ; bien qu'aucun Moniteur ne les ait rapportés. Ils grondaient en gallois celtique, ces Brennus ; ils n'étaient pas non plus Sansculottes ; bien plutôt la culotte — braccæ, disons de feutre ou de cuir grossier — était-elle la seule chose qu'ils eussent, étant, comme l'atteste Tite-Live, nus jusqu'aux hanches : — et vois, c'est encore aujourd'hui la même espèce de travail et d'hommes, maintenant qu'ils ont des habits et parlent du nez une sorte de latin brisé ! Mais, dans l'ensemble, le TEMPS n'enveloppe-t-il pas cette présente Convention nationale, comme il enveloppa ces Brennus et ces antiques Sénats Augustes en culottes de feutre ? Le Temps, assurément ; et aussi l'Éternité. Crépuscule obscur du Temps, — ou midi qui deviendra crépuscule ; puis viennent la nuit et le silence ; et le Temps, avec tous ses bruits malades, est englouti dans la mer immobile. Aie pitié de ton frère, ô Fils d'Adam ! Le jargon écumant le plus furieux qu'il profère n'est-il pas proprement le geignement d'un nourrisson incapable de dire ce qui lui fait mal, mais qui souffre clairement au-dedans ; et doit donc crier et geindre sans relâche, jusqu'à ce que sa Mère le prenne et qu'il s'endorme !

Cette Convention n'a pas quatre jours d'âge ; les mélodieuses strophes mélibéennes qui renversèrent la Royauté sont encore fraîches à notre oreille, lorsqu'éclate un nouveau diapason, — de Discorde, cette fois, hélas. Car on a parlé d'une chose dont il est difficile de bien parler : les Massacres de Septembre. Que faire de ces Massacres de Septembre ; de la Commune de Paris qui les présida ? Commune de Paris haïssable-terrible, devant laquelle la pauvre Législative épuisée dut trembler et se tenir tranquille. Et maintenant, si une jeune Convention toute-puissante refuse de trembler ainsi et de se tenir tranquille, quelles mesures prendra-t-elle ? Qu'elle ait à sa solde une Garde départementale, répondent les Girondins et les Amis de l'Ordre ! Une Garde de Volontaires nationaux, missionnés de chacun des Quatre-vingt-trois ou Quatre-vingt-cinq Départements dans ce but exprès ; ceux-ci maintiendront les Septembriseurs et

les Communes tumultueuses dans un état convenable de soumission, la Convention dans un état convenable de souveraineté. Ainsi ont répondu les Amis de l'Ordre, siégeant en Comité et présentant leur Rapport ; et même un Décret a été voté dans le sens requis. Bien plus, certains Départements, comme le Var ou Marseille, par simple attente et certitude d'un Décret, ont déjà leur contingent de Volontaires en marche : les braves Marseillais, les premiers au Dix Août, ne seront pas les derniers ici ; « les pères donnèrent à leurs fils un mousquet et vingt-cinq louis, dit Barbaroux, et leur ordonnèrent de marcher ».

Quoi de plus convenable ? Une République qui veut se fonder sur la justice doit nécessairement enquêter sur les Massacres de Septembre ; une Convention qui se dit Nationale ne doit-elle pas être gardée par une force Nationale ? — Hélas, Lecteur, la chose paraît ainsi à l'œil ; et pourtant il y a beaucoup à dire et à discuter. Tu vois ici le petit commencement d'une Controverse que la seule logique ne réglera pas. Deux petites sources, Septembre et Garde départementale, ou plutôt, au fond, une seule et même petite source ; qui grossira, s'élargira en eaux d'amertume ; toutes sortes de ruisseaux et de torrents secondaires d'amertume y affluent de ce côté et de l'autre ; jusqu'à ce qu'elle devienne un large fleuve d'amertume, de rage et de séparation, — qui ne pourra se calmer que dans les Catacombes. Cette Garde départementale, décrétée par des majorités écrasantes, puis abrogée pour le bien de la paix et afin de ne pas insulter Paris, est décrétée de nouveau plus d'une fois ; bien plus, elle est partiellement exécutée, et les hommes mêmes qui doivent la composer se voient visiblement défiler dans les rues de Paris, — criant une fois, lorsque la boisson les eut rattrapés : « À bas Marat ! »⁵⁷³ Néanmoins, si souvent qu'elle soit décrétée, elle est abrogée tout aussi souvent ; et demeure, durant quelque sept mois, une Hypothèse irritée et bruyante : belle Possibilité qui lutte pour devenir Réalité, mais qui n'en deviendra jamais une ; qui, après une lutte sans fin, s'enfoncera, au mois de février prochain, dans un triste repos, — entraînant beaucoup de choses avec elle. Si singulières sont les voies des hommes et des honorables Membres.

Mais en ce quatrième jour d'existence de la Convention, comme nous le disions, le 25 septembre 1792, vient un Rapport de Comité sur ce Décret de la Garde départementale, avec proposition de l'abroger ; viennent des dénonciations d'anarchie, de Dictature, — que l'incorruptible Robespierre les considère ; viennent des dénonciations d'un certain *Journal de la République*, autrefois nommé *Ami du Peuple* ; et là-dessus vient, montant visiblement, se dressant visiblement sur la Tribune, prêt à parler, le Spectre corporel de Marat,

Ami du Peuple ! Hurlez, ô Sept Cent Quarante-Neuf ; c'est bien Marat, lui et nul autre. Marat n'est pas un fantôme du cerveau, ni une simple empreinte mensongère de Caractères d'imprimerie ; mais une chose matérielle, faite d'articulations et de nerfs, et d'une certaine petite taille : vous le voyez là, dans sa noirceur, dans sa sordide crasse, fraction vivante du Chaos et de la Vieille Nuit ; visiblement incarné, désireux de parler. « Il paraît, dit Marat à l'Assemblée hurlante, qu'un grand nombre de personnes ici sont mes ennemies. » — « Toutes ! Toutes ! » hurlent des centaines de voix : de quoi noyer n'importe quel *Ami du Peuple*. Mais Marat ne se noiera pas : il parle et croasse une explication ; croasse avec tant de raison, avec un tel air de sincérité, que la pitié repentante étouffe la colère, et que les hurlements s'apaisent ou deviennent même applaudissements. Car cette Convention est malheureusement la plus détraquée des machines : la voici pointant vers l'est, avec une raide violence, à cet instant ; et qu'on touche seulement quelque ressort avec adresse, toute la machine, claquant et cahotant sept-cent-quarante-neuf fois, tournoiera dans un immense fracas et, l'instant suivant, pointera vers l'ouest ! Ainsi Marat, absous et applaudi, victorieux dans cette passe d'armes, est-il, tandis que le Débat se poursuit, piqué de nouveau par quelque habile Girondin ; alors les hurlements se relèvent, et un Décret d'Accusation est près de passer ; jusqu'à ce que l'*Ami du Peuple* fuligineux reparaisse brusquement en hauteur ; croasse de nouveau un silence persuasif, et le Décret d'Accusation s'enfonce. Sur quoi il tire — un Pistolet ; et, le posant sur sa Tête, siège de tant de pensée et de prophétie, déclare : « S'ils avaient voté leur Décret d'Accusation, lui, l'*Ami du Peuple*, se serait fait sauter la cervelle. » Un *Ami du Peuple* porte en lui cette faculté. Pour le reste, quant à ces deux cent soixante mille Têtes d'Aristocrates, Marat dit candidement : « C'est là mon avis. » Et cela non plus n'est pas discutable : « Aucun pouvoir sur Terre ne peut m'empêcher de pénétrer les traîtres et de les démasquer », — par mon originalité supérieure d'esprit ?⁵⁷⁴ Peu de Parlements terrestres ont possédé un honorable Membre tel que cet *Ami du Peuple*.

Nous observons toutefois que ce premier assaut des Amis de l'Ordre, aussi vif et prompt qu'il fût, a échoué. Car Robespierre non plus, évoqué par les discours sur la Dictature et salué par la même rumeur lorsqu'il se montre, ne peut être jeté en Prison, mis en Accusation ; — pas même lorsque Barbaroux témoigne ouvertement contre lui et le signe sur le papier. Avec quelle douceur sanctifiée l'Incorruptible tend au frappeur sa joue vert-de-mer ; élève sa voix grêle et, avec une dextérité jésuitique, plaide et prospère : demandant enfin, d'une manière

prospère : « Mais quels témoins le Citoyen Barbaroux a-t-il pour appuyer son témoignage ? » — « Moi ! » s'écrie le bouillant Rebecqui, se levant, se frappant la poitrine des deux mains et répondant : « Moi ! »⁵⁷⁵ Néanmoins l'homme vert-de-mer plaide encore et fait bonne mesure : le long tumulte, « purement personnel », tandis que tant de matière publique demeure en friche, s'est terminé par l'ordre du jour. Ô Amis de la Gironde, pourquoi occupez-vous nos augustes séances de misérables Personnalités, tandis que la grande Nationalité se trouve en pareil état ? — La Gironde a touché, ce jour-là, la tache noire et immonde de son beau Domaine conventionnel ; elle l'a foulée, et pourtant ne l'a pas écrasée. Hélas, cette tache noire est une source, comme nous le disions ; elle ne se laissera pas écraser !

Chapitre II — L'Exécutif

Ne pouvons-nous donc conjecturer qu'autour de cette grande entreprise de Faire la Constitution se rassembleront, comme auparavant, de fort étranges embrouillements, et que questions et intérêts se compliqueront ; si bien qu'après quelques mois, voire plusieurs, la Convention n'aura pas tout réglé ? Hélas, toute une marée de questions roule, bouillonne ; s'élargissant toujours, sans fin ! Parmi elles, indépendamment de cette question de Septembre et de l'Anarchie, remarquons celles qui émergent plus souvent que les autres et promettent de devenir des Questions principales : les Armées ; les Subsistances ; troisièmement, le Roi détrôné.

Quant aux Armées, la Défense publique doit évidemment être mise sur un pied convenable ; car l'Europe semble se coaliser de nouveau ; on craint même que l'Angleterre ne s'y joigne. Heureusement Dumouriez prospère dans le Nord ; — mais quoi s'il prospérait trop et devenait Liberticide, Meurtrier de la Liberté ! — Dumouriez prospère pendant cette saison d'hiver ; non pourtant sans plaintes lamentables. Le lisse Pache, le Maître d'école suisse, celui qui vivait frugalement dans sa Ruelle, émerveillement de ses voisins, a dernièrement obtenu — où donc, pense le Lecteur ? — d'être Ministre de la Guerre ! Madame Roland, frappée de ses façons lisses, le recommanda à son Mari comme Commis : le lisse Commis n'avait nul besoin de traitement, étant d'un vrai tempérament Patriotique ; il venait avec un morceau de pain dans sa poche, afin d'épargner le dîner et le temps ; et, mâchant à l'occasion, faisait en un jour le travail de trois hommes, ponctuel, silencieux, frugal, — le lisse Tartuffe qu'il était. C'est pourquoi Roland, lors du récent Renversement, le recommanda pour Ministre de la Guerre. Et maintenant, semble-t-il, il mine secrètement Roland ; joue entre les mains de vos Jacobins plus ardents et de la Commune de Septembre ; et ne peut, comme le rigide Roland, être le *Veto des Coquins* !⁵⁷⁶

Comment le lisse Pache pouvait miner et saper, on ne le sait pas bien ; ceci pourtant, on le sait : son Ministère de la Guerre est devenu une caverne de voleurs et de confusion que tous les hommes frémissent de contempler. Le Citoyen Hassenfratz, comme Premier Commis, y siège en *bonnet rouge*, dans la rapine, la violence et quelque calcul Mathématique ; homme des plus insolents, au *bonnet rouge*. Pache mâche son pain de poche au milieu des premiers commis et sous-commis, et a dépensé tous les Crédits de Guerre ; les Fournisseurs courent en

cabriolet à travers tous les districts de France et concluent leurs marchés ; — et enfin l'Armée ne reçoit presque aucun équipement. Point de souliers, bien que ce soit l'hiver ; point de vêtements ; certains n'ont pas même d'armes : « Dans l'Armée du Midi, se plaint un honorable Membre, il manque trente mille paires de culottes », — manque des plus scandaleux.

L'âme rigide de Roland est malade à voir le cours que prennent les choses : mais que peut-il faire ? Tenir son propre Département dans la rigueur ; réprimander et réprimer partout où c'est possible ; au pis, se plaindre. Il peut se plaindre, Lettre après Lettre, à une Convention nationale, à la France, à la Postérité, à l'Univers ; devenir toujours plus querelleur, plus indigné ; — jusqu'à ce qu'enfin il devienne peut-être lassant. Car le texte continuuel de ses plaintes n'est-il pas au fond assez stérile : combien il est étonnant qu'en un temps de Révolte et d'abrogation de toute Loi, sauf la Loi du Canon, il y ait tant d'illégalité ? Intrépide Veto-des-Coquins, étroit-fidèle, respectable, méthodique, travaille de cette manière, puisque heureusement c'est ta manière, et use-toi ; inefficace peut-être, non sans profit — alors ni maintenant ! — La brave Dame Roland, la plus brave de toutes les femmes françaises, commence à éprouver des inquiétudes : la figure de Danton a trop du « caractère de Sardanapale » à une Table républicaine rolandine ; Clootz, Orateur du Genre humain, débite de tristes fadaïses sur une République universelle, ou union de tous les Peuples et de toutes les Familles dans un seul et même Lien fraternel ; mais comment nouer ce Lien, voilà malheureusement ce que l'on ne voit pas.

C'est aussi un fait indiscutable, inexplicable ou explicable, que les Grains deviennent de plus en plus rares. Les Émeutes pour le grain, les Assemblages tumultueux demandant que le prix du grain soit fixé abondent au loin comme au près. Le Maire de Paris et les autres pauvres Maires risquent fort d'avoir leurs difficultés. Pétion fut réélu Maire de Paris ; mais il a refusé ; étant maintenant Législateur à la Convention. Sage refus assurément : car, outre cette affaire des Grains et tout le reste, il y a en ces temps une Commune insurrectionnelle Improvisée qui passe à une Commune légale Éluë ; on règle leurs comptes, — non sans irritation ! Pétion a refusé : néanmoins beaucoup convoitent et sollicitent. Après des mois de scrutins, de votes, de discussions et de jargon, un certain Docteur Chambon obtient le poste d'honneur : il ne le gardera pas longtemps ; mais, comme nous le verrons, en sera littéralement écrasé au-dehors.⁵⁷⁷

Considère aussi si le Sansculotte privé n'a pas ses difficultés, en temps de disette ! Le pain, selon l'*Ami du Peuple*, peut coûter quelque « six sous la livre, le salaire d'une journée quinze » ; et voici le sombre hiver. Comment le Pauvre continue-t-il à vivre, et meurt-il si rarement de faim ? Par miracle ! Heureusement, en ces jours, il peut s'enrôler et se faire tirer dessus par les Autrichiens d'une manière exceptionnellement satisfaisante : pour les Droits de l'Homme. — Mais le Commandant Santerre, dans cet état si resserré du marché de la farine et dans cet état d'Égalité et de Liberté, propose par les Journaux deux remèdes, ou du moins deux palliatifs : Premièrement, que toutes les classes d'hommes vivent deux jours par semaine de pommes de terre ; ensuite, Deuxièmement, que chacun pendre son chien. Par là, pense le Commandant, l'économie, qu'il calcule en effet à tant de sacs, serait très considérable. Il n'existe dans aucune âme humaine une forme plus joyeuse de stupidité-inventive que celle du Commandant Santerre. Stupidité-inventive, enchâssée dans la santé, le courage et la bonté : fort digne d'éloge. « Toute ma force, dit-il un jour à la Convention, est, jour et nuit, au service de mes concitoyens : s'ils me trouvent sans valeur, ils me renverront ; je retournerai brasser de la bière. »⁵⁷⁸

Ou figure-toi quelles correspondances un pauvre Roland, Ministre de l'Intérieur, doit entretenir à propos de cette seule affaire des Grains ! Liberté du commerce des Grains, impossibilité de fixer les Prix des Grains ; d'autre part, clameur et nécessité de les fixer : l'Économie politique faisant la leçon depuis le Ministère de l'Intérieur, avec démonstration claire comme l'Écriture ; — sans effet sur l'Estomac national vide. Le Maire de Chartres, qui risque d'être mangé lui-même, crie vers la Convention : la Convention envoie d'honorables Membres en Députation ; ceux-ci s'efforcent de nourrir la multitude par des méthodes spirituelles miraculeuses ; mais ne le peuvent. La multitude, malgré toute l'Éloquence, vient mugissant autour d'eux ; elle veut que les Prix du Grain soient fixés, et à une élévation modérée ; ou bien — que les honorables Députés soient pendus sur place ! Les honorables Députés, rendant compte de l'affaire, admettent que, sur le bord d'une mort horrible, ils fixèrent, ou affectèrent de fixer, le Prix du Grain : pour quoi, qu'on le note également, la Convention, Convention qui ne se laisse pas jouer, juge bon de les réprimander.⁵⁷⁹

Mais quant à l'origine de ces Émeutes du Grain, ne se trouve-t-elle pas très probablement encore chez vos Royalistes secrets ? Des lueurs de Prêtres furent discernables dans celle de Chartres, — à l'œil du Patriotisme. Ou bien, en vérité, « la racine de tout cela ne pourrait-elle pas se trouver dans la Prison du Temple,

dans le cœur d'un Roi parjure », si bien que nous le gardions ?⁵⁸⁰ Malheureux Roi parjure ! — Et ainsi il y aura bientôt des Queues de Boulangerie plus irritables que jamais : sur le montant de chaque porte de Boulanger, un anneau de fer et une corde enroulée ; à laquelle, d'une prise ferme, de ce côté et de l'autre, nous formons notre Queue : mais des personnes malfaisantes et trompeuses coupent la corde, et notre Queue devient un emmêlement ; c'est pourquoi l'enroulement devra être fait d'une chaîne de fer.⁵⁸¹ Il y aura aussi des Prix du Grain bien fixés ; mais alors aucun grain achetable à ces prix : du pain qu'on ne peut obtenir que par Billet du Maire, quelques onces par bouche et par jour ; après une longue oscillation, la main fermement agrippée à la chaîne de la Queue. Et la Faim marchera, sinistre ; et la Colère et le Soupçon, aiguisés jusqu'au degré Préternaturel, marcheront ; — comme on discernait ces autres « formes préternaturelles des Dieux dans leur courroux » marcher, « dans l'éclat et l'ombre de cet océan de feu », lorsque tomba la Ville de Troie ! —

Chapitre III — Découronné

Mais la question qui presse encore le Législateur plus que toutes les autres est cette troisième : que fera-t-on du Roi Louis ?

Le Roi Louis, désormais Roi et Majesté pour sa seule famille, dans leur seul Appartement de Prison, est devenu Louis Capet et le Traître Veto pour tout le reste de la France. Enfermé dans son Enceinte du Temple, il a entendu et vu le bruyant tourbillon des choses ; les hurlements des Massacres de Septembre, les tonnerres de guerre de Brunswick s'éteignant dans le désastre et la déconfiture ; lui passif, simple spectateur ; — attendant de savoir où il plairait au tourbillon de l'emporter. Depuis les fenêtres voisines, les curieux, non sans pitié, pouvaient le voir marcher chaque jour, à une certaine heure, dans le Jardin du Temple, avec sa Reine, sa Sœur et ses deux Enfants, tout ce qui lui appartient encore sur cette Terre.⁵⁸² Tranquillement il marche et attend ; car ses sentiments ne sont pas vifs, et son cœur est pieux. L'Indécis fatigué n'a du moins plus besoin de décider. Ses repas quotidiens, les leçons données à son Fils, la promenade quotidienne dans le Jardin, la partie quotidienne d'homme ou de dames remplissent la journée : demain pourvoira à demain.

Demain, certes ; mais Comment ? demande Louis. La France, avec peut-être plus de sollicitude encore, demande : Comment ? Il n'est véritablement pas facile de disposer d'un Roi détrôné par l'insurrection. Gardez-le prisonnier : il est un centre secret pour les Mécontents, pour leurs complots, tentatives et espérances sans fin. Bannissez-le : il devient pour eux un centre ouvert ; son étendard de guerre royal, avec ce qu'il porte de divinité, se déploie et convoque le monde. Le mettre à mort ? Extrémité cruelle et discutable, elle aussi ; et pourtant la plus probable dans ces circonstances extrêmes, parmi des hommes d'insurrection dont la vie et la mort mêmes sont engagées : aussi dit-on qu'il y a peu de distance de la dernière marche du trône à la première de l'échafaud.

Mais, dans l'ensemble, remarquons ici que cette affaire de Louis paraît tout autre aujourd'hui, vue d'au-delà des Mers et à quarante-quatre ans de distance, qu'elle ne paraissait alors, en France, dans la lutte et la confusion de toutes parts ! Car ce Temps Passé est toujours une chose fort mensongère : si beau, si triste, presque sacré comme l'Élysée, « au clair de lune de la Mémoire », il semble ; et ne fait que sembler. Observe en effet : toujours, un élément des plus importants est subrepticement — sans que nous le remarquions — retiré du Temps Passé :

l'élément hagar de la Peur ! Ce n'est pas là que demeure la Peur, ni l'Incertitude, ni l'Anxiété ; elles demeurent ici ; nous hantant, nous suivant à la trace ; courant comme une discordance fondamentale maudite à travers tous les tons musicaux de notre Existence ; — et faisant du Temps un simple Présent ! Ainsi en va-t-il précisément de cette affaire de Louis. Pourquoi frapper celui qui est tombé ? demande la Magnanimité, maintenant hors de danger. Il est tombé si bas, cet homme autrefois si haut ; ni criminel ni traître, combien loin de là ; mais le plus malheureux des Solécismes humains : et si la Justice abstraite devait prononcer sur lui, elle pourrait bien devenir Pitié concrète, et ne prononcer que des sanglots et le renvoi !

Ainsi raisonne la Magnanimité rétrospective : mais la Pusillanimité présente, prospective ? Lecteur, tu n'as jamais vécu, durant des mois, sous le bruissement des cordes de potence prussiennes ; tu n'as jamais été une portion d'une Valse saharienne Nationale, Vingt-cinq Millions courant éperdus combattre Brunswick ! Les Chevaliers errants eux-mêmes, lorsqu'ils vainquaient des Géants, tuaient ordinairement les Géants : le quartier n'était accordé qu'aux autres Chevaliers errants, qui connaissaient la courtoisie et les lois du combat. La Nation française, dans un effort mortel simultané et désespéré, comme par un miracle de folie, a abattu le plus redoutable Goliath, énorme de la croissance de dix siècles ; et elle ne peut croire, quoique sa masse géante, couvrant des arpents, gise prostrée, liée de chevilles et de ficelle, qu'il ne se relèvera pas, dévoreur d'hommes ; que la victoire ne soit pas en partie un rêve. La Terreur a son scepticisme ; la victoire miraculeuse, sa rage de vengeance. Et quant à la criminalité, le Géant abattu, qui nous dévorera s'il se relève, est-il un Géant innocent ? Le Curé Grégoire, qui est en vérité maintenant l'Évêque constitutionnel Grégoire, affirme, dans la chaleur de l'éloquence, que la Royauté, par sa nature même, est un crime capital ; que les Maisons des Rois sont des tanières de bêtes sauvages.⁵⁸³ Enfin considère ceci : il existe dans les archives un *Procès de Charles Premier* ! Ce Procès imprimé de Charles Premier se vend et se lit partout à présent :⁵⁸⁴ — Quel spectacle ! Ainsi le Peuple anglais jugea son Tyran et devint le premier des Peuples libres : cette prouesse, par la grâce du Destin, la France ne peut-elle maintenant l'égaliser ? Scepticisme de la terreur, rage de la victoire miraculeuse, spectacle sublime offert à l'univers, — toutes choses indiquent une seule voie fatale.

De telles questions principales, avec leurs questions incidentes sans fin : Anarchistes de Septembre et Garde départementale ; Émeutes du Grain,

Ministres de l'Intérieur plaignants ; Armées, dilapidations de Hassenfratz ; et ce qu'il faut faire de Louis, — assiègent et embrouillent cette Convention, qui préférerait tant faire la Constitution. Toutes ces questions aussi, comme nous insistons souvent à propos de pareilles choses, sont en croissance ; elles croissent dans chaque tête française ; et on peut les voir croître également, d'une manière fort curieuse, dans cet immense bouillonnement du Débat parlementaire, des Affaires publiques que la Convention doit conduire. Une question émerge, si petite d'abord ; elle est ajournée, submergée ; mais elle réémerge toujours plus grande qu'auparavant. C'est une espèce de croissance curieuse, en vérité indescriptible, que possèdent les choses de ce genre.

Nous apercevons toutefois, à la fois par ses fréquentes réémergences et par le rapide accroissement de son volume, que cette Question du Roi Louis prendra la tête de toutes les autres. Et véritablement, en ce cas, elle la prendra dans un sens beaucoup plus profond. Car, de même que la Verge d'Aaron engloutit tous les autres Serpents, ainsi la Question première, quelle qu'elle soit qui parvienne au premier rang, absorbera toutes les autres questions et tous les intérêts ; et d'elle, de la décision qui la tranchera, tous seront, pour ainsi dire, engendrés ou réengendrés, et recevront forme, physionomie et destinée correspondantes. Le Destin avait arrêté que, dans ce vaste bouillonnement, dans cet étrange accroissement, dans ce monstrueux et prodigieux imbroglio des Affaires de la Convention, le grand Premier-Parent de toutes les questions, controverses, mesures et entreprises qui devaient y être développées à l'étonnement du monde serait cette Question du Roi Louis.

Chapitre IV — Le Perdant paie

Le Six Novembre 1792 fut un grand jour pour la République : au-dehors, par-delà les Frontières ; au-dedans, dans la Salle du Manège.

Au-dehors : car Dumouriez, envahissant les Pays-Bas, entra ce jour-là en contact avec Saxe-Teschen et les Autrichiens ; Dumouriez aux ailes déployées, eux aux ailes déployées ; dans le village de Jemappes, près de Mons, et tout autour. Et la grêle de feu siffle au loin et au large ; les grandes pièces jouent, et les petites ; tant de Hauteurs vertes se frangent et se hérissent de Feu rouge. Et Dumouriez est rejeté sur cette aile, rejeté sur celle-là, et menace d'être rejeté tout entier ; lorsqu'il accourt en personne, le prompt Polymétis ; prononce un ou deux mots prompts ; puis, d'un clair tuyau de ténor, « entonne la Marseillaise »⁵⁸⁵ ; dix mille tuyaux de ténor ou de basse se joignent à lui ; disons quelque Quarante Mille en tout ; car chaque cœur bondit au son : et ainsi, au pas d'une mélodie rythmée, toujours plus rapide, au pas accéléré puis au pas de course, ils se rallient, avancent, se précipitent, défiant la mort, dévorant les hommes ; enlèvent batteries, redoutes, tout ce qui doit être enlevé ; et, tels un tourbillon de feu, balayent de la scène d'action toute espèce d'Autrichiens. Ainsi, par les mains de Dumouriez, Rouget de Lille peut-il, au figuré, être dit avoir remporté miraculeusement, tel un autre Orphée, avec les cordes musicales de sa Marseillaise — *fidibus canoris* —, une Victoire de Jemappes ; et conquis les Pays-Bas.

Le jeune Général Égalité, semble-t-il, brilla vaillant parmi les plus vaillants en cette occasion. Sans doute un vaillant Égalité ; — mais Dumouriez ne parle-t-il pas de lui plus souvent qu'il ne serait nécessaire ? La Société-Mère a ses propres pensées. Quant à l'Égalité aîné, il vole bas en ce temps ; paraît chaque jour à la Convention pendant quelque demi-heure, le visage rubicond, préoccupé, ou impressionnant de quasi-mépris ; puis s'en va.⁵⁸⁶ Les Pays-Bas sont conquis, du moins envahis. Les missionnaires jacobins, vos Proly, vos Pereira, suivent à la suite des Armées ; les Commissaires de la Convention aussi, faisant fondre l'argenterie des églises, révolutionnant et remodelant — parmi lesquels Danton, dans un bref espace, accomplit des immensités d'affaires ; sans négliger, pense-t-on, ses propres gages et profits de commerce. Hassenfratz dilapide au-dedans ; Dumouriez gronde et l'on dilapide au-dehors : dans les murs il se commet du péché, et hors des murs il se commet du péché.

Mais dans la Salle de la Convention, à la même heure que cette victoire de Jemappes, une autre chose avançait : Rapport, d'une grande longueur, du Comité dûment nommé, sur les Crimes de Louis. Les Galeries écoutent, le souffle suspendu ; prenez courage, ô Galeries : le Député Valazé, Rapporteur en cette occasion, trouve Louis fort criminel ; et pense que, si la chose est convenable, il doit être jugé ; — pauvre Girondin Valazé, qui pourra lui-même être jugé un jour ! Jusque-là, c'est réconfortant. Bien plus, voici un second Rapporteur de Comité, le Député Mailhe, avec un Argument juridique, très soporifique à lire aujourd'hui, très rafraîchissant à entendre alors : que, selon la Loi du Pays, Louis Capet n'était appelé Inviolable que par figure de rhétorique ; mais qu'au fond il était parfaitement violable, jugeable ; qu'il peut, et même qu'il doit être jugé. Cette Question de Louis, si souvent émergée comme possibilité irritée et confuse, puis submergée de nouveau, a maintenant émergé sous une forme articulée.

Le Patriotisme gronde d'une joie indignée. Le prétendu règne de l'Égalité ne sera donc pas un simple nom, mais une chose ! Juger Louis Capet ? s'écrie dédaigneusement le Patriotisme : de misérables criminels vont à la potence pour une bourse coupée ; et ce criminel suprême, coupable d'une France coupée ; d'une France tranchée par les ciseaux de Clotho et la Guerre civile ; avec ses victimes, « douze cents au seul Dix Août », couchées dans les Catacombes, engraisant les défilés du Bois d'Argonne, de Valmy et des Champs lointains ; lui, pareil criminel suprême, ne viendra même pas à la barre ? — Car, hélas, ô Patriotisme ! ajoutons-nous, il fut dit de tout temps : Le perdant paie ! C'est lui qui doit payer toutes les dettes, contractées par qui que ce soit ; sur lui doivent tomber toutes les casses et toutes les charges ; et les douze cents du Dix Août ne sont pas des traîtres rebelles, mais des victimes et des martyrs : telle est la loi de la querelle.

Le Patriotisme, ne doutant de rien, veille sur cette Question du Procès, désormais heureusement émergée sous une forme articulée ; et la conduira à maturité, si les dieux le permettent. Avec une sollicitude aiguë le Patriotisme veille ; devenant toujours plus aigu à chaque difficulté nouvelle, à mesure que Girondins et faux frères interposent des retards ; jusqu'à acquérir l'acuité d'une idée fixe et à vouloir ce Procès, sans qu'aucune chose terrestre puisse le remplacer, — si l'Égalité n'est pas un nom. Amour de l'Égalité ; puis scepticisme de la terreur, rage de la victoire, spectacle sublime de l'univers : toutes ces choses sont puissantes.

Mais en vérité cette Question du Procès n'est-elle pas, pour toutes les personnes, des plus graves ; remplissant de doute plus d'une tête Législative ? Régicide ? demande la Respectabilité girondine : tuer un roi et devenir l'horreur des nations et des personnes respectables ? Mais aussi sauver un roi ; perdre pied auprès du Patriote décidé ; et le Patriote indécis, si respectable qu'il soit, n'étant qu'écume hypothétique et nul appui ? — Le dilemme presse cruellement ; et, entre ses cornes, vous vous tortillez en rond. La décision n'est nulle part, sinon dans la Société-Mère et chez ses Fils. Ceux-ci ont décidé et avancent : les autres se tortillent avec malaise entre les cornes de leur dilemme, et ne vont nulle part.

Chapitre V — L'Étirement des Formules

Mais il serait superflu de suivre ici comment cette Question du Procès, maintenant qu'elle avait été articulée ou conçue, crût laborieusement au cours des semaines de gestation. Elle émergeait et se submergeait parmi l'infini des questions et des embrouillements. Le *Veto des Coquins* écrit des Lettres plaintives sur l'Anarchie ; des « Royalistes cachés », aidés par la Faim, produisent des Émeutes du Grain. Hélas, il n'y a qu'une semaine, ces Girondins lançaient un nouvel assaut furieux contre les Massacres de Septembre !

Car un jour, vers la fin d'octobre, Robespierre, appelé à la tribune par quelque nouvelle allusion à cette ancienne calomnie de la Dictature, y parlait et plaidait avec toujours plus d'aisance pour lui-même ; jusqu'à ce que, le cœur s'élevant, il s'écriât vaillamment : Y a-t-il ici un homme qui ose m'accuser expressément ? — « Moi ! » s'écria quelqu'un. Pause de profond silence : une petite Figure maigre et irritée, au large front chauve, marcha vivement vers la tribune, tirant des papiers de sa poche : « Je t'accuse, Robespierre », — moi, Jean-Baptiste Louvet ! L'homme vert-de-mer devint vert-de-suif ; se rétrécissant dans un coin de la tribune : Danton cria : « Parle, Robespierre, beaucoup de bons citoyens t'écoutent » ; mais la langue refusa son office. Et ainsi Louvet, d'un ton aigu, lut et récita crime après crime : tempérament dictatorial, popularité exclusive, brutalité aux élections, cortège de populace, Massacres de Septembre ; — jusqu'à ce que toute la Convention hurle de nouveau et ait presque mis l'Incorruptible en accusation sur-le-champ. Jamais l'Incorruptible ne courut pareil risque. Louvet regrettera jusqu'à son dernier jour que la Gironde n'ait pas pris une attitude plus hardie et ne l'ait pas éteint alors et là.

Il n'en fut pourtant pas ainsi : à l'Incorruptible, sur le point d'être mis en accusation de cette manière soudaine, on ne pouvait refuser une semaine de délai. Cette semaine-là, il n'est pas oisif ; la Société-Mère non plus n'est pas oisive, — féroce et tremblante pour son fils choisi. Au jour fixé, il est prêt avec son Discours écrit ; lisse comme celui d'un Docteur jésuite ; et il en convainc quelques-uns. Et maintenant ? Eh bien, maintenant le paresseux Vergniaud ne se lève pas avec un tonnerre de Démosthène ; le pauvre Louvet, non préparé, ne peut presque rien : Barrère propose que ces « personnalités » comparativement méprisables soient écartées par l'ordre du jour ! C'est donc l'ordre du jour. Barbaroux ne peut même obtenir la parole ; pas même en se précipitant à la Barre et en demandant à y être

entendu comme pétitionnaire.⁵⁸⁷ La Convention, avide d’Affaires publiques — cette première émergence articulée du Procès venant justement à l’ordre du jour —, écarte ces misères et ces méprisabilités comparatives : le bilieux Louvet doit digérer sa bile, avec un regret éternel ; Robespierre, cher au Patriotisme, l’est davantage encore pour les dangers qu’il a courus.

C’est la seconde grande tentative de nos Amis de l’Ordre girondins pour éteindre cette tache noire de leur domaine ; et nous voyons qu’ils l’ont rendue beaucoup plus noire et plus large qu’auparavant ! Anarchie, Massacre de Septembre : c’est une chose qui gît hideuse dans l’imagination générale ; fort détestable au Patriote indécis, à la Respectabilité : une chose sur laquelle on peut harper aussi souvent qu’il le faut. Harpez dessus, dénoncez-la, foulez-la, ô Patriotes girondins : — et pourtant voici que la tache noire ne se laisse pas fouler ; elle ne fera, comme nous le disons, que devenir plus noire et plus large sous le pied : insensés, ce n’est pas une tache noire de la surface, mais une source des profondeurs ! Considère-la bien : c’est la pointe de l’Abîme éternel, cette tache noire, regardant vers le haut comme une eau sous une mince glace ; — disons comme la Région des Ténèbres inférieures à travers votre mince pellicule de Réglementation et de Respectabilité girondines ; ne la foulez pas, de peur que la pellicule ne se rompe, et alors — !

La vérité est que, si nos Amis de la Gironde comprenaient la chose, où se trouverait le Patriotisme français, avec toute son éloquence, à cette heure, si ce même grand Abîme inférieur, de Bedlam, de Fanatisme, de colère et de folie Populaires, ne s’était pas levé insondable au Dix Août ? Le Patriotisme français serait un Souvenir éloquent, se balançant aux potences prussiennes. Bien plus, où serait-il encore dans quelques mois, si ce même grand Abîme inférieur venait à se calmer ? — Et même, comme les lecteurs de Journaux prétendent s’en souvenir, cette horreur du Massacre de Septembre est en partie une pensée après coup : les lecteurs de Journaux peuvent citer Gorsas et divers Brissotins approuvant le Massacre de Septembre au moment où il se produisit ; et le nommant une vengeance salutaire !⁵⁸⁸ Si bien que le véritable chagrin, après tout, ne serait pas tant une juste horreur que le chagrin de voir son propre pouvoir s’en aller ? Malheureux Girondins !

Dans la Société des Jacobins, par conséquent, le Patriote décidé se plaint qu’il y ait ici des hommes qui, avec leurs ambitions et animosités privées, ruineront *Liberté, Égalité et Fraternité*, toutes trois : ils arrêtent l’esprit du Patriotisme, mettent des pierres d’achoppement sur sa route ; et, au lieu de pousser, toutes les

épaules à la roue, resteront là oisifs, criant avec malveillance quelles ornières immondes il y a, quels rudes cahots nous donnons ! À quoi la Société des Jacobins répond par un rugissement irrité ; — par un cri irrité, car il y a aussi des Citoyennes, pressées en foule dans les galeries. Citoyennes qui apportent avec elles leur couture ou leurs aiguilles à tricoter ; et crient ou tricotent selon les besoins ; fameuses Tricoteuses, Tricoteuses patriotes ; — Mère Duchesse, ou quelque semblable Déborah et Mère des Faubourgs, donnant la note. C'est une Société des Jacobins changée ; et qui change encore. Là où siège maintenant Mère Duchesse, d'authentiques Duchesses ont siégé. Des dames hautement fardées venaient jadis avec bijoux et paillettes ; maintenant, à la place des bijoux, vous pouvez prendre les aiguilles à tricoter et laisser le rouge : le rouge cédera graduellement la place au brun naturel, lavé proprement ou même non lavé ; et Demoiselle Théroigne elle-même sera scandaleusement fouettée. Chose assez étrange : c'est la même tribune élevée dans les airs, où un grand Mirabeau, un grand Barnave et les aristocratiques Lameth tonnaient autrefois ; que vos Brissot, Guadet, Vergniaud, style plus ardent de Patriotes en *bonnet rouge*, déplacèrent peu à peu ; la chaleur rouge, pourrait-on dire, remplaçant la lumière. Et maintenant vos Brissot à leur tour, et les Brissotins, Rolandins, Girondins, deviennent surnuméraires ; ils doivent abandonner les séances ou en être expulsés : la lumière de la Puissante Mère ne brûle plus rouge, mais bleue ! — Les Sociétés-Filles provinciales désapprouvent bruyamment ces choses ; réclament bruyamment la prompte réintégration de ces éloquentes Girondins, la prompte « radiation de Marat ». La Société-Mère, autant que la raison naturelle peut le prévoir, semble se ruiner elle-même. Néanmoins, à toutes les crises, elle a paru le faire ; elle porte en elle une vie préternaturelle et ne se ruinera pas.

Mais, une quinzaine plus tard, cette grande Question du Procès, tandis que le Comité compétent y travaille assidûment mais silencieusement, reçoit une impulsion inattendue. Nos lecteurs se souviennent du goût du pauvre Louis pour la serrurerie : comment, dans les jours anciens et plus heureux, un certain sieur Gamain de Versailles avait coutume de venir lui donner des leçons dans la fabrication des serrures ; — le grondant souvent, dit-on, pour sa lourdeur. De lui, néanmoins, l'Apprenti royal avait appris quelque chose de cet art. Malheureux Apprenti ; perfide Maître Serrurier ! Car voici que, le 20 novembre 1792, le sombre Serrurier Gamain vient à la Municipalité de Paris, puis au Ministre Roland, avec des insinuations : lui, Serrurier Gamain, sait quelque chose ; au mois de mai dernier, lorsque la Correspondance traîtresse était si active, lui et

l'Apprenti royal fabriquèrent une « Armoire de Fer », l'insérant avec adresse dans un mur de la chambre royale aux Tuileries ; invisible sous la boiserie ; où, sans doute, elle est encore fixée ! Le perfide Gamain, accompagné des Autorités compétentes, trouve le panneau de boiserie qu'aucun autre ne peut trouver ; l'arrache ; découvre l'Armoire de Fer, — pleine de Lettres et de Papiers ! Roland les empoigne ; les transporte dans des serviettes jusqu'au Comité compétent et assidu, qui siège tout près. Dans des serviettes, disons-nous, et sans inventaire notarié ; négligence de la part de Roland.

Voici pourtant assez de Lettres : elles démontrent la Correspondance d'une Cour traîtresse qui cherche à se conserver ; et cela non avec des Traîtres seulement, mais même avec des Patriotes, ainsi nommés ! La trahison de Barnave, sa Correspondance avec la Reine et les conseils amicaux qu'il lui prodigue depuis l'Affaire de Varennes, est par là manifeste : quel bonheur que nous le tenions, ce Barnave, couché en sûreté dans la Prison de Grenoble depuis septembre dernier ; car il était depuis longtemps suspect ! La trahison de Talleyrand, la trahison de bien des hommes, sinon manifeste par là, en est tout près. La trahison de Mirabeau : c'est pourquoi son Buste, dans la Salle de la Convention, « est voilé de gaze », jusqu'à ce que nous ayons vérifié. Hélas, la vérification est trop facile ! Son Buste dans la Salle des Jacobins, dénoncé par Robespierre depuis la tribune élevée dans les airs, n'est pas voilé : il est aussitôt brisé en tessons ; un Patriote montant vivement avec une échelle et le fracassant sur le sol ; — lui et d'autres : au milieu des cris.⁵⁸⁹ Telle est leur récompense et le montant de leurs gages à cette date : selon le principe de l'offre et de la demande ! Le Serrurier Gamain, insuffisamment récompensé pour le moment, vient, quelque quinze mois plus tard, avec une humble Pétition ; exposant qu'à peine cette importante Armoire de Fer eut-elle été achevée par lui que — comme il s'en souvient maintenant — Louis lui donna un grand verre de vin. Lequel grand verre de vin produisit dans l'estomac du sieur Gamain les effets les plus terribles, tendant évidemment vers la mort, et fut ensuite rejeté par un vomitif ; mais a néanmoins entièrement ruiné la constitution du sieur Gamain ; si bien qu'il ne peut travailler pour sa famille — comme il s'en souvient maintenant. La récompense de quoi est une « Pension de Douze Cents Francs » et une « mention honorable ». Si différent est le rapport de l'offre et de la demande aux différentes époques.

Ainsi, au milieu des obstacles et des impulsions stimulantes, la Question du Procès doit-elle croître ; émergeant et se submergeant ; nourrie par un Patriotisme inquiet. Des Discours qui furent prononcés sur elle, des Formes de

Procédure péniblement imaginées pour la conduire, des Arguments de Loi destinés à prouver sa légalité, de tous les flots infinis d'ingéniosité et d'éloquence Juridiques et autres, qu'aucune syllabe ne soit rapportée dans cette Histoire. L'ingéniosité des Avocats est bonne : mais à quoi peut-elle servir ici ? S'il faut dire la vérité, ô augustes Sénateurs, la seule Loi dans cette affaire est : *Væ victis*, le perdant paie ! Robespierre prononça rarement parole plus sage que lorsqu'il indiqua, dans son discours, qu'il était inutile de parler de Loi ; qu'ici, sinon ailleurs, notre Droit était notre Force. Discours admiré presque jusqu'à l'extase par le Patriote jacobin : qui dira que Robespierre n'est pas un homme qui va jusqu'au bout ; hardi du moins en Logique ? Dans le même sens, ou plus clairement encore, parla le jeune Saint-Just, le jeune homme aux cheveux noirs, à la voix douce. Danton est en mission dans les Pays-Bas pendant ce travail préliminaire. Les autres, autant qu'on peut les lire, roulent pêle-mêle parmi Droit des Gens, Contrat social, Jurisprudence, Syllogistique ; stériles pour nous comme le Vent d'Est. En vérité, quoi de plus inutile que le spectacle de Sept Cent Quarante-Neuf hommes ingénieux luttant de toute leur force et de toute leur industrie, pendant un long cours de semaines, pour accomplir au fond ceci : étirer l'ancienne Formule et la vieille Phraséologie juridique afin qu'elles puissent couvrir la Chose nouvelle, contradictoire, entièrement impossible à couvrir ? Par quoi la pauvre Formule ne fait que craquer, et votre honnêteté avec elle ! La chose qui est manifestement chaude, brûlante, veux-tu prouver par syllogisme qu'elle est un mélange frigorifique ? Cet étirement des Formules jusqu'à ce qu'elles craquent est, surtout dans les temps de changement rapide, l'une des tâches les plus affligeantes de la pauvre Humanité.

Chapitre VI — À la Barre

Cependant, dans l'espace de quelque cinq semaines, nous sommes arrivés à une nouvelle émergence du Procès, plus pratique que jamais.

Le mardi 11 décembre, le Procès du Roi a émergé, très décidément : dans les rues de Paris ; sous la forme de cette Voiture verte du Maire Chambon, où siège le Roi lui-même, avec accompagnateurs, en route pour la Salle de la Convention ! Accompagné, dans cette Voiture verte, du Maire Chambon, du Procureur Chaumette ; et, au-dehors, du Commandant Santerre, avec canon, cavalerie et double rang d'infanterie ; toutes les Sections sous les armes, de fortes Patrouilles parcourant toutes les rues ; ainsi avance-t-il, lentement, sous le temps gris de bruine : et vers deux heures nous le voyons, « en redingote noisette », descendre par la Place Vendôme vers cette Salle du Manège ; pour être mis en accusation et judiciairement interrogé. La mystérieuse Enceinte du Temple a livré son secret ; que les hommes voient maintenant de leurs yeux, dans cette redingote couleur de noix. Le même Louis corporel qui fut jadis Louis le Désiré s'avance là : malheureux Roi, il approche maintenant du port ; ses déplorables voyages et traversées touchent à leur fin. Le devoir qui lui reste désormais, celui d'endurer paisiblement, il est propre à l'accomplir.

La singulière Procession avance ; en silence, dit Prudhomme, ou parmi les grondements de l'Hymne marseillais ; en silence, elle s'introduit dans la Salle de la Convention, Santerre tenant le bras de Louis dans sa main. Louis regarde autour de lui, d'un air composé, pour voir quelle espèce de Convention et de Parlement c'est. Bien changé, en vérité : — depuis ce mois de février d'il y a deux ans, lorsque notre Constituante, alors occupée, étendit pour nous du velours fleurdelisé ; et que nous vîmes dire ici un mot aimable, et qu'ils se levèrent tous en jurant Fidélité ; et que toute la France se leva en jurant, et en fit une Fête des piques ; laquelle s'est terminée ainsi ! Barrère, qui autrefois « pleurait » en levant les yeux de son Bureau d'Éditeur, regarde maintenant du haut de son Fauteuil de Président, avec une liste de Cinquante-Sept Questions ; et dit, les yeux secs : « Louis, vous pouvez vous asseoir. » Louis s'assied : c'est le siège même, dit-on, le même bois et le même rembourrage, depuis lequel il accepta la Constitution au milieu des danses et des illuminations, il y a un automne et une année. Tant de menuiserie demeure identique ; tant d'autres choses ne le sont pas. Louis s'assied et écoute, le regard et l'esprit composés.

Des Cinquante-Sept Questions nous n'en donnerons pas même une. Ce sont des questions captieuses qui embrassent tous les principaux Documents saisis au Dix Août ou récemment trouvés dans l'Armoire de Fer ; embrassant tous les principaux incidents de l'Histoire de la Révolution ; et elles demandent, en substance, ceci : Louis, toi qui fus Roi, n'es-tu pas coupable jusqu'à un certain degré, par action et par document écrit, d'avoir tenté de continuer à être Roi ? Dans les Réponses non plus il n'y a pas grand-chose de remarquable. De simples négations tranquilles, pour la plupart ; un accusé se tenant sur la base simple du Non : je ne reconnais pas ce document ; je n'ai pas commis cet acte ; ou je l'ai commis conformément à la loi qui existait alors. Sur quoi, les Cinquante-Sept Questions et les Documents au nombre de Cent Soixante-Deux ayant été épuisés de cette manière, Barrère termine, après quelque trois heures, par son : « Louis, je vous invite à vous retirer. »

Louis se retire, sous escorte Municipale, dans une salle de Comité voisine ; ayant d'abord, en quittant la barre, demandé un Conseil juridique. Il refuse un rafraîchissement dans cette salle de Comité ; puis, voyant Chaumette occupé d'un petit pain qu'un grenadier avait partagé avec lui, dit qu'il prendra un morceau de pain. Il est cinq heures ; et il n'avait que légèrement déjeuné dans une matinée de pareil roulement de tambours et d'alarme. Chaumette rompt son demi-pain : le Roi mange de la croûte ; remonte dans la Voiture verte, en mangeant ; demande maintenant ce qu'il doit faire de la mie ? Le commis de Chaumette la lui prend ; la jette dans la rue. Louis dit : c'est dommage de jeter du pain, en temps de disette. « Ma grand-mère, remarque Chaumette, avait coutume de me dire : Petit garçon, ne gaspille jamais une miette de pain, tu ne peux pas en fabriquer une. » — « Monsieur Chaumette, répond Louis, votre grand-mère paraît avoir été une femme sensée. »⁵⁹⁰ Pauvre mortel innocent : si tranquillement il attend le tirage du sort ; — propre du moins à bien faire cela ; la Passivité seule, sans Activité, y suffisant ! Il parle une fois de voyager plus tard à travers la France, afin d'en obtenir une vue géographique et topographique ; étant depuis longtemps amateur de géographie. — L'Enceinte du Temple le reçoit de nouveau, se referme sur lui ; Paris qui regarde peut se retirer vers ses foyers et ses cafés, vers ses clubs et ses théâtres : l'Obscurité humide est tombée, et avec elle le tambour et les patrouilles de cette étrange Journée.

Louis est maintenant séparé de sa Reine et de sa Famille ; livré à ses simples réflexions et ressources. Mornes se dressent autour de lui ces murs de pierre ; aucun de ceux qu'il aime n'est avec lui. Dans cet état d'« incertitude »,

pourvoyant au pire, il écrit son Testament : Papier qu'on peut encore lire ; plein de placidité, de simplicité, de douceur pieuse. La Convention, après débat, lui a accordé un Conseil juridique de son choix. L'Avocat Target se sent « trop vieux », ayant dépassé cinquante-quatre ans ; et refuse. Il avait gagné autrefois un grand honneur en défendant Rohan, le Cardinal-au-Collier ; mais n'en gagnera aucun ici. L'Avocat Tronchet, plus âgé d'une dizaine d'années, ne refuse pas. Bien plus, voici que le bon vieux Malesherbes s'avance volontairement ; pour son dernier champ d'action, le bon vieux héros ! Il est gris de soixante-dix années : il dit : « J'ai été deux fois appelé au Conseil de celui qui fut mon Maître, lorsque tout le monde convoitait cet honneur ; et je lui dois le même service aujourd'hui, lorsqu'il est devenu un de ceux que beaucoup regardent comme dangereux. » Ces deux-là, avec un plus jeune Desèze, qu'ils choisiront pour plaider, travaillent sur cette Accusation Cinquante-Sept fois répétée, sur les Cent Soixante-Deux Documents ; Louis les aidant comme il peut.

Une grande Chose est donc maintenant ouvertement en marche ; tous les hommes, dans tous les pays, la regardent. Par quelles Formes et quelles Méthodes la Convention s'en acquittera-t-elle de manière à ce qu'il ne repose sur elle pas même le soupçon d'un blâme ? Ce sera difficile ! La Convention, réellement fort embarrassée, discute et délibère. Tout le jour, du matin au soir, jour après jour, la Tribune bourdonne d'éloquence sur cette matière ; il faut étirer l'ancienne Formule pour couvrir la Chose nouvelle. Les Patriotes de la Montagne, toujours plus aiguisés, réclament par-dessus tout la célérité ; la seule bonne Forme sera une Forme rapide. Néanmoins la Convention délibère ; la Tribune bourdonne, — noyée à vrai dire, de temps à autre, dans le ténor et même dans le soprano ; toute la Salle stridulant autour d'elle dans des accès assez fréquents de colère et de provocation. Elle a bourdonné et stridulé près de quinze jours avant que nous puissions décider, la stridence devenant toujours plus stridente, que le mercredi 26 décembre Louis paraîtra et plaidera. Ses Avocats se plaignent que ce soit fatalement tôt ; ce qu'ils pouvaient bien faire comme Avocats : mais sans remède ; au Patriotisme, cela paraît infiniment tard.

Le mercredi, donc, à la froide et sombre heure de huit heures du matin, tous les Sénateurs sont à leur poste. En vérité, ils réchauffent l'heure froide, comme nous le trouvons, par une violente effervescence, trop commune maintenant ; quelque Louvet ou Buzot attaquant quelque Tallien, quelque Chabot ; et ainsi toute la Montagne entrant en effervescence contre toute la Gironde. À peine cela

est-il fait qu'à neuf heures Louis et ses trois Avocats, escortés par le fracas des armes et la force Nationale de Santerre, entrent dans la Salle.

Desèze déploie ses papiers ; remplissant honorablement son périlleux office, il plaide pendant trois heures. Plaidoyer honorable, « composé presque en une nuit » ; courageux mais discret ; non sans ingéniosité et douce éloquence pathétique : Louis tomba à son cou, lorsqu'ils se furent retirés, et dit avec larmes : « Mon pauvre Desèze. » Louis lui-même, avant de se retirer, avait ajouté quelques mots, « peut-être les derniers qu'il leur adresserait » : combien son cœur souffrait, par-dessus toute chose, d'être tenu pour coupable de cette effusion de sang du Dix Août ; ou d'avoir jamais versé ou souhaité verser du sang français. Ayant ainsi parlé, il se retira de cette Salle ; — ayant en vérité achevé son travail là. Nombreuses furent les étranges commissions qui l'y amenèrent ; mais cette étrange commission est la dernière.

Et maintenant, pourquoi la Convention s'attardera-t-elle ? Voici l'Accusation et les Preuves ; voici le Plaidoyer : le reste ne suit-il pas de lui-même ? La Montagne et le Patriotisme en général réclament plus bruyamment encore la célérité ; la Séance permanente jusqu'à ce que la tâche soit accomplie. Néanmoins une Convention douteuse et inquiète décide qu'elle délibérera encore d'abord ; que tous les Membres qui le désirent auront permission de parler. — À vos pupitres, donc, ô Membres éloquents ! Couchez sur le papier vos pensées, vos échos et vos oui-dire de pensées : voici le moment de vous montrer ; la France et l'Univers écoutent ! Les Membres ne manquent pas : Discours parlé, Pamphlet succède au Pamphlet parlé, avec l'éloquence qu'il peut ; la Liste du Président enfle toujours plus de noms réclamant la parole ; de jour en jour, tous les jours et à toute heure, la constante Tribune bourdonne ; — les Galeries aiguës fournissant, très variablement, le ténor et le soprano. Sans elles, l'air serait terne.

Les Patriotes, dans la Montagne et les Galeries, ou prenant conseil chaque nuit à la Maison de Section, à la Société-Mère, parmi leurs aiguës Tricoteuses, doivent veiller avec des yeux de lynx ; donner de la voix quand il le faut ; parfois très haut. Le Député Thuriot, celui qui fut l'Avocat Thuriot, qui fut l'Électeur Thuriot et qui, du sommet de la Bastille, vit Saint-Antoine se lever comme l'océan ; ce Thuriot peut étirer une Formule aussi cordialement que la plupart des hommes. Le cruel Billaud n'est pas silencieux si vous l'excitez. Le cruel Jean-Bon non plus ; espèce de Jésuite, lui aussi ; — ne l'écrivez pas, comme les Dictionnaires le font trop souvent, Jambon, ce qui ne signifie qu'un simple jambon.

Mais, dans l'ensemble, que nul homme ne conçoive possible que Louis ne soit pas coupable. La seule question pour un homme raisonnable est, ou était : la Convention peut-elle juger Louis ? Ou faut-il que ce soit le Peuple entier : en Assemblée primaire, et avec délai ? Toujours du délai, ô Girondins, faux hommes d'État ! rugit ainsi le Patriotisme, dont la patience manque presque. — Mais en vérité, si nous considérons la chose, que feront ces pauvres Girondins ? Dire leur conviction que Louis est Prisonnier de Guerre ; et qu'on ne peut le mettre à mort sans injustice, solécisme, péril ? Dire pareille conviction et perdre entièrement pied auprès du Patriote décidé ? Bien plus, proprement ce n'est même pas une conviction, mais une conjecture et une obscure perplexité. De combien de pauvres Girondins peut-on être sûr d'une seule chose : qu'un homme et Girondin doit avoir pied quelque part et s'y tenir fermement ; restant en bons termes avec les Classes Respectables ! Voilà la conviction et l'assurance de foi qu'ils possèdent. Ils doivent se tortiller douloureusement entre les cornes de leur dilemme.⁵⁹¹

La France non plus n'est pas oisive, ni l'Europe. Cette Convention est un Cœur, comme nous le disions, qui envoie des influences et les reçoit. L'Exécution d'un Roi, appelez-la Martyre, appelez-la Châtiment, serait une influence ! Deux influences remarquables, cette Convention les a déjà envoyées sur toutes les Nations ; fort à son propre détriment. Le 19 novembre, elle a émis un Décret et en a depuis confirmé et développé les détails : toute Nation qui jugerait bon de secouer les fers du Despotisme devenait par là, pour ainsi dire, la Sœur de la France, et recevrait aide et appui. Décret dont les Diplomates, les Éditeurs, les Juristes internationaux ont fait grand bruit ; Décret que nul Fer vivant du Despotisme, nulle Personne en Autorité où que ce soit ne peut approuver ! Ce fut le Député girondin Chambon qui proposa ce Décret ; — peut-être au fond comme une fleur de rhétorique.

La seconde influence dont nous parlons eut une origine plus pauvre encore : dans la tête remuante, bruyamment cliquetante et faiblement meublée d'un certain Jacques Dupont du pays de la Loire. La Convention spéculait sur un plan d'Éducation nationale : le Député Dupont dit dans son discours : « Je suis libre d'avouer, Monsieur le Président, que, pour ma part, je suis athée »⁵⁹² ; — pensant que le monde aimerait peut-être le savoir. Le monde français le reçut sans commentaire ; ou sans commentaire audible, tant la France était bruyante par ailleurs. Le monde Étranger le reçut par la réfutation, avec horreur et étonnement ;⁵⁹³ influence des plus misérables ! Et maintenant, si l'on ajoutait à

ces deux-là une troisième influence et qu'on l'envoyât battre au loin sur toute la Terre : celle du Régicide ?

Les Cours étrangères interviennent dans ce Procès de Louis ; l'Espagne, l'Angleterre : on ne les écouterait pas ; bien qu'elles viennent, pour ainsi dire — l'Espagne du moins —, avec le rameau d'olivier dans une main et l'épée sans fourreau dans l'autre. Mais au-dedans aussi, de ce Paris et de cette France environnants, quelles influences viennent battre en foule ! Les Pétitions affluent ; plaident pour une justice égale, sous un prétendu règne d'Égalité. Le Patriote vivant plaide ; — ô vous, Députés nationaux, les Patriotes morts ne plaident-ils pas ? Les Douze Cents qui gisent dans l'obstruction froide, ne plaident-ils pas ; ne pétitionnent-ils pas, dans la pantomime muette de la Mort, depuis leur étroite demeure, plus éloquentement que la parole ? Des Patriotes estropiés sautillent sur leurs béquilles autour de la Salle du Manège, demandant justice. Les Blessés du Dix Août, les Veuves et les Orphelins des Tués pétitionnent en corps ; et sautillent et défilent, éloquentement muets, à travers la Salle : un Patriote blessé, incapable de sautiller, y est porté sur son lit et passe à hauteur d'épaule, dans la posture horizontale.⁵⁹⁴ La Tribune de la Convention, qui s'était arrêtée à pareil spectacle, recommence, — bourdonnant de simple Éloquence juridique. Mais au-dehors Paris siffle toujours plus haut. On entend Saint-Huruge à voix de taureau ; et l'éloquence hystérique de Mère Duchesse : « Varlet, Apôtre de la Liberté », avec pique et *bonnet rouge*, vole précipitamment, portant son tabouret oratoire pliant. Justice sur le Traître ! crie tout le monde Patriote. Considère aussi cet autre cri, entendu haut dans les rues : « Donnez-nous du Pain, ou bien tuez-nous ! » Du Pain et l'Égalité ; Justice sur le Traître, afin que nous ayons du Pain !

Le Patriote Limité ou indécis est opposé au Décidé. Le Maire Chambon apprend qu'une terrible émeute avait lieu au Théâtre de la Nation : on en était venu à l'émeute, et même aux coups de poing, entre les Décidés et les Indécis, à propos d'un nouveau Drame nommé *L'Ami des Lois*. L'un des plus pauvres Drames jamais écrits ; mais il portait en lui des applications didactiques ; c'est pourquoi des perruques poudrées d'Amis de l'Ordre et des cheveux noirs de têtes jacobines y volent ; et le Maire Chambon accourt avec Santerre, dans l'espoir de l'apaiser. Loin de l'apaiser, notre pauvre Maire est si « pressé », dit le Rapport, et pareillement si blâmé et brutalisé, disons-nous, — qu'il abandonne avec regret la brève Mairie tout entière, « ses poumons étant affectés ». Ce misérable Ami des

Lois est débattu dans la Convention elle-même ; tant les Patriotes Limités et Illimités sont violemment et mutuellement enragés.⁵⁹⁵

Entre ces deux classes, n'y a-t-il pas assez d'Aristocrates et de Crypto-Aristocrates affairés ? Des Espions accourant de Londres avec d'importants Paquets ; des espions prétendant accourir ! L'un de ces derniers, nommé Viard, prétendit accuser Roland, et même la Femme de Roland ; pour la joie de Chabot et de la Montagne. Mais la Femme de Roland vint, appelée sur-le-champ, à la Salle de la Convention ; vint dans sa haute clarté ; et, par quelques paroles claires, dissipa ce Viard en méprisabilité et en air ; tous les Amis de l'Ordre applaudissant.⁵⁹⁶ Ainsi, avec les émeutes de Théâtre et « Du Pain, ou bien tuez-nous » ; avec Rage, Faim, Soupçon préternaturel, ce sauvage Paris siffle-t-il. Roland devient toujours plus querelleur dans ses Messages et ses Lettres ; s'élevant presque jusqu'au diapason hystérique. Marat, qu'aucun pouvoir sur Terre ne peut empêcher de pénétrer les traîtres et les Roland, se met au lit pour trois jours ; presque mort, l'inestimable *Ami du Peuple*, de cœur brisé, de fièvre et de mal de tête : « Ô Peuple babillard, si tu savais agir ! »

Pour couronner le tout, Dumouriez victorieux est arrivé à Paris, en ces jours de Nouvel An ; — on craint que ce ne soit pour rien de bon. Il prétend se plaindre du Ministre Pache et des dilapidations de Hassenfratz ; concerter des mesures pour la campagne de printemps : on le trouve beaucoup en compagnie des Girondins. Complotant avec eux contre le Jacobinisme, contre l'Égalité et le Châtiment de Louis ! Nous avons de ses Lettres à la Convention elle-même. Jouera-t-il l'ancien rôle de Lafayette, ce nouveau Général victorieux ? Qu'il se retire de nouveau ; non sans être dénoncé.⁵⁹⁷

Et toujours, dans la Tribune de la Convention, cela bourdonne sans fin, simple Éloquence juridique et Hypothèse sans Action ; et il reste encore des cinquantaines de noms sur la Liste du Président. Bien plus, ces Présidents girondins donnent la préférence à leur propre parti : nous les soupçonnons de jouer faux avec la Liste ; les hommes de la Montagne ne peuvent être entendus. Et toujours cela bourdonne, tout au long de décembre jusqu'en janvier et dans une Année nouvelle ; et il n'y a pas de fin ! Paris siffle autour ; multitudineux ; toujours plus haut, jusqu'à la note du tourbillon. Paris « amènera du canon de Saint-Denis » ; il est question de « fermer les Barrières », — à l'horreur de Roland.

Sur quoi, voici que la Tribune de la Convention cesse soudain de bourdonner : nous coupons court, quels que soient ceux qui se trouvent sur la

Liste ; et nous en finissons. Mardi prochain, le Quinze Janvier 1793, on ira au Vote, nom par nom ; et, d'une manière ou d'une autre, cette grande partie se jouera jusqu'au bout !

Chapitre VII — Les Trois Votes

Louis Capet est-il coupable d'avoir conspiré contre la Liberté ? Notre Sentence sera-t-elle elle-même définitive, ou aura-t-elle besoin d'être ratifiée par l'Appel au Peuple ? S'il est coupable, quel Châtiment ? Telle est la forme convenue, après tumulte et « plusieurs heures d'indécision tumultueuse » : telles sont les Trois Questions successives sur lesquelles la Convention va maintenant prononcer. Paris déborde autour de leur Salle ; multitudineux, sonore de mille voix. L'Europe et toutes les Nations écoutent leur réponse. Député après Député répondra à son nom : Coupable ou Non coupable ?

Quant à la Culpabilité, il n'y a, comme il a été indiqué plus haut, aucun doute dans l'esprit de l'homme Patriote. Une majorité écrasante prononce la Culpabilité ; la Convention unanime vote la Culpabilité, quelque vingt-huit faibles seulement votant non pas l'Innocence, mais refusant de voter. La Seconde Question non plus ne se révèle pas douteuse, quels que fussent les calculs des Girondins. L'Appel au Peuple ne serait-il pas un autre nom de la guerre civile ? Une majorité de deux contre un répond qu'il n'y aura pas d'Appel : cela aussi est réglé. Le bruyant Patriotisme, maintenant qu'il est dix heures, peut s'apaiser pour la nuit ; et se retirer dans son lit non sans espérance. Le mardi s'est bien passé. Demain vient : Quel Châtiment ? Demain est la lutte décisive.

Considère donc si, ce mercredi matin, le Patriotisme afflue ; si Paris se dresse sur la pointe des pieds et si tous les Députés sont à leur poste ! Sept Cent Quarante-Neuf honorables Députés ; quelque vingt seulement absents en mission, Duchâtel et quelque sept autres absents pour maladie. Cependant le Patriotisme en attente et Paris dressé sur la pointe des pieds ont besoin de patience. Car ce mercredi se passe encore en débat et en effervescence ; les Girondins proposant qu'une « majorité des trois quarts » soit requise ; les Patriotes leur résistant avec fureur. Danton, qui vient justement de rentrer de mission dans les Pays-Bas, obtient « l'ordre du jour » sur cette proposition girondine ; bien plus, il obtient encore que nous décidions *sans désemparer*, en Séance permanente, jusqu'à ce que nous ayons fini.

Et ainsi, enfin, à huit heures du soir, ce Troisième Vote prodigieux, par appel nominal, commence. Quel Châtiment ? Girondins indécis, Patriotes décidés, hommes qui craignent la Royauté, hommes qui craignent l'Anarchie, doivent répondre ici et maintenant. Le Patriotisme infini, sombre à la lumière des lampes,

inonde tous les corridors, remplit toutes les galeries, attendant avec sévérité d'entendre. Des Huissiers à voix aiguë vous appellent par Nom et par Département ; vous devez monter à la Tribune et parler.

Des témoins oculaires ont représenté cette scène du Troisième Vote et des votes qui en sortirent ; scène prolongée, semblant devoir être sans fin, durant, avec quelques courts intervalles, du mercredi au dimanche matin, — comme l'une des plus étranges que la Révolution ait vues. La longue nuit s'use en jour, la pâleur du matin s'étend sur tous les visages ; puis les ombres hivernales retombent, et les lampes obscures sont allumées : mais, à travers le jour et la nuit et la vicissitude des heures, Membre après Membre monte continuellement ces marches de Tribune ; s'arrête là-haut, dans la lumière supérieure plus claire, pour prononcer son Mot-de-Destin ; puis replonge dans le crépuscule et la foule. Tels des Fantômes à l'heure de minuit ; spectacle des plus spectraux, des plus pandémoniaques ! Jamais le Président Vergniaud, ni aucun Président terrestre, ne dirigea chose semblable. La Vie d'un Roi, et tant d'autres choses qui en dépendent, tremblent dans la balance. Homme après homme monte ; le bourdonnement s'apaise jusqu'à ce qu'il ait parlé : Mort ; Bannissement ; Emprisonnement jusqu'à la Paix. Beaucoup disent Mort ; avec les phrases et paragraphes prudents, soigneusement étudiés, qu'ils ont pu imaginer ; explication, renforcement, faible recommandation à la clémence. Beaucoup aussi disent Bannissement ; quelque chose en deçà de la Mort. La balance tremble ; nul ne peut encore deviner de quel côté. Sur quoi le Patriotisme anxieux mugit ; irrépressible par les Huissiers.

Les pauvres Girondins, beaucoup d'entre eux, sous pareil mugissement féroce du Patriotisme, disent Mort ; motivant ce mot si misérable par quelque brève casuistique et jésuiterie. Vergniaud lui-même dit Mort ; la justifiant par jésuiterie. Le riche Lepelletier Saint-Fargeau avait appartenu à la Noblesse, puis au Côté gauche patriote, dans la Constituante ; et avait argumenté et rapporté, là et ailleurs, non sans longueur, contre la Peine capitale : néanmoins il dit maintenant Mort ; mot qui pourra lui coûter cher. Manuel comptait assurément parmi les Décidés au mois d'août dernier ; mais il s'est affaîssi et a reculé depuis Septembre et les scènes de Septembre. Dans cette Convention surtout, aucun mot qu'il pourrait prononcer ne trouverait faveur ; il dit maintenant Bannissement ; et, dans une colère muette, quitte le lieu pour toujours, — fortement bousculé dans les corridors. Philippe Égalité vote, dans son âme et conscience, la Mort ; à ce son, et à ce nom, le Patriotisme lui-même secoue la tête ;

et un gémissement, un frisson courent à travers cette Salle du Destin. Le vote de Robespierre ne peut être douteux ; son discours est long. Les hommes voient monter la figure du strident Sieyès ; s'arrêtant à peine, ne faisant que passer, cette figure dit : « *La Mort sans phrase* » ; puis poursuit sa route en avant et en bas. Spectacle des plus spectraux, des plus pandémoniaques !

Et pourtant, si le Lecteur l'imagine d'un caractère funèbre, douloureux ou même grave, il se trompe grandement. « Les Huissiers du quartier de la Montagne, dit Mercier, étaient devenus comme des Ouvreuses de loges à l'Opéra » ; ouvrant et fermant les Galeries pour les personnes privilégiées, pour « les maîtresses de d'Orléans Égalité », ou d'autres femmes de condition hautement parées, bruisant de dentelles et de tricolore. De galants Députés passent et repassent vers elles, leur offrant glaces, rafraîchissements et petites conversations ; les têtes hautement parées font des signes en réponse ; certaines ont leur carte et leur épingle, marquant les Oui et les Non comme à une partie de *Rouge-et-Noir*. Plus haut encore règne Mère Duchesse avec ses Amazones sans rouge ; on ne peut l'empêcher de pousser de longs Ha-ha lorsque le vote n'est pas la Mort. Dans ces Galeries, on se restaure, on boit vin et eau-de-vie « comme dans une taverne ouverte, *en pleine tabagie* ». On parie dans tous les cafés du voisinage. Mais au-dedans, fatigue, impatience, lassitude extrême siègent maintenant sur tous les visages ; illuminées seulement, de temps en temps, par les tours du jeu. Des Membres se sont endormis ; les Huissiers viennent les réveiller pour voter : d'autres Membres calculent s'ils n'auront pas le temps d'aller dîner. Des Figures se lèvent, tels des fantômes, pâles dans l'obscur lumière des lampes ; ne prononcent de cette Tribune qu'un seul mot : Mort. « Tout est optique, dit Mercier, le monde entier est une ombre optique. »⁵⁹⁸ Profondément dans la nuit du jeudi, lorsque le Vote est achevé et que les Secrétaires en font la somme, le malade Duchâtel, plus spectral qu'un autre, vient porté sur une chaise, enveloppé de couvertures, « en robe de chambre et bonnet de nuit », pour voter la Clémence : un seul vote, pense-t-on, peut faire pencher la balance.

Ah non ! Dans le plus profond silence, le Président Vergniaud, d'une voix pleine de douleur, doit dire : « Je déclare, au nom de la Convention, que la Peine qu'elle prononce contre Louis Capet est celle de Mort. » Mort à une petite majorité de Cinquante-Trois. Bien plus, si nous retranchons d'un côté et ajoutons à l'autre certains Vingt-Six qui disent Mort mais y joignent la plus faible conjecture inefficace de clémence, la majorité ne sera que d'Une voix.

La Mort est la sentence : mais son exécution ? Elle n'est pas encore exécutée ! À peine le vote est-il déclaré que les Trois Avocats de Louis entrent ; avec Protestation en son nom, avec demande de Délai, d'Appel au Peuple. Desèze et Tronchet plaident pour cela avec une brève éloquence : le brave vieux Malesherbes le demande avec une éloquente absence d'éloquence, en phrases brisées, dans l'embarras et les sanglots ; ce brave visage honoré par le temps, avec sa force grise, sa large sagacité et son honnêteté, est maîtrisé par l'émotion, fond en larmes muettes.⁵⁹⁹ — Ils rejettent l'Appel au Peuple ; cela ayant déjà été réglé. Mais quant au Délai, ce qu'ils nomment Sursis, il sera considéré ; on le votera demain : pour le présent, nous ajournons. Sur quoi le Patriotisme « siffle » depuis la Montagne : mais une « majorité tyrannique » l'a ainsi décidé et ajourne.

Il reste donc encore ce quatrième Vote, gronde le Patriotisme indigné : — ce vote, et qui sait quels autres votes et ajournements de vote ; et toute l'affaire flottant encore à l'état hypothétique ! Et à chaque nouveau vote, ces Girondins jésuites, même ceux qui votèrent la Mort, voudraient tant trouver une échappatoire ! Le Patriotisme doit veiller et enrager. Il y eut des ajournements tyranniques ; un, puis un autre à minuit sous prétexte de fatigue, — tout le vendredi gaspillé en hésitations et marchandages ; dans un nouveau décompte des votes, qui se trouvent exacts tels qu'ils étaient ! Le Patriotisme aboie plus féroce ment que jamais ; le Patriotisme, à force de veiller, a les yeux rouges, presque enragés.

« Sursis : oui ou non ? » Les hommes le votent enfin, tout le samedi, tout le jour et toute la nuit. Les nerfs des hommes sont usés, leurs cœurs désespérés ; maintenant cela finira. Vergniaud, malgré les aboiements, ose dire Oui, Sursis ; bien qu'il ait voté la Mort. Philippe Égalité dit, dans son âme et conscience, Non. Le Membre suivant monte : « Puisque Philippe dit Non, pour ma part je dis Oui. » La balance tremble encore. Jusqu'à ce qu'enfin, à trois heures du dimanche matin, nous ayons : Pas de Sursis, par une majorité de Soixante-Dix ; Mort dans les vingt-quatre heures !

Garat, Ministre de la Justice, doit se rendre au Temple avec ce message sévère : il s'écrie à plusieurs reprises : « Quelle commission affreuse ! »⁶⁰⁰ Louis demande un Confesseur ; encore trois jours de vie pour se préparer à mourir. Le Confesseur est accordé ; les trois jours et tout répit sont refusés.

Il n'y a donc aucune délivrance ? Les épais murs de pierre répondent : Aucune. — Le Roi Louis n'a-t-il pas d'amis ? Des hommes d'action, de courage

devenu désespéré, dans son extrême besoin ? Les amis du Roi Louis sont faibles et lointains. Pas même une voix ne se lève pour lui dans les cafés. Chez Méot le Restaurateur, aucun Capitaine Dampmartin ne dîne plus ; et nul ne voit des moustachus faiseurs de mort en congé exhiber des poignards de structure perfectionnée ! Les galants Royalistes de Méot en congé sont loin par-delà les Frontières ; ils errent éperdus à travers le monde : ou leurs os blanchissent dans le Bois d'Argonne. Quelques faibles Prêtres seulement « laissent des Pamphlets sur toutes les bornes », cette nuit-là, appelant au secours ; appelant les femmes pieuses à se lever ; ou sont pris distribuant des Pamphlets et envoyés en prison.⁶⁰¹

Bien plus, il existe un faiseur de mort de l'ancienne espèce de Méot qui, avec effort, a fait moins encore et pire : tué un Député et mis tout le Patriotisme de Paris sur le qui-vive ! Il était cinq heures le samedi soir lorsque Lepelletier Saint-Fargeau, ayant donné son vote Pas de Sursis, courut chez Février, au Palais-Royal, saisir un morceau de dîner. Il avait dîné et payait. Un homme trapu « aux cheveux noirs et à la barbe bleue », dans une sorte de robe lâche, s'approcha de lui ; c'était, comme Février et les personnes présentes se le rappelèrent, un certain Pâris de l'ancienne Garde du Roi. « Êtes-vous Lepelletier ? » demande-t-il. — « Oui. » — « Vous avez voté dans l'Affaire du Roi ? » — « J'ai voté la Mort. » — « Scélérat, prends cela ! » crie Pâris, tirant comme un éclair un sabre de dessous sa robe et le plongeant profondément dans le flanc de Lepelletier. Février l'empoigne ; mais il se dégage ; il a disparu.

Le votant Lepelletier gît mort ; il a expiré dans de grandes douleurs à une heure du matin ; — deux heures avant que ce Vote de Pas de Sursis fût entièrement totalisé ! Le Garde Pâris fuit à travers la France ; on ne peut le prendre ; on le trouvera quelques mois plus tard, tué de sa propre main dans une auberge reculée.⁶⁰² — Robespierre voit des raisons de penser que le Prince d'Artois lui-même est secrètement dans la Ville ; que la Convention sera égorgée en masse. Le Patriotisme ne sonne plus que lamentation et vengeance : Santerre double et triple toutes ses patrouilles. La Pitié se perd dans la rage et la peur ; la Convention a refusé les trois jours de vie et tout répit.

Chapitre VIII — Place de la Révolution

Te voici donc arrivé à cette conclusion, ô malheureux Louis ! Le Fils de Soixante Rois doit mourir sur l'Échafaud selon les formes de la loi. Sous Soixante Rois, cette même forme de Loi, cette forme de Société s'est façonnée pendant ces mille années ; et elle est devenue, d'une manière ou d'une autre, une Machine des plus étranges. Assurément, si elle est nécessaire, elle est aussi effrayante, cette Machine ; morte, aveugle ; non ce qu'elle devrait être ; elle qui, d'un coup rapide ou par une lente torture froide, a gaspillé les vies et les âmes d'innombrables hommes. Et voici maintenant qu'un Roi lui-même, ou disons plutôt la Royauté en sa personne, doit expirer ici dans de cruels tourments ; — tel un Phalaris enfermé dans le ventre de son propre Taureau d'Airain chauffé au rouge ! Il en va toujours ainsi ; et tu devrais le savoir, ô homme hautain et tyrannique : l'injustice engendre l'injustice ; les malédictions et les mensonges, si loin qu'ils errent, « reviennent toujours à la maison ». L'innocent Louis porte les péchés de nombreuses générations : lui aussi éprouve que le tribunal de l'homme n'est pas sur cette Terre ; que s'il n'en avait pas un Plus Haut, les choses i raient mal pour lui.

Un Roi mourant par pareille violence saisit puissamment l'imagination ; comme la chose doit et mérite de le faire. Et pourtant, au fond, ce n'est pas le Roi qui meurt, mais l'Homme ! La Royauté est un habit ; la grande perte est celle de la peau. À l'homme auquel vous prenez la Vie, le monde entier réuni peut-il faire davantage ? Lally alla sur sa claie, la bouche remplie d'un bâillon. Les plus misérables mortels, condamnés pour avoir coupé des bourses, portent en eux une Tragédie en cinq actes tout entière, dans cette douleur muette, lorsqu'ils vont à la potence, sans qu'on les regarde ; ils boivent la coupe du tremblement jusqu'à la lie. Pour les Rois et pour les Mendiants, pour les justement condamnés comme pour les injustement, il est dur de mourir. Plaiguez-les tous : votre plus extrême pitié, avec tous ses secours et ses appareils, tous ses contrastes de trône et d'échafaud, combien reste-t-elle loin en deçà de la chose plainte !

Un Confesseur est venu ; l'Abbé Edgeworth, d'origine irlandaise, que le Roi connaissait par une bonne réputation, est venu promptement pour cette mission solennelle. Laisse donc la Terre à elle-même, ô malheureux Roi ; elle suivra sa route avec sa malice ; toi aussi tu peux suivre la tienne. Une scène dure reste encore : se séparer de ceux que nous aimons. Cœurs bienveillants, enfermés dans

le même sombre péril que nous ; et qu'il faut laisser ici ! Que le Lecteur regarde avec les yeux du Valet Cléry, à travers ces portes vitrées, où la Municipalité veille également ; et qu'il voie la plus cruelle des scènes :

« À huit heures et demie, la porte de l'antichambre s'ouvrit : la Reine parut la première, conduisant son Fils par la main ; puis Madame Royale et Madame Élisabeth : tous se jetèrent dans les bras du Roi. Le silence régna durant quelques minutes ; interrompu seulement par les sanglots. La Reine fit un mouvement pour conduire Sa Majesté vers la chambre intérieure, où M. Edgeworth les attendait sans qu'elles le sachent : "Non, dit le Roi, allons dans la salle à manger ; c'est là seulement que je puis vous voir." Ils y entrèrent ; j'en fermai la porte, qui était vitrée. Le Roi s'assit, la Reine à sa gauche, Madame Élisabeth à sa droite, Madame Royale presque en face ; le jeune Prince demeura debout entre les jambes de son Père. Tous se penchaient vers lui et le tenaient souvent embrassé. Cette scène de douleur dura une heure et trois quarts ; durant laquelle nous ne pûmes rien entendre ; nous pouvions seulement voir que, chaque fois que le Roi parlait, les sanglots des Princesses redoublaient, continuaient plusieurs minutes ; et qu'ensuite le Roi recommençait à parler. »⁶⁰³ — Et ainsi nos rencontres et nos séparations prennent-elles maintenant fin ! Les douleurs que nous nous sommes données ; les pauvres joies que nous avons fidèlement partagées ; tous nos amours, toutes nos souffrances et nos travaux confus sous le Soleil terrestre sont achevés. Bonne âme, jamais, jamais à travers tous les âges du Temps, je ne te verrai davantage ! — JAMAIS ! Ô Lecteur, connais-tu ce mot si dur ?

Durant près de deux heures cette agonie se prolonge ; puis ils s'arrachent les uns aux autres. « Promettez que vous nous verrez demain. » Il promet : — Ah oui, oui ; encore une fois ; et maintenant allez, êtres aimés ; criez vers Dieu pour vous-mêmes et pour moi ! — Ce fut une scène dure, mais elle est terminée. Il ne les verra pas demain. La Reine, en traversant l'antichambre, regarda les Municipaux-Cerbères ; et, avec la véhémence d'une femme, dit à travers ses larmes : « Vous êtes tous des scélérats. »

Le Roi Louis dormit profondément jusqu'à cinq heures du matin, lorsque Cléry, comme il en avait reçu l'ordre, l'éveilla. Cléry arrangea ses cheveux. Pendant ce temps, Louis prit un anneau à sa montre et essaya sans cesse de le passer à son doigt ; c'était son alliance, qu'il doit maintenant rendre à la Reine comme un adieu muet. À six heures et demie, il reçut le Sacrement ; puis continua dans la dévotion et l'entretien avec l'Abbé Edgeworth. Il ne verra pas sa Famille : ce serait trop dur à supporter.

À huit heures, les Municipaux entrent : le Roi leur remet son Testament, ses messages et ses effets ; qu'ils refusent d'abord brutalement de prendre en charge : il leur donne un rouleau de pièces d'or, cent vingt-cinq louis ; ceux-ci doivent être rendus à Malesherbes, qui les lui avait prêtés. À neuf heures, Santerre dit que l'heure est venue. Le Roi demande encore à se retirer trois minutes. Au bout de trois minutes, Santerre dit de nouveau que l'heure est venue. « Frappant le sol du pied droit, Louis répond : "Partons." » — Comme le roulement de ces tambours pénètre, à travers les bastions et les remparts du Temple, dans le cœur d'une épouse royale ; bientôt veuve ! Il est donc parti, et il ne nous a pas vus ? Une Reine pleure amèrement ; une Sœur de Roi et des Enfants. Sur ces Quatre aussi plane la Mort : tous périront misérablement sauf une ; elle, comme Duchesse d'Angoulême, vivra, — non heureusement.

À la Porte du Temple, il y eut quelques faibles cris, peut-être des voix de femmes prises de pitié : « Grâce ! Grâce ! » Dans le reste des rues règne un silence de tombeau. Aucun homme qui ne soit armé n'a permission de s'y trouver : les armés, quand bien même l'un d'eux éprouverait de la pitié, n'osent l'exprimer ; chacun étant intimidé par tous ses voisins. Toutes les fenêtres sont baissées ; personne ne se montre à les regarder. Toutes les boutiques sont fermées. Aucune voiture à roues ne roule ce matin dans ces rues, sauf une seule. Quatre-vingt mille hommes armés se tiennent rangés, telles des statues armées d'hommes ; les canons hérissent, les canonniers ont la mèche allumée, mais nul mot, nul mouvement : c'est comme une ville enchantée en silence et en pierre ; une voiture avec son escorte, roulant lentement, en est le seul son. Louis lit, dans son Livre de Dévotion, les Prières des Mourants : le fracas de cette marche de mort frappe durement l'oreille dans le grand silence ; mais la pensée voudrait lutter vers le Ciel et oublier la Terre.

Lorsque les horloges sonnent dix heures, voici la Place de la Révolution, autrefois Place de Louis Quinze : la Guillotine, dressée près de l'ancien Piédestal où se tenait jadis la Statue de ce Louis ! Tout autour, au loin, tout se hérisse de canons et d'hommes armés ; les spectateurs s'entassent à l'arrière ; d'Orléans Égalité est là, en cabriolet. De rapides messagers, des hoquetons, filent vers l'Hôtel de Ville toutes les trois minutes : tout près siège la Convention, — vengeresse de Lepelletier. Indifférent à tout, Louis lit ses Prières des Mourants ; ce n'est qu'à cinq minutes qu'il a fini ; alors la Voiture s'ouvre. Dans quelle disposition est-il ? Dix témoins différents en donneront dix récits différents. Il est dans la collision de toutes les dispositions ; arrivé maintenant au noir

Maelström et à la descente de la Mort : dans la douleur, dans l'indignation, dans la résignation qui lutte pour se résigner. « Prenez soin de M. Edgeworth », recommande-t-il strictement au Lieutenant assis avec eux : puis tous deux descendent.

Les tambours battent : « Taisez-vous ! » crie-t-il « d'une voix terrible ». Il monte sur l'échafaud, non sans retard ; il porte un habit puce, une culotte grise, des bas blancs. Il retire l'habit ; demeure découvert dans un gilet à manches de flanelle blanche. Les Exécuteurs s'approchent pour le lier : il les repousse, résiste ; l'Abbé Edgeworth doit lui rappeler comment le Sauveur, en qui les hommes mettent leur confiance, se soumit à être lié. Ses mains sont attachées, sa tête nue ; le moment fatal est venu. Il avance jusqu'au bord de l'Échafaud, « le visage très rouge », et dit : « Français, je meurs innocent : c'est de l'Échafaud, et près de paraître devant Dieu, que je vous le dis. Je pardonne à mes ennemis ; je désire que la France... » Un Général à cheval, Santerre ou un autre, caracole en avant, la main levée : « Tambours ! » Les tambours noient la voix. « Exécuteurs, faites votre devoir ! » Les Exécuteurs, désespérés de peur d'être eux-mêmes massacrés — car Santerre et ses Rangs armés frapperont s'ils n'agissent pas —, saisissent le malheureux Louis : six d'entre eux désespérés, lui seul désespéré, luttant là ; et le lient à leur planche. L'Abbé Edgeworth, se penchant, lui dit : « Fils de Saint Louis, montez au Ciel. » La Hache tombe avec un bruit sec ; la Vie d'un Roi est retranchée. Nous sommes au lundi 21 janvier 1793. Il était âgé de Trente-huit ans, quatre mois et vingt-huit jours.⁶⁰⁴

L'Exécuteur Samson montre la Tête : un cri féroce de *Vive la République* s'élève et enfle ; bonnets levés sur les baïonnettes, chapeaux agités : les étudiants du Collège des Quatre-Nations le reprennent, sur les Quais lointains ; le lancent par-dessus Paris. Orléans repart dans son cabriolet ; les Conseillers de l'Hôtel de Ville se frottent les mains en disant : « C'est fait, c'est fait. » On trempe des mouchoirs, des pointes de pique dans le sang. Le Bourreau Samson, bien qu'il l'ait ensuite nié,⁶⁰⁵ vend des mèches de cheveux ; des fragments de l'habit puce seront longtemps portés dans des bagues.⁶⁰⁶ — Et ainsi, en quelque demi-heure, c'est fait ; et la multitude tout entière est partie. Pâtisseries, vendeurs de café, laitiers chantent leurs cris quotidiens triviaux : le monde continue son branle comme si c'était un jour ordinaire. Dans les cafés, ce soir-là, dit Prudhomme, le Patriote serra la main du Patriote d'une manière plus cordiale qu'à l'ordinaire. Ce ne fut que quelques jours plus tard, selon Mercier, que les hommes publics virent combien la chose était grave.

Une chose grave, elle l'est indiscutablement ; et elle aura des conséquences. Le lendemain matin, Roland, depuis si longtemps plongé jusqu'aux lèvres dans le dégoût et le chagrin, envoie sa démission. Ses comptes sont tous prêts, corrects noir sur blanc jusqu'au dernier liard : il ne demande qu'à les faire vérifier, afin de se retirer dans une obscure campagne lointaine, auprès de ses livres. Ils ne seront jamais vérifiés, ces comptes ; jamais il ne se retirera là.

Ce fut le mardi que Roland démissionna. Le jeudi vient l'Enterrement de Lepelletier Saint-Fargeau et son passage au Panthéon des Grands Hommes. Remarquable comme sauvage pompe d'un jour d'hiver. Le Corps est porté en hauteur, à demi nu ; le linceul découvrant la blessure mortelle : le sabre et les vêtements sanglants se donnent en spectacle ; une « musique lugubre » gémit de rudes *nénies*. Des couronnes de chêne pleuvent des fenêtres ; le Président Vergniaud marche là, avec la Convention, avec la Société des Jacobins et tous les Patriotes de toutes couleurs, tous endeuillés comme des frères.

Remarquable aussi pour une autre chose, cet Enterrement de Lepelletier : ce fut le dernier acte que ces hommes accomplirent jamais de concert ! Tous les Partis et toutes les figures d'Opinion qui agitent cette France éperdue et sa Convention se tiennent maintenant, pour ainsi dire, face à face et poignard contre poignard ; la Vie du Roi, autour de laquelle tous frappaient et combattaient, ayant été abattue. Dumouriez, conquérant la Hollande, gronde un mécontentement de mauvais augure à la tête des Armées. Les hommes disent que Dumouriez aura un Roi ; que le jeune d'Orléans Égalité sera son Roi. Le Député Fauchet, dans le *Journal des Amis*, maudit son jour plus amèrement que ne le fit Job ; invoque les poignards des Régicides, des « Vipères d'Arras » ou Robespierre, des Danton-Pluton, des horribles Bouchers Legendre et Simulacres d'Herbois, afin qu'ils l'envoient promptement dans un autre monde que le leur.⁶⁰⁷ C'est Fauchet du *Te Deum*, de la Victoire de la Bastille, du Cercle Social. Aiguë était la grêle de mort qui crépitait autour de son Drapeau de trêve, ce jour de la Bastille : mais elle était douce auprès de pareil naufrage de la Haute Espérance ; l'Ère d'Or nouvelle descendant en scories de plomb et en noir sulfureux des Ténèbres Éternelles !

Au-dedans, cette Mise à mort d'un Roi a divisé tous les amis ; au-dehors, elle a uni tous les ennemis. Fraternité des Peuples, Propagandisme révolutionnaire ; Athéisme, Régicide ; destruction totale de l'ordre social dans ce monde ! Tous les Rois, tous les amoureux des Rois et tous les ennemis de l'Anarchie se rangent en coalition ; comme dans une guerre pour la vie. L'Angleterre signifie au Citoyen

Chauvelin, l'Ambassadeur ou plutôt le Manteau-d'Ambassadeur, qu'il doit quitter le pays dans les huit jours. Manteau-d'Ambassadeur et Ambassadeur, Chauvelin et Talleyrand, partent en conséquence.⁶⁰⁸ Talleyrand, compromis dans cette Armoire de Fer des Tuileries, juge plus sûr de se diriger vers l'Amérique.

L'Angleterre a chassé l'Ambassade ; l'Angleterre déclare la guerre, — principalement choquée, semble-t-il, par l'état du fleuve Escaut. L'Espagne déclare la guerre ; principalement choquée par quelque autre chose, que le Manifeste indique sans doute.⁶⁰⁹ Bien plus, nous découvrons que ce ne fut pas l'Angleterre qui déclara la guerre la première, ni l'Espagne la première ; mais que la France elle-même déclara la guerre la première à toutes deux ;⁶¹⁰ — point d'un immense intérêt Parlementaire et Journalistique en ces jours, mais qui n'a plus aujourd'hui le moindre intérêt. Toutes déclarent la guerre. L'épée est tirée, le fourreau jeté. Il en est exactement comme Danton le dit, dans l'une de ses figures trop gigantesques : « Les Rois coalisés nous menacent ; nous jetons à leurs pieds, comme gage de bataille, la Tête d'un Roi. »

**LIVRE TROISIÈME — LES
GIRONDINS**

Chapitre I — Cause et effet

Cet immense Mouvement insurrectionnel, que nous avons comparé à une irruption du Tophet et de l'Abîme, a balayé la Royauté, l'Aristocratie et la vie d'un Roi. La question est maintenant : que fera-t-il ensuite ; quelle forme prendra-t-il désormais ? S'apaisera-t-il en un règne de Loi et de Liberté, selon que le prescrivent les habitudes, les convictions et les efforts de la classe instruite, argentée, respectable ? C'est-à-dire : le flot de lave volcanique, ayant jailli de la manière décrite, explosera-t-il et coulera-t-il suivant la Formule girondine et la règle préétablie de la Philosophie ? S'il en est ainsi, tout ira bien pour nos amis Girondins.

Mais la prophétie ne serait-elle pas plutôt celle-ci : puisqu'il ne reste plus aucune force extérieure, royale ou autre, qui puisse contenir ce Mouvement, le Mouvement suivra sa propre route, probablement fort originale ? Et encore : l'homme, ou les hommes, qui sauront le mieux interpréter ses tendances intérieures, leur donner voix et activité, en obtiendront la conduite ? Enfin, étant une chose sans ordre, une chose issue d'au-delà et d'au-dessous de la région de l'ordre, il lui faudra travailler et bouillonner, non comme une Régularité, mais comme un Chaos ; destructeur et autodestructeur ; jusqu'à ce que s'élève quelque chose qui possède de l'ordre et soit assez fort pour le remettre sous le joug ? Ce quelque chose, pouvons-nous conjecturer encore, ne sera pas une Formule, escortée de propositions philosophiques et d'éloquence judiciaire ; mais une Réalité, probablement une épée à la main !

Quant à la Formule girondine d'une République respectable pour les Classes moyennes, toutes les espèces d'Aristocratie étant maintenant suffisamment démolies, il y a peu de raisons de penser que l'affaire s'arrêtera là. *Liberté, Égalité, Fraternité* : tels sont les mots, énonciateurs et prophétiques. Une République pour les Classes moyennes respectables et lavées, comment pourrait-elle en être l'accomplissement ? La Faim et la Nudité, l'oppression de cauchemar pesant sur Vingt-cinq Millions de cœurs : voilà, non les vanités blessées ou les philosophies contrariées d'Avocats philosophes, de riches Boutiquiers, de Nobles ruraux, le premier moteur de la Révolution française ; comme ce sera le cas dans toutes les Révolutions de cette sorte, en tous pays. La Fleur-de-lys féodale était devenue une bannière de marche insupportablement mauvaise, et devait être déchirée et foulée aux pieds ; mais le Sac-d'argent de Mammon — car c'est là, dans ces temps,

ce que signifiera la République respectable des Classes moyennes — est une bannière pire encore, tant qu'elle dure. À proprement parler, c'est même la pire et la plus basse de toutes les bannières, de tous les symboles de domination parmi les hommes ; possible seulement en un temps d'Athéisme général et d'Incrédulité envers toute chose, sauf la Force brute et le Sensualisme : l'orgueil de naissance, l'orgueil de fonction, toute espèce connue d'orgueil étant encore d'un degré meilleure que l'orgueil de bourse. *Liberté, Égalité, Fraternité* : ce n'est pas dans le Sac-d'argent, mais bien loin ailleurs, que le Sansculottisme cherchera ces choses.

Nous disons donc qu'une France insurrectionnelle, délivrée de tout contrôle extérieur, privée au-dedans d'un ordre suprême, formera l'une des Activités les plus tumultueuses que cette Terre ait jamais vues ; telle qu'aucune Formule girondine ne saurait la régler. Force incommensurable, composée de forces multiples, hétérogènes, compatibles et incompatibles. En langage plus simple, cette France devra nécessairement se partager en Partis ; chacun cherchant à s'affirmer, la contradiction et l'exaspération surgiront ; et les Partis, les uns après les autres, découvriront qu'ils ne peuvent travailler ensemble, qu'ils ne peuvent exister ensemble.

Quant au nombre de ces Partis, à compter strictement, il y en aura autant que d'Opinions. Selon cette règle, dans cette Convention nationale même, sans parler de la France entière, le nombre des Partis devrait être de Sept Cent Quarante-neuf ; car chaque unité possède son opinion. Mais comme toute unité a tout ensemble une nature individuelle, ou nécessité de suivre sa propre route, et une nature grégaire, ou nécessité de se voir voyager à côté des autres, que peut-il y avoir sinon dissolutions, précipitations, turbulence sans fin d'attractions et de répulsions ; jusqu'à ce que l'élément-maître se soit enfin dégagé, et que cette alchimie sauvage se réorganise ?

Jusqu'à Sept Cent Quarante-neuf Partis, toutefois, aucune Nation n'est encore jamais allée. Ni même beaucoup au-delà de Deux Partis ; deux à la fois : tant est invincible la tendance de l'homme à s'unir, au milieu de toute son invincible divisibilité ! Deux Partis, disons-nous, sont le nombre ordinaire à un moment donné : qu'ils vident leur querelle, toutes les nuances mineures se ralliant sous l'ombre qui leur ressemble le plus ; lorsque l'un aura abattu l'autre, alors il pourra à son tour se diviser, se détruire lui-même ; et le processus continuera ainsi aussi loin qu'il le faudra. Telle est la voie des Révolutions qui surgissent comme la française : lorsque les prétendus Liens de la Société se

rompent, et que toutes les Lois qui ne sont pas des Lois de Nature deviennent néant et simples Formules.

Mais quittons ces considérations quelque peu abstraites, et que l'Histoire note cette réalité concrète que présentent les rues de Paris, le lundi 25 février 1793. Bien avant le jour, ce matin-là, les rues sont bruyantes et irritées. Des pétitions, il y en a eu assez ; la Convention a souvent été sollicitée. Hier encore est venue une Députation de Blanchisseuses, avec Pétition, se plaignant qu'on ne pût obtenir même du savon ; sans parler du pain et des accompagnements du pain. La plainte des femmes, autour de la Salle du Manège, s'entendait douloureuse : « *Du pain et du savon.* »⁶¹¹

Et maintenant, dès six heures, ce lundi matin, on aperçoit les Queues des Boulangers, extraordinairement allongées, s'agitant avec colère. Le Boulanger n'est plus seul : deux Commissaires de Section l'aident ; et à grand-peine ils administrent la distribution quotidienne des miches. Doux de parole, assidus, dans la première lueur des chandelles, sont Boulanger et Commissaires ; pourtant le pâle et froid lever du soleil de février découvre une scène peu prometteuse. Des Patriotes femelles indignées, partiellement pourvues de pain, se ruent maintenant vers les boutiques, déclarant qu'elles auront des denrées coloniales. Des denrées coloniales, elles en auront assez : des tonneaux de sucre roulent dans la rue ; des Citoyennes patriotes le pèsent au juste tarif de onze sous la livre ; pareillement des caisses de café, de savon, voire de cannelle et de clous de girofle, avec de l'eau-de-vie et d'autres formes d'alcool — à un juste tarif, que certaines ne paient pas ; tandis que l'Épicier au visage blême se tord silencieusement les mains ! Quel secours ? Les Citoyennes distributrices ont le geste et la parole violents, leurs longs cheveux d'Euménides pendant hors de toute boucle ; à leur ceinture même on voit des pistolets : quelques-unes, dit-on, ont de la barbe — Patriotes mâles en jupon et bonnet de nuit. Ainsi, rue des Lombards, rue des Cinq-Diamants, rue des Poulies, dans la plupart des rues de Paris, cela fermente tout le long du jour ; aucune Municipalité, aucun Maire Pache, bien qu'il fût récemment Ministre de la Guerre, n'envoie contre elles la force militaire, ni rien autre que de l'éloquence persuasive, avant sept heures du soir, ou plus tard.

Il y a cinq semaines, le lundi 21 janvier, nous avons vu Paris, décapitant son Roi, demeurer silencieux comme une Cité d'Enchantement pétrifiée ; et maintenant, ce lundi-ci, il fait tant de bruit pour vendre du sucre ! Les Villes, surtout les Villes en Révolution, sont sujettes à ces alternances ; les cours secrets de l'affaire et de l'existence civiques fermentant et fleurissant ainsi, en

Phénomène concret offert à l'œil. Mais de ce Phénomène, lorsque l'existence secrète devient publique et fleurit dans la rue, la cause-et-l'effet philosophiques ne sont pas si faciles à découvrir. Quel peut être, par exemple, le sens philosophique exact — ou les sens — de cette vente de sucre ? Ces choses devenues visibles rue des Poulies et par tout Paris, d'où viennent-elles, demandons-nous ; et où vont-elles ? —

Que Pitt y ait la main, et l'or de Pitt : voilà ce qui peut sembler clair à tous les Patriotes raisonnables. Mais alors, par quels agents de Pitt ? Varlet, Apôtre de la Liberté, a été revu récemment, avec sa pique et son bonnet rouge. Le Député Marat publie dans son journal, ce jour même, des plaintes sur la cruelle disette et les souffrances du peuple, jusqu'à paraître entrer en colère : « Si vos Droits de l'Homme étaient autre chose qu'un morceau de papier écrit, le pillage de quelques boutiques et un accapareur ou deux pendus au linteau de leur porte mettraient fin à de telles choses. »⁶¹² Ne sont-ce pas là, disent les Girondins, des indications grosses de sens ? Pitt a soudoyé les Anarchistes ; Marat est l'agent de Pitt : de là cette vente de sucre. Pour la Société-Mère, au contraire, il est clair que la disette est factice ; œuvre des Girondins et autres semblables ; bande d'hommes vendus en partie à Pitt, vendus tout entiers à leurs ambitions et à leurs pédanteries au cœur dur ; qui ne veulent pas fixer le prix des grains, mais bavardent pédantesquement de liberté du commerce ; souhaitant affamer Paris jusqu'à la violence et le brouiller avec les Départements : de là cette vente de sucre.

Et, hélas, si à ces deux notabilités — un Phénomène et de telles Théories d'un Phénomène — nous ajoutons cette troisième notabilité : que la Nation française croit depuis plusieurs années à la possibilité, bien plus, à la certitude et à la proche venue d'un Millénium universel, ou règne de *Liberté, Égalité, Fraternité*, où l'homme serait le frère de l'homme, et où douleur et péché prendraient la fuite ? Pas de pain à manger, pas de savon pour se laver ; et le règne de la Félicité parfaite prêt à arriver, dû depuis toujours que la Bastille est tombée ! Comme nos cœurs brûlaient en nous à cette Fête des Piques, lorsque le frère se jeta sur la poitrine du frère et que, dans un jubilé solaire, Vingt-cinq Millions éclatèrent en musique et fumée de canon ! Lumineuse était alors notre Espérance, comme le soleil ; rouge de colère est maintenant devenue notre Espérance, comme un feu dévorant. Mais, ô Cieus, quel enchantement, quel tour de main diabolique produit cet effet : que la Félicité parfaite, toujours à portée de bras, n'ait jamais pu être saisie, et qu'on ne trouve à sa place que Controverse et Disette ? Cette bande de traîtres après cette autre bande ! Tremblez, ô traîtres ; redoutez un Peuple qui se dit

patient, endurant depuis longtemps, mais qui ne peut toujours se résigner à se faire ainsi voler dans sa poche — un Millénium !

Oui, Lecteur, voici un miracle. De ce rebut putrescent de Scepticisme, de Sensualisme, de Sentimentalisme, de Machiavélisme creux, une Foi a véritablement surgi ; flamboyante dans le cœur d'un Peuple. Un Peuple entier, s'éveillant pour ainsi dire à la conscience dans une profonde Misère, croit qu'un Ciel fraternel sur la Terre est à sa portée. Les bras tendus de désir, il lutte pour embrasser l'Indicible ; il ne peut l'embrasser, pour certaines causes. — Rarement trouvons-nous qu'on puisse dire d'un Peuple entier qu'il possède quelque Foi, sauf dans les choses qu'il peut manger et manier. Toutes les fois qu'il acquiert une Foi, son histoire devient émouvante, digne d'être notée. Depuis le temps où l'Europe d'acier se secoua tout entière à la parole de Pierre l'Ermite et se rua vers le Sépulcre où Dieu avait reposé, il n'y avait eu aucune impulsion universelle de Foi qu'on pût noter. Depuis que le Protestantisme s'était tu, qu'aucune voix de Luther, qu'aucun tambour de Ziska ne proclamait plus que la Vérité de Dieu n'était pas le Mensonge du Diable ; et que le dernier des Caméroniens — Renwick était son nom ; honneur au nom du brave ! — était tombé sous les balles, sur la Colline du Château d'Édimbourg, il n'y avait eu parmi les Nations aucune impulsion partielle de Foi. Jusqu'à maintenant : voici qu'une fois encore cette Nation française croit ! Là, disons-nous, dans cette étonnante Foi qui est la sienne, réside le miracle. C'est sans doute une Foi de l'espèce la plus prodigieuse, même parmi les Fois ; et elle s'incarnera en prodiges. Elle est l'âme de ce prodige mondial nommé Révolution française, que le monde regarde encore en frissonnant.

Mais, pour le reste, que nul homme ne demande à l'Histoire d'expliquer par cause-et-effet comment l'affaire se poursuivit désormais. Cette bataille de la Montagne et de la Gironde, et ce qui la suit, est la bataille des Fanatismes et des Miracles ; impropre à la cause-et-l'effet. Son bruit, pour l'esprit, ressemble à un tumulte de voix en délire ; à force d'écouter et d'étudier, on en recueille peu d'articulé : seulement le tumulte de la bataille, les cris de triomphe, les hurlements du désespoir. La Montagne n'a laissé aucun Mémoires ; les Girondins ont laissé des Mémoires, qui trop souvent ne sont guère autre chose que de longues Interjections : Malheur à moi, et Maudits soyez-vous. Aussitôt que l'Histoire saura tracer philosophiquement l'incendie d'un Brûlot enflammé, elle pourra tenter cette autre tâche. Ici gisait la couche de bitume, là celle de soufre ; ainsi courait la veine de poudre, de salpêtre, de térébenthine et de graisse immonde :

cela, si elle est assez curieuse, l'Histoire pourrait en partie le savoir. Mais comment ces choses agissent et réagissent sous les ponts, une couche de feu jouant dans l'autre, par sa nature et par l'art de l'homme, lorsque toutes les mains couraient furieuses et que les flammes fouettaient haut au-dessus des haubans et du grand mât : que l'Histoire ne tente pas de le dire.

Le Brûlot est la vieille France, la vieille Forme française de Vie ; son équipage, une Génération d'hommes. Sauvages sont leurs cris et leurs rages, là, comme d'esprits tourmentés dans cette flamme. Mais, en somme, ne sont-ils pas partis, ô Lecteur ? Leur Brûlot et eux, qui effrayaient le monde, ont vogué au loin ; ses flammes et ses tonnerres ont disparu, tout à fait disparu, dans l'Abîme du Temps. Une chose donc, l'Histoire la fera : elle les plaindra tous ; car le sort fut dur pour tous. L'Incorruptible vert-de-mer lui-même ne sera pas sans quelque pitié, quelque amour humain, bien qu'il y faille un effort. Et maintenant, une fois cela profondément acquis, le reste deviendra plus facile. Sous l'œil d'une égale pitié fraternelle, d'innombrables déformations se dissipent ; exagérations et exécutions tombent d'elles-mêmes. Debout avec mélancolie sur la rive sûre, nous regarderons et verrons ce qui nous intéresse, ce qui nous est adapté.

Chapitre II — Culottique et sansculottique

La Gironde et la Montagne sont maintenant en querelle ouverte ; leur rage mutuelle, dit Toulangeon, devient une rage « pâle ». Chose curieuse, lamentable : tous ces hommes ont le mot République sur les lèvres ; dans le cœur de chacun brûle le désir passionné de quelque chose qu'il nomme République ; et pourtant voyez leur querelle à mort ! Ainsi toutefois les hommes sont-ils faits. Créatures qui vivent dans la confusion ; qui, une fois jetées ensemble, peuvent aisément tomber dans cette confusion des confusions qu'est la querelle, simplement parce que leurs confusions diffèrent entre elles ; plus encore parce qu'elles semblent différer ! Les paroles des hommes expriment pauvrement leur pensée ; bien plus, leur pensée elle-même exprime pauvrement le Mystère intérieur sans nom, d'où pensée et action prennent naissance. Nul homme ne peut s'expliquer, ni se faire expliquer ; les hommes ne se voient pas les uns les autres, mais seulement des fantômes déformés qu'ils appellent les uns les autres ; qu'ils haïssent et contre lesquels ils partent en bataille : car toute bataille, a-t-on bien dit, est un malentendu.

Mais, à vrai dire, cette comparaison du Brûlot — de nos pauvres frères français, eux-mêmes si enflammés, travaillant encore dans un élément de feu — n'était pas sans signification. Considère-la bien : il s'y trouve une ombre de vérité. Car un homme, une fois lancé tête baissée dans le Republicanisme ou tout autre Transcendantalisme, combattant et fanatisant au milieu d'une Nation de ses semblables, se trouve comme enveloppé d'une atmosphère ambiante de Transcendantalisme et de Délire : son moi individuel se perd dans quelque chose qui n'est pas lui, qui lui est étranger, quoique inséparable de lui. Étrange pensée : le manteau de l'homme paraît encore contenir le même homme ; et pourtant l'homme n'est plus là, sa volonté n'est plus là ; ni la source de ce qu'il fera ou imaginera. À la place de l'homme et de sa volonté se trouve un morceau de Fanatisme et de Fatalisme incarné sous sa forme. Lui, l'infortuné Fanatisme incarné, poursuit sa route ; nul homme ne peut l'aider, lui-même moins que tout autre. Situation tragique et merveilleuse, que le langage humain, peu accoutumé à traiter de telles choses, puisqu'il fut façonné pour les usages de la vie commune, s'efforce d'ombrer par des figures. L'élément ambiant du feu matériel n'est pas plus sauvage que celui du Fanatisme ; ni, parce qu'il est visible à l'œil, plus réel. La volonté éclate involontaire ; emportée ; le mouvement des libres esprits

humains devient une tornade furieuse de fatalisme, aveugle comme les vents ; et Montagne et Gironde, lorsqu'elles reviennent à elles, demeurent également stupéfaites de voir où elle les a lancées et laissées tomber. Jusqu'à cette hauteur de miracle les hommes peuvent-ils agir sur les hommes ; le Conscient et l'Inconscient mêlés de façon insondable dans cette Vie insondable qui est la nôtre ; la Nécessité infinie environnant le Libre Arbitre !

Les armes des Girondins sont la Philosophie politique, la Respectabilité et l'Éloquence. Éloquence — ou appelons-la rhétorique — véritablement d'un ordre supérieur : Vergniaud, par exemple, arrondit une période avec autant de douceur qu'aucun homme de cette génération. Les armes de la Montagne sont celles de la simple nature : Audace et Impétuosité, capables de devenir Férocité ; armes d'hommes entiers dans leur détermination, dans leur conviction ; bien plus, d'hommes qui, pour certains, étant Septembriseurs, doivent vaincre ou périr. Le terrain disputé est la Popularité : mais on peut chercher la Popularité soit auprès des amis de la Liberté et de l'Ordre, soit auprès des amis de la Liberté pure et simple ; la chercher auprès des deux est malheureusement devenu impossible. Auprès des premiers, et généralement auprès des Autorités des Départements, auprès de ceux qui lisent les Débats parlementaires, qui sont de la Respectabilité et d'une nature argentée, amie de la paix, les Girondins l'emportent. Auprès du Patriote extrême, au contraire, auprès des millions indigents, surtout auprès de la Population parisienne qui lit moins qu'elle n'entend et ne voit, les Girondins la perdent entièrement, et c'est la Montagne qui l'emporte.

L'Égoïsme, ni la petitesse d'esprit, ne manquent d'aucun côté. Assurément pas du côté girondin, où l'instinct de conservation, trop visiblement déployé par les circonstances, fait presque triste figure ; où certaine finesse, allant même jusqu'à l'esquive et au faux-semblant, se montre de temps à autre. Ce sont des hommes habiles à l'escrime d'Avocat. On les a appelés les Jésuites de la Révolution ;⁶¹³ mais le nom est trop dur. Il faut reconnaître aussi que cette rude Montagne vociférante possède quelque sens de ce que signifie la Révolution ; sens dont ces éloquents Girondins sont totalement dépourvus. La Révolution fut-elle faite, et combattue contre le monde, pendant ces quatre années épuisantes, afin qu'une Formule prît corps ; afin que la Société devînt méthodique, démontrable par la logique ; et que l'ancienne Noblesse, avec ses prétentions, disparût ? Ou ne devait-elle pas apporter aussi quelque lueur, quelque soulagement, aux Vingt-cinq Millions qui demeuraient assis dans les

ténèbres, chargés d'un lourd fardeau, jusqu'à ce qu'ils se levassent, piques à la main ? Au moins, et au plus bas, penserait-on, devrait-elle leur apporter une part de pain pour vivre. Il y a dans la Montagne, ça et là ; chez Marat l'Ami du Peuple ; chez l'Incorruptible vert-de-mer lui-même, quoique si maigre et si formulaire par ailleurs, une connaissance venue du cœur de ce dernier fait — connaissance sans laquelle toute autre connaissance ici n'est rien, et la plus choisie des éloquences judiciaires n'est qu'airain sonore et cymbale retentissante. Très froid, au contraire, très protecteur, très inconsistent est le ton des Girondins envers « nos frères plus pauvres » — ces frères dont on entend si souvent parler sous le nom collectif de « masses », comme s'ils n'étaient pas des personnes, mais des monceaux de matière combustible et explosive, destinés à faire sauter des Bastilles ! En vérité, un Révolutionnaire de cette espèce n'est-il pas un Solécisme ? Désavoué par la Nature et par l'Art ; ne méritant que d'être effacé et de disparaître ! Assurément, pour nos frères plus pauvres de Paris, tout ce patronage girondin sonne comme mort et meurtre : s'il est bien parlé et irréfutable en logique, il n'en est que plus faux, plus haïssable dans le fait.

Sans doute, en plaçant pour la Popularité parmi nos frères plus pauvres de Paris, le Girondin joue-t-il une partie difficile. S'il gagne l'oreille des Respectables au loin, c'est en insistant sur Septembre et autres choses de cette sorte ; c'est aux dépens de ce Paris où il habite et péroré. Difficile de pérorer devant un tel Auditoire ! D'où surgit la question : ne pourrions-nous pas sortir de ce Paris ? Deux fois ou davantage, pareille tentative est faite. Sinon nous-mêmes, pense Guadet, du moins nos *Suppléants* pourraient le faire. Chaque Député a son Suppléant, ou Remplaçant, qui prendra sa place au besoin : ne pourraient-ils pas s'assembler, par exemple à Bourges, paisible Ville épiscopale dans le paisible Berry, à quarante bonnes lieues ? En ce cas, quel profit la Sansculotterie parisienne aurait-elle à nous insulter ; nos *Suppléants* siégeant tranquillement à Bourges, vers lesquels nous pourrions courir ? Bien plus, pense Guadet, les Assemblées électorales primaires pourraient être convoquées de nouveau, et l'on obtiendrait une Nouvelle Convention, munie de nouveaux ordres du Peuple souverain ; et Lyon, Bordeaux, Rouen, Marseille, encore Villes provinciales, seraient fort heureuses de nous accueillir à leur tour, de devenir des sortes de Villes capitales, et d'enseigner la raison à ces Parisiens.

Projets aimables, qui tous échouent ! Décrétés aujourd'hui dans la chaleur de la logique éloquente, ils sont rapportés demain sous la clameur et sous l'effet de considérations passionnées plus vastes.⁶¹⁴ Voulez-vous donc, ô Girondins, nous

morceler en Républiques séparées, comme les Suisses, comme vos Américains ; afin qu'il n'y ait plus de Métropole, plus de Nation française indivisible ? Votre Garde départementale semblait indiquer cette voie ! République fédérale ? *Fédéraliste* ? Hommes et Tricoteuses répètent *Fédéraliste*, avec ou sans grand sens de Dictionnaire ; mais continuent de le répéter, comme il arrive en pareil cas, jusqu'à ce que sa signification devienne presque magique, propre à désigner tout mystère d'Iniquité ; et *Fédéraliste* est devenu un mot d'Exorcisme, un *Apage-Satanas*. Mais considère encore quel « empoisonnement de l'opinion publique » dans les Départements, par ces Journaux de Brissot, Gorsas, Caritat-Condorcet ! Et puis quel contre-empoisonnement, d'une qualité plus féroce encore, par le *Père Duchesne* d'Hébert, le plus brutal Journal jamais publié sur Terre ; par le *Rougiff* de Guffroy ; par les « feuilles incendiaires de Marat » ! Plus d'une fois, sur plainte déposée et fermentation croissante, on décrète qu'un homme ne peut être tout ensemble Législateur et Rédacteur ; qu'il devra choisir entre l'une et l'autre fonction.⁶¹⁵ Mais cela aussi, qui pouvait certes aider peu, est rapporté ou éludé ; demeure principalement un vœu pieux.

Cependant, comme triste fruit d'une telle lutte, voyez, ô Représentants nationaux, comment, entre les amis de la Loi et les amis de la Liberté, partout ne sont nées que chaleurs et jalousies ; mettant toute la République en fièvre ! Département, Ville provinciale se dressent contre Métropole ; Riche contre Pauvre ; Culottique contre Sansculottique ; homme contre homme. Des Villes du Midi viennent des Adresses d'un caractère presque accusateur ; car Paris souffre depuis longtemps de la calomnie des Journaux. Bordeaux demande avec emphase un règne de Loi et de Respectabilité, entendez le Girondisme. Avec emphase Marseille demande la même chose. Bien plus, de Marseille arrivent deux Adresses : l'une girondine ; l'autre jacobine-sansculottique. Le bouillant Rebecqui, malade de ce travail de Convention, a cédé la place à son Suppléant et est rentré chez lui ; où, avec de tels heurts, il y a aussi de quoi tomber malade.

Lyon, ville de Capitalistes et d'Aristocrates, est dans un état pire encore ; presque en révolte. Chalier, le Conseiller municipal jacobin, en est arrivé, trop littéralement, aux poignards tirés avec Nièvre-Chol, le Maire *Modératin* ; l'un de vos Maires modérés, peut-être Aristocrate, Royaliste ou *Fédéraliste* ! Chalier, qui fit pèlerinage à Paris « pour contempler Marat et la Montagne », s'est véritablement enflammé à leur urne sacrée : car, le 6 février dernier, l'Histoire ou la Rumeur l'a vu haranguer ses Jacobins lyonnais d'une manière tout à fait transcendante, un poignard nu dans la main ; recommandant, dit-on, les pures

méthodes de Septembre, la patience étant épuisée ; et proposant que les Frères jacobins, sur-le-champ, fissent eux-mêmes fonctionner la Guillotine ! On le voit encore dans les Gravures : monté sur une table ; un pied avancé, le corps tordu ; visage chauve, rude, au front fuyant, furieux, de l'espèce canine, les yeux jaillissant de leurs orbites ; dans sa puissante main droite le poignard brandi — ou le pistolet d'arçon, selon d'autres ; d'autres faces de chiens s'allumant sous lui : homme qui ne finira probablement pas bien ! Toutefois, la Guillotine ne fut pas montée sur-le-champ ce jour-là, « sur le Pont Saint-Clair » ni ailleurs ; elle continua réellement de rouiller dans son grenier.⁶¹⁶ Nièvre-Chol, avec les militaires, alla çà et là, roulant du canon de la manière la plus confuse ; et les « neuf cents prisonniers » ne subirent aucun mal. Lyon est devenue si démente, avec son canon roulant ! Il faut y envoyer immédiatement des Commissaires de la Convention : si même ils peuvent l'apaiser et maintenir la Guillotine dans son grenier.

Considère enfin si, sur tous ces heurts insensés des Villes du Midi et de la France en général, une classe de Crypto-Royalistes traîtres ne regarde pas et ne veille pas, prête à frapper à la bonne saison ! Il n'y a ni pain ni savon : voyez les femmes patriotes vendre le sucre au juste prix de vingt-deux sous la livre ! Citoyens Représentants, il serait véritablement bon que vos querelles prissent fin et que commençât le règne de la Félicité parfaite.

Chapitre III — L'aigreur monte

Dans l'ensemble, on ne peut dire que les Girondins se manquent à eux-mêmes, pour autant que la bonne volonté puisse suffire. Ils piquent assidûment les endroits douloureux de la Montagne ; par principe, et aussi par jésuitisme.

Outre Septembre, dont on ne peut plus tirer grand-chose sinon de la fermentation, nous distinguons deux points sensibles où la Montagne souffre souvent : Marat et Orléans Égalité. Le sordide Marat, pour son propre compte et pour celui de la Montagne, est assailli à tout moment ; montré à la France comme un sordide Prodiges sanguinaire, excitant au pillage des boutiques : que la Montagne en ait le crédit ! La Montagne murmure, mal à l'aise : ce « *Maximum du Patriotisme* », comment le reconnaître ou le désavouer ? Quant à Marat personnellement, avec son idée fixe, il demeure invulnérable à de telles choses ; bien plus, l'Ami du Peuple monte très visiblement en importance, à mesure que monte son Peuple ami. Plus de hurlements lorsqu'il vient parler ; plutôt, ça et là, des applaudissements, assistance qui engendre la confiance. Le jour où les Girondins proposèrent de le « *décréter d'accusation* », comme ils disent, pour ce Paragraphe de février sur « un accapareur ou deux pendus au linteau de leur porte », Marat propose de les « *décréter fous* » ; et, descendant les marches de la Tribune, on l'entend articuler ces exclamations peu sénatoriales : « *Les cochons, les imbéciles !* » Souvent il croasse un sarcasme rude, possédant réellement une langue âpre et râpeuse, avec un fonds très profond de mépris pour les beaux dehors ; et une ou deux fois il rit même, bien plus, « *éclate de rire* », devant les gentilleses et les airs superflus de ces « hommes d'État » girondins, avec leurs pédanteries, leurs vraisemblances, leurs pusillanimités : « Depuis deux ans, dit-il, vous geignez sur des attaques, des complots, des dangers venant de Paris ; et vous n'avez pas une égratignure à montrer. »⁶¹⁷ — Danton le rabroue rudement de temps à autre : *Maximum du Patriotisme* qu'on ne peut ni reconnaître ni désavouer !

Mais le second point douloureux de la Montagne est cet anomal Monseigneur Égalité, Prince d'Orléans. Voyez ces hommes, dit la Gironde, avec parmi eux un ancien Prince Bourbon : ce sont les créatures de la Faction d'Orléans ; ils veulent faire Philippe Roi ; à peine un Roi est-il guillotiné qu'ils en placent un autre à sa place ! Les Girondins ont proposé — Buzot le proposa depuis longtemps, par principe et aussi par jésuitisme — que toute la race des

Bourbons fût conduite hors du sol de France, ce Prince Égalité fermant la marche. Motions qui pouvaient produire quelque effet sur le public ; et dont la Montagne, mal à l'aise, ne savait que faire.

Et le pauvre Orléans Égalité lui-même — car on commence à prendre en pitié jusqu'à lui — que fait-il de ces motions ? Désavoué de tous les partis, rejeté, sottement ballotté de-ci de-là, vers quel recoin de la Nature peut-il maintenant dériver avec avantage ? Il ne lui reste aucune espérance praticable ; une espérance impraticable, dans de pâles lueurs douteuses, peut encore lui venir, déroutante, non consolante ni illuminante, du côté de Dumouriez : et si, à défaut du vieilli Orléans Égalité, le jeune et intact Chartres Égalité s'élevait jusqu'à devenir une sorte de Roi ? Abrité, si c'est un abri, dans les fentes de la Montagne, le pauvre Égalité attendra : un refuge dans le Jacobinisme, un dans Dumouriez et la Contre-Révolution ; n'y a-t-il pas deux chances ? Toutefois son visage, dit Madame de Genlis, est devenu sombre ; triste à voir. Sillery aussi, le mari de Genlis, qui voltige autour de la Montagne sans se poser sur elle, va mal. Madame de Genlis est venue à Raincy, d'Angleterre et de Bury Saint-Edmunds, en ces jours, appelée par Égalité avec sa jeune élève, Mademoiselle Égalité, afin que Mademoiselle ne fût pas comptée parmi les Émigrés et durement traitée. Mais l'affaire se révèle embrouillée : Genlis et son élève découvrent qu'elles doivent se retirer aux Pays-Bas ; attendre une semaine ou deux sur les Frontières, jusqu'à ce que Monseigneur, avec l'aide jacobine, ait débrouillé l'écheveau. « Le lendemain matin, dit Madame de Genlis, Monseigneur, plus sombre que jamais, me donna le bras pour me conduire à la voiture. J'étais profondément troublée ; Mademoiselle éclata en sanglots ; son Père était pâle et tremblant. Lorsque je fus assise, il resta immobile à la portière, les yeux fixés sur moi ; son regard douloureux et mélancolique semblait implorer la pitié. "Adieu, Madame", dit-il. Le son altéré de sa voix me vainquit entièrement ; incapable de prononcer un mot, je lui tendis la main ; il la serra fortement ; puis, se retournant et s'avancant vivement vers les postillons, il leur fit signe, et nous partîmes. »⁶¹⁸

Les Pacificateurs ne manquent pas non plus ; nous en nommerons pareillement deux : l'un solidement posé sur la cime de la Montagne, l'autre n'ayant encore atterri nulle part — Danton et Barrère. L'ingénieux Barrère, ancien Constituant et Rédacteur venu des pentes des Pyrénées, est, à sa manière, l'un des hommes les plus utiles de cette Convention. La Vérité peut se trouver des deux côtés, de l'un ou de l'autre, ou d'aucun : mes amis, il faut donner et prendre ; pour le reste, succès au parti vainqueur ! Telle est la devise de Barrère.

Ingénieux, presque cordial ; rapide à voir, souple, gracieux ; homme qui prospérera. À peine Bélial, dans le Pandémonium assemblé, fut-il plus plausible à l'oreille et à l'œil. Homme indispensable : dans le grand Art du Vernis, on peut dire qu'il cherche son égal. Une explosion a-t-elle éclaté, comme il en éclate tant ; confusion, laideur dont aucune langue ne peut parler, qu'aucun œil ne peut regarder ? Donnez-la à Barrère ; Barrère en sera le Rapporteur de Comité ; vous la verrez se transmuter en régularité, en la beauté même, en l'amélioration dont on avait besoin. Sans un homme de cette sorte, demandons-nous, comment cette Convention s'en tirerait-elle ? Ne l'appellez pas, comme le fait l'exagérateur Mercier, « le plus grand menteur de France » : on pourrait soutenir qu'il n'y a pas assez de vérité en lui pour fabriquer un véritable mensonge. Appelez-le, avec Burke, l'Anacréon de la Guillotine, et un homme utile à cette Convention.

L'autre Pacificateur que nous nommons est Danton. Paix, ô paix entre nous ! s'écrie assez souvent Danton : ne sommes-nous pas seuls contre le monde, petite bande de frères ? Le large Danton est aimé de toute la Montagne ; mais on le croit trop facile de tempérament, défectueux en soupçon. Il s'est placé entre Dumouriez et plus d'un blâme, soucieux de ne pas exaspérer notre unique Général ; dans le tumulte aigu, la forte voix de Danton retentit pour l'union et l'apaisement. Il y a des rencontres, des dîners avec les Girondins : il est si pressamment nécessaire qu'il y ait union. Mais les Girondins sont hautains et respectables ; ce Titan Danton n'est pas un homme de Formules, et l'ombre de Septembre repose sur lui. « Vos Girondins n'ont pas confiance en moi » : telle est la réponse qu'obtient de lui le conciliant Meillan ; à tous les arguments, à toutes les prières que ce conciliant Meillan peut apporter, la réponse répétée est : « *Ils n'ont point de confiance.* »⁶¹⁹ — Le tumulte deviendra toujours plus aigu ; la rage devient pâle.

En vérité, quelle douleur au cœur d'un Girondin que cette première probabilité flétrissante : qu'après tout la méprisable, antiphilosophique, anarchique Montagne puisse triompher ! Brutaux Septembriseurs, un Tallien du cinquième étage, « un Robespierre sans une idée dans la tête », comme dit Condorcet, « ni un sentiment dans le cœur » ; et pourtant nous, la fleur de la France, ne pouvons leur résister ; voyez, le sceptre nous quitte ; il nous quitte et passe à eux ! Éloquence, Philosophisme, Respectabilité ne servent de rien : « contre la Stupidité, les dieux eux-mêmes combattent en vain —

Mit der Dummheit kämpfen Götter selbst vergebens ! »

Aigus sont les gémissements de Louvet ; sa mince existence tout entière acidifiée en rage et en perspicacité surnaturelle du soupçon. Irrité est le jeune Barbaroux ; irrité et dédaigneux. Silencieuse, comme une Reine portant l'aspic sur son sein, siège la femme de Roland ; les Comptes de Roland ne sont toujours pas vérifiés, son nom est devenu un proverbe. Telle est la fortune de la guerre, surtout de la révolution. Le grand gouffre du Tophet et du Dix Août s'est ouvert à la magie de votre voix éloquente ; et voici maintenant qu'il ne veut pas se refermer à votre voix ! Chose dangereuse qu'une telle magie. Le Famulus du Magicien s'empara du Livre interdit et appela un goblin. « Plaît-il ? Quelle est votre volonté ? » dit le Goblin. Le Famulus, quelque peu frappé, lui ordonna d'aller chercher de l'eau : le rapide goblin l'apporta, un seau dans chaque main ; mais voici qu'il ne cessait pas d'en apporter ! Désespéré, le Famulus lui crie d'arrêter, le frappe, le coupe en deux ; voici deux porteurs d'eau gobelins qui s'activent, et la maison va être emportée par des Déluges de Deucalion.

Chapitre IV — La Patrie en danger

Ou plutôt disons ceci : cette guerre sénatoriale aurait pu durer longtemps ; Parti tirant et étranglant Parti, ils auraient pu se supprimer et s'étouffer l'un l'autre, selon la méthode parlementaire ordinaire et non sanglante, à une condition : que la France eût pu, pendant tout ce temps, continuer au moins d'exister. Mais ce Peuple souverain possède une faculté digestive et ne peut se passer de pain. Nous sommes aussi en guerre, et il nous faut la victoire ; en guerre contre l'Europe, contre le Destin et la Famine : et voici qu'au printemps de l'année toute victoire nous abandonne.

Dumouriez avait poussé ses avant-postes jusqu'à Aix-la-Chapelle, et conçu le plus beau plan pour fondre sur la Hollande, par stratagème, bateaux à fond plat et rapide intrépidité ; plan où il avait jusque-là prospéré, mais où malheureusement il ne pouvait prospérer davantage. Aix-la-Chapelle est perdue ; Maestricht ne se rendra pas à la seule fumée et au seul bruit : il faut remettre à l'eau les bateaux plats et retourner par le chemin d'où l'on est venu. Fermeté maintenant, ô hommes d'une rapide intrépidité ; retraite ferme, à la manière des Parthes ! Hélas, était-ce la faute du Général Miranda ; celle du Ministre de la Guerre ; ou celle de Dumouriez lui-même et de la Fortune ? Il suffit : il n'y a d'autre ressource que la retraite — heureux si ce n'est pas même la fuite ; car déjà des cohortes frappées de terreur et des traînards s'écoulent sans attendre l'ordre ; torrent désastreux, jusqu'à dix mille hommes, sans halte avant d'avoir revu la France.⁶²⁰ Bien pis : Dumouriez lui-même ne se tourne-t-il pas secrètement vers la trahison ? Très aigu est le ton dont il écrit à nos Comités. Les Commissaires et les Pillards jacobins ont causé des maux incalculables ; Hassenfratz n'envoie ni cartouches ni vêtements ; les souliers que nous possédons ont trompeusement « des semelles de bois et de carton ». En bref, rien ne va. Danton et Lacroix, lorsqu'ils étaient Commissaires, voulurent absolument joindre la Belgique à la France — Belgique dont Dumouriez aurait pu faire pour son secret usage le plus joli petit Duché ! De toutes ces choses le Général est irrité, et il nous écrit sur un ton tranchant. Qui sait ce que médite ce petit Général ardent ? Dumouriez Duc de Belgique ou de Brabant ; et, disons, Égalité le Jeune Roi de France : ce serait la fin de notre Révolution ! — Le Comité de Défense regarde et secoue la tête : qui, sauf Danton, défectueux en soupçon, pourrait encore lutter pour espérer ?

Et le Général Custine recule du Pays du Rhin ; Mayence conquise sera reconquise, les Prussiens se rassemblant pour la bombarder de boulets et d'obus. Mayence peut résister, le Commissaire Merlin de Thionville « faisant des sorties à la tête des assiégés » ; résister jusqu'à la mort, mais pas au-delà. Quel triste revers pour Mayence ! Le brave Forster, le brave Lux y avaient planté des Arbres de la Liberté, au milieu d'une musique de *Ça-ira*, dans la neige boueuse de l'hiver dernier ; fondé des Sociétés jacobines ; obtenu l'incorporation du Territoire à la France. Ils sont venus ici à Paris comme Députés ou Délégués et reçoivent leurs dix-huit francs par jour ; mais voyez, avant même que l'Arbre de la Liberté ait pu se couvrir convenablement de feuilles, Mayence devient un cratère explosif, vomissant le feu et revomi par le feu !

Aucun de ces deux hommes ne reverra Mayence ; ils ne sont venus ici que pour mourir. Forster a fait le tour du Globe ; il a vu Cook périr sous les massues d'Owhyhee ; mais rien encore de ce qu'il a vu ou souffert ne ressemble à ce Paris. La Pauvreté l'escorte : du pays il ne peut rien venir, sinon des nouvelles de Job ; les dix-huit francs quotidiens que nous « touchons » difficilement ici comme Député ou Délégué sont en assignats de papier et perdent rapidement leur valeur. Pauvreté, désappointement, inaction, opprobre ; le brave cœur se brisant lentement ! Tel est le lot de Forster. Pour le reste, la Demoiselle Théroigne vous sourit dans les Soirées ; « beau visage brun encadré de boucles », d'un tempérament exalté ; et elle trouve moyen de garder sa voiture. Le Prussien Trenck, pauvre Baron souterrain, jargonise et cliquette d'une manière peu musicale. Le visage de Thomas Paine est rouge et pustuleux, « mais les yeux extraordinairement brillants ». Des Députés de la Convention vous invitent à dîner : très courtois ; et « nous jouons tous à colin-maillard ».⁶²¹ « C'est l'Explosion et la Nouvelle-créeation d'un Monde, dit Forster ; et les acteurs en sont de si petits, si pauvres objets, bourdonnant autour de vous comme une poignée de mouches. » —

Il y a pareillement guerre avec l'Espagne. L'Espagne avancera par les gorges des Pyrénées, bruisant de bannières bourbonniennes, tintant d'artillerie et de menace. Et l'Angleterre a revêtu l'habit rouge ; elle marche avec Son Altesse Royale d'York — que certains parlèrent autrefois d'inviter à devenir notre Roi. Humeur changée maintenant ; et toujours plus changeante, jusqu'à ce que rien ne marche sur cette Terre de plus haïssable qu'un habitant de cette Île tyrannique ; jusqu'à ce que Pitt soit déclaré et décrété, avec fermentation, « *l'Ennemi du genre humain* » ; et, chose très singulière, que vous ordonniez qu'aucun Soldat

de la Liberté ne fasse quartier à un Anglais. Ordre auquel toutefois le Soldat de la Liberté n'obéit que partiellement. Nous ne ferons donc pas de Prisonniers, disent les Soldats de la Liberté ; tous ceux que nous prendrons seront des « Déserteurs ». ⁶²² C'est un ordre frénétique, accompagné d'inconvénients. Car assurément, si vous ne faites pas quartier, le résultat évident est qu'on ne vous en fera pas ; et l'affaire deviendra aussi large qu'elle était longue. — Notre « levée de Trois Cent Mille hommes », force décrétée pour cette année, aura vraisemblablement assez de travail sous la main.

Tant d'ennemis s'avancent ; pénétrant par les gorges des Montagnes, gouvernant sur la mer salée ; vers tous les points de notre territoire ; faisant sonner contre nous leurs chaînes. Bien plus, le pire de tout : il existe un ennemi à l'intérieur même de notre territoire. Dans les premiers jours de mars, les Sacs de la Poste de Nantes n'arrivent pas ; à leur place n'arrivent que Conjecture, Appréhension, vent de Rumeur chargé de présages. Le plus funeste se révèle vrai ! Ces Peuples fanatiques de la Vendée ne veulent plus se tenir soumis : leur feu d'insurrection, jusque-là dispersé avec difficulté, s'embrase de nouveau après la Mort du Roi, en vaste conflagration ; non plus émeute, mais guerre civile. Vos Cathelineau, vos Stofflet, vos Charette sont d'autres hommes qu'on ne pensait : voyez comme leurs Paysans, en simple bure et en gros drap, avec leurs armes grossières, leur grossier arrangement, leur frénésie gaélique fanatique et leur sauvage cri de bataille Dieu et le Roi, fondent sur nous comme un noir tourbillon et soufflent dans la panique et le sauve-qui-peut les Nationaux les mieux disciplinés que nous puissions leur opposer ! Champ après champ leur appartient ; on ne voit pas où cela finira. Le Commandant Santerre peut y être envoyé ; mais sans effet : il aurait aussi bien fait de rentrer brasser de la bière.

Il est devenu péremptoirement nécessaire qu'une Convention nationale cesse de discuter et commence d'agir. Que l'un de vos partis cède à l'autre, et vite. Il ne s'agit pas ici d'une perspective théorique, mais de la certitude proche de la ruine ; il faut pourvoir au jour même qui passe sur nous.

C'était le vendredi 8 mars lorsque cette Poste de Job venue de Dumouriez, précédée et escortée d'une foule si dense d'autres Postes de Job, atteignit la Convention nationale. Bien vides sont la plupart des visages. Peu importera que nos Septembriseurs soient punis ou impunis, si Pitt et Cobourg arrivent avec un châtimement unique pour nous tous ; s'il n'y a plus, entre Paris même et les Tyrans, qu'un douteux Dumouriez et des armées en retraite lâchement débordante et bruyante ! — Danton le Titan se lève à cette heure, comme toujours à l'heure du

besoin. Grande est sa voix, répercutée par les voûtes : Citoyens Représentants, dans une telle crise du Destin, ne déposerons-nous pas nos discordes ? La Réputation : ô qu'est-ce que la réputation de cet homme ou de cet autre ? « *Que mon nom soit flétri, que la France soit libre !* » Il est nécessaire maintenant encore que la France se lève, dans une vengeance rapide, avec son million de mains droites, avec son cœur comme d'un seul homme. Recrutement instantané dans Paris ; que chaque Section de Paris fournisse ses milliers ; chaque section de France ! Quatre-vingt-seize Commissaires d'entre nous, deux pour chacune des Quarante-huit Sections, doivent partir sur-le-champ et dire à Paris ce que la Patrie exige d'elle. Que Quatre-vingts autres soient envoyés en toute hâte à travers la France, pour porter la croix de feu, appeler la puissance des hommes. Que les Quatre-vingts soient eux aussi sur la route avant la fin de cette séance. Qu'ils partent, et qu'ils songent à leur mission. Prompt Camp de Cinquante Mille hommes entre Paris et la Frontière du Nord ; car Paris répandra ses volontaires ! Épaule contre épaule ; un puissant et universel soulèvement, une ruée qui défie la mort ; nous rejeterons une fois encore ces Fils de la Nuit ; et la France, malgré le monde, sera libre !⁶²³ — Ainsi retentit la voix du Titan, jusque dans toutes les Maisons de Section, jusque dans tous les cœurs français. Les Sections siègent en Permanence, pour recruter et enrôler, cette nuit même. Les Commissaires de la Convention, sur leurs roues rapides, portent la croix de feu de Ville en Ville, jusqu'à ce que toute la France flambe.

Et voici donc le Drapeau de la Patrie en danger flottant à l'Hôtel de Ville, le Drapeau noir au sommet de la Cathédrale Notre-Dame ; voici Proclamation, éloquence brûlante ; Paris se ruant une fois encore pour abattre ses ennemis. Qu'en de telles circonstances Paris ne fût pas d'humeur douce, on peut le conjecturer. Rues agitées ; plus agité encore le pourtour de la Salle du Manège ! La Terrasse des Feuillants se remplit de Citoyens irrités, de Citoyennes plus irritées encore ; Varlet circule avec sa chaise portative ; des exclamations sans mesure sur les perfides *Hommes d'État* bien parlants, amis de Dumouriez, amis secrets de Pitt et de Cobourg, éclatent des cœurs et des lèvres. Combattre l'ennemi ? Oui, et même « le *glacer d'effroi* » ; mais d'abord faire punir les Traîtres domestiques ! Qui sont ceux qui, chicanant et querellant, à leur manière jésuitique la plus modérée, cherchent à enchaîner le mouvement Patriotique ? Qui divisent la France contre Paris et empoisonnent l'opinion publique dans les Départements ? Qui, lorsque nous demandons du pain et un Maximum, prix fixé, nous traitent avec des leçons sur la Liberté du commerce des grains ?

L'estomac humain peut-il se satisfaire de leçons sur la Liberté du commerce ; et devons-nous combattre les Autrichiens d'une manière modérée ou immodérée ? Cette Convention doit être épurée.

« Établissez un Tribunal rapide pour les Traîtres, un Maximum pour les Grains » : ainsi parlent avec énergie les Volontaires patriotes, tandis qu'ils défilent dans la Salle de la Convention, déjà sur l'aile vers les Frontières — pérorant dans leur veine héroïque de Cambyse ; couverts des cris des Galeries et de la Montagne ; murmurés par le Côté droit et la Plaine. Les prodiges non plus ne manquent pas : voici que, tandis qu'un Capitaine de la Section Poissonnière pérore avec véhémence sur Dumouriez, le Maximum et les Traîtres crypto-royalistes, et que sa troupe lui fait chœur en agitant sa Bannière au-dessus des têtes, l'œil d'un Député découvre, sur cette même Bannière, que ses cravates ou banderoles portent des fleurs-de-lys royales ! Le Capitaine de Section pousse un cri ; sa troupe pousse un cri, frappée d'horreur, et « foule la Bannière aux pieds » : œuvre, semble-t-il, de quelque Complotteur crypto-royaliste ? Très probablement ;⁶²⁴ — ou peut-être, au fond, seulement l'ancienne Bannière de la Section, fabriquée avant le Dix Août, lorsque de telles banderoles étaient conformes à la règle !⁶²⁵

L'Histoire, parcourant les Mémoires girondins, soucieuse de dégager leur vérité de l'hystérie, trouve que ces journées de mars, surtout ce dimanche 10 mars, y jouent un grand rôle. Complots, complots : un complot pour assassiner les Députés girondins ; Anarchistes et Royalistes secrets complotant, en concert infernal, pour cette fin ! La plus grande partie de tout cela est hystérie. Ce que nous trouvons indiscutable, c'est que Louvet et certains Girondins craignirent d'être assassinés le samedi et ne se rendirent pas à la séance du soir ; mais tinrent conseil entre eux, chacun poussant son voisin à faire quelque chose de résolu et à en finir avec ces Anarchistes. À quoi toutefois Pétion, ouvrant la fenêtre et trouvant la nuit fort mouillée, répondit seulement : « Ils ne feront rien », et « reprit tranquillement son violon », dit Louvet ;⁶²⁶ afin de s'envelopper, par un doux zinzin lydien, contre les soucis dévorants. Il est certain encore que Louvet se croyait particulièrement exposé à être tué ; que plusieurs Girondins allèrent chercher des lits au-dehors, exposés à être tués — mais ne le furent pas. Il est certain enfin qu'en vérité le Député journaliste Gorsas, empoisonneur des Départements, et son Imprimeur virent leurs maisons forcées par une cohue de Patriotes, parmi lesquels Varlet au bonnet rouge et l'Américain Fournier se dressent dans l'obscurité de la pluie et de l'émeute ; leurs femmes furent

épouvantées ; leurs presses, caractères et équipements voisins battus en ruine ; aucun Maire n'intervenant à temps ; Gorsas lui-même s'échappant, pistolet à la main, « le long du chaperon du mur de derrière ». Il est certain que le dimanche, lendemain, n'était pas jour de travail et que les rues furent plus agitées que jamais : est-ce donc un nouveau Septembre que préparent ces Anarchistes ? Finalement, aucun Septembre ne vint ; — et l'hystérie, non sans naturel, avait presque atteint son apogée.⁶²⁷

Vergniaud dénonce et déplore, en périodes doucement arrondies. La Section Bonconseil — ainsi nommée, et non plus Mauconseil comme autrefois — accomplit une chose beaucoup plus remarquable : elle demande que Vergniaud, Brissot, Guadet et autres Girondins dénonciateurs et bien parlants, au nombre de Vingt-deux, soient mis en arrestation ! La Section Bonconseil, ainsi nommée depuis le Dix Août, est vivement réprimandée comme une Section de Mauvais-conseil ;⁶²⁸ mais sa parole est prononcée et ne tombera pas à terre.

En vérité, une chose nous frappe chez ces pauvres Girondins : leur fatale brièveté de vue ; bien plus, leur fatale pauvreté de caractère, car elle en est la racine. Ils sont étrangers au Peuple qu'ils voudraient gouverner ; étrangers à la chose dans laquelle ils sont venus travailler. Formules, Philosophies, Respectabilités, ce qui a été écrit dans les Livres et admis par les Classes cultivées : ce Schéma insuffisant de l'action de la Nature est tout ce que la Nature, travaille-t-elle comme elle voudra, peut révéler à ces hommes. Ainsi pérorent-ils et spéculent-ils ; ainsi appellent-ils les Amis de la Loi lorsque la question n'est pas Loi ou Non-Loi, mais Vie ou Non-Vie. Pédants de la Révolution, sinon Jésuites de la Révolution ! Grand est leur Formalisme ; grand aussi leur Égoïsme. La France se levant pour combattre l'Autriche n'a été levée que par un Complot du Dix Mars destiné à tuer Vingt-deux d'entre eux ! Ce Prodige révolutionnaire, se déployant en stature et en articulation terrifiantes, selon ses propres lois et celles de la Nature, non selon les lois de la Formule, est devenu pour eux inintelligible, incroyable comme une impossibilité, chaos vain d'un Rêve. Une République fondée sur ce qu'ils appellent les Vertus, sur ce que nous appelons les Convenances et les Respectabilités : voilà ce qu'ils veulent, et rien autre. Toute autre République que la Nature et la Réalité enverront sera considérée comme non envoyée ; comme une sorte de Vision de Cauchemar et chose inexistante ; désavouée par les Lois de la Nature et de la Formule. Hélas ! Obscure, même pour les meilleurs yeux, est cette Réalité ; et quant à ces hommes, ils ne la regarderont pas du tout avec leurs yeux, mais seulement à travers les « lunettes à facettes » de

la Pédanterie et de la Vanité blessée, qui produisent le spectre trompeur le plus prodigieux. Chicanant et se plaignant sans cesse de Complots et d'Anarchie, ils accompliront une chose : démontrer jusqu'à l'évidence que la Réalité ne se traduit pas dans leur Formule ; qu'eux-mêmes et leur Formule sont incompatibles avec la Réalité ; et, dans sa sombre colère, la Réalité les éteindra, elle et eux ! Ce qu'un homme connaît, il le peut. Mais le commencement de la perte d'un homme est que la vision lui soit retirée ; qu'il ne voie pas la réalité, mais un faux spectre de la réalité ; et que, suivant ce spectre, il descende à pas aveugles, plus ou moins vite, vers la Ténèbre totale ; vers la Ruine, cette grande Mer des Ténèbres où toutes les faussetés, tortueuses ou directes, coulent continuellement.

Ce Dix Mars, nous pouvons le marquer comme une époque dans les destinées girondines ; tant la rage s'exaspéra, tant le malentendu s'enténébra. Beaucoup désertent les séances ; beaucoup y viennent armés.⁶²⁹ Un honorable Député, partant après déjeuner, doit désormais, outre ses Notes, vérifier si son Amorce est en ordre.

Pendant ce temps, les affaires de Dumouriez en Belgique vont toujours plus mal. Était-ce encore la faute du Général Miranda, ou celle de quelque autre, il ne fait aucun doute que la « Bataille de Neerwinden », le 18 mars, est perdue ; et que notre rapide retraite est devenue beaucoup trop rapide. Cobourg victorieux, avec ses piqueurs autrichiens, pend comme un sombre nuage sur nos derrières ; Dumouriez ne descend jamais de cheval, nuit ni jour ; engagement toutes les trois heures ; toute notre Armée défaite roulant rapidement vers l'intérieur, pleine de rage, de soupçon et de sauve-qui-peut ! Et Dumouriez lui-même, quelles peuvent être ses intentions ? Mauvaises, semble-t-il, et peu charitables ! Ses dépêches au Comité dénoncent ouvertement une Convention factieuse, pour les malheurs qu'elle a attirés sur la France et sur lui. Et ses discours — car le Général ne connaît pas la réticence ! L'Exécution du Tyran, ce Dumouriez l'appelle le Meurtre du Roi. Danton et Lacroix, volant là-bas une fois encore comme Commissaires, reviennent fort douteux ; Danton lui-même doute désormais.

Trois Missionnaires jacobins, Proly, Dubuisson, Pereyra, ont volé au-dehors, expédiés par une Société-Mère vigilante : ils demeurent muets en entendant parler le Général. La Convention, selon ce Général, se compose de trois cents scélérats et de quatre cents imbéciles : la France ne peut se passer d'un Roi. « Mais nous avons exécuté notre Roi. » — « Et que m'importe, s'écrie vivement Dumouriez, Général sans réticence, que le Roi se nomme *Ludovicus* ou *Jacobus*

? » — « Ou *Philippus* ! » réplique Proly, qui se hâte de rendre compte des progrès. Telle est l'espérance au-delà des Frontières.

Chapitre V — Le Sansculottisme équipé

Regardons toutefois le grand Sansculottisme intérieur et le Prodige révolutionnaire : remue-t-il, grandit-il ? Là, et non ailleurs, peut encore se trouver l'espérance de la France. Le Prodige révolutionnaire, à mesure que Décret après Décret sort de la Montagne comme autant de *fiat* créateurs, conformes à la nature de la Chose, se façonne rapidement, en ces jours, en stature et articulation terrifiantes, membre après membre. En mars dernier, 1792, nous avons vu toute la France couler dans une aveugle terreur, fermer les barrières des villes, faire bouillir la poix contre les Brigands ; plus heureuse, ce mois de mars-ci, parce que sa terreur voit ; parce qu'il existe une Montagne créatrice qui peut dire *fiat* ! Le Recrutement avance avec une furieuse célérité ; néanmoins nos Volontaires hésitent à partir jusqu'à ce que la Trahison soit punie au foyer ; ils ne volent pas vers les frontières, mais seulement de-ci de-là, demandant et dénonçant. La Montagne doit prononcer un nouveau *fiat*, puis de nouveaux *fiat*.

Et ne les prononce-t-elle pas ? Prenons pour premier exemple ces Comités révolutionnaires chargés d'arrêter les Personnes suspectes. Un Comité révolutionnaire de Douze Patriotes choisis siège dans chaque Commune de France ; examinant le Suspect, recherchant les armes, faisant visites domiciliaires et arrestations ; veillant généralement à ce que la République ne subisse aucun dommage. Choisis au suffrage universel, chacun dans sa Section, ils sont une sorte d'élixir du Jacobinisme : environ Quarante-quatre Mille d'entre eux, éveillés et vivants sur toute la France ! À Paris et dans toutes les Villes, toute porte de maison doit porter les noms de ses habitants lisiblement imprimés, « à une hauteur n'excédant pas cinq pieds du sol » ; tout Citoyen doit produire sa *Carte de Civisme*, signée du Président de Section ; tout homme doit être prêt à rendre compte de la foi qui est en lui. Les Personnes suspectes feraient aussi bien de quitter ce sol de Liberté ! Et pourtant le départ aussi est mauvais : tous les Émigrés sont déclarés Traîtres, leurs biens deviennent Nationaux ; ils sont « morts en Droit » — sauf qu'à notre bénéfice ils « vivront encore cinquante ans en Droit », et que tous héritages qui pourraient leur échoir durant ce temps deviendront Nationaux eux aussi ! Une vitalité furieuse du Jacobinisme, avec Quarante-quatre Mille centres d'activité, circule dans toutes les fibres de la France.

Très remarquable aussi est le *Tribunal extraordinaire*,⁶³⁰ décrété par la Montagne ; quelques Girondins s'y opposant, car assurément pareille Cour contredit toute Formule ; d'autres Girondins y consentant, bien plus, y coopérant, car ne haïssons-nous pas tous les Traîtres, ô peuple de Paris ? Le Tribunal du Dix-Sept de l'automne dernier fut rapide ; celui-ci le sera davantage. Cinq Juges ; un Jury permanent, nommé dans Paris et les Environs, afin qu'il n'y ait aucun délai à le former : ils ne sont soumis à aucun Appel ; à presque aucune Forme de Loi, mais doivent « se convaincre » par toutes les voies les plus promptes ; et, pour garantie, sont tenus de « voter à haute voix », à haute voix, devant un Public parisien. Tel est le *Tribunal extraordinaire*, qui, dans quelques mois, entrant dans la plus vive action, recevra le titre de *Tribunal révolutionnaire* ; comme en vérité il se l'est donné dès le premier jour. Avec un Herman ou un Dumas pour Président des Juges, avec un Fouquier-Tinville pour Accusateur public, et un Jury composé d'hommes tels que le Citoyen Leroy, qui s'est surnommé Dix-Août — « Leroy Dix-Août » — il deviendra l'étonnement du monde. Ici le Sansculottisme s'est façonné une Épée de Tranchant : arme magique, trempée dans les eaux infernales du Styx ; devant son fil toute armure, toute défense de force ou de ruse sera molle ; elle fauchera les Vies et les Portes d'airain ; et son simple mouvement répandra la terreur dans les âmes humaines.

Mais, parlant d'un Sansculottisme amorphe qui prend forme, ne devons-nous pas avant toute chose spécifier comment l'Amorphe se donne une Tête ? Sans métaphore, ce Gouvernement révolutionnaire demeure jusqu'ici dans un état fort anarchique. Il existe un Conseil exécutif de Six Ministres ; mais ceux-ci, surtout depuis la retraite de Roland, savent à peine s'ils sont Ministres ou non. Les Comités de la Convention siègent suprêmes au-dessus d'eux ; mais chaque Comité est aussi suprême que les autres : Comité des Vingt-et-Un, de Défense, de Sûreté générale ; simultanés ou successifs, pour des objets déterminés. La Convention seule est toute-puissante — surtout si la Commune marche avec elle ; mais elle est trop nombreuse pour être un corps administratif. C'est pourquoi, dans cette condition périlleuse et rapidement tourbillonnante de la République, avant la fin de mars, nous obtenons notre petit *Comité de Salut public*,⁶³¹ établi, dirait-on, pour des affaires diverses et accidentelles exigeant célérité ; destiné, comme il se révèle, à une sorte de surveillance universelle et de subordination universelle. Ces nouveaux hommes de Comité doivent faire rapport chaque semaine, mais délibérer en secret. Ils sont Neuf, tous fermes Patriotes, Danton parmi eux ; renouvelables chaque mois — et pourquoi ne pas les réélire s'ils

réussissent ? La fleur de l'affaire est qu'ils ne sont que neuf ; qu'ils siègent en secret. Chose insignifiante d'apparence, au commencement, que ce Comité ; mais il porte en lui un principe de croissance ! Favorisé par la fortune, par l'énergie jacobine intérieure, il réduira tous les Comités et la Convention elle-même à une obéissance muette, les Six Ministres à Six Clercs assidus ; et fera sa volonté sur la Terre et sous le Ciel, pendant une saison. « *Comité de Salut public* » dont le monde pousse encore des cris et frissonne.

Si nous appelons ce *Tribunal révolutionnaire* une Épée dont le Sansculottisme s'est pourvu, appelons alors la « Loi du Maximum » une Besace de Vivres, ou Havresac, où, tant bien que mal, pourra se trouver quelque ration de pain. Il est vrai que l'Économie politique, le libre commerce girondin et toute loi de l'offre et de la demande sont par là jetés sens dessus dessous : mais quel secours ? Le Patriotisme doit vivre ; la « cupidité des fermiers » semble n'avoir aucune entraille. C'est pourquoi cette Loi du Maximum, qui fixe le prix le plus élevé des grains, est arrachée au prix d'efforts infinis ;⁶³² et elle s'étendra graduellement en Maximum pour toutes les espèces de comestibles et de marchandises, avec les bousculades et les renversements qu'on peut imaginer ! Car maintenant, si par exemple le fermier refuse de vendre ? Le fermier sera forcé de vendre. Un Compte exact du grain qu'il possède devra être remis aux Autorités constituées : qu'il prenne garde à n'en déclarer pas trop, car alors ses rentes, impôts et contributions augmenteront proportionnellement ; qu'il prenne garde à n'en déclarer pas trop peu, car, à une date fixée ou avant elle, supposons en avril, moins d'un tiers de la quantité déclarée devra rester dans ses granges, plus des deux tiers devront avoir été battus et vendus. On peut le dénoncer et lever des peines.

Par ce renversement inextricable de toutes les relations Commerciales, le Sansculottisme gardera la vie, puisqu'il ne le peut autrement. Dans l'ensemble, comme le dit un jour Camille Desmoulins, « pendant que les Sansculottes combattent, il faut que les Messieurs paient ». Viennent donc les *Impôts progressifs*, Taxes ascendantes, qui dévorent avec une voracité rapidement croissante le « revenu superflu » des hommes : au-delà de cinquante livres par an, vous n'êtes plus exempt ; montant dans les centaines, vous saignez librement ; dans les milliers et dizaines de milliers, vous saignez à flots. Viennent aussi les Réquisitions ; vient « l'*Emprunt forcé d'un Milliard* », quelque Cinquante Millions sterling, que ceux qui ont doivent naturellement prêter. Chose assez sans exemple : ce pays n'est plus un pays pour les Riches, mais un pays pour les

Pauvres ! Et puis, si l'on fuit, à quoi cela sert-il ? Mort en Droit ; bien plus, maintenu vivant encore cinquante ans pour leur maudit bénéfice ! Ainsi donc cela va ; sens-dessus-dessous, *ça-ira* ; et avec cela se poursuit l'interminable vente des Biens nationaux d'Émigrés, et Cambon possède une intarissable corne d'abondance d'Assignats. Le Commerce et la Finance du Sansculottisme ; et comment, avec Maximum et Queues de Boulangers, avec Cupidité, Faim, Dénonciation et Papier-monnaie, il mena sa vie galvanique, commença et finit : voilà le plus intéressant de tous les Chapitres de l'Économie politique — qui reste encore à écrire.

Toutes ces choses ne sont-elles pas nettement contraires à la Formule ? Ô Amis girondins, ce n'est pas une République des Vertus que nous obtenons ; mais seulement une République des Forces, vertueuses et autres !

Chapitre VI — Le Traître

Mais Dumouriez, avec son Armée fugitive, avec son Roi *Ludovicus* ou son Roi *Philippus* ? Là est la crise ; là pend la question : Prodige révolutionnaire, ou Contre-Révolution ? — Un vaste cri couvre toute cette région du Nord-Est. Des Soldats pleins de rage, de soupçon et de terreur affluent de-ci de-là ; Dumouriez aux mille conseils, jamais descendu de cheval, ne connaît maintenant aucun conseil qui ne soit pire que l'absence de conseil : celui, notamment, de se joindre à Cobourg ; de marcher sur Paris, d'éteindre le Jacobinisme et, avec quelque nouveau Roi *Ludovicus* ou Roi *Philippus*, de rétablir la Constitution de 1791 !⁶³³

La Sagesse quitte-t-elle Dumouriez ; le héraut de la Fortune le quitte-t-il ? Aucun Principe, aucune foi politique ou autre, au-delà d'une certaine foi de salle d'officiers et de l'honneur militaire, ne se trouvait en lui pour l'abandonner. Quoi qu'il en soit, ses quartiers dans le Bourg de Saint-Amand ; son quartier général au Village de Saint-Amand-des-Boues, à peu de distance, sont devenus un Bedlam. Des Représentants nationaux, des Missionnaires jacobins chevauchent et courent. Des « trois Villes », Lille, Valenciennes, voire Condé, que Dumouriez voulait saisir pour lui-même, aucune ne peut être saisie : votre Capitaine est admis, mais la Porte de la Ville se referme sur lui, puis la Porte de la Prison ; et « ses hommes errent sur les remparts ». Des Courriers galopent hors d'haleine ; des hommes attendent, ou paraissent attendre, pour assassiner ou être assassinés ; des Bataillons presque frénétiques de soupçon et d'incertitude, au cri de *Vive la République* et de *Sauve-qui-peut*, se ruent en tous sens ; — Ruine et Désespoir sous la forme de Cobourg retranché tout près.

Madame de Genlis et sa belle Princesse d'Orléans trouvent ce Bourg de Saint-Amand peu propre à les recevoir ; la protection de Dumouriez est devenue pire que rien. La tenace Genlis, l'une des femmes les plus tenaces ; femme, dirait-on, à neuf vies, que rien n'abat : elle fait ses malles, prête à fuir d'une manière privée. Sa Princesse bien-aimée, elle la laissera ici, auprès de son frère le Prince Chartres Égalité. Dans le froid gris du matin d'avril, nous la trouvons donc installée dans sa voiture de louage, dans la rue de Saint-Amand ; les postillons sont sur le point de faire claquer leurs fouets, lorsque voici le jeune Frère princier qui accourt en luttant, appelant avec précipitation, portant la Princesse dans ses bras ! Il a saisi à la hâte la pauvre jeune dame dans sa chemise de nuit même ; rien de ses biens n'est sauvé, sauf la montre prise sous l'oreiller. Dans un désespoir fraternel, il la jette

au milieu des cartons, dans la chaise de Genlis, dans les bras de Genlis : ne l'abandonnez pas, au nom de la Miséricorde et du Ciel ! Scène aiguë, mais brève : les postillons font claquer le fouet et partent. Ah, vers où ? Par des chemins de traverse et des passages de montagnes rompus ; cherchant leur route à la lanterne après la nuit tombée ; à travers périls, Autrichiens de Cobourg et Nationaux français soupçonneux ; finalement jusqu'en Suisse, sauves quoique presque sans argent.⁶³⁴ Le brave jeune Égalité a devant lui un Demain des plus sauvages ; mais désormais lui seul à le traverser.

Car, en vérité, là-bas dans ce Village nommé des Boues, Saint-Amand-des-Boues, les choses vont plus mal encore. Vers quatre heures de l'après-midi, le mardi 2 avril 1793, deux Courriers arrivent au galop comme s'il y allait de leur vie : Mon Général ! Quatre Représentants nationaux, le Ministre de la Guerre à leur tête, viennent ici en poste de Valenciennes ; ils sont tout proches — avec quelles intentions, on peut le deviner ! Tandis que les Courriers parlent encore, le Ministre de la Guerre et les Représentants nationaux, le vieux Camus l'Archiviste comme principal orateur, arrivent. Mon Général a à peine le temps de faire sortir le Régiment de Hussards de Berchigny, afin qu'il prenne rang et attende à proximité en cas d'accident. Entre donc le Ministre de la Guerre Beurnonville, avec une embrassade d'amitié, car c'est un ancien ami ; entrent l'Archiviste Camus et les trois autres à sa suite.

Ils produisent des Papiers, invitent le Général à paraître à la barre de la Convention, simplement pour donner une explication ou deux. Le Général trouve cela peu convenable, pour ne pas dire impossible, et estime que « le service en souffrirait ». Vient alors le raisonnement ; la voix du vieil Archiviste s'élève. Inutile de raisonner à haute voix avec ce Dumouriez ; il répond par de simples irrévérences irritées. Ainsi, au milieu d'officiers d'état-major empanachés, d'aspect fort sombre, dans le péril et l'incertitude, ces pauvres Messagers nationaux débattent et consultent, sortent et rentrent, pendant quelque deux heures : sans effet. Sur quoi l'Archiviste Camus, devenant tout à fait sonore, proclame, au nom de la Convention nationale, car il en a le pouvoir, que le Général Dumouriez est arrêté : « Obéirez-vous au Mandat national, Général ? » — « Pas dans ce moment-ci », répond le Général, lui aussi à haute voix ; puis, jetant un regard de l'autre côté, il prononce certains vocables inconnus d'une manière impérative, apparemment un mot de commandement allemand.⁶³⁵ Les Hussards saisissent les Quatre Représentants nationaux et Beurnonville, Ministre de la Guerre ; les emportent hors de l'appartement, hors du Village, au-

delà des lignes jusqu'à Cobourg, dans deux chaises cette nuit même — otages, prisonniers, destinés à languir longtemps à Maestricht et dans des forteresses autrichiennes !⁶³⁶ *Jacta est alea.*

Cette nuit, Dumouriez imprime sa « Proclamation » ; cette nuit et le lendemain, l'Armée de Dumouriez, dans toute cette obscurité visible et cette rage de demi-désespoir, méditera sur ce que fait le Général, sur ce qu'elle-même fera. Jugez si ce mercredi fut d'une nature alcyonienne pour qui que ce soit ! Mais, le jeudi matin, nous apercevons Dumouriez avec une petite escorte, Chartres Égalité et quelques officiers d'état-major, cheminant à l'amble sur la Route de Condé : peut-être vont-ils à Condé et tentent-ils de persuader la Garnison ; en tout cas ils vont à une entrevue avec Cobourg, qui attend dans les bois par rendez-vous, de ce côté. Près du Village de Doumet, trois Bataillons nationaux, ensemble d'hommes toujours pleins de Jacobinisme, passent devant nous, marchant assez rapidement ; apparemment par erreur, sur une route que nous n'avions pas ordonnée. Le Général descend de cheval, entre dans une chaumière un peu à l'écart de la route ; il leur donnera l'ordre exact par écrit. Écoutez ! Quel grondement étrange entend-on ; quels aboiements, quels grands cris de « Traîtres ! », d'« Arrêtez ! » ? Les Bataillons nationaux ont fait volte-face, ils tirent ! Monte, Dumouriez, et bondis pour ta vie ! Dumouriez et son État-major enfoncent profondément les éperons ; franchissent les fossés, gagnent les champs, qui se révèlent des marais ; pataugent et plongent pour leur vie, sifflés par les malédictions et le plomb. Enfoncés jusqu'au milieu, avec ou sans chevaux, plusieurs serviteurs tués, ils échappent à la portée des coups et gagnent les quartiers du Général Mack l'Autrichien. Bien plus, ils reviennent le lendemain à Saint-Amand et au fidèle étranger Berchigny ; mais à quoi bon ? Toute l'Artillerie s'est révoltée et s'en va tintant vers Valenciennes ; tous se sont révoltés, se révoltent. À l'exception du seul Berchigny étranger, réduit à quelque pauvre quinze cents hommes, personne ne suivra Dumouriez contre la France et la République indivisible : la carrière de Dumouriez est finie.⁶³⁷

Tel instinct de Francité et de Sansculottisme habite ces hommes : ils ne suivront ni Dumouriez ni Lafayette, ni aucun mortel, pour une telle mission. Le cri peut être *Sauve-qui-peut*, mais il sera aussi *Vive la République* ! De nouveaux Représentants nationaux arrivent ; nouveau Général Dampierre, bientôt tué au combat ; nouveau Général Custine. Les Armées agitées reculent jusqu'à quelque Camp de Famars ; font tête à Cobourg comme elles peuvent.

Et ainsi Dumouriez est dans les quartiers autrichiens ; son drame achevé de cette assez triste manière. Homme des plus souples et nerveux ; l'un des Suisses du Ciel qui ne demandaient que du travail. Cinquante années de labeur et de valeur inaperçus ; une année de labeur et de valeur, non inaperçus, mais vus de tous les pays et de tous les siècles ; puis trente autres années encore inaperçues, à écrire des Mémoires, toucher une Pension anglaise, combiner et projeter sans résultat : adieu, ô Suisse du Ciel, digne d'avoir été quelque chose d'autre !

Son État-major prend différentes routes. Le brave jeune Égalité atteint la Suisse et la Chaumière de Genlis ; un solide bâton de houx à la main, un solide cœur dans le corps : sa Principauté est maintenant réduite à cela. Égalité le Père était assis à jouer au whist, dans son Palais Égalité à Paris, le 6 de ce même mois d'avril, lorsqu'un exempt entra : le Citoyen Égalité est demandé au Comité de la Convention !⁶³⁸ Interrogatoire exigeant Arrestation ; finalement exigeant Emprisonnement, transfert à Marseille et au Château d'If ! Le domaine d'Orléans s'est englouti dans les eaux noires ; le Palais Égalité, qui fut Palais-Royal, paraît destiné à devenir Palais-National.

Chapitre VII — En lutte

Notre République peut bien être, par Décret de papier, « Une et Indivisible » ; à quoi cela sert-il tant que ces choses existent ? *Fédéralistes* au Sénat, renégats dans l'Armée, traîtres partout ! La France, toute en recrutement désespéré depuis le Dix Mars, ne vole pas vers la frontière, mais seulement de-ci de-là. Cette défection du méprisant et diplomatique Dumouriez retombe lourdement sur les *Hommes d'État* bien parlants et haut-reniflants qu'il fréquentait ; elle forme une seconde époque dans leurs destinées.

Ou peut-être, plus strictement, devrions-nous dire que la seconde époque girondine, peu remarquée alors, commença le jour où, à propos de cette défection, les Girondins rompirent avec Danton. C'était le premier avril ; Dumouriez n'avait pas encore plongé à travers les marais jusqu'à Cobourg, mais il était évident qu'il se disposait à le faire, et nos Commissaires étaient partis pour l'arrêter. Que trouve bon de faire le Girondin Lasource, sinon se lever et, d'une manière jésuitique, questionner et insinuer fort longuement si le principal complice de Dumouriez n'avait pas probablement été — Danton ? La Gironde sourit d'un assentiment sardonique ; la Montagne retient son souffle. La figure de Danton, dit Levasseur, tandis que se poursuivait ce discours, était remarquable. Il se tenait droit, une sorte de convulsion intérieure luttant pour demeurer immobile ; son œil lançant de temps à autre un éclair plus sauvage, sa lèvre se retroussant en mépris titanique.⁶³⁹ Lasource, à la façon bien parlante d'un procureur, continue : voici telle probabilité pour son esprit, et en voici telle autre ; probabilités qui pèsent douloureusement sur lui, qui jettent sur le Patriotisme de Danton une ombre douloureuse ; ombre douloureuse que lui, Lasource, espère que Danton ne trouvera pas impossible de dissiper.

« Les scélérats ! » s'écrie Danton en se dressant, la main droite fermée, lorsque Lasource a fini ; et il descend de la Montagne comme un torrent de lave, sa réponse toute prête. Les probabilités de Lasource s'envolent comme une poussière vaine ; mais elles laissent derrière elles un résultat. « Vous aviez raison, amis de la Montagne, commence Danton, et j'avais tort : aucune paix n'est possible avec ces hommes. Que ce soit donc la guerre ! Ils ne sauveront pas la République avec nous ; elle sera sauvée sans eux, sauvée malgré eux. » Véritable explosion d'éloquence parlementaire rude, qui vaut encore d'être lue dans le vieux Moniteur ! À coups de paroles de feu, le Titan rude et exaspéré fend et

frappe ces Girondins ; à chaque coup la Montagne heureuse fait chœur, Marat, tel un bis musical, répétant la dernière phrase.⁶⁴⁰ Les probabilités de Lasource ont disparu ; mais le gage de bataille de Danton demeure à terre.

Une troisième époque, ou scène du Drame girondin — ou plutôt seulement l'achèvement de cette seconde époque — nous la comptons du jour où la patience du vertueux Pétion finit par déborder ; et où les Girondins, pour ainsi dire, relevèrent ce gage de bataille de Danton et décrétèrent Marat d'accusation. C'était le 11 du même mois d'avril, lors d'une fermentation de celles qui s'élevaient si souvent ; le Président s'était couvert, le pur Bedlam régnant désormais ; Montagne et Gironde se ruaient l'une sur l'autre, mains droites fermées et même pistolets dedans ; lorsque voici que le Girondin Duperret tira une épée ! Un cri d'horreur s'éleva, éteignant aussitôt toute autre fermentation, à la vue de l'acier clair et meurtrier ; sur quoi Duperret le remit dans le cuir — confessant qu'il l'avait réellement tiré, poussé par une sorte de « *sainte fureur* » et par les pistolets braqués sur lui ; mais que, s'il avait parricidement égratigné avec elle l'épiderme le plus extérieur de la Représentation nationale, il portait lui aussi des pistolets et se serait fait sauter la cervelle sur-le-champ.⁶⁴¹

Dans une telle posture des affaires, le vertueux Pétion se leva donc le lendemain matin pour déplorer ces fermentations, cette Anarchie sans fin envahissant le Sanctuaire législatif lui-même ; et ici, grondé et hurlé par la Montagne, sa patience, longtemps éprouvée, comme nous disons, déborda. Il parla avec véhémence, sur un ton aigu, l'écume aux lèvres ; « d'où, dit Marat, je conclus qu'il avait la rage », la rage ou folie canine. La rage frappe les autres de rage : ainsi s'élève une nouvelle demande, l'écume aux lèvres, pour que les Anarchistes soient éteints ; spécialement pour que Marat soit mis en Accusation. Envoyer un Représentant au *Tribunal révolutionnaire* ? Violenter l'inviolabilité d'un Représentant ? Prenez garde, ô Amis ! Ce pauvre Marat possède assez de fautes ; mais contre la Liberté ou l'Égalité, quelle faute ? Il les a aimées et combattues, non sagement mais trop bien. Dans les cachots et les caves, dans la pauvreté qui pince, sous l'anathème des hommes ; c'est ainsi, dans ce combat, qu'il est devenu si crasseux, si chassieux ; c'est ainsi que sa tête est devenue une tête de Stylite ! Lui, vous le jetez à votre Épée de Tranchant, tandis que Cobourg et Pitt avancent sur nous en crachant le feu ?

La Montagne est bruyante, la Gironde bruyante et sourde ; toutes les lèvres écument. Par une « Séance permanente de vingt-quatre heures », par vote nominal et effort de dernière poussée, la Gironde l'emporte : Marat est envoyé

devant le *Tribunal révolutionnaire* pour répondre de ce Paragraphe de février sur les Accapareurs au linteau des portes, avec d'autres offenses ; et, après quelque hésitation, il obéit.⁶⁴²

Ainsi le gage de bataille de Danton est relevé : il y a, comme il l'avait dit, « *guerre sans trêve ni composition* ». Fermez-vous donc maintenant l'un sur l'autre, Formule et Réalité, dans une étreinte de mort, et lutez jusqu'au bout ; vous ne pouvez vivre tous deux, mais un seul !

Chapitre VIII — Lutte à mort

Cela prouve quelle force, ne fût-elle que d'inertie, réside dans les Formules établies, quelle faiblesse dans les Réalités naissantes ; et illustre plusieurs choses, que cette lutte à mort ait duré encore quelque six semaines ou davantage. L'affaire nationale, la discussion de l'Acte constitutionnel — car notre Constitution doit décidément être prête — se poursuit avec elle. Nous changeons même de Localité : le 10 mai, nous passons de l'ancienne Salle du Manège à notre nouvelle Salle, dans le Palais autrefois d'un Roi, maintenant de la République, des Tuileries. Espérance et compassion, vacillant contre désespoir et rage, luttent encore dans les esprits humains.

C'est une lutte à mort des plus sombres et confuses, celle de ces six semaines. Frénésie formaliste contre frénésie réaliste ; Patriotisme, Égoïsme, Orgueil, Colère, Vanité, Espérance et Désespoir, tous élevés au diapason frénétique. Frénésie rencontre Frénésie, comme de noirs tourbillons qui se heurtent ; aucune ne comprend l'autre ; la plus faible, un jour, comprendra qu'elle est véritablement balayée ! Le Girondisme est fort comme Formule établie et Respectabilité : jusqu'à Soixante-douze Départements, ou disons les Têtes respectables des Départements, ne se déclarent-ils pas pour nous ? Le Calvados, qui aime son Buzot, se lèvera même en révolte, ainsi l'insinuent les Adresses ; Marseille, berceau du Patriotisme, se lèvera ; Bordeaux se lèvera, et le Département de la Gironde comme un seul homme ; en un mot, qui ne se lèvera pas, si notre Représentation nationale est insultée, si un cheveu de la tête d'un Député est touché ! La Montagne, de son côté, est forte comme Réalité et Audace. À la Réalité de la Montagne, toutes les choses qui font avancer ne sont-elles pas possibles ? Un nouveau Dix Août, s'il le faut ; bien plus, un nouveau Deux Septembre ! —

Mais, le mercredi après-midi 24 avril, an 1793, quel tumulte de féroce jubilé est-ce là ? C'est Marat revenant du *Tribunal révolutionnaire* ! Une semaine ou davantage de péril mortel ; et maintenant acquittement triomphal : le *Tribunal révolutionnaire* ne trouve aucune accusation contre cet homme. Ainsi l'œil de l'Histoire voit le Patriotisme, qui avait ruminé toute la semaine des choses indicibles, éclater en grand jubilé, embrasser son Marat ; le soulever dans un fauteuil de triomphe, le porter sur les épaules à travers les rues. Sur les épaules est l'Ami du Peuple offensé, couronné d'une guirlande de chêne ; au milieu de la

mer ondoyante de bonnets rouges, de vestes carmagnoles, de bonnets de grenadiers et de coiffes populaires de femmes ; grondant au loin comme une mer ! L'Ami du Peuple offensé a atteint ici son point culminant ; lui aussi frappe les étoiles de sa tête sublime.

Mais le Lecteur peut juger de quel visage le Président Lasource, l'homme des « probabilités douloureuses », qui préside cette Salle de Convention, pouvait accueillir cette marée de jubilé lorsqu'elle y parvint, avec le Décrété d'Accusation flottant à sa cime ! Un Sapeur national, orateur de la circonstance, dit que le Peuple connaît son Ami et aime sa vie comme la sienne ; « quiconque veut la tête de Marat devra prendre d'abord celle du Sapeur ». ⁶⁴³ Lasource répond par quelque vague marmonnement douloureux — auquel, dit Levasseur, on ne pouvait s'empêcher de rire sous cape. ⁶⁴⁴ Des Sections patriotes, des Volontaires pas encore partis pour les Frontières, viennent demander « l'épuration des traîtres de votre propre sein » ; l'expulsion, voire le procès et la condamnation, de Vingt-deux factieux.

Néanmoins la Gironde a obtenu sa Commission des Douze ; Commission spécialement chargée d'enquêter sur ces troubles du Sanctuaire législatif : que le Sansculottisme dise ce qu'il voudra, la Loi triomphera. L'ancien Constituant Rabaut Saint-Étienne préside cette Commission : « c'est la dernière planche sur laquelle une République naufragée puisse peut-être encore se sauver ». Rabaut et les siens siègent donc, attentifs ; examinant des témoins ; lançant des arrestations ; regardant au-dehors sur une mer vague et sombre de troubles — matrice de la Formule, ou peut-être son tombeau ! N'entre pas dans cette mer, ô Lecteur ! Là sont désolation obscure et confusion ; femmes enragées et hommes enragés. Les Sections viennent demander les Vingt-deux ; car le nombre d'abord donné par la Section Bonconseil tient toujours, même si les noms varient. D'autres Sections, de l'espèce plus riche, viennent dénoncer pareille demande ; bien plus, la même Section demandera aujourd'hui et dénoncera demain, selon que siègent les plus riches ou les plus pauvres. C'est pourquoi les Girondins décrètent que toutes les Sections fermeront « à dix heures du soir », avant que le peuple travailleur n'arrive : Décret qui demeure sans effet. Et chaque nuit la Mère du Patriotisme gémit d'une voix lugubre ; lugubre, mais l'œil s'allumant ! Fournier l'Américain est occupé, ainsi que les deux Banquiers Frey et Varlet Apôtre de la Liberté ; on entend la voix de taureau du Marquis de Saint-Huruge. Des femmes aiguës vocifèrent dans toutes les Galeries, celles de la Convention et les autres. Bien plus, un « Comité central » de toutes les Quarante-huit Sections

se dresse, énorme et douteux ; siégeant dans l'ombre à l'Archevêché, envoyant des Résolutions, en recevant : Centre des Sections, en redoutable délibération sur un Nouveau Dix Août !

Une chose, nous la spécifierons pour jeter de la lumière sur beaucoup : l'aspect sous lequel, vu par les yeux de ces Douze girondins, ou même par ses propres yeux, le Patriotisme du sexe plus doux se présente. Il existe des Patriotes femelles que les Girondins appellent Mégères et comptent au nombre de huit mille ; aux cheveux de serpents, tous sortis de leurs boucles ; qui ont échangé la quenouille contre le poignard. Elles appartiennent à « la Société dite *Fraternelle* » — disons *Sorelle* — qui se réunit sous le toit des Jacobins. « Deux mille poignards », ou environ, ont été commandés — sans doute pour elles. Elles courent à Versailles pour soulever davantage de femmes ; mais les femmes de Versailles ne se lèvent pas.⁶⁴⁵

Bien plus, voyez, dans le Jardin national des Tuileries, la Demoiselle Théroigne elle-même devenue comme une Diane aux boucles brunes — si cela était possible — attaquée par ses propres chiens, ou chiennes ! La Demoiselle, qui conserve sa voiture, est assurément pour la Liberté, comme elle l'a pleinement montré ; mais pour la Liberté avec Respectabilité. Sur quoi ces Patriotes femelles extrêmes, aux cheveux de serpents, s'attachent à elle, la déchirent, la fustigent honteusement selon leur honteuse manière ; elles l'auraient presque jetée dans les bassins du Jardin, si du secours n'était intervenu. Secours, hélas, de peu d'effet. La tête et le système nerveux de la pauvre Demoiselle, qui n'étaient pas des plus solides, sont si déchirés et bouleversés qu'ils ne se rétabliront jamais ; mais trembleront toujours davantage jusqu'à se briser. Avant un an et un jour, nous entendons parler d'elle dans une maison de fous, en camisole, état qui devient permanent ! — Telle Figure aux boucles brunes trembla, balbutia inarticulément et gesticula, peu capable de dire l'obscur sens qu'elle portait, pendant quelque segment de ce Dix-huitième Siècle du Temps. Elle disparaît ici de la Révolution et de l'Histoire publique, pour toujours.⁶⁴⁶

Une autre chose, nous ne la spécifierons plus, mais nous supplions encore le Lecteur de l'imaginer : le règne de Fraternité et de Perfection. Imagine, disons-nous, ô Lecteur, que le Millénium luttât sur le seuil, et que pourtant on ne pût obtenir même des denrées coloniales — à cause des traîtres. Avec quelle impulsion un homme frapperait-il les traîtres en ce cas ? Ah, tu ne peux l'imaginer : tes denrées sont en sûreté dans les boutiques, et tu as peu ou pas d'espérance qu'un Millénium vienne jamais ! — Mais, en vérité, quant au

tempérament des hommes et des femmes, ce seul fait ne suffit-il pas : la hauteur où le SOUPÇON était monté ? Nous l'avons souvent appelé surnaturel, apparemment dans la langue de l'exagération ; mais écoute la froide déposition des témoins. Aucun Patriote musicien ne peut souffler un fragment de mélodie dans son Cor français, assis doucement pensif sur le toit de sa maison, sans que Mercier y reconnaisse un signal qu'un Comité conspirateur adresse à un autre. Le Délire a possédé l'Harmonie elle-même ; il se cache dans le son de la *Marseillaise* et du Ça ira.⁶⁴⁷ Louvet, qui voit aussi profondément dans une meule que personne, distingue que nous serons invités à revenir dans notre ancienne Salle du Manège par une Députation ; alors les Anarchistes massacreront Vingt-deux d'entre nous pendant que nous traverserons. C'est Pitt et Cobourg ; l'or de Pitt. — Pauvre Pitt ! Ils savent peu quel travail il a avec ses propres Amis du Peuple ; à les faire espionner, décapiter, à suspendre leurs habeas corpus et à garder bien fermés son propre Ordre social et ses coffres-forts — pour l'imaginer soulevant des foules chez ses voisins !

Mais le fait le plus étrange lié au Soupçon français, ou même humain, est peut-être celui-ci, concernant Camille Desmoulins. La tête de Camille, l'une des plus claires de France, s'est tellement saturée dans toutes ses fibres de Surnaturalisme du Soupçon que, regardant en arrière vers ce Douze Juillet 1789, lorsque les milliers se levèrent autour de lui dans le Jardin du Palais-Royal, hurlant en réponse à sa parole et prenant des cocardes, il ne trouve cela explicable que par cette hypothèse : ils étaient tous payés pour le faire, lancés par les Conspirateurs étrangers et autres. « Ce n'était pas pour rien, dit Camille avec pénétration, que cette multitude surgit autour de moi lorsque je parlai ! » Non, pas pour rien. Derrière, autour, devant, ce n'est qu'un immense Théâtre surnaturel de Marionnettes conspiratrices ; Pitt tire les fils.⁶⁴⁸ J'en viens presque à conjecturer que moi, Camille, je suis moi-même un Complot, fait de bois et de ficelles. — La force de pénétration ne pouvait aller plus loin.

Quoi qu'il en soit, l'Histoire remarque que la Commission des Douze, désormais assez éclairée sur les Complots et ayant heureusement « saisi le bout de tous les fils », comme elle dit, lance rapidement des Mandats d'Arrêt dans ces jours de mai ; et conduit les choses d'une main haute, résolue à contenir la mer des troubles. Quel grand Patriote, même Président de Section, est en sûreté ? Ils peuvent l'arrêter ; l'arracher à son lit chaud parce qu'il a procédé à des Arrestations de Section irrégulières ! Ils arrêtent Varlet Apôtre de la Liberté. Ils arrêtent le Substitut du Procureur Hébert, *Père Duchesne* ; Magistrat du Peuple

siégeant à l'Hôtel de Ville, qui, avec une haute solennité de martyr, prend congé de ses collègues ; prompt à obéir à la Loi, et solennellement résigné, disparaît en prison.

D'autant plus vite volent les Sections, demandant avec énergie qu'on le leur rende ; demandant non l'arrestation des Magistrats populaires, mais celle des Vingt-deux traîtres. Section après Section arrive en volant, défilant avec énergie, dans leur veine d'éloquence de Cambyse ; bien plus, la Commune elle-même vient, le Maire Pache à sa tête, avec une question non seulement sur Hébert et les Vingt-deux, mais avec cette vieille question sinistre renouvelée : « Pouvez-vous sauver la République, ou devons-nous le faire ? » À quoi le Président Max Isnard donne une réponse de feu : si, par un hasard fatal, dans l'un de ces tumultes qui depuis le Dix Mars reviennent sans cesse, Paris levait un doigt sacrilège contre la Représentation nationale, la France se lèverait comme un seul homme dans une vengeance jamais imaginée ; et bientôt « le voyageur demanderait de quel côté de la Seine Paris avait existé » !⁶⁴⁹ Sur quoi la Montagne ne fait que mugir plus fort, et toutes les Galeries ; Paris patriote bouillonnant autour.

Et le Girondin Valazé tient chaque nuit des conciliabules chez lui ; envoie des billets : « Venez ponctuellement et bien armés, car il y aura de l'ouvrage. » Et les femmes Mégères parcourent les rues avec des drapeaux, avec un lamentable *alléluia*.⁶⁵⁰ Et les portes de la Convention sont obstruées par des multitudes rugissantes ; les *Hommes d'État* bien parlants sont bousculés, maltraités lorsqu'ils passent ; Marat vous apostrophera dans ce péril de mort et dira : Toi aussi, tu es des leurs. Si Roland demande la permission de quitter Paris, on passe à l'ordre du jour. Quel secours ? Il faut rendre le Substitut Hébert, l'Apôtre Varlet, pour qu'ils soient couronnés de guirlandes de chêne. La Commission des Douze, dans une Convention submergée par les Sections rugissantes, est brisée ; puis le lendemain, dans une Convention de Girondins ralliés, rétablie. Sombre Chaos, ou mer des troubles, lutte à travers tous ses éléments ; se tordant et s'irritant vers quelque création.

Chapitre IX — Éteints

Ainsi donc, le vendredi 31 mai 1793, sort dans la lumière d'été l'une des scènes les plus étranges. Le Maire Pache, avec la Municipalité, arrive dans la Salle de Convention des Tuileries ; mandé parce que Paris est en fermentation visible ; et il apporte les nouvelles les plus étranges.

Comment, dans le gris de ce matin, tandis que nous siégeons en Permanence à l'Hôtel de Ville, veillant au bien commun, sont entrées, précisément comme un Dix Août, quelque Quatre-vingt-seize personnes étrangères ; lesquelles se déclarèrent en état d'Insurrection ; Commissaires plénipotentiaires des Quarante-huit Sections, sections ou membres du Peuple souverain, toutes en état d'Insurrection ; et déclarèrent encore que nous, au nom dudit Souverain insurgé, étions destitués de nos fonctions. Comment nous déposâmes alors nos écharpes et nous retirâmes dans le Salon de la Liberté voisin. Comment, un instant ou deux plus tard, nous fûmes rappelés et rétablis ; le Souverain daignant nous croire encore dignes de confiance. Moyennant quoi, ayant prêté un nouveau serment d'office, nous nous trouvons soudain Magistrats insurrectionnels, avec un Comité extérieur de Quatre-vingt-seize personnes siégeant auprès de nous ; et un Citoyen Henriot, que certains accusent de Septembrisme, est fait Généralissime de la Garde nationale ; et, depuis six heures, les tocsins sonnent et les tambours battent. — Dans ces circonstances particulières, que plairait-il à une auguste Convention nationale de nous ordonner de faire ?⁶⁵¹

Oui, là est la question ! « Brisez les Autorités insurrectionnelles », répondent certains avec véhémence. Vergniaud, du moins, veut que « les Représentants nationaux meurent tous à leur poste » ; serment prêté avec un prompt et bruyant assentiment. Mais quant à briser les Autorités insurrectionnelles — hélas, tandis que nous délibérons encore, quel son est-ce là ? Le son du Canon d'Alarme sur le Pont-Neuf, qu'il est puni de mort par la Loi de tirer sans ordre de nous !

Il tonne néanmoins ; envoyant un son à travers tous les cœurs. Les tocsins discourent leur musique sévère ; et Henriot avec sa Force armée nous a enveloppés ! Section après Section se succède tout le long du jour, demandant avec éloquence de Cambyse et cliquetis de mousquets que les traîtres, Vingt-deux ou davantage, soient punis ; que la Commission des Douze soit brisée sans retour. Le cœur de la Gironde meurt en elle ; les Soixante-douze Départements

respectables sont loin, cette Municipalité de feu est proche ! Barrère est pour une voie moyenne ; accorder quelque chose. La Commission des Douze déclare que, sans attendre d'être brisée, elle se brise elle-même et n'existe plus. Le Rapporteur Rabaut voudrait prononcer son dernier mot et celui de la Commission ; mais on le chasse à coups de mugissements. Trop heureux que les Vingt-deux soient encore laissés inviolés ! — Vergniaud, portant très loin les lois du raffinement, propose, à l'étonnement de quelques-uns, que « les Sections de Paris ont bien mérité de la patrie ». Sur quoi, à une heure avancée du soir, les méritantes Sections se retirent vers leurs domiciles respectifs. Barrère en fera rapport. De sa plume et de son cerveau affairés, il siège à l'écart ; pour lui, aucun sommeil cette nuit. Le vendredi dernier jour de mai s'est terminé de cette manière.

Les Sections ont bien mérité ; mais ne devraient-elles pas mériter mieux ? La Faction et le Girondisme sont abattus pour le moment, et consentent à être une nullité ; mais ne se relèveront-ils pas, à quelque autre moment plus favorable, plus féroces encore ; et la République ne devra-t-elle pas être sauvée malgré eux ? Ainsi raisonne le Patriotisme, toujours Permanent ; ainsi raisonne la Figure de Marat, visible dans le sombre monde des Sections, le lendemain. Jusqu'à la conviction des hommes ! — Et ainsi, vers le soir du samedi, lorsque Barrère vient à peine d'avoir tout verni durant la journée et que son Rapport part dans les sacs de la poste du soir, le tocsin éclate de nouveau ! La Générale bat ; des hommes armés prennent position place Vendôme et ailleurs pour la nuit ; approvisionnés de vivres et de liqueurs. Là, sous les étoiles d'été, ils attendront cette nuit ce qui doit être vu et fait, Henriot et l'Hôtel de Ville donnant le signal convenable.

La Convention, au son de la Générale, se hâte de revenir dans sa Salle ; mais seulement au nombre d'une Centaine ; et fait peu d'affaires, remet les affaires au lendemain. Les Girondins ne sortent pas jusque-là ; les Girondins cherchent des lits au-dehors. Le pauvre Rabaut, revenant à son poste le lendemain matin avec Louvet et quelques autres, à travers des rues toutes en fermentation, se tord les mains en s'écriant : « *Illa suprema dies !* »⁶⁵² C'est devenu dimanche 2 juin, an 1793 selon l'ancien style ; selon le nouveau, An Premier de la Liberté, de l'Égalité, de la Fraternité. Nous sommes arrivés à la dernière scène de toutes, qui termine cette histoire du Sénatoriat girondin.

Il paraît douteux qu'aucune Convention terrestre se soit jamais réunie dans des circonstances telles que cette Convention nationale aujourd'hui. Le tocsin sonne ; les Barrières sont fermées ; tout Paris regarde ou se trouve sous les armes. Jusqu'à Cent Mille hommes sous les armes, compte-t-on : Force nationale ; et les

Volontaires armés qui auraient dû voler vers les Frontières et la Vendée, mais ne l'ont pas voulu, la trahison demeurant impunie, et n'ont fait que voler de-ci de-là ! Tant d'hommes, immobiles sous les armes, entourent les Tuileries nationales et le Jardin. Il y a cavalerie, infanterie, artillerie, sapeurs barbus ; on peut voir les artilleurs, avec leurs fourneaux de campagne dans ce Jardin national, chauffant les boulets au rouge, leurs mèches allumées. Henriot empanaché chevauche au milieu d'un État-major empanaché ; tous les postes et toutes les issues sont sûrs ; les réserves s'étendent jusqu'au Bois de Boulogne ; les Patriotes les plus choisis sont les plus proches du théâtre. Notons encore une circonstance : qu'une Municipalité attentive, prodigue de fourneaux de campagne, n'a pas oublié les chariots de provisions. Aucun membre du Souverain n'a besoin maintenant de rentrer dîner ; il peut garder son rang, la nourriture abondante circulant sans qu'on la cherche. Ce Peuple ne comprend-il pas l'Insurrection ? Ô Gaulois qui n'êtes pas sans invention ! —

Qu'une Représentation nationale, « mandataires du Souverain », y réfléchisse donc. Expulsion de vos Vingt-deux et de votre Commission des Douze : nous demeurons ici jusqu'à ce que cela soit fait ! Députation après Députation, dans un langage toujours plus fort, apporte ce message. Barrère propose une voie moyenne : les Députés inculpés ne consentiraient-ils pas à se retirer volontairement ; à faire une généreuse démission et un sacrifice d'eux-mêmes pour la patrie ? Isnard, repentant de sa recherche sur la rive où Paris avait existé, se déclare prêt à démissionner. Prêt aussi est Fauchet *Te-Deum* ; le vieux Dusaulx de la Bastille, « *vieux radoteur* », comme l'appelle Marat, est plus prêt encore. Au contraire, Lanjuinais le Breton déclare qu'il existe un homme qui ne démissionnera jamais volontairement ; mais protestera jusqu'au bout tant qu'il lui restera une voix. Et il continue donc de protester, au milieu de la rage et du fracas ; Legendre criant enfin : « Lanjuinais, descends de la Tribune, ou je te jette en bas ! » Car les choses sont arrivées à l'extrémité. Bien plus, certains Montagnards zélés saisissent Lanjuinais ; mais ne peuvent le jeter en bas, car il « se cramponne à la rampe » et « ses vêtements se déchirent ». Brave Sénateur, digne de pitié ! Barbaroux non plus ne démissionnera pas ; il « a juré de mourir à son poste, et tiendra ce serment ». Sur quoi toutes les Galeries se lèvent dans une explosion, quelques-uns brandissant des armes ; et se précipitent dehors en disant : « Allons donc ; il faut sauver notre patrie ! » Telle est cette Séance du dimanche 2 juin.

Les Églises se remplissent, à travers l'Europe chrétienne, puis se vident ; mais cette Convention ne se vide pas pendant ce temps : jour de lutte hurlante, d'agonie, d'humiliation et de pans d'habits déchirés ; *illa suprema dies* ! Autour se tiennent Henriot et ses Cent Mille, abondamment rafraîchis de plateaux et de paniers ; bien plus, il « distribue cinq francs par tête » ; nous Girondins l'avons vu de nos yeux : cinq francs pour leur soutenir le cœur ! Et le délire de l'émeute armée encombre nos limites, cliquette à notre Barre ; nous sommes prisonniers dans notre propre Salle. L'Évêque Grégoire ne put sortir pour un *besoin actuel* sans quatre gendarmes pour l'accompagner ! Qu'est devenu le caractère d'un Représentant national ? Et maintenant la lumière du soleil tombe plus jaune sur les fenêtres occidentales, les cheminées projettent de plus longues ombres ; les Cent Mille rassasiés, ni leurs ombres, ne bougent ! Que résoudre ? Une motion s'élève, superflue penserait-on : que la Convention sorte en corps et constate de ses propres yeux si elle est libre ou non. Voici donc, par la Porte orientale des Tuileries, une Convention affligée qui sort ; le beau Hérault-Séchelles à sa tête, lui le chapeau sur la tête en signe de calamité publique, les autres tête nue — vers la Porte du Carrousel ; spectacle merveilleux : vers Henriot et son État-major empanaché. « Au nom de la Convention nationale, faites place ! » Henriot ne cède pas un pouce : « Je ne reçois aucun ordre avant que le Souverain, le vôtre et le mien, ait été obéi. » La Convention avance ; Henriot recule en caracolant avec son État-major d'une quinzaine de pas : « Aux armes ! Canonniers, à vos pièces ! » Il tire son puissant sabre, comme font tout l'État-major et tous les Hussards. Les Canonniers brandissent la mèche allumée ; l'Infanterie présente les armes — hélas, horizontalement, comme pour tirer ! Hérault au chapeau conduit son troupeau affligé à travers leur parc des Tuileries ; de l'autre côté du Jardin, vers la Porte opposée. Voici la Terrasse des Feuillants ; hélas, voici notre ancienne Salle du Manège ; mais à cette Porte du Pont-Tournant non plus, aucune sortie. Essayez l'autre, puis l'autre : aucune sortie ! Nous errons désolés à travers les rangs armés, qui saluent certes de *Vive la République*, mais aussi de *Mort à la Gironde*. Jamais autre spectacle, en l'An Premier de la Liberté, le soleil déclinant ne vit.

Et maintenant voici que Marat nous rencontre ; car il était demeuré en arrière dans cette Procession suppliante qui est la nôtre. Il a quelque cent Patriotes choisis à ses talons ; il nous ordonne, au nom du Souverain, de retourner à notre place et de faire ce qui nous est commandé et dû. La Convention retourne. « La Convention ne voit-elle pas, dit Couthon avec une singulière puissance de visage, qu'elle est libre ? » — rien que des amis autour d'elle ? La Convention,

débordant d'amis et de Sectionnaires armés, procède au vote comme on le lui ordonne. Beaucoup ne voteront pas et demeurent silencieux ; un ou deux protestent en paroles ; la Montagne possède une claire unanimité. Commission des Douze et Vingt-deux dénoncés, auxquels nous ajoutons les anciens Ministres Clavière et Lebrun : ceux-ci, avec quelques légères modifications improvisées — tel ou tel orateur proposant, mais Marat disposant — sont votés « en arrestation dans leurs propres maisons ». Brissot, Buzot, Vergniaud, Guadet, Louvet, Gensonné, Barbaroux, Lasource, Lanjuinais, Rabaut — Trente-deux au compte ; tous ceux que nous avons connus comme Girondins, et davantage que nous n'en avons connu. Placés « sous la sauvegarde du Peuple français », puis sous la sauvegarde de deux Gendarmes chacun, ils habiteront paisiblement leurs propres maisons, en Non-Sénateurs, jusqu'à nouvel ordre. Ici se termine la Séance du dimanche 2 juin 1793.

À dix heures, sous de douces étoiles, les Cent Mille, leur œuvre bien achevée, prennent le chemin de leurs foyers. Ce même jour, le Comité central d'Insurrection a arrêté Madame Roland et l'a emprisonnée à l'Abbaye. Roland a fui, nul ne sait où.

Ainsi tombèrent les Girondins, par Insurrection ; et s'éteignirent comme Parti : non sans un soupir de la plupart des Historiens. Ces hommes étaient des hommes de talent, de culture philosophique, de conduite décente ; non condamnables parce qu'ils étaient des Pédants et n'avaient pas de meilleures facultés ; non condamnables, mais des plus malheureux. Ils voulaient une République des Vertus, où eux-mêmes seraient à la tête ; ils ne purent obtenir qu'une République des Forces, où d'autres qu'eux étaient à la tête.

Pour le reste, Barrère en fera Rapport. La nuit s'achève par une « promenade civique aux flambeaux » :⁶⁵³ assurément le véritable règne de la Fraternité n'est plus loin ?

LIVRE QUATRIÈME — LA TERREUR

Chapitre I — Charlotte Corday

Durant les mois feuillus de juin et de juillet, plusieurs Départements français font germer tout un jeu de feuilles de papier rebelles, nommées Proclamations, Résolutions, Journaux ou Feuilles quotidiennes « de l'Union pour la résistance à l'oppression ». La ville de Caen, dans le Calvados, voit en particulier sa feuille de papier, le *Bulletin de Caen*, bourgeonner soudain, s'établir soudain comme Journal ; sous la direction de Représentants nationaux girondins !

Car, parmi les Girondins proscrits, certains sont d'une humeur plus désespérée. Les uns, tels Vergniaud, Valazé, Gensonné, « arrêtés dans leurs propres maisons », attendront avec une résignation stoïque ce que pourra être l'issue. D'autres, tels Brissot, Rabaut, prendront la fuite, se cachent ; ce qui, les Barrières de Paris s'étant rouvertes au bout d'un jour ou deux, n'est pas encore difficile. Mais il en est d'autres qui se précipiteront, avec Buzot, vers le Calvados ; ou bien loin à travers la France, vers Lyon, Toulon, Nantes et ailleurs, pour se donner ensuite rendez-vous à Caen : afin de réveiller, comme par une trompette de guerre, les Départements respectables ; et d'abattre une Faction montagnarde anarchique ; du moins de ne pas céder sans lui porter un coup. De cette dernière humeur, nous en comptons une vingtaine ou davantage, parmi les Arrêtés et les Pas-encore-arrêtés : Buzot, Barbaroux, Louvet, Guadet, Pétion, qui ont échappé à l'Arrestation dans leurs propres demeures ; Salles, Valady le Pythagoricien, Duchâtel — ce Duchâtel qui vint, enveloppé d'une couverture et coiffé d'un bonnet de nuit, voter pour la vie de Louis —, lesquels ont échappé au danger et à la probabilité de l'Arrestation. Ceux-ci, au nombre de Vingt-sept à un moment donné, logent donc ici, à « l'Intendance, ou Hôtel départemental », de la ville de Caen ; accueillis par les Personnes en Autorité ; accueillis et entretenus, car ils ne possèdent pas d'argent. Et le *Bulletin de Caen* paraît, avec les paragraphes les plus animants : comment le Département de Bordeaux, le Département de Lyon, tel Département après tel autre, se déclare ; soixante, ou disons soixante-neuf, ou soixante-douze⁶⁵⁴ Départements respectables se déclarant, ou prêts à se déclarer. Bien plus, Marseille, paraît-il, marchera d'elle-même sur Paris, s'il le faut. La Ville de Marseille a dit en effet qu'elle marcherait. Mais que, d'autre part, la Ville de Montélimar ait dit : Point de passage ; et prétende même « s'ensevelir » auparavant sous ses propres pierres et son mortier — de cela, aucune mention dans le *Bulletin de Caen*.

Tels sont les paragraphes animants que nous lisons dans ce Journal ; avec des ferveurs et d'éloquents sarcasmes : tirades contre la Montagne, de la plume ardente du Député Salles ; qui ressemblent, disent ses amis, aux *Provinciales* de Pascal. Plus substantiel : ces Girondins se sont procuré un Général en chef, un certain Wimpfen, autrefois sous Dumouriez ; également un Général en second fort douteux, Puisaye, et d'autres ; et font de leur mieux pour lever une force de guerre. Volontaires nationaux, quiconque a le cœur droit : rassemblez-vous, ô Volontaires nationaux, amis de la Liberté ; de nos Communes du Calvados, de l'Eure, de Bretagne, de loin et de près ; en avant vers Paris, et éteignez l'Anarchie ! Ainsi, à Caen, dans les premiers jours de juillet, on bat du tambour et parade, on pérore et délibère : État-major et Armée ; Conseil ; Club de Carabots, amis antijacobins de la Liberté, pour dénoncer l'atroce Marat. Avec tout cela, et l'édition des Bulletins, un Représentant national a les mains pleines.

À Caen, l'animation est extrême ; et, comme on l'espère, plus ou moins grande dans les « Soixante-douze Départements qui adhèrent à nous ». Et dans une France ceinte de Coalitions cimmériennes envahissantes, déchirée au-dedans par une Vendée, voici la conclusion où nous sommes parvenus : abattre l'Anarchie par la Guerre civile ! *Durum et durum*, dit le Proverbe, *non faciunt murum*. La Vendée brûle : Santerre n'y peut rien ; qu'il retourne chez lui brasser de la bière. Les bombes cimmériennes volent tout le long du Nord. Ce Siège de Mayence est devenu fameux ; les amateurs du Pittoresque — Goethe en témoignera —, les gens propres des campagnes, des deux sexes, s'y promènent le dimanche pour voir l'artillerie travailler et contre-travailler ; « il suffit de baisser un peu la tête quand le boulet passe en sifflant ».⁶⁵⁵ Condé capitule devant les Autrichiens ; Son Altesse Royale d'York, depuis plusieurs semaines, bat furieusement Valenciennes. Car, hélas, notre Camp fortifié de Famars a été emporté ; le Général Dampierre tué ; le Général Custine blâmé — et il est même venu maintenant à Paris fournir des « explications ».

Contre tout cela, la Montagne et l'atroce Marat doivent faire tête comme ils le peuvent. Tout anarchique qu'elle est, leur Convention publie des Décrets, remontrants, explicatifs, non toutefois sans sévérité ; elle rayonne au loin des Commissaires, seuls ou par paires, la branche d'olivier dans une main, mais l'épée dans l'autre. Des Commissaires viennent même à Caen ; sans effet. Le mathématicien Romme et Prieur dit de la Côte-d'Or, s'y risquant avec leur olivier et leur épée, sont empaquetés en prison : Romme pourra y rester sous clef « pendant cinquante jours », et méditer son Nouveau Calendrier, si bon lui

semble. Cimmérie et Guerre civile ! Jamais République Une et Indivisible ne fut à plus basse eau.

Au milieu de cette fermentation obscure de Caen et du Monde, l'Histoire remarque spécialement une chose : dans le vestibule de l'Hôtel de l'Intendance, où vont et viennent des Députés affairés, une jeune Dame, accompagnée d'un vieux domestique, prend congé du Député Barbaroux avec une gravité pleine de grâce.⁶⁵⁶ Elle a une haute figure normande ; elle est dans sa vingt-cinquième année ; son visage, beau et calme, se nomme Charlotte Corday, jadis dite d'Armans, lorsque la Noblesse existait encore. Barbaroux lui a donné un Billet pour le Député Duperret — celui qui, une fois, tira son épée dans l'effervescence. Apparemment, elle se rend à Paris pour quelque affaire ? « Elle était Républicaine avant la Révolution, et ne manqua jamais d'énergie. » Une plénitude, une décision habitent cette belle Figure féminine : « par énergie, elle entend l'esprit qui pousse à se sacrifier pour son pays ». Et si elle, cette belle jeune Charlotte, avait émergé de son isolement silencieux, soudain comme une Étoile ; cruellement belle, d'une splendeur mi-angélique, mi-démoniaque ; pour luire un instant et, dans l'instant, s'éteindre : pour demeurer dans la mémoire, tant elle fut lumineuse et complète, à travers de longs siècles ! — Délaisant les Coalitions cimmériennes au-dehors et les Vingt-cinq Millions qui frémissent sourdement au-dedans, l'Histoire fixera son regard sur cette unique belle Apparition d'une Charlotte Corday ; elle notera où va Charlotte, comment cette petite Vie flambe si radieuse, puis disparaît, engloutie par la Nuit.

Avec le Billet de présentation de Barbaroux et son léger bagage, nous voyons Charlotte, le mardi neuf juillet, assise dans la Diligence de Caen, avec une place pour Paris. Personne ne prend congé d'elle, ne lui souhaite Bon voyage : son Père trouvera quelques lignes laissées, signifiant qu'elle est partie pour l'Angleterre, qu'il doit lui pardonner et l'oublier. La lourde Diligence roule pesamment ; au milieu des somnolentes conversations politiques et des louanges de la Montagne, auxquelles elle ne se mêle pas ; toute la nuit, tout le jour, puis encore toute la nuit. Le jeudi, peu avant midi, nous sommes au Pont de Neuilly ; voici Paris, avec ses mille dômes noirs — le but et la fin de ton voyage ! Arrivée à l'Hôtel de la Providence, rue des Vieux-Augustins, Charlotte demande une chambre ; se hâte de se coucher ; dort tout l'après-midi et toute la nuit, jusqu'au lendemain matin.

Le lendemain matin, elle remet son Billet à Duperret. Il concerne certains Papiers de famille qui sont entre les mains du Ministre de l'Intérieur ; dont une Religieuse de Caen, ancienne amie de couvent de Charlotte, a besoin ; que

Duperret doit l'aider à obtenir : telle était donc l'affaire de Charlotte à Paris ? Elle l'a terminée dans le cours du vendredi ; et pourtant ne dit rien de repartir. Elle a vu et silencieusement examiné plusieurs choses. La Convention, en réalité corporelle, elle l'a vue ; elle a vu de quoi la Montagne a l'air. La physionomie vivante de Marat, elle n'a pu la voir ; il est malade en ce moment, confiné chez lui.

Vers huit heures, le samedi matin, elle achète au Palais-Royal un grand couteau à gaine ; puis aussitôt, place des Victoires, prend un fiacre : « Rue de l'École-de-Médecine, numéro 44. » C'est la demeure du Citoyen Marat ! — Le Citoyen Marat est malade et ne peut être vu ; ce qui semble beaucoup la décevoir. Son affaire est donc avec Marat ? Malheureuse et belle Charlotte ; malheureux et sordide Marat ! De Caen à l'extrême Occident, de Neuchâtel à l'extrême Orient, tous deux se rapprochent ; tous deux ont, très étrangement, affaire ensemble. — Charlotte, revenue à son Hôtel, expédie à Marat un court Billet ; signifiant qu'elle vient de Caen, siège de la rébellion ; qu'elle désire ardemment le voir et « le mettra en mesure de rendre un grand service à la France ». Pas de réponse. Charlotte écrit un second Billet, plus pressant encore ; part elle-même avec lui en fiacre, vers sept heures du soir. Les travailleurs fatigués ont de nouveau achevé leur Semaine ; l'immense Paris tournoie et mijote, multiforme, selon son vague usage : cette unique belle Figure possède une décision ; elle va droit — vers un but.

C'est un jeune soir de juillet, disons-nous, le treizième du mois ; veille du jour de la Bastille — lorsque « M. Marat », quatre ans auparavant, dans la foule du Pont-Neuf, exigea fort judicieusement de ce parti de Hussards de Besenval, si bien disposé, « qu'il mît pied à terre et livrât ses armes, sur-le-champ » ; et devint remarquable parmi les hommes Patriotes ! Quatre ans : quel chemin il a parcouru ; et le voici maintenant, vers sept heures et demie, cuisant dans un bain-sabot ; cruellement affligé ; malade de la Fièvre révolutionnaire — et de quelle autre maladie cette Histoire aimerait mieux ne pas dire le nom. Excessivement malade et usé, pauvre homme : possédant exactement onze pence et demi d'argent disponible, en papier ; un bain-sabot ; un solide tabouret à trois pieds pour écrire pendant ce temps ; et une sordide — Blanchisseuse, peut-on l'appeler : tel est son établissement civique, rue de l'École-de-Médecine ; là, et nulle part ailleurs, l'a conduit sa route. Non pas au règne de la Fraternité et de la Félicité parfaite ; mais sûrement sur le chemin qui y mène ? — Écoute, on frappe encore ! Une voix musicale de femme, refusant d'être éconduite : c'est la Citoyenne qui voudrait

rendre service à la France. Marat, la reconnaissant de l'intérieur, crie : Faites-la entrer. Charlotte Corday est admise.

Citoyen Marat, je viens de Caen, siège de la rébellion, et désirais vous parler. — Asseyez-vous, *mon enfant*. Que font donc les Traîtres à Caen ? Quels Députés sont à Caen ? — Charlotte nomme quelques Députés. « Leurs têtes tomberont dans la quinzaine », croasse l'avidé Ami du Peuple, saisissant ses tablettes pour écrire : *Barbaroux, Pétion*, écrit-il de son bras nu et rétréci, se tournant de côté dans le bain : *Pétion, et Louvet*, et — Charlotte a tiré son couteau de la gaine ; elle le plonge, d'un seul coup sûr, dans le cœur de l'écrivain. « *À moi, chère amie !* » Le mourant, étranglé par la Mort, ne put en dire ni crier davantage. La Blanchisseuse secourable accourt ; il ne reste plus d'Ami du Peuple, ni d'Ami de la Blanchisseuse ; mais sa vie, avec un gémissement, jaillit, indignée, vers les ombres inférieures.⁶⁵⁷

Ainsi finit Marat, Ami du Peuple ; le solitaire Stylite a été soudain précipité de sa Colonne — vers où, Celui qui l'a fait le sait. Paris patriote peut sonner triple et dix fois son deuil et sa plainte ; auxquels répond la France patriote ; et la Convention, « Chabot pâle de terreur déclarant qu'ils vont tous être assassinés », peut lui décréter les Honneurs du Panthéon, des Funérailles publiques, la poussière de Mirabeau lui cédant la place ; et les Sociétés jacobines, dans une éloquence lamentable, résumant son caractère, peuvent le mettre en parallèle avec Celui qu'elles croient honorer en l'appelant « le bon Sansculotte » — que nous ne nommons pas ici.⁶⁵⁸ On peut encore construire une Chapelle, pour l'urne qui contient son Cœur, place du Carrousel ; donner aux nouveaux le nom de Marat ; faire cuire par les Colporteurs du lac de Côme des montagnes de stuc en Bustes sans beauté ; faire peindre par David son Portrait, ou sa Scène de mort ; accomplir telle autre Apothéose que le génie humain peut imaginer en pareilles circonstances : mais Marat ne reviendra plus à la lumière de ce Soleil. Nous n'avons lu qu'une seule circonstance avec une sympathie limpide, dans le vieux Journal du Moniteur : comment le frère de Marat vient de Neuchâtel demander à la Convention « qu'on lui donne le mousquet du défunt Jean-Paul Marat ». ⁶⁵⁹ Car Marat aussi avait un frère et des affections naturelles ; il fut, lui aussi, enveloppé de langes, et dormit en sûreté dans un berceau comme le reste d'entre nous. Ô enfants des hommes ! — Une de ses sœurs, dit-on, vit encore aujourd'hui à Paris.

Quant à Charlotte Corday, son œuvre est accomplie ; la récompense en est proche et certaine. La chère amie et les voisins de la maison se précipitant sur elle,

elle « renverse quelques meubles », s'y retranche jusqu'à l'arrivée des gendarmes ; puis se rend tranquillement ; s'en va tranquillement à la Prison de l'Abbaye : seule tranquille, tandis que tout Paris retentit autour d'elle d'étonnement, de rage ou d'admiration. Duperret est mis en arrestation à cause d'elle ; ses Papiers scellés — ce qui pourra avoir des conséquences. Fauchet de même ; quoique Fauchet n'eût pas seulement entendu parler d'elle. Charlotte, confrontée avec ces deux Députés, loue la grave fermeté de Duperret, blâme l'abattement de Fauchet.

Le mercredi matin, le Palais de Justice encombré et le Tribunal révolutionnaire peuvent voir son visage ; beau et calme : elle date ce jour « quatrième jour de la Préparation de la Paix ». À sa vue, un étrange murmure parcourt la Salle ; on ne saurait dire de quelle nature.⁶⁶⁰ Tinville a ses actes d'accusation et ses papiers ficelés ; le coutelier du Palais-Royal témoignera qu'il lui vendit le couteau à gaine. « Tous ces détails sont inutiles, interrompt Charlotte ; c'est moi qui ai tué Marat. » À l'instigation de qui ? — « De personne. » Qu'est-ce donc qui vous y a poussée ? Ses crimes. « J'ai tué un homme, ajoute-t-elle, élevant extrêmement la voix, tandis qu'ils poursuivent leurs questions ; j'ai tué un homme pour en sauver cent mille ; un scélérat pour sauver des innocents ; une bête sauvage pour donner le repos à mon pays. J'étais Républicaine avant la Révolution ; je n'ai jamais manqué d'énergie. » Il n'y a donc rien à dire. Le public contemple, stupéfait ; des dessinateurs hâtifs esquissent ses traits, Charlotte ne le désapprouvant pas ; les hommes de loi poursuivent leurs formalités. La sentence est la Mort, comme meurtrière. À son Défenseur, elle adresse ses remerciements ; en termes doux, dans un esprit classique élevé. Au Prêtre qu'on lui envoie, elle adresse ses remerciements ; mais elle n'a besoin d'aucune absolution, ni d'aucune aide spirituelle ou autre de sa part.

Ce même soir, donc, vers sept heures et demie, de la grille de la Conciergerie, devant une Ville tout entière sur la pointe des pieds, sort la Charrette fatale : assise dessus, une belle jeune créature enveloppée de la chemise rouge des Meurtrières ; si belle, si sereine, si pleine de vie ; voyageant vers la mort — seule au milieu du monde. Beaucoup ôtent leurs chapeaux, saluant avec respect ; car quel cœur ne serait touché ?⁶⁶¹ D'autres grondent et hurlent. Adam Lux, de Mayence, déclare qu'elle est plus grande que Brutus ; qu'il serait beau de mourir avec elle : la tête de ce jeune homme semble tournée. Place de la Révolution, le visage de Charlotte porte le même sourire calme. Les exécuteurs s'apprêtent à lui lier les pieds ; elle

résiste, croyant à une insulte ; sur un mot d'explication, elle se soumet avec de joyeuses excuses. Pour le dernier acte, tout étant prêt, on ôte le fichu de son cou : une rougeur de pudeur virginale se répand sur ce beau visage et ce beau cou ; les joues en étaient encore teintées lorsque le bourreau souleva la tête séparée pour la montrer au peuple. « Il est très vrai, dit Forster, qu'il frappa la joue d'une manière insultante ; car je l'ai vu de mes yeux : la Police l'emprisonna pour cela. »⁶⁶²

Ainsi la Plus-belle et le Plus-sordide sont-ils entrés en collision et se sont éteints l'un l'autre. Jean-Paul Marat et Marie-Anne Charlotte Corday, tous deux, soudain, ne sont plus. « Jour de la Préparation de la Paix » ? Hélas, comment la paix serait-elle possible ou préparée, lorsque, par exemple, les cœurs de belles Jeunes Filles, dans le silence de leurs couvents, rêvent non de Paradis d'amour et de la lumière de la Vie, mais des sacrifices de Codrus et d'une mort noblement méritée ? Que Vingt-cinq Millions de cœurs soient arrivés à cette humeur, voilà l'Anarchie ; son âme est là : et la paix ne peut en être l'incarnation ! La mort de Marat, aiguisant dix fois les vieilles animosités, sera pire que toute vie. Ô vous Deux malheureux, qui vous êtes mutuellement éteints, le Beau et le Sordide, dormez bien — dans le sein de la Mère qui vous porta tous deux !

Telle fut l'Histoire de Charlotte Corday ; parfaitement définie, parfaitement complète ; angélique-démoniaque : comme une Étoile ! Adam Lux rentre chez lui, à demi délirant ; pour répandre son Apothéose dans le papier et l'imprimé ; pour proposer qu'on lui élève une statue portant cette inscription : *Plus grande que Brutus*. Ses amis lui représentent le danger ; Lux est insouciant ; il pense qu'il serait beau de mourir avec elle.

Chapitre II — En guerre civile

Mais, durant ces mêmes heures, une autre guillotine travaille, sur un autre : Charlotte, pour les Girondins, meurt aujourd'hui à Paris ; Chaliier, par les Girondins, meurt demain à Lyon.

Du grondement des canons dans les rues de cette Ville, on en est venu à les tirer, à combattre avec rage : Nièvre-Chol et les Girondins triomphent — derrière lesquels, comme partout, une Faction royaliste attend l'occasion de frapper. Assez de troubles à Lyon ; et le parti dominant les mène d'une main haute ! Car, en vérité, tout le Midi est en mouvement ; emprisonnant les Jacobins ; s'armant pour les Girondins : de sorte que nous avons obtenu un « Congrès de Lyon » ; également un « Tribunal révolutionnaire de Lyon », et les Anarchistes devront trembler. Chaliier fut donc bientôt reconnu coupable de Jacobinisme, de Complot meurtrier, d'« harangue le poignard tiré, le six février dernier » ; et, le lendemain, il parcourt lui aussi sa dernière route, dans les rues de Lyon, « à côté d'un ecclésiastique avec lequel il semble parler avec ferveur » — la hache brillant maintenant là-haut. Il pouvait pleurer, autrefois, cet homme, et « tomber à genoux sur le pavé », bénissant le Ciel à la vue de Programmes de Fédération ou semblables ; puis il alla en pèlerinage à Paris adorer Marat et la Montagne : maintenant Marat et lui sont tous deux partis — nous avions dit qu'il ne pouvait bien finir. Le Jacobinisme gémit intérieurement à Lyon, mais n'ose le faire au-dehors. Lorsque le Tribunal le condamna, Chaliier répondit : « Ma mort coûtera cher à cette Ville. »

La Ville de Montélimar n'est pas ensevelie sous ses ruines ; pourtant Marseille marche réellement, par ordre d'un « Congrès de Lyon » ; emprisonne les Patriotes ; les Royalistes eux-mêmes montrent maintenant le visage. Contre quoi combat un Général Cartaux, quoique avec de faibles forces ; et avec lui un Major d'Artillerie du nom de — Napoléon Buonaparte. Ce Napoléon, pour prouver que les Marseillais n'ont finalement aucune chance, non seulement combat, mais écrit ; il publie son *Souper de Beaucaire*, Dialogue devenu curieux.⁶⁶³ Villes malheureuses, avec leurs actions et leurs réactions ! Violence à payer par violence suivant une progression géométrique ; Royalisme et Anarchisme frappant tous deux au milieu — qui pourra sommer le montant final de cette série géométrique ?

La Barre de Fer n'a jamais encore flotté dans le Port de Marseille ; mais le Corps de Rebecqui y fut trouvé flottant, noyé de sa propre main. Le bouillant Rebecqui, voyant la confusion s'approfondir et la Respectabilité s'empoisonner de Royalisme, sentit qu'il n'existait pour un Républicain d'autre refuge que la mort. Rebecqui disparut : personne ne savait où ; jusqu'à ce qu'un matin on trouvât son enveloppe vide, ou corps, remontée à la surface, roulant sur les vagues salées ;⁶⁶⁴ et l'on comprit que Rebecqui s'était retiré pour toujours. — Toulon emprisonne pareillement les Patriotes ; envoie des délégués au Congrès ; intrigue, en cas de nécessité, avec les Royalistes et les Anglais. Montpellier, Bordeaux, Nantes : toute la France qui n'est pas sous le vol plongeant de l'Autriche et de la Cimmérie semble se précipiter dans la folie et la ruine suicidaire. La Montagne travaille ; comme un volcan dans une Terre volcanique en feu. Les Comités de la Convention, de Sûreté, de Salut, s'activent nuit et jour ; les Commissaires de la Convention tourbillonnent sur toutes les grandes routes ; portant branche d'olivier et épée, ou peut-être maintenant l'épée seule. Chaumette et les Municipaux viennent chaque jour aux Tuileries demander une Constitution : il y a quelques semaines déjà qu'il a résolu, à l'Hôtel de Ville, qu'une Députation « irait chaque jour » demander une Constitution, jusqu'à ce qu'on en obtînt une ;⁶⁶⁵ afin que la France suicidaire pût se rallier et se pacifier ; chose indiciblement désirable.

Voilà donc le fruit que vos Girondins Anti-anarchiques ont recueilli de cette Levée de Guerre dans le Calvados ? Ce fruit, pouvons-nous dire ; et absolument aucun autre. Car, en vérité, avant même que fût tombée la tête de Charlotte ou celle de Chalier, la Guerre du Calvados elle-même s'était, pour ainsi dire, évanouie comme un rêve, dans un cri ! Avec « soixante-douze Départements » de son côté, on aurait pu espérer de meilleures choses. Mais il se trouve que les Respectabilités, si elles veulent bien voter, ne veulent pas combattre. La possession vaut toujours neuf points en Droit ; mais dans des Procès de cette espèce, on peut dire qu'elle en vaut quatre-vingt-dix-neuf. Les hommes font ce qu'ils avaient coutume de faire ; ils possèdent une immense irrésolution et une immense inertie : ils obéissent à celui qui détient les symboles réclamant l'obéissance. Considérez ce que signifie, dans la société moderne, ce seul fait : la Métropole est avec nos ennemis ! Métropole, Ville-mère ; justement nommée : tout le reste n'est que ses enfants, ses nourrissons. Il n'est pas une Diligence de cuir, avec ses sacs de poste et ses coffres à bagages, qui sorte pesamment de chez elle sans être comme une énorme pulsation vitale ; elle est le cœur de tout.

Interrompez cette unique Diligence de cuir : que de choses sont interrompues ! — Le Général Wimpfen, regardant pratiquement l'affaire, n'y voit d'autre ressource que de se rabattre sur le Royalisme ; d'entrer en communication avec Pitt ! Il lance de sombres insinuations en ce sens : sur quoi nous autres Girondins sursautons, frappés d'horreur. Il produit comme second commandant un certain « *Ci-devant* », un Comte de Puisaye ; entièrement inconnu de Louvet ; grandement suspect à ses yeux.

Peu de guerres, en conséquence, furent jamais levées d'un caractère plus insuffisant que celle-ci, du Calvados. Celui qui est curieux de pareilles choses pourra en lire les détails dans les *Mémoires* de ce même *Ci-devant* Puisaye, homme fort éprouvé et Royaliste : comment nos Forces nationales girondines, parties au son de beaucoup de musique à vent, furent rangées près du vieux Château de Brécourt, dans le pays boisé auprès de Vernon, pour rencontrer les Forces nationales montagnardes avançant de Paris. Comment, l'après-midi du quinze juillet, elles se rencontrèrent effectivement — et, pour ainsi dire, se poussèrent mutuellement un cri, puis prirent mutuellement la fuite sans perte. Comment Puisaye, après cela, puisque les Nationaux de la Montagne avaient fui les premiers et que nous nous croyions vainqueurs, fut arraché à son lit chaud dans le Château de Brécourt ; et dut galoper sans bottes ; nos Nationaux étant tombés, dans les veilles de la nuit, de manière inattendue, dans le *Sauve-qui-peut* : bref, la Guerre du Calvados avait brûlé son amorce ; et la seule question était maintenant : vers où disparaître, dans quel trou se cacher !⁶⁶⁶

Les Volontaires nationaux se précipitent chez eux plus vite qu'ils n'étaient venus. Les Soixante-douze Départements respectables, dit Meillan, « se retournèrent tous et nous abandonnèrent dans l'espace de vingt-quatre heures ». Malheureux ceux qui, comme à Lyon par exemple, sont allés trop loin pour se retourner ! « Un matin », nous trouvons placardé sur notre Hôtel de l'Intendance le Décret de la Convention qui nous jette *Hors la loi*, dans la Mise-hors-la-loi : placardé par nos Magistrats de Caen — indication assez claire que nous aussi devons disparaître. Disparaître, en effet : mais vers où ? Gorsas a des amis à Rennes ; il s'y cachera — malheureusement, il ne restera pas caché. Guadet et Lanjuinais sont sur les chemins de traverse ; ils gagnent Bordeaux. À Bordeaux ! crie la voix générale, celle de la Vaillance comme celle du Désespoir. Quelque drapeau de Respectabilité flotte encore là-bas, ou l'on croit qu'il flotte.

En route donc vers là-bas ; chacun comme il peut ! Onze de ces Députés voués au malheur, parmi lesquels nous pouvons compter comme douzième

l'Ami Riouffe, Homme de Lettres, font une chose originale. Ils prennent l'uniforme des Volontaires nationaux et battent en retraite vers le sud avec le Bataillon breton, comme simples soldats de ce corps. Ces braves Bretons nous étaient restés plus fidèles que tous les autres. Pourtant, au bout d'un jour ou deux, eux aussi deviennent maintenant douteux, divisés contre eux-mêmes ; il nous faut nous séparer d'eux ; et, avec une demi-douzaine pour escorte ou guides, battre en retraite par nous-mêmes — détachement solitaire en marche à travers les régions désertes de l'Ouest.⁶⁶⁷

Chapitre III — La Retraite des Onze

C'est l'une des Retraites les plus remarquables que présente l'Histoire, cette Retraite des Onze : cette poignée de Législateurs abandonnés, battant continuellement en retraite, le fusil sur l'épaule et la cartouchière bien garnie, dans l'automne jaune ; de longues centaines de milles entre eux et Bordeaux ; tout le pays devenant hostile, soupçonneux de la vérité ; frémissant et bourdonnant de tous côtés, de plus en plus. Louvet nous en a conservé l'Itinéraire ; morceau qui vaut tout le reste de ce qu'il écrivit jamais.

Ô vertueux Pétion, avec ta tête blanchie de bonne heure, ô brave jeune Barbaroux, en êtes-vous arrivés là ? Routes harassantes, souliers usés, bourse légère — entourés de périls comme d'une mer ! Des Comités révolutionnaires se trouvent dans chaque Commune ; d'humeur jacobine ; tous nos amis intimidés, notre cause la cause perdante. Dans le Bourg de Moncontour, par malchance, c'est jour de marché : aux yeux du public béant, le passage d'un Détachement solitaire en marche paraît suspect ; il nous faut de l'énergie, de la promptitude et de la chance pour être autorisés à traverser. Hâtez-vous, pèlerins fatigués ! Le pays se lève ; le bruit de votre passage se répand jour après jour, un groupe solitaire de Douze battant en retraite de cette manière mystérieuse : chaque jour nouveau soulève une vague plus large de tumulte curieux et poursuivant, jusqu'à ce que tout l'Ouest soit en mouvement. « Cussy est tourmenté par la goutte, Buzot est trop gras pour marcher. » Riouffe, les pieds couverts d'ampoules et de sang, ne marche que sur la pointe des pieds ; Barbaroux boite d'une cheville foulée, mais demeure toujours gai, plein d'espoir et de vaillance. Le léger Louvet regarde avec des yeux de lièvre, non avec un cœur de lièvre : seule la sérénité du vertueux Pétion « ne fut vue troublée qu'une fois ». ⁶⁶⁸ Ils couchent dans des greniers à paille, dans des fourrés boisés ; la plus rude paillasse sur le plancher d'un ami secret est un luxe. Ils sont saisis au cœur de la nuit par des maires jacobins et le battement du tambour ; ils s'en tirent par une contenance ferme, le cliquetis des mousquets et une prompte présence d'esprit.

Songer à Bordeaux, à travers la Vendée en feu et les longs espaces géographiques qui demeurent, serait folie : heureux si vous pouvez atteindre Quimper sur la côte et vous y embarquer. Plus vite, toujours plus vite ! Avant la fin de la marche, le pays est devenu si brûlant qu'il paraît prudent de marcher toute la nuit. Ils le font ; sous le dais silencieux de la nuit, ils cheminent

péniblement — et pourtant voici que la Rumeur a cheminé plus vite qu’eux. Dans le misérable Village de Carhaix — que ses chaumières et ses tourbières sans fond demeurent longtemps remarquables au Voyageur —, on s’étonne de voir encore une lumière trembler : des citoyens sont éveillés, des chandelles de jonc brûlent, dans ce recoin de la Planète terrestre ; tandis que nous traversons rapidement l’unique pauvre rue, une voix se fait entendre : « Les voilà qui passent ! »⁶⁹ Plus vite, ô Douze boiteux voués au destin : hâtez-vous avant qu’ils puissent s’armer ; gagnez les Bois de Quimper avant le jour et restez-y accroupis !

Les Douze condamnés y parviennent ; avec difficulté toutefois, avec perte du chemin, péril et erreurs de la nuit. À Quimper se trouvent des amis Girondins, qui peut-être abriteront les sans-foyer jusqu’à ce qu’un navire de Bordeaux lève l’ancre. Usés par la route, usés dans leur cœur, dans l’agonie de l’attente, jusqu’à ce que l’amitié de Quimper soit avertie, ils restent là, accroupis sous l’épais bocage mouillé ; soupçonneux du visage humain. Quelque pitié pour les braves ; pour les malheureux ! Ô les plus malheureux de tous les Législateurs, lorsque vous fîtes vos bagages, il y a vingt ou quarante mois, et montâtes dans tel ou tel véhicule de cuir, pour devenir Pères Conscrits d’une France régénérée et cueillir des lauriers immortels — pensiez-vous que votre voyage dût conduire ici ? Les Samaritains de Quimper les trouvent accroupis ; les relèvent pour les secourir et les reconforter ; les cacheront dans des lieux sûrs. De là, qu’ils se dispersent graduellement ; ou qu’ils demeurent tranquilles et écrivent des *Mémoires* jusqu’à ce qu’un navire de Bordeaux appareille.

Ainsi, dans le Calvados, tout est dissipé ; Romme est sorti de prison, méditant son Calendrier ; les meneurs sont enfermés à sa place. À Caen, la famille Corday pleure en silence ; la Maison de Buzot est un monceau de poussière et de démolition ; et, au milieu des décombres, se dresse une Potence portant cette inscription : Ici demeurerait le Traître Buzot, qui conspira contre la République. Buzot et les autres Députés disparus sont *Hors la loi*, comme nous l’avons vu ; leur vie est libre à prendre partout où l’on pourra les trouver. Plus mauvais encore est le sort des pauvres Députés arrêtés, visibles, à Paris. « L’Arrestation à domicile » menace de devenir « Emprisonnement au Luxembourg » ; pour finir — où ? Par exemple, quel est cet homme maigre au visage pâle, voyageant vers la Suisse sous l’apparence d’un Marchand de Neuchâtel, qu’on arrête dans la ville de Moulins ? Il est suspect au Comité révolutionnaire. Pour le Comité révolutionnaire, après examen, il est manifestement — le Député Brissot ! Retourne à ton Arrestation, pauvre Brissot ; ou plutôt à l’étroite prison — où

d'autres doivent venir te rejoindre. Rabaut s'est construit une fausse cloison dans la maison d'un ami ; il vit, dans une obscurité invisible, entre deux murs. Cette affaire d'Arrestation finira dans la Prison et le Tribunal révolutionnaire.

N'oublions pas non plus Duperret, ni les scellés mis sur ses papiers à cause de Charlotte. Il s'y trouve un Papier propre à engendrer assez de malheur : une Protestation secrète et solennelle contre ce *suprema dies* du Deux Juin ! Cette Protestation secrète, notre pauvre Duperret l'avait rédigée la même semaine, en toute franchise de parole, attendant le moment de la publier : à laquelle Protestation secrète sa signature, et celle d'un assez grand nombre d'autres honorables Députés, demeure lisiblement apposée. Et maintenant, si les scellés étaient une fois brisés, la Montagne étant toujours victorieuse ? De tels Protestataires, vos Mercier, vos Bailleul, Soixante-treize au total, tout ce qui reste encore du Girondisme respectable dans la Convention, peuvent trembler d'y penser ! — Tels sont les fruits de la levée de la guerre civile.

Nous trouvons encore que, dans ces derniers jours de juillet, le fameux Siège de Mayence est terminé ; la Garnison doit sortir avec les honneurs de la guerre ; ne pas servir contre la Coalition pendant un an ! Les amateurs du Pittoresque, et Goethe debout sur la Chaussée de Mayence, virent avec l'intérêt convenable la Procession sortir dans toute sa solennité :

« Escortée par la cavalerie prussienne venait d'abord la Garnison française. Rien ne pouvait offrir un aspect plus étrange que cette dernière : une colonne de Marseillais, minces, basanés, bigarrés, vêtus d'habits rapiécés, s'avancait d'un pas léger — comme si le Roi Edwin avait ouvert la Colline des Nains et envoyé dehors sa vive Armée de Nains. Venaient ensuite les troupes régulières ; graves, sombres ; non comme abattues ou honteuses. Mais l'apparition la plus remarquable, celle qui frappa chacun, fut celle des Chasseurs sortant à cheval : ils avaient avancé dans un silence complet jusqu'à l'endroit où nous nous tenions, lorsque leur Musique entonna la *Marseillaise*. Ce *Te Deum* révolutionnaire possède en lui-même quelque chose de lugubre et de menaçant, si vivement qu'on le joue ; mais cette fois ils le donnaient dans un mouvement tout à fait lent, proportionné au pas rampant de leurs chevaux. C'était pénétrant et terrible, chose du plus grave aspect, lorsque ces cavaliers, hommes longs et maigres, d'un certain âge, avec une physionomie assortie à la musique, s'avançaient ainsi au pas : séparément, on aurait pu les comparer à Don Quichotte ; en masse, ils étaient hautement dignes.

« Mais voici qu'une troupe unique devint remarquable : celle des Commissaires ou Représentants. Merlin de Thionville, en uniforme de hussard, se distinguant par une barbe et un regard sauvages, avait à sa gauche une autre personne en costume semblable ; la foule, à la vue de ce dernier, cria avec rage le nom d'un Citoyen jacobin et Clubiste, et s'agita pour le saisir. Merlin retint son cheval ; invoqua sa dignité de Représentant français, la vengeance qui suivrait toute atteinte ; il conseillait à chacun de se calmer, car ce n'était pas la dernière fois qu'on le verrait ici. »⁶⁷⁰ Ainsi chevauchait Merlin ; menaçant dans la défaite. Mais qu'est-ce qui arrêtera maintenant cette marée de Prussiens qui entre par le Nord-Est ouvert ? Heureux si les Lignes fortifiées de Wissembourg et les impossibilités des Montagnes vosgiennes la confinent à l'Alsace française, l'empêchent de submerger le cœur même du pays !

En outre, précisément dans les mêmes jours, le Siège de Valenciennes se termine dans le Nord-Ouest — la Ville est tombée sous la grêle rouge d'York ! Condé était tombée quinze jours auparavant. La Coalition cimmérienne avance avec pression. Chose également fort remarquable : sur toutes ces Villes françaises capturées ne flotte pas la Fleur-de-lys royaliste, au nom d'un nouveau Louis Prétendant ; c'est le drapeau autrichien qui flotte, comme si l'Autriche entendait les garder pour elle-même ! Peut-être le Général Custine, toujours à Paris, peut-il donner quelque explication de la chute de ces Places fortes ? La Société-mère, de sa tribune et de ses galeries, gronde hautement qu'il devrait le faire ; elle remarque toutefois, d'une manière splénétique, que « les Messieurs du Palais-Royal » crient : Vive ce Général.

La Société-mère, maintenant purgée par des « scrutins ou Épurations » successifs de toute souillure girondine, est devenue une grande Autorité : ce que nous pouvons appeler porte-bouclier, ou tenant de bouteille, voire guide de manœuvre, de la Convention nationale purgée elle-même. Les Débats des Jacobins sont rapportés dans le Moniteur, comme ceux du Parlement.

Chapitre IV — Ô Nature

Mais, si nous regardons plus spécialement dans la Ville de Paris, qu'est-ce que l'Histoire, le Dix Août, An Premier de la Liberté, « selon l'ancien style, année 1793 », y discerne ? Loués soient les Cieux : une nouvelle Fête des piques !

Car la « Députation quotidienne » de Chaumette a produit son résultat : une Constitution. Ce fut l'une des Constitutions les plus rapides qu'on ait jamais assemblées ; faite, disent certains, en huit jours, par Hérault de Séchelles et d'autres : Constitution probablement assez bien ouvrée, assez bonne pour la route — point sur lequel, pour certaines raisons, nous sommes peu appelés à former un jugement. Bien ouvrée ou non, les Quarante-quatre Mille Communes de France, par des majorités écrasantes, se hâtèrent de l'accepter ; heureuses de toute Constitution quelle qu'elle fût. Bien plus, des Députés départementaux sont venus, les plus vénérables Républicains de chaque Département, avec le message solennel de l'Acception ; et que reste-t-il maintenant, sinon que notre nouvelle Constitution Finale soit proclamée et jurée dans une Fête des piques ? Les Députés départementaux, disons-nous, sont arrivés depuis quelque temps — Chaumette fort inquiet à leur sujet, de peur que des Messieurs girondins, des Joueurs d'agiotage, ou même des Filles de joie d'humeur girondine, ne corrompent leurs mœurs.⁶⁷¹ Le Dix Août, Anniversaire immortel, presque plus grand que le Juillet de la Bastille, est le Jour.

Le Peintre David n'est pas demeuré oisif. Grâce à David et au génie français, une Phantasmagorie scénique sans exemple s'avance ce jour-là dans la lumière du soleil — dont l'Histoire, si occupée de Phantasmagories réelles, ne dira que peu de chose.

Pour commencer, l'Histoire peut remarquer avec satisfaction, sur les ruines de la Bastille, une Statue de la Nature ; gigantesque, faisant jaillir de l'eau de ses deux mamelles. Ceci n'est pas un Rêve, mais un Fait, palpable et visible. Elle jaillit là, la grande Nature ; indistincte, avant le point du jour. Mais, à mesure que le Soleil qui vient rougit l'Orient, arrivent des Multitudes innombrables, réglées et non réglées ; arrivent les Députés départementaux, arrive la Société-mère avec ses Filles ; arrive la Convention nationale, conduite par le beau Hérault ; une douce musique à vent respirant des notes d'attente. Voyez : comme le grand Sol répand sa première poignée de feu, dorant les collines et les sommets de cheminées, Hérault est aux pieds de la grande Nature — elle n'est que de Plâtre de Paris ;

Hérault recueille, dans une soucoupe de fer, l'eau jaillie des seins sacrés ; il en boit, avec une éloquente Prière païenne commençant : « *Ô Nature !* » ; et tous les Députés départementaux boivent, chacun avec l'exclamation convenable ou la parole prophétique qui se trouve en lui ; au milieu des respirations, devenues rafales, de la musique à vent ; et du rugissement de l'artillerie et des gorges humaines : ainsi s'achève heureusement le premier acte de cette solennité.

Viennent ensuite les processions le long des Boulevards : Députés ou Fonctionnaires reliés par un long ruban tricolore indivisible ; les « membres du Souverain » en général marchant pêle-mêle, avec piques, marteaux, outils et emblèmes de leurs métiers ; parmi lesquels nous remarquons une Charrue, et les antiques Baucis et Philémon assis dessus, tirés par leurs enfants. Harmonie et dissonance à mille voix emplissant l'air. À travers assez d'Arcs de Triomphe : au pied du premier, nous apercevons — qui crois-tu ? — les Héroïnes de l'Insurrection des Femmes. Fortes Dames du Marché, elles sont assises là — Théroigne, trop malade pour venir, peut-on craindre —, avec branches de chêne et parure tricolore ; solidement installées sur leurs Canons. Le beau Hérault s'arrête avec admiration et leur adresse une éloquence apaisante ; sur quoi elles se lèvent et se fondent dans la marche.

Et maintenant regarde, place de la Révolution : quelle autre Statue d'Août peut être celle-ci, voilée de toile — que poulie et cordage nous font rapidement tomber ? La Statue de la Liberté ! Elle aussi est de plâtre, espérant devenir de métal ; elle se tient où se tenait autrefois un Tyran Louis Quinze. « Trois mille oiseaux » sont lâchés dans le monde entier, avec autour du cou des étiquettes : *Nous sommes libres ; imitez-nous*. Un Holocauste de colifichets Royalistes et *Ci-devant*, tout ce qu'on a pu encore réunir, est brûlé ; le beau Hérault doit prononcer une éloquence pontificale et offrir des oraisons païennes.

Puis en avant, à travers la Rivière ; où se trouve une nouvelle Statuaire énorme ; une énorme Montagne de plâtre ; Hercule-Peuple, la massue invincible levée ; « Dragon à plusieurs têtes du Fédéralisme girondin surgissant d'un marais fétide » — qui réclame une nouvelle éloquence d'Hérault. Sans parler du Champ-de-Mars et de l'Autel de la Patrie qui s'y trouve ; avec l'urne des Défenseurs tués, le niveau de Charpentier de la Loi ; et tant d'explosions, de gesticulations et de péroraisons que les lèvres d'Hérault doivent blanchir et sa langue coller à son palais.⁶⁷²

Vers six heures, que le Président épuisé, que le Patriotisme parisien en général, s'asseye devant le repas et les repas fraternels qu'il pourra trouver ; et,

avec la chope débordante ou le verre légèrement couronné, introduise cette Ère Nouvelle et Toute Nouvelle. En fait, le Nouveau Calendrier de Romme n'est-il pas en préparation ? Sur tous les toits vacillent de petits Drapeaux tricolores, dont la hampe est une Pique surmontée du Bonnet de la Liberté. Sur tous les murs des maisons — car aucun Patriote non suspect ne voudra rester derrière un autre — sont imprimés ces mots : *République une et indivisible, Liberté, Égalité, Fraternité, ou la Mort.*

Quant au Nouveau Calendrier, nous pouvons dire ici plutôt qu'ailleurs que les hommes spéculatifs ont depuis longtemps été frappés par les inégalités et les incongruités de l'Ancien Calendrier ; qu'un Nouveau était depuis longtemps presque résolu. Maréchal l'Athée, près de dix ans auparavant, avait proposé un Nouveau Calendrier, au moins délivré de la superstition : la Municipalité de Paris l'adopterait maintenant, faute d'un meilleur ; en tout cas, ayons celui de Maréchal ou un meilleur — puisque l'Ère Nouvelle est arrivée. Des Pétitions, plus d'une fois, ont été envoyées en ce sens ; et, en vérité, depuis un an, tous les Corps publics, les Journalistes et les Patriotes en général datent : *An Premier de la République*. Le sujet n'est pas sans difficultés. Mais la Convention s'en est saisie ; et Romme, disons-nous, l'a médité : non pas le Nouveau Calendrier de Maréchal, mais un meilleur, de Romme et de nous-mêmes. Romme, aidé d'un Monge, d'un Lagrange et d'autres, fournit les mathématiques ; Fabre d'Églantine fournit la nomenclature poétique : et ainsi, le 5 octobre 1793, après assez de peine, ils mettent au monde leur Nouveau Calendrier républicain, dans un état complet ; et, par la Loi, le font entrer en action.

Quatre Saisons égales, Douze Mois égaux de trente jours chacun : cela fait trois cent soixante jours ; et il reste cinq jours surnuméraires à disposer. De ces cinq jours surnuméraires, nous ferons des Fêtes, et nous les nommerons les cinq Sansculottides, ou Jours sans Culottes. Fête du Génie ; Fête du Travail ; des Actions ; des Récompenses ; de l'Opinion : telles sont les cinq Sansculottides. Par quoi le grand Cercle, ou l'Année, est rendu complet : seulement, tous les quatre ans, jadis appelés Année bissextile, nous introduisons une sixième Sansculottide ; et la nommons Fête de la Révolution. Quant au jour du commencement, qui présente des difficultés, n'est-ce pas l'une des plus heureuses coïncidences que la République elle-même ait commencé le 21 septembre, tout près de l'Équinoxe d'automne ? L'Équinoxe d'automne, à minuit pour le méridien de Paris, dans l'année jadis chrétienne 1792 : c'est à partir de cet instant que l'Ère Nouvelle se comptera. *Vendémiaire, Brumaire, Frimaire* ; ou, pour ainsi parler dans un

anglais mélangé, Vendangeux, Brumeux, Frileux : tels sont nos trois mois d'Automne. *Nivôse, Pluviôse, Ventôse*, ou disons Neigeux, Pluvieux, Venteux, composent notre saison d'Hiver. *Germinal, Floréal, Prairial*, ou Bourgeonneux, Fleuri, Préal, sont notre saison de Printemps. *Messidor, Thermidor, Fructidor*, c'est-à-dire — dor étant le grec de don — Moissonneur, Chaleureux, Fructueux, sont l'Été républicain. Ces Douze divisent d'une manière singulière l'Année républicaine. Quant aux subdivisions plus petites, osons d'un seul coup une audace : adoptons votre subdivision décimale ; et, à la place de l'antique Semaine, faisons une Décade — non sans résultats. Il y a donc trois Décades dans chaque mois ; ce qui est fort régulier ; et le Décadi, ou Dixième-jour, sera toujours « le Jour de Repos ». Et le Sabbat chrétien, dans ce cas ? Qu'il se débrouille !

Tel est, en bref, ce Nouveau Calendrier de Romme et de la Convention ; calculé pour le méridien de Paris et l'Évangile de Jean-Jacques : non la moindre des circonstances affligeantes pour le lecteur britannique actuel de l'Histoire de France — qui voit son âme confondue de Messidors et de Prairials ; jusqu'à ce qu'enfin, par légitime défense, il soit forcé de construire quelque schéma fondamental, ou Règle de conversion du Nouveau Style à l'Ancien, et de le tenir sous la main. Un tel schéma fondamental, presque usé à notre service, mais encore lisible et imprimable, nous le présenterons maintenant au lecteur dans une Note. Car le Calendrier de Romme, dans tant de Journaux, de *Mémoires* et d'Actes publics, s'est profondément imprimé sur cette portion du Temps : une Ère Nouvelle qui dure quelque Douze ans et davantage ne saurait être méprisée.⁶⁷³ Que le lecteur, avec un tel schéma, s'aide donc, lorsqu'il le faut, à passer du Nouveau Style à l'Ancien Style, appelé aussi « *style-esclave* » — dont, dans ces pages, nous emploierons autant que possible le second seulement.

Ainsi, avec une nouvelle Fête des piques et une Ère ou un Calendrier nouveaux, la France accepta sa Nouvelle Constitution : la Constitution la plus Démocratique jamais confiée au papier. Comment fonctionnera-t-elle dans la pratique ? Des Députations patriotes en sollicitent de temps à autre la jouissance ; demandent qu'on la mette en marche. Toujours, cependant, cela paraît douteux ; pour le moment, inopportun. Jusqu'à ce que, au bout de quelques semaines, le Salut public, par l'organe de Saint-Just, rapporte que, dans les circonstances alarmantes présentes, l'état de la France est Révolutionnaire ; que son « *Gouvernement doit être Révolutionnaire jusqu'à la Paix !* » C'est donc uniquement comme Papier et comme Espérance que cette pauvre Nouvelle

Constitution doit exister — sous quelle forme nous pouvons la concevoir couchée, même maintenant, avec une infinité d'autres choses, dans ces Limbes près de la Lune. Plus loin que le papier, elle n'alla jamais, et n'ira jamais.

Chapitre V — L'Épée tranchante

En vérité, c'est tout autre chose que des théorèmes de papier dont la France a maintenant besoin : c'est de fer et d'audace.

La Vendée ne flambe-t-elle pas toujours — hélas, trop littéralement ; le coquin Rossignol brûlant jusqu'aux moulins à blé ? Le Général Santerre n'y pouvait rien ; le Général Rossignol, dans une fureur aveugle, souvent pris de vin, peut y faire moins que rien. La Rébellion se répand, devient toujours plus folle. Heureusement, ces maigres figures de Quichottes que nous avons vues sortir de Mayence en retraite, « tenues de ne pas servir contre la Coalition pendant un an », sont arrivées à Paris. La Convention nationale les empaquette dans des voitures de poste et autres transports ; les expédie rapidement, par la poste, en Vendée ! Qu'ils y luttent vaillamment, dans d'obscurs combats et escarmouches, sous le coquin Rossignol ; sans lauriers, qu'ils sauvent la République et « soient graduellement abattus jusqu'au dernier homme ».⁶⁷⁴

La Coalition ne se déverse-t-elle pas comme une marée de feu ; la Prusse par le Nord-Est ouvert ; l'Autriche et l'Angleterre par le Nord-Ouest ? Le Général Houchard n'y prospère pas mieux que le Général Custine : qu'il y prenne garde ! Par les Pyrénées orientales et occidentales, l'Espagne s'est déployée ; elle s'étend, bruissante de bannières bourboniennes, sur la face du Midi. Les cendres et les braises de la confuse guerre civile girondine couvraient déjà cette région. Marseille est étouffée, non éteinte ; elle doit être éteinte dans le sang. Toulon, frappée de terreur, trop avancée pour revenir en arrière, s'est jetée, ô Puissances justes — entre les mains des Anglais ! Sur l'Arsenal de Toulon flotte un Drapeau — non, pas même la Fleur-de-lys d'un Louis Prétendant ; c'est cette maudite Croix de Saint-Georges des Anglais et de l'Amiral Hood qui flotte ! Tout ce que la France avait encore de débris de marine, d'arsenaux, de corderies, de flotte de guerre, s'est livré à ces ennemis de la nature humaine, *ennemis du genre humain*. Assiégez-la, bombardez-la, ô Commissaires Barras, Fréron, Robespierre Jeune ; toi, Général Cartaux, Général Dugommier ; surtout toi, remarquable Major d'Artillerie, Napoléon Buonaparte ! Hood se fortifie, se ravitaille ; il entend apparemment en faire un nouveau Gibraltar.

Mais voyez, dans la nuit d'Automne, tard dans la nuit, parmi les derniers jours d'août : quel brusque soleil rouge est-ce qui s'est levé au-dessus de la Ville de Lyon, avec un bruit à assourdir le monde ? C'est la Tour à poudre de Lyon —

non, l'Arsenal avec ses quatre Tours à poudre — qui a pris feu dans le Bombardement et sauté dans les airs, emportant « cent dix-sept maisons » avec lui. Avec une lumière, peut-on imaginer, pareille au soleil de midi ; avec un rugissement qui ne le cède qu'à la Dernière Trompette ! Tous les dormeurs vivants, au loin et au large, en ont été réveillés. Quel spectacle que celui que l'œil de l'Histoire vit dans cette brusque lumière solaire nocturne ! Les toits de l'infortunée Lyon, tous ses dômes et ses clochers rendus momentanément distincts ; le Rhône et la Saône tout à coup visibles dans leur éclair ; hauteurs et creux, hameaux et lisses champs de chaume, toute la région autour — hauteurs, hélas, toutes taillées en escarpes et contrescarpes, en tranchées, courtines, redoutes ; Artilleurs bleus, petits Diablotins de poudre, exerçant là leur métier d'enfer, à travers la nuit non ambrosienne ! Que l'obscurité la recouvre de nouveau ; car elle blesse l'œil. En vérité, la mort de Chaliar coûte cher à cette Ville. Les Commissaires de la Convention, les Congrès de Lyon sont venus et repartis ; il y eut action et réaction ; le mauvais devenant toujours pire ; jusqu'à ce qu'on en soit arrivé là : le Commissaire Dubois-Crancé, « avec soixante-dix mille hommes et toute l'Artillerie de plusieurs Provinces », bombardant Lyon jour et nuit.

Des choses pires encore sont en réserve. La Famine est dans Lyon, et la ruine, et le feu. Désespérées sont les sorties des assiégés ; le brave Précý, leur Colonel national et Commandant, faisant tout ce qui est humainement possible : désespérées, mais sans effet. Les vivres coupés ; rien n'entre dans notre ville que boulets et obus ! L'Arsenal a rugi vers le ciel ; l'Hôpital même sera battu à terre et les malades ensevelis vivants. Un Drapeau noir pendait à ce noble Édifice, implorant la pitié des assiégeants ; car, tout furieux qu'ils fussent, n'étaient-ils pas encore nos frères ? Dans leur aveugle colère, ils le prirent pour un drapeau de défi et visèrent d'autant plus de ce côté. Ici, le mauvais devient toujours pire : et comment le pire s'arrêtera-t-il avant d'être devenu le pire de tout ? Le Commissaire Dubois n'écouterait aucune prière, aucune parole, sauf celle-ci seulement : « Nous nous rendons à discrétion. » Lyon contient des Jacobins subjugués ; des Girondins dominants ; des Royalistes secrets. Et maintenant, enveloppée de folie sourde et de boulets de canon, la Municipalité désespérée ne se jettera-t-elle pas enfin dans les bras du Royalisme lui-même ? Sa Majesté de Sardaigne devait apporter du secours, mais elle a manqué. L'Émigré Autichamp, au nom des Deux Altesses Royales prétendantes, vient à travers la Suisse avec de l'aide ; il vient, mais n'est pas encore arrivé : Précý hisse la Fleur-de-lys !

À la vue de celle-ci, tous les vrais Girondins jettent tristement leurs armes : que nos frères Tricolores nous donnent donc l'assaut et nous tuent dans leur colère ; avec vous, nous ne vaincrons pas. Les femmes et les enfants affamés sont envoyés dehors : le sourd Dubois les renvoie ; il ne fait pleuvoir que feu et folie. Nos « redoutes de sacs de coton » sont prises, reprises ; Précý, sous sa Fleur-de-lýs, est brave comme le Désespoir. Que deviendra Lyon ? C'est un siège de soixante-dix jours.⁶⁷⁵

Ou bien regardez, dans ces mêmes semaines, loin sur les eaux occidentales : affrontant la Baie de Biscaye, un petit Navire marchand graisseux et sombre, commandé par un patron écossais ; sous les écouteilles duquel sont assis, désolés — dernier noyau abandonné du Girondisme, les Députés venus de Quimper ! Plusieurs se sont dispersés partout où ils le pouvaient. Le pauvre Riouffe est tombé dans les serres d'un Comité révolutionnaire et dans une Prison de Paris. Les autres sont assis ici sous les écouteilles ; le vénérable Pétion aux cheveux gris, le colérique Buzot, le soupçonneux Louvet, le brave jeune Barbaroux et d'autres. Ils se sont échappés de Quimper sur cette triste embarcation ; ils louvoyent et luttent maintenant ; en danger par les vagues, en danger par les Anglais, en danger plus grand encore par les Français — bannis du Ciel et de la Terre dans le ventre graisseux du navire marchand de ce patron écossais, tandis que l'Atlantique stérile rugit autour. Ils vont vers Bordeaux, si peut-être quelque espoir s'y attarde encore. N'entrez pas dans Bordeaux, ô Amis ! Des Représentants sanguinaires de la Convention, Tallien et ses pareils, avec leurs Édits, avec leur Guillotine, y sont arrivés ; la Respectabilité est poussée sous terre ; le Jacobinisme règne là-haut. De ce débarcadère de La Réole, ou Bec d'Ambès, pour ainsi dire, la Mort pâle, agitant son Épée révolutionnaire tranchante, vous chasse ailleurs !

D'un côté ou de l'autre de ce Bec d'Ambès, le Patron écossais mouille avec difficulté, homme graisseux mais adroit ; débarque ses Girondins avec difficulté — lesquels, après reconnaissance, doivent rapidement se terrer dans la Terre ; et ainsi, par des voies souterraines, dans les arrière-cabinets des amis, dans les caves, les greniers à foin, dans les Grottes de Saint-Émilion et de Libourne, retarder la Mort cruelle.⁶⁷⁶ Les plus malheureux de tous les Sénateurs !

Chapitre VI — Debout contre les Tyrans

À tous ces obstacles, à toutes ces horreurs et catastrophes incalculables, que peut opposer une Convention jacobine ? L'Esprit incalculateur du Jacobinisme et la Frénésie sansculottique sans-formule ! Nos Ennemis nous pressent, dit Danton, mais ils ne nous vaincront pas ; « nous brûlerons plutôt la France, nous brûlerons la France ».

Les Comités, de Sûreté ou de Salut, se sont élevés « à la hauteur des circonstances ». Que tous les mortels s'élèvent à la hauteur. Que les Quarante-quatre Mille Sections et leurs Comités révolutionnaires mettent en mouvement chaque fibre de la République ; et que chaque Français sente qu'il lui faut agir ou mourir. Elles sont la circulation vitale du Jacobinisme, ces Sections et ces Comités : Danton, par l'organe de Barrère et du Salut public, fait décréter qu'il y aura à Paris, par la loi, deux réunions de Section par semaine ; et encore que le Citoyen pauvre sera payé pour y assister, recevra son salaire journalier de Quarante sous.⁶⁷⁷ C'est la célèbre « Loi des Quarante Sous » ; stimulant violent pour le Sansculottisme, pour la circulation vitale du Jacobinisme.

Le vingt-trois août, le Comité de Salut public, comme d'ordinaire par Barrère, avait promulgué, en paroles qui méritent d'être retenues, son Rapport, bientôt transformé en Loi, sur la Levée en masse. « Toute la France, et tout ce qu'elle contient d'hommes ou de ressources, est mis en réquisition », dit Barrère ; dans de véritables paroles tyrtéennes, les meilleures que nous lui connaissions. « La République est une vaste ville assiégée. » Deux cent cinquante Forges seront, en ces jours, établies dans le Jardin du Luxembourg et tout autour du mur extérieur des Tuileries ; pour fabriquer des canons de fusils, à la vue de la Terre et du Ciel ! De tous les hameaux vers leur Ville départementale ; de toutes les Villes départementales vers le Camp assigné et le siège de la guerre, les Fils de la Liberté marcheront ; leur bannière portera : « *Le Peuple français debout contre les Tyrans.* » « Les jeunes gens iront au combat ; leur tâche est de vaincre : les hommes mariés forgeront les armes, transporteront les bagages et l'artillerie ; pourvoiront aux subsistances : les femmes travailleront aux habits des soldats, feront des tentes ; serviront dans les hôpitaux. Les enfants mettront le vieux linge en charpie de chirurgien ; les vieillards se feront porter sur les places publiques ; et là, par leurs paroles, exciteront le courage des jeunes ; prêteront la haine des

Rois et l'unité de la République. »⁶⁷⁸ Paroles tyrtéennes qui font vibrer tous les cœurs français.

Dans cette humeur, donc, puisqu'aucune autre ne sert, la France se précipitera contre ses ennemis. Tête baissée, sans compter coût ni conséquence ; n'écoutant aucune loi, aucune règle, sauf cette loi suprême : le Salut du Peuple ! Les armes sont tout le fer qui se trouve en France ; la force est celle de tous les hommes, femmes et enfants qui se trouvent en France. Là, dans leurs deux cent cinquante forges sous hangars, au Jardin du Luxembourg ou aux Tuileries, qu'ils forgent des canons de fusils, à la vue du Ciel et de la Terre.

Et, avec l'audace héroïque contre l'Ennemi étranger, la noire vengeance contre l'Ennemi domestique ne saurait manquer. La circulation vitale des Comités révolutionnaires ayant été accélérée par cette Loi des Quarante Sous, le Député Merlin — non celui de Thionville que nous avons vu sortir à cheval de Mayence, mais Merlin de Douai, nommé par la suite Merlin Suspect — arrive, environ une semaine plus tard, avec sa célèbre entre toutes Loi des Suspects : ordonnant à toutes les Sections, par leurs Comités, d'arrêter sur-le-champ toutes les Personnes Suspectes ; et expliquant en même temps qui sont spécialement les Arrêtables et Suspects. « Sont suspects, dit-il, tous ceux qui, par leurs actions, par leurs relations, leurs propos, leurs écrits, ont » — en bref, sont devenus Suspects.⁶⁷⁹ Bien plus, Chaumette, éclairant encore la matière dans ses Placards et Proclamations municipaux, fera en sorte que vous puissiez presque reconnaître un Suspect dans la rue et le saisir là — en route vers le Comité et la Prison. Surveille bien tes paroles, surveille bien tes regards : si tu n'es Suspect de rien d'autre, tu peux devenir, comme le dit bientôt un proverbe, « Suspect d'être Suspect » ! Car ne sommes-nous pas en État de Révolution ?

Jamais Loi plus effroyable ne régna sur une Nation d'hommes. Toutes les Prisons et Maisons d'Arrêt du pays français se remplissent jusqu'aux tuiles du faite : Quarante-quatre Mille Comités, pareils à autant de compagnies de moissonneurs ou de glaneurs, glanant la France, recueillent leur récolte et la serrent dans ces Maisons. Récolte d'ivraie Aristocratique ! Bien plus, de peur que les Quarante-quatre Mille, chacun dans son propre champ de récolte, ne se montrent insuffisants, nous devons avoir une « Armée révolutionnaire » ambulante : forte de six mille hommes, sous des capitaines convenables, elle parcourra le pays en général et interviendra partout où elle trouvera ce travail de récolte languissant. Ainsi ont pétitionné la Municipalité et la Société-mère ; ainsi a décrété la Convention.⁶⁸⁰ Que les Aristocrates, les Fédéralistes, les Messieurs

disparaissent, et que tous les hommes tremblent : « Le Sol de la Liberté sera purgé » — avec vengeance !

Le Tribunal révolutionnaire, lui non plus, n'a pas jusqu'ici chômé. Blanchelande, pour avoir perdu Saint-Domingue ; les « Conspirateurs d'Orléans », pour avoir « assassiné », pour avoir attaqué le sacré Député Léonard-Bourdon : ceux-ci, avec beaucoup de Sans-nom auxquels la vie était douce, sont morts. Chaque jour, la grande Guillotine reçoit son dû. Comme un Spectre noir, chaque jour à la tombée du soir, la Charrette de mort glisse à travers la foule bigarrée des choses. La rue bigarrée en frissonne un moment ; l'instant suivant l'oublie : les Aristocrates ! Ils étaient coupables envers la République ; leur mort, ne serait-ce que parce que leurs biens sont confisqués, sera utile à la République ; *Vive la République !*

Dans les derniers jours d'août tomba une tête plus remarquable : celle du Général Custine. Custine était accusé de dureté, de maladresse, de perfidie ; accusé de beaucoup de choses : reconnu coupable, pouvons-nous dire, d'une seule chose, l'insuccès. En entendant sa Sentence inattendue, « Custine tomba devant le Crucifix », silencieux pendant l'espace de deux heures : il s'en alla, les yeux humides et un livre de prières à la main, vers la Place de la Révolution ; jeta un regard en haut vers la hache claire suspendue ; puis monta rapidement là-haut,⁶⁸¹ et fut rapidement retranché des rangs des Vivants. Il avait combattu en Amérique ; c'était un homme fier et brave ; et sa fortune le conduisit ici.

Le 2 de ce même mois, à trois heures du matin, un véhicule aux stores fermés quitta le Temple pour la Conciergerie. À l'intérieur se trouvaient deux Municipaux ; et Marie-Antoinette, jadis Reine de France ! Là, dans cette Conciergerie, dans une cellule ignominieuse et morne, séparée de ses enfants, de sa famille, de ses amis et de l'espérance, elle demeure de longues semaines ; attendant de savoir quand viendra la fin.⁶⁸²

La Guillotine, constatons-nous, reçoit toujours un mouvement plus rapide, à mesure que les autres choses s'accélérent. La Guillotine, par la vitesse de son fonctionnement, donnera l'indice de la vitesse générale de la République. Le claquement de son énorme hache, montant et descendant là, dans une horrible systole-diastole, est une portion du vaste Mouvement vital, de la pulsation du Système sansculottique ! — Les « Conspirateurs d'Orléans » et les Agresseurs durent mourir, malgré beaucoup de pleurs et de supplications ; tant la personne d'un Député est sacrée. Pourtant, le sacré peut devenir profané : ton Député lui-même n'est pas plus grand que la Guillotine. Le pauvre Député journaliste

Gorsas : nous l'avons vu se cacher à Rennes lorsque la Guerre du Calvados brûla son amorce. Il se glissa ensuite, en août, jusqu'à Paris ; rôda plusieurs semaines autour du Palais ci-devant Royal ; y fut vu un jour ; saisi, identifié, et sans cérémonie, puisqu'il était déjà « hors de la Loi », envoyé place de la Révolution. Il mourut en recommandant sa femme et ses enfants à la pitié de la République. C'est le neuvième jour d'octobre 1793. Gorsas est le premier Député qui meurt sur l'échafaud ; il ne sera pas le dernier.

L'ex-Maire Bailly est en prison ; l'ex-Procureur Manuel. Brissot et nos pauvres Girondins arrêtés sont devenus des Girondins Emprisonnés et Mis en accusation ; le Jacobinisme universel réclame leur châtiment. Les Scellés de Duperret sont brisés ! Ces Soixante-treize Protestataires secrets, soudain, un jour, font l'objet d'un Rapport, sont décrétés d'accusation ; les portes de la Convention ayant été « fermées auparavant », afin qu'aucun des impliqués ne pût s'échapper. Ils furent conduits, d'une manière fort rude, en Prison ce soir-là. Heureux ceux d'entre eux qui se trouvaient absents ! Condorcet a disparu dans les ténèbres ; peut-être, comme Rabaut, est-il assis entre deux murs dans la maison d'un ami.

Chapitre VII — Marie-Antoinette

Le lundi Quatorze Octobre 1793, une Cause est pendante au Palais de Justice, dans le nouveau Tribunal révolutionnaire, telle que ces vieux murs de pierre n'en virent jamais : le Procès de Marie-Antoinette. Celle qui fut la plus brillante des Reines, maintenant ternie, défigurée, abandonnée, se tient ici devant la Barre de jugement de Fouquier-Tinville ; répondant de sa vie ! L'Acte d'accusation lui fut remis la nuit dernière.⁶⁸³ À de tels changements de la fortune humaine, quelles paroles seraient adéquates ? Le Silence seul est adéquat.

Il est peu de choses Imprimées que l'on rencontre d'une signification aussi tragique, presque aussi spectrale, que ces Pages nues du Bulletin du Tribunal révolutionnaire portant pour titre : *Procès de la Veuve Capet*. Sombres, sombres, comme dans une désastreuse éclipse ; pareilles aux royaumes pâles de Dis ! Juges ploutoniens, Tinville plutonien ; encerclés neuf fois de Styx et de Léthé, de Phlégéthon de Feu et de Cocyte nommé de la Lamentation ! Les témoins mêmes convoqués sont pareils à des Fantômes : à décharge, à charge, ils planent tous eux-mêmes au-dessus de la mort et du destin ; nous les connaissons, dans notre imagination, comme les proies de la Guillotine. Le grand Comte ci-devant d'Estaing, soucieux de se montrer Patriote, ne peut s'échapper ; ni Bailly qui, lorsqu'on lui demande s'il connaît l'Accusée, répond avec une inclination respectueuse vers elle : « Ah oui, je connais Madame. » D'anciens Patriotes sont ici, traités rudement, comme le Procureur Manuel ; d'anciens Ministres, dépouillés de leur splendeur. Nous avons l'impassibilité froide de l'Aristocratie, fidèle à elle-même jusque dans le Tartare ; la stupidité enragée de Caporaux patriotes, de Blanchisseuses patriotes, qui ont beaucoup à dire de Complots, de Trahisons, du Dix Août, de l'ancienne Insurrection des Femmes. Car tout est maintenant devenu crime chez celle qui a perdu.

Marie-Antoinette, dans cet abandon absolu et cette heure d'extrême besoin, ne se manque pas à elle-même, femme impériale. Son regard, dit-on, tandis qu'on lisait cet hideux Acte d'accusation, demeura calme ; « on la voyait parfois remuer les doigts, comme lorsqu'on joue du Piano ». On discerne, non sans intérêt, à travers ce sombre Bulletin révolutionnaire lui-même, comment elle se porte en reine. Ses réponses sont promptes, claires, souvent d'une brièveté laconique ; une résolution devenue méprisante sans cesser d'être digne se voile de paroles calmes. « Vous persistez donc à nier ? — Mon système n'est pas de nier : c'est la vérité

que j'ai dite, et j'y persiste. » Le scandaleux Hébert a porté témoignage de beaucoup de choses : entre autres d'une chose, concernant Marie-Antoinette et son petit Fils — dont la Parole humaine ferait mieux de ne pas être souillée davantage. Elle a répondu à Hébert ; un Juré demande à observer qu'elle n'a pas répondu sur ce point. « Je n'ai pas répondu, s'écrie-t-elle avec une noble émotion, parce que la Nature refuse de répondre à une pareille accusation portée contre une Mère. J'en appelle à toutes les Mères qui sont ici. » Robespierre, lorsqu'il en entendit parler, éclata en quelque chose qui ressemblait presque à un juron contre l'imbécillité brutale de cet Hébert ;⁶⁸⁴ sur la tête infecte duquel son mensonge infect est retombé. À quatre heures du matin le mercredi, après deux jours et deux nuits d'interrogatoires, de recommandations au jury et autres obscurcissements du conseil, le résultat paraît : Sentence de Mort. « Avez-vous quelque chose à dire ? » L'Accusée secoua la tête sans parler. Les chandelles de la nuit s'éteignent ; pour elle aussi le Temps s'achève, et ce sera l'Éternité et le Jour. Cette Salle de Tinville est sombre, mal éclairée, sauf à l'endroit où elle se tient. Silencieusement, elle s'en retire pour mourir.

Deux Processions, ou Marches royales, séparées par vingt-trois années, nous ont souvent frappé d'un étrange sentiment de contraste. La première est celle d'une belle Archiduchesse et Dauphine, quittant la Ville de sa Mère à l'âge de Quinze ans ; vers des espérances telles qu'aucune autre Fille d'Ève n'en possédait alors : « Le lendemain, dit Weber, témoin oculaire, la Dauphine quitta Vienne. Toute la Ville se pressait au-dehors ; d'abord dans une douleur silencieuse. Elle parut : on la voyait renversée au fond de sa voiture ; le visage baigné de larmes ; cachant ses yeux tantôt avec son mouchoir, tantôt avec ses mains ; plusieurs fois passant la tête dehors pour revoir encore ce Palais de ses Pères où elle ne devait jamais revenir. Elle exprimait par gestes son regret, sa gratitude à la bonne Nation qui se pressait ici pour lui dire adieu. Alors s'élevèrent non seulement des larmes, mais des cris perçants, de tous côtés. Hommes et femmes s'abandonnaient pareillement à cette expression de leur douleur. C'était un bruit de lamentation audible dans les rues et les avenues de Vienne. Le dernier Courrier qui la suivait disparut, et la foule se fonda. »⁶⁸⁵

La jeune Fille impériale de Quinze ans est maintenant devenue une Veuve usée, détronée, de Trente-huit ans ; grise avant le temps : voici la dernière Procession. « Quelques minutes après la fin du Procès, les tambours battaient aux armes dans toutes les Sections ; au lever du soleil, la force armée était sur pied, les canons se plaçaient aux extrémités des Ponts, dans les Places, les Carrefours,

tout le long du Palais de Justice à la Place de la Révolution. À dix heures, de nombreuses patrouilles circulaient dans les Rues ; trente mille hommes à pied et à cheval étaient rangés sous les armes. À onze heures, Marie-Antoinette fut amenée dehors. Elle portait un déshabillé de *piqué blanc* : on la conduisit au lieu d'exécution de la même manière qu'une criminelle ordinaire ; liée, sur une Charrette ; accompagnée d'un Prêtre constitutionnel en habit laïque ; escortée de nombreux détachements d'infanterie et de cavalerie. Ceux-ci, et la double rangée de troupes tout le long de sa route, elle semblait les regarder avec indifférence. Sur son visage n'étaient visibles ni abattement ni orgueil. Aux cris de *Vive la République* et *À bas la Tyrannie* qui l'accompagnèrent tout le chemin, elle semblait ne prêter aucune attention. Elle parla peu à son Confesseur. Les Banderolles tricolores sur les toits occupèrent son regard dans les rues du Roule et Saint-Honoré ; elle remarqua aussi les Inscriptions sur les façades. En atteignant la Place de la Révolution, ses yeux se tournèrent vers le Jardin National, jadis les Tuileries ; son visage donna à ce moment des signes d'une vive émotion. Elle monta l'Échafaud avec assez de courage ; à midi et quart, sa tête tomba ; l'Exécuteur la montra au peuple, au milieu de longs cris universels de "*Vive la République*". »⁶⁸⁶

Chapitre VIII — Les Vingt-deux

Qui ensuite, ô Tinville ? Les suivants sont d'une autre couleur : nos pauvres Députés Girondins arrêtés. Tout ce qu'on pouvait encore saisir d'entre eux ; nos Vergniaud, Brissot, Fauchet, Valazé, Gensonné ; jadis la fleur du Patriotisme français, Vingt-deux au total : jusqu'ici, à la Barre de Tinville, depuis la « sauvegarde du Peuple français », depuis la réclusion au Luxembourg, l'emprisonnement à la Conciergerie, les a maintenant conduits le cours des choses. Fouquier-Tinville doit en rendre le compte qu'il pourra.

Sans doute ce Procès des Girondins est-il le plus grand que Fouquier ait encore eu à mener. Vingt-deux, tous Républicains éminents, rangés là sur une ligne ; les plus éloquents de France ; Juristes aussi ; non sans amis dans l'auditoire. Comment Tinville prouvera-t-il ces hommes coupables de Royalisme, de Fédéralisme, de Conspiration contre la République ? L'éloquence de Vergniaud s'éveille une fois encore ; « elle arrache des larmes », dit-on. Et les Journalistes rendent compte, et le Procès s'allonge jour après jour ; « menace de devenir éternel », murmurent beaucoup. Le Jacobinisme et la Municipalité se lèvent au secours de Fouquier. Le 28 du mois, Hébert et d'autres viennent en députation informer une Convention patriote que le Tribunal révolutionnaire est tout à fait « entravé par les formes de la Loi » ; qu'un Jury patriote devrait avoir « le pouvoir de couper court, de *terminer les débats*, lorsqu'il se sent convaincu ». Cette suggestion enceinte, de couper court, passe, avec toute la célérité possible, dans un Décret.

En conséquence, à dix heures du soir, le 30 octobre, les Vingt-deux, rappelés encore une fois, reçoivent cette information : le Jury, se sentant convaincu, a coupé court, a rendu son verdict ; les Accusés sont reconnus coupables, et la Sentence, pour tous et chacun, est la Mort avec confiscation des biens.

Une forte clameur naturelle s'élève parmi les pauvres Girondins ; tumulte que les gendarmes seuls peuvent réprimer. Valazé se frappe de son poignard ; tombe mort sur place. Les autres, au milieu des cris et de la confusion, sont repoussés vers leur Conciergerie ; Lasource s'écriant : « Je meurs le jour où le Peuple a perdu la raison ; vous mourrez lorsqu'il la recouvrera. »⁶⁸⁷ Aucun secours ! Cédant à la violence, les Condamnés élèvent l'Hymne de la *Marseillaise* ; retournent en chantant vers leur cachot.

Riouffe, qui fut leur Compagnon de prison dans ces derniers jours, a pieusement consigné la mort qu'ils firent. Selon nos idées, ce n'est pas une mort édifiante. Gai Pot-pourri satirique de Ducos ; Scènes de Tragédie rimées, où Barrère et Robespierre discutent avec Satan ; veille de mort passée à « chanter » et en « saillies de gaieté », avec des « discours sur le bonheur des peuples » : ces choses, et leurs semblables, nous devons les accepter pour ce qu'elles valent. C'est la manière dont les Girondins célèbrent leur Dernière Cène. Valazé, la poitrine sanglante, dort froid dans la mort ; il n'entend pas leurs chants. Vergniaud possède sa dose de poison ; mais elle ne suffit pas à ses amis, elle ne suffit qu'à lui ; c'est pourquoi il la rejette loin de lui ; il préside à cette Dernière Cène des Girondins, avec de sauvages éclairs d'éloquence, avec chansons et gaieté. La pauvre Volonté humaine lutte pour s'affirmer ; sinon de cette manière, alors de celle-là.⁶⁸⁸

Mais, le lendemain matin, tout Paris est dehors ; une foule telle qu'aucun homme n'en avait vue. Les Charrettes de mort, le cadavre froid de Valazé étendu parmi les Vingt-et-un encore vivants, roulent. Tête nue, mains liées ; en manches de chemise, l'habit jeté lâchement autour du cou : ainsi vont les éloquents de France, parmi murmures et cris. Aux cris de *Vive la République*, certains répondent encore par les contre-cris de *Vive la République*. D'autres, comme Brissot, demeurent plongés dans le silence. Au pied de l'échafaud, ils entonnent de nouveau, avec les variations appropriées, l'Hymne de la *Marseillaise*. Un tel acte de musique : conçois-le bien ! Les Vivants chantent là ; le chœur s'affaiblit si rapidement ! La hache de Samson est rapide ; une tête par minute, ou à peine moins. Le chœur est épuisé ; adieu pour toujours, ô Girondins. *Te Deum* Fauchet est devenu silencieux ; la tête morte de Valazé est tranchée : la faucille de la Guillotine a moissonné tous les Girondins. « Les éloquents, les jeunes, les beaux et les braves ! » s'écrie Riouffe. Ô Mort, quel festin se prépare dans tes Salles spectrales ?

Hélas, dans la lointaine région de Bordeaux, le Girondisme ne connaîtra pas meilleur sort. Dans les grottes de Saint-Émilion, dans greniers et caves, passent les mois les plus harassants ; vêtements usés, bourse vide ; novembre hivernal arrivé ; sous Tallien et sa Guillotine, tout espoir maintenant disparu. Le Danger se rapprochant toujours, la difficulté se resserrant toujours davantage, ils décident de se séparer. Non dépourvu de pathétique est l'adieu ; le grand Barbaroux, le plus gai des hommes braves, se penche pour embrasser son Louvet : « En quelque lieu que tu trouves ma mère, s'écrie-t-il, tâche d'être pour elle comme un fils : il

n'est aucune ressource à moi que je ne partagerai avec ta Femme, si le hasard me conduit jamais où elle se trouve. »⁶⁸⁹

Louvet partit avec Guadet, avec Salles et Valady ; Barbaroux avec Buzot et Pétion. Valady prit bientôt vers le sud une route à lui. Les deux amis et Louvet connurent un jour et une nuit misérables ; le 14 du mois de novembre 1793. Enfoncés dans la boue, la fatigue et la faim, ils frappent le lendemain, pour obtenir secours, à la maison de campagne d'un ami ; l'ami au cœur faible refuse de les admettre. Ils restèrent donc sous les arbres, dans la pluie battante. Fuyant avec désespoir, Louvet veut alors gagner Paris. Il se met en route sur-le-champ, éclaboussant la boue des deux côtés, avec une force nouvelle recueillie de la fureur ou de la frénésie. Il traverse des villages, trouvant « la sentinelle endormie dans sa guérite sous la pluie épaisse » ; il est parti avant que l'homme puisse crier après lui. Il dupe les Comités révolutionnaires ; voyage dans les charrettes des voituriers, couvertes ou découvertes ; reste caché dans l'une, sous les havresacs et les manteaux de femmes de soldats, rue d'Orléans, pendant que des hommes le cherchent : il connaît des échappées de la largeur d'un cheveu qui rempliraient trois romans ; enfin, il atteint Paris et sa belle Compagne secourable ; atteint la Suisse et attend des jours meilleurs.

Les pauvres Guadet et Salles furent tous deux pris peu après ; ils moururent par la Guillotine à Bordeaux, les tambours battant pour étouffer leur voix. Valady aussi est saisi et guillotiné. Barbaroux et ses deux compagnons résistèrent plus longtemps, jusqu'à l'été de 1794 ; mais pas assez longtemps. Un matin de juillet, changeant de cachette, comme ils doivent souvent le faire, « à environ une lieue de Saint-Émilion, ils aperçoivent une grande foule de gens de la campagne » ; sans doute des Jacobins venus les prendre ? Barbaroux tire un pistolet, se frappe à mort. Hélas, ce n'étaient pas des Jacobins ; c'étaient d'inoffensifs villageois allant à une fête de village. Deux jours plus tard, Buzot et Pétion furent trouvés dans un Champ de blé, leurs corps à demi dévorés par les chiens.⁶⁹⁰

Telle fut la fin du Girondisme. Ils se levèrent pour régénérer la France, ces hommes ; et ils ont accompli cela. Hélas, quelque querelle que nous ayons eue avec eux, leur sort cruel ne l'a-t-il pas abolie ? La pitié seule survit. Tant d'excellentes âmes de héros envoyées vers l'Hadès ; eux-mêmes livrés en proie aux chiens et à toutes les espèces d'oiseaux ! Mais ici encore, la volonté de la Puissance suprême s'est accomplie. Comme disait Vergniaud : « La Révolution, pareille à Saturne, dévore ses propres enfants. »

**LIVRE CINQUIÈME — LA TERREUR
À L'ORDRE DU JOUR**

Chapitre I — La Chute

Nous voici donc parvenus à ce noir Abîme à pic, vers lequel toutes choses tendaient depuis longtemps ; où, arrivées maintenant au bord vertigineux, elles se précipitent dans une ruine confuse ; tête première, pêle-mêle, en bas, toujours plus bas — jusqu'à ce que le Sansculottisme se soit consommé lui-même ; et que, dans cette prodigieuse Révolution française, comme en un Jour du Jugement, un Monde ait été rapidement, sinon régénéré, du moins détruit et englouti. Depuis longtemps la Terreur est terrible ; mais il devient maintenant manifeste aux acteurs eux-mêmes que la course qui leur est assignée est une course de Terreur ; et ils disent : Soit. « Que la Terreur soit à l'ordre du jour. »

Tant de siècles, ne remontons qu'à Hugues Capet, avaient additionné, chaque siècle la transmettant au suivant avec accroissement, la somme de Méchanceté, de Fausseté, d'Oppression de l'homme par l'homme. Les Rois péchaient, et les Prêtres, et le Peuple. Des Scélérats déclarés chevauchaient en triomphe, diadémés, couronnés, mitrés ; ou bien l'espèce plus funeste encore des Scélérats secrets, dans leurs formules aux beaux sons, leurs apparences spécieuses, leurs respectabilités, creuses au-dedans : la race des Charlatans était devenue aussi nombreuse que les sables de la mer. Jusqu'à ce qu'enfin une telle somme de Charlatanisme se fût accumulée que, pour le dire brièvement, la Terre et les Cieux en étaient las. Lent semblait venir le Jour du Règlement : il avançait, tout imperceptible, à travers le fracas et la fanfaronnade des Courtisanismes, des Héroïsmes-conquérants, des Grand-Monarquisme-très-chrétiens, des Pompadourismes-bien-aimés ; pourtant voici qu'il avançait toujours ; voici qu'il est arrivé, soudain, sans qu'aucun homme l'attendît ! La moisson des longs siècles mûrissait et blanchissait si rapidement dans ces derniers temps ; et maintenant elle est blanche, et se trouve fauchée rapidement, comme en un seul jour. Fauchée sous ce Règne de la Terreur ; et rentrée chez Hadès, dans la Fosse ! — Malheureux Fils d'Adam : il en va toujours ainsi ; et jamais ils ne le savent, jamais ils ne le sauront. Le visage gaiement lissé, jour après jour, génération après génération, se criant joyeusement les uns aux autres : « Bonne chance ! », ils travaillent à semer le vent. Et pourtant, aussi vrai que Dieu vit, ils récolteront la tempête : rien d'autre, disons-nous, n'est possible — puisque Dieu est une Vérité et que son Monde est une Vérité.

L'Histoire, cependant, en traitant de ce Règne de la Terreur, a rencontré ses propres difficultés. Tant que le Phénomène demeura dans son état premier, comme simples « Horreurs de la Révolution française », il y avait abondance de choses à dire et à hurler ; avec profit, et sans profit aussi. Le Ciel sait qu'il y eut assez de terreurs et d'horreurs : pourtant ce n'était pas tout le Phénomène ; bien plus exactement, ce n'était pas du tout le Phénomène, mais plutôt son ombre, sa partie négative. Et maintenant, à une nouvelle étape de l'affaire, lorsque l'Histoire, cessant de hurler, voudrait plutôt faire entrer sous ses vieilles Formes de parole ou de spéculation cette Chose nouvelle et stupéfiante ; afin que quelque Loi scientifique accréditée de la Nature suffise à ce Produit inattendu de la Nature, et que l'Histoire puisse en parler distinctement, en tirer des conséquences et quelque profit ; à cette nouvelle étape, l'Histoire, devons-nous dire, balbutie et patauge peut-être d'une manière plus pénible encore. Prenez, par exemple, la dernière Formule que nous ayons vue proposée comme adéquate au sujet, presque dans ces mois mêmes, par notre digne M. Roux, dans son *Histoire parlementaire*. La plus récente et la plus étrange : la Révolution française aurait été un suprême effort, après dix-huit cents ans de préparation, pour réaliser — la Religion chrétienne !⁶⁹¹ Unité, Indivisibilité, Fraternité ou la Mort se lisait, il est vrai, sur toutes les Maisons des Vivants ; et sur les Cimetières, ou Maisons des Morts, se lisait aussi, par ordre du procureur Chaumette : Ici est le Sommeil éternel ;⁶⁹² mais une Religion chrétienne réalisée par la Guillotine et la Mort éternelle « m'est suspecte », comme Robespierre avait coutume de dire.

Hélas, non, M. Roux ! Un Évangile de Fraternité, non selon aucun des quatre anciens Évangélistes, appelant les hommes à se repentir et à corriger chacun sa propre existence mauvaise afin d'être sauvé ; mais plutôt un Évangile, comme nous le donnons souvent à entendre, selon un nouvel et Cinquième Évangéliste, Jean-Jacques, appelant les hommes à corriger chacun l'existence mauvaise du monde entier, et à se sauver en faisant la Constitution. Chose différente et distante *toto caelo*, comme on dit : de toute la largeur du ciel, et davantage encore si possible ! — C'est ainsi pourtant que l'Histoire, et même toute Parole et toute Raison humaines, font encore ce que le Père Adam commença par faire dans la vie : s'efforcer de nommer les Choses nouvelles qu'elles voient la Nature produire — souvent avec une impuissance suffisante.

Mais si l'Histoire consentait, pour une fois, à reconnaître que tous les Noms et Théorèmes qu'elle connaît encore demeurent en deçà ? Que ce grand Produit de la Nature fut grand et nouveau précisément parce qu'il ne venait nullement

se ranger sous les anciennes Lois-de-Nature enregistrées, mais en révéler de nouvelles ? Dans ce cas, l'Histoire, renonçant pour le moment à la prétention de le nommer, le regardera honnêtement et nommera ce qu'elle pourra ! Toute approximation du Nom juste a sa valeur : que le nom juste lui-même soit une fois trouvé, la Chose est dès lors connue ; elle est à nous, et nous pouvons en traiter.

Or ce n'est assurément pas la réalisation du Christianisme, ni d'aucune chose terrestre, que nous discernons dans ce Règne de la Terreur, dans cette Révolution française dont il est la consommation. Nous y discernons plutôt la Destruction — de tout ce qui était destructible. C'est comme si Vingt-cinq Millions d'hommes, enfin soulevés dans l'humeur pythique, s'étaient dressés simultanément pour dire, d'une voix qui traverse les pays et les âges, que cette Fausseté d'Existence était devenue insupportable. Ô vous, Hypocrisies et Spécieuses, Manteaux royaux, Pelisses de cardinaux, vous Credos, Formules, Respectabilités, Sépulcres bien peints pleins d'ossements humains — voyez, vous nous apparaissez comme un Mensonge intégral. Pourtant notre Vie n'est pas un Mensonge ; notre Faim et notre Misère ne sont pas un Mensonge ! Voici que nous levons, tous ensemble, nos Vingt-cinq Millions de mains droites ; et prenons les Cieux, la Terre et même la Fosse de Tophet à témoin que, ou bien vous serez abolis, ou bien nous le serons !

Serment non négligeable, en vérité ; formant, comme on l'a souvent dit, la transaction la plus remarquable de ces mille dernières années. D'où suivent aussi, et suivront encore, des résultats. L'accomplissement de ce Serment ; c'est-à-dire la noire bataille désespérée des Hommes contre toute leur Condition et tout leur Milieu — bataille, hélas, en même temps contre le Péché et les Ténèbres qui étaient en eux-mêmes comme dans les autres : voilà le Règne de la Terreur. Le désespoir transcendantal en était la signification, bien qu'il n'en eût pas conscience. De fausses espérances, de Fraternité, de Millénium politique et autres, nous en avons toujours vu ; mais le cœur invisible du tout, le désespoir transcendantal, n'était pas faux ; et il n'est pas demeuré sans effet. Le Désespoir, poussé assez loin, complète pour ainsi dire le cercle ; et redevient une sorte d'espérance authentique et féconde.

La Doctrine de Fraternité, sortie de l'ancien Catholicisme, tombe, il est vrai, fort étrangement et tout d'un coup de son firmament de nuées, dans le véhicule d'un Évangile de Jean-Jacques ; et, de théorème, décide de se faire pratique. Mais ainsi tombent tout d'un coup tous les credos, intentions, coutumes, connaissances, pensées et choses que possèdent les Français ; Catholicisme,

Classicisme, Sentimentalisme, Cannibalisme : tous les ismes qui composent l'Homme en France se précipitent et rugissent dans ce gouffre ; le théorème est devenu pratique, et tout ce qui ne sait pas nager coule. L'Évangéliste Jean-Jacques n'est pas seul ; il n'est pas un Maître d'école de village qui n'ait fourni sa quote-part : ne nous tutoyons-nous pas, selon l'usage des Peuples libres de l'Antiquité ? Le Patriote français, en bonnet de nuit phrygien rouge de la Liberté, baptise son pauvre petit nourrisson rouge Caton — le Censeur, ou celui d'Utique. Gracchus est devenu Babeuf et rédige des Journaux ; Mucius Scævola, Cordonnier du même nom, préside dans la Section Mucius-Scævola : bref, voici un monde entier qui se mêle et se brouille, pour éprouver ce qui surnagera !

Nous appellerons donc, à tout le moins, ce Règne de la Terreur un règne très étrange. Le Sansculottisme dominant ouvre, pour ainsi dire, une arène libre ; l'un des plus étranges états temporaires où l'Humanité se soit jamais montrée. Une nation d'hommes, pleine de besoins et vide d'habitudes ! Les anciennes habitudes ont fait naufrage parce qu'elles étaient anciennes : poussés en avant par la Nécessité et la farouche Folie pythique, les hommes doivent, sous l'aiguillon de l'instant, inventer pour chaque besoin la manière de le satisfaire. L'Accoutumé s'écroule ; par imitation, par invention, l'Inaccoutumé se bâtit à la hâte. Ce que contient la tête Nationale française en sort : sinon un grand résultat, assurément l'un des plus étranges.

Que le Lecteur ne s'imagine pas non plus que ce Règne de la Terreur fut tout entier vide : loin de là. Combien de marteleurs et d'équarrisseurs, de boulangers et de brasseurs, de laveuses et d'essoreuses, dans toute cette France, doivent poursuivre leur ancien travail quotidien, que le Gouvernement soit de Terreur ou de Joie ! Dans ce Paris, vingt-trois Théâtres jouent chaque soir ; certains comptent jusqu'à soixante Lieux de danse.⁶⁹³ Le Dramaturge fabrique : des pièces de caractère strictement Républicain. Des Déchets-de-Roman toujours frais, comme autrefois, fournissent leur pâture aux Cabinets de lecture.⁶⁹⁴ Le « Cloaque de l'Agio », maintenant au temps du Papier-monnaie, travaille avec une vivacité sans exemple, inimaginable ; il exhale de lui-même des « fortunes soudaines », pareilles aux Palais d'Aladin : véritables espèces de *Fata-Morgana* miraculeuses, puisque vous pouvez y habiter — pendant un temps. La Terreur est comme un fond de sable noir sur lequel se peint la plus bariolée des scènes. En transitions saisissantes, en couleurs toutes portées à l'intensité, le sublime, le ridicule, l'horrible se succèdent ; ou plutôt, dans une cohue tumultueuse, s'accompagnent.

Ici donc, plus que partout ailleurs, les « cent langues » que réclament si souvent les anciens Poètes auraient été d'un suprême service ! Faute de posséder nous-même un tel organe, que le Lecteur mette en mouvement son propre organe imaginaire : saisissons pour lui, dans la suite la plus convenable que nous pourrons, tel ou tel aperçu significatif des choses.

Chapitre II — Mort

Dans les premiers jours de novembre, une lueur passagère des choses mérite d'être notée : le dernier passage de Philippe d'Orléans Égalité vers sa longue demeure. Philippe avait été « décrété d'accusation » avec les Girondins, à sa grande surprise comme à la leur ; mais il ne fut pas jugé avec eux. Ils sont condamnés et morts depuis quelque trois jours lorsque Philippe, après sa longue détention d'un demi-an à Marseille, arrive à Paris. C'est, selon notre calcul, le 3 novembre 1793.

Ce même jour, deux remarquables Prisonnières sont également placées sous garde : la dame Dubarry et Joséphine Beauharnais ! La dame autrefois comtesse Dubarry, Femme-infortunée, était revenue de Londres ; on la saisit non seulement comme ancienne Courtisane d'une ancienne Majesté, et par conséquent suspecte, mais comme ayant « fourni de l'argent aux Émigrants ». En même temps qu'elle arrive la femme de Beauharnais, bientôt sa veuve : celle qui est Joséphine Tascher Beauharnais ; qui sera Joséphine, Impératrice Bonaparte, car une noire Devineresse des Tropiques lui a prédit jadis qu'elle serait Reine et davantage. Dans les mêmes heures encore, le pauvre Adam Lux, presque dérangé d'esprit, qui, selon Forster, « n'a pris aucune nourriture depuis trois semaines », marche à la Guillotine pour son Pamphlet sur Charlotte Corday : il « bondit sur l'échafaud » ; dit qu'il « mourait pour elle avec une grande joie ». C'est parmi de tels compagnons de voyage que Philippe arrive. Car que le mois s'appelle Brumaire an II de la Liberté, ou Novembre 1793 de la Servitude, la Guillotine va toujours.

Assez : l'acte d'accusation de Philippe est bientôt rédigé, son Jury bientôt convaincu. Il se découvre coupable de Royalisme, de Conspiration et de beaucoup d'autres choses ; bien plus, c'est un crime en lui d'avoir voté la Mort de Louis, quoiqu'il réponde : « J'ai voté dans mon âme et conscience. » La sentence qu'il trouve est la mort immédiate ; ce présent et sombre six novembre est le dernier jour que Philippe verra. Philippe, dit Montgaillard, demanda alors à déjeuner : une quantité suffisante « d'huîtres, deux côtelettes, la meilleure partie d'une excellente bouteille de claret » ; et consomma le tout avec un appétit apparent. Un Juge révolutionnaire, ou quelque Émissaire officiel de la Convention, arriva ensuite pour lui signifier qu'il pouvait encore rendre quelque service à l'État en révélant la vérité sur un ou deux complots. Philippe répondit

que, dans l'état où les choses en étaient venues pour lui, l'État avait, pensait-il, peu de droits à faire valoir ; que néanmoins, dans l'intérêt de la Liberté, ayant encore quelque loisir entre les mains, il était prêt, si on lui posait une question raisonnable, à donner une réponse raisonnable. Et ainsi, dit Montgaillard, il appuya le coude sur la cheminée et conversa à voix basse, avec une grande apparence de calme ; jusqu'à ce que le loisir fût épuisé, ou que l'Émissaire s'en allât.

À la porte de la Conciergerie, l'attitude de Philippe était droite et aisée, presque impérieuse. Il y a cinq ans, à quelques jours près, que Philippe, entre ces mêmes murs de pierre, se leva d'un air gracieux et demanda au Roi Louis « si c'était donc une Séance royale, ou un Lit de justice ». Ô Ciel ! — Trois pauvres misérables devaient voyager et mourir avec lui : certains disent qu'ils refusèrent pareille compagnie et qu'il fallut les jeter dedans, pieds et poings liés ;⁶⁹⁵ mais cela ne paraît pas vrai. Qu'ils protestent ou non, le Véhicule-de-potence s'ébranle. La toilette de Philippe est remarquée pour son élégance : habit vert, gilet de *piqué blanc*, culotte de peau jaune, bottes brillantes comme chez Warren ; son air, comme auparavant, parfaitement composé, impassible, pour ne pas dire aisément et poliment Brummellien. Rue après rue ; lentement, au milieu des exécutions — devant le Palais-Égalité, autrefois Palais-Royal ! La cruelle Populace l'y arrête quelques minutes : la dame de Buffon, dit-on, le regarde passer dans une coiffure de Jézabel ; le long du mur de pierre de taille courent ces mots en énormes lettres tricolores : RÉPUBLIQUE UNE ET INDIVISIBLE ; LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ OU LA MORT : Propriété nationale. Les yeux de Philippe jettent, un instant, une flamme d'enfer ; l'instant suivant elle a disparu, et il siège impassible, poliment Brummellien. Sur l'échafaud, Samson veut lui retirer ses bottes : « Bah, dit Philippe, elles viendront mieux après ; finissons-en, dépêchons-nous ! »

Philippe ne fut donc pas sans vertu ? Dieu nous garde de croire qu'aucun homme vivant en soit dépourvu ! Il eut la vertu de continuer à vivre pendant quarante-cinq ans ; et peut-être d'autres vertus que nous ne connaissons pas. Jamais sans doute mortel n'eut de pareilles choses consignées contre lui : de tels faits, et de tels mensonges aussi. Car il était un Prince-du-Sang jacobin ; considérez cette combinaison ! Et, différent en cela de tout Néron, de tout Borgia, il vivait dans l'Âge des Pamphlets. Il nous suffit : le Chaos l'a réabsorbé ; puisse-t-il tarder, ou renoncer à jamais, à porter son semblable ! — Le brave jeune Orléans-Égalité, dépouillé de tout sauf de lui-même, s'en est allé à Coire, dans les

Grisons, sous le nom de Corby, enseigner les Mathématiques. La Famille Égalité est au plus sombre fond du Nadir.

Une Victime beaucoup plus noble le suit ; une femme dont plusieurs siècles réclameront le souvenir : Jeanne-Marie Phlipon, épouse de Roland. Royale, sublime dans sa douleur sans plainte, telle elle parut à Riouffe dans sa Prison. « Quelque chose de plus que ce qu'on trouve d'ordinaire dans les regards des femmes se peignait, dit Riouffe,⁶⁹⁶ dans ses grands yeux noirs, pleins d'expression et de douceur. Elle me parlait souvent à travers la Grille : nous étions tous attentifs autour d'elle, dans une sorte d'admiration et d'étonnement ; elle s'exprimait avec une pureté, une harmonie, une prosodie qui faisaient de son langage une musique dont l'oreille ne pouvait se rassasier. Sa conversation était sérieuse, non froide ; sortant de la bouche d'une belle femme, elle était franche et courageuse comme celle d'un grand homme. » « Et pourtant sa femme de chambre disait : "Devant vous, elle rassemble ses forces ; mais, dans sa propre chambre, elle demeure parfois trois heures assise, appuyée à la fenêtre, et pleure." » Elle était en Prison, libérée une fois mais reprise dans l'heure même, depuis le Premier Juin : dans l'agitation et l'incertitude ; lesquelles se sont peu à peu fixées en cette dernière certitude sévère, la mort. À la Prison de l'Abbaye, elle occupait l'appartement de Charlotte Corday. Ici, à la Conciergerie, elle parle avec Riouffe, avec l'Ex-Ministre Clavière ; appelle les Vingt-deux décapités « Nos amis » — que nous allons bientôt suivre. Durant ces cinq mois furent écrits ces *Mémoires* qu'on lit encore dans le monde entier.

Mais voici que, le 8 novembre, « vêtue de blanc, dit Riouffe, ses longs cheveux noirs tombant jusqu'à sa ceinture », elle est partie vers la Barre du Jugement. Elle revint d'un pas rapide ; leva le doigt pour nous signifier qu'elle était condamnée : ses yeux semblaient avoir pleuré. Les questions de Fouquier-Tinville avaient été « brutales » ; l'honneur féminin offensé les lui avait rejetées au visage, avec mépris, non sans larmes. Et maintenant, les courtes préparations bientôt achevées, elle va parcourir sa dernière route. Avec elle voyage un certain Lamarche, « Directeur de l'impression des Assignats », dont elle s'efforce de ranimer l'abattement. Arrivée au pied de l'échafaud, elle demande une plume et du papier, « pour écrire les étranges pensées qui s'élevaient en elle » ;⁶⁹⁷ demande remarquable, qui lui est refusée. Regardant la Statue de la Liberté qui se dresse là, elle dit avec amertume : « Ô Liberté, que de choses on fait en ton nom ! » Pour l'amour de Lamarche, elle mourra la première, et lui montrera combien il est

facile de mourir. « Contraire à l'ordre », dit Samson. — « Allons, vous ne pouvez refuser la dernière demande d'une Dame » ; et Samson cède.

Noble Vision blanche, avec son haut visage royal, ses yeux doux et fiers, ses longs cheveux noirs coulant jusqu'à la ceinture ; avec un cœur aussi brave qu'il en battit jamais dans une poitrine de femme ! Pareille à une Statue grecque blanche, sereinement accomplie, elle brille dans ce noir naufrage des choses — longtemps mémorable. Honneur à la grande Nature qui, dans la Ville de Paris, à l'Ère du Noble-Sentiment et du Pompadourisme, peut façonner une Jeanne Phlipon, et la nourrir jusqu'à une Féminité claire et impérissable, ne fût-ce qu'avec des Logiques, des Encyclopédies et l'Évangile selon Jean-Jacques ! La Biographie se souviendra longtemps de ce trait : demander une plume « pour écrire les étranges pensées qui s'élevaient en elle ». C'est un petit rayon de lumière qui répand de la douceur et une sorte de sainteté sur tout ce qui précède : en elle aussi se trouvait un Innommable ; elle aussi était une Fille de l'Infini ; il existait des mystères dont le Philosophisme n'avait pas rêvé ! — Elle laissa par écrit de longs conseils à sa petite Fille ; elle dit que son Mari ne lui survivrait pas.

Plus cruelle encore fut la destinée du pauvre Bailly, premier Président national, premier Maire de Paris : condamné maintenant pour Royalisme, Fayettisme ; pour cette Affaire du Drapeau rouge au Champ-de-Mars ; on peut dire, en général, pour avoir quitté son Astronomie afin de se mêler de Révolution. C'est le 10 novembre 1793 ; une pluie glacée, âpre, bruineuse tombe tandis que le pauvre Bailly est conduit à travers les rues ; la Populace hurlante le couvre de malédictions, de boue ; agite devant son visage la dérision ardente ou fumante d'un Drapeau rouge. Silencieux, sans pitié autour de lui, siège l'innocent vieillard. Avançant lentement sous la bruine de grésil, ils ont atteint le Champ-de-Mars. Pas ici ! vocifère la Populace maudissante ; un tel sang ne doit pas souiller un Autel de la Patrie ; pas ici, mais sur ce tas de fumier au bord de la Rivière ! Ainsi vocifère la Populace maudissante ; l'Officialité l'écoute. On démonte la Guillotine, quoique les mains soient engourdies par la bruine glacée ; on la transporte au bord de la Rivière ; on l'y remonte avec une lenteur engourdie ; pulsation après pulsation continuant à se compter dans le cœur las du vieillard. Durant de longues heures, au milieu des malédictions et de la pluie glaciale ! « Bailly, tu trembles », dit quelqu'un. — « Mon ami, c'est de froid », répond Bailly. Jamais mortel n'eut fin plus cruelle.⁶⁹⁸

Quelques jours après, Roland, apprenant ce qui est arrivé le 8, embrasse ses bons Amis de Rouen, quitte la bonne maison qui lui avait donné refuge ; part,

avec un adieu trop triste pour les larmes. Le lendemain matin, 16 du mois, « à quelque quatre lieues de Rouen, du côté de Paris, près de Bourg-Baudoin, dans l'Avenue de M. Normand », on voit, assise et appuyée contre un arbre, la figure d'un homme rigoureux et ridé ; maintenant raide dans la rigidité de la mort ; une canne-épée traversant son cœur ; et à ses pieds cet écrit : « Qui que tu sois qui me trouves ici gisant, respecte mes restes : ce sont ceux d'un homme qui consacra toute sa vie à se rendre utile, et qui est mort comme il a vécu, vertueux et honnête. » « Ce n'est pas la crainte, mais l'indignation qui m'a fait quitter ma retraite, en apprenant que ma Femme avait été assassinée. Je n'ai pas voulu demeurer plus longtemps sur une Terre souillée de crimes. »⁶⁹⁹

L'apparition de Barnave devant le Tribunal révolutionnaire fut des plus courageuses ; mais elle ne pouvait lui servir. On l'a fait venir de Grenoble pour payer la douleur commune. Vaine est l'éloquence, judiciaire ou autre, contre les muets ciseaux de Clotho que tient Tinville. Il n'a encore que trente-deux ans, ce Barnave, et il a connu de tels changements. Il y a peu, nous le voyions au sommet de la Roue de Fortune, sa parole faisant loi pour tous les Patriotes ; et maintenant il est assurément au bas de la Roue, dans une orageuse altercation avec un Tribunal de Tinville qui le condamne à mourir !⁷⁰⁰ Et Pétion, lui aussi jadis de l'Extrême Gauche, et nommé Pétion-Vertu, où est-il ? Civilement mort ; dans les Caves de Saint-Émilion ; destiné à être dévoré par les chiens. Et Robespierre, qui chevaucha avec lui sur les épaules du peuple, est au Comité de Salut ; civilement vivant — non pour toujours. Ainsi tournoie et pivote, avec une rapidité vertigineuse, cet immense torquentum d'une Révolution ; retentissant sauvagement, impossible à suivre de l'œil. Sur l'Échafaud, Barnave frappa du pied ; et, levant les yeux, on l'entendit s'écrier : « Voilà donc ma récompense ? »

Le Député ex-Procureur Manuel est déjà parti ; et le Député Osselin, fameux lui aussi en Août et Septembre, est près de partir ; et Rabaut, traîtreusement découvert entre ses deux murs, et le Frère de Rabaut. Les Députés nationaux ne sont pas rares ! Et les Généraux : la mémoire du Général Custine ne peut être défendue par son Fils ; son Fils est déjà guillotiné. Custine l'Ex-Noble fut remplacé par Houchard le Plébéen : lui non plus ne put prospérer dans le Nord ; pour lui non plus il n'y eut aucune merci ; il a péri place de la Révolution, après avoir tenté de se tuer en Prison. Et les Généraux Biron, Beauharnais, Brunet, tout Général qui ne prospère pas ; le robuste vieux Lückner aux yeux devenus chassieux ; l'Alsacien Westermann, vaillant et diligent en Vendée : aucun d'eux ne peut, comme chante le Psalmiste, délivrer son âme de la mort.

Que les Comités révolutionnaires sont affairés ; que les Sections avec leurs quarante sous par jour le sont aussi ! Arrestation sur arrestation tombe, rapide, continuelle ; suivie de mort. L'Ex-Ministre Clavière s'est tué en Prison. L'Ex-Ministre Lebrun, saisi dans un grenier à foin, sous le déguisement d'un ouvrier, est aussitôt conduit à la mort.⁷⁰¹ Bien plus, n'est-ce pas aussi ce que Barrère appelle « battre monnaie sur la place de la Révolution » ? Car toujours « les biens du coupable, s'il possède des biens », sont confisqués. Pour éviter les accidents, nous faisons même une Loi afin que le suicide ne nous frustre pas ; qu'un criminel qui se tue n'en encourt pas moins la confiscation de ses biens. Que tremblent donc le coupable et le suspect, et le riche, et en un mot toute espèce d'homme culottique ! Le Palais du Luxembourg, autrefois à Monsieur, est devenu une vaste Prison infecte ; le Palais de Chantilly aussi, autrefois à Condé — tandis que leurs Propriétaires sont à Blankenberg, du mauvais côté du Rhin. À Paris il y a maintenant quelque douze Prisons ; en France quelque quarante-quatre mille Prisonniers : vers elles, épais comme feuilles brunes en Automne, bruissent et voyagent les suspects ; secoués par les Comités révolutionnaires, ils sont balayés vers leurs magasins — pour être consommés par Samson et Tinvillle. « *La Guillotine ne va pas mal.* »

Chapitre III — Destruction

Le suspect peut bien trembler ; mais combien davantage les rebelles déclarés — les Villes girondines du Midi ! L'Armée révolutionnaire est partie, sous Ronsin le Dramaturge ; forte de six mille hommes ; en « bonnet de nuit rouge, gilet tricolore, pantalon de peluche noire, spencer de peluche noire, avec d'énormes moustaches, un énorme sabre — en carmagnole complète » ;⁷⁰² et elle possède des guillotines portatives. Le Représentant Carrier est arrivé à Nantes, sur la lisière de la Vendée flambante que Rossignol a littéralement mise en feu : Carrier jugera les captifs que vous faites, et leurs complices, Royalistes ou Girondins ; sa guillotine va toujours, et sa « Compagnie de Marat » coiffée de laine. De petits enfants sont guillotins, et des vieillards. Si rapide que soit la machine, elle ne suffit pas ; le Bourreau et tous ses valets s'affaissent, usés par le travail ; déclarent que les muscles humains n'en peuvent davantage.⁷⁰³ Il faut donc essayer les fusillades ; auxquelles succéderont peut-être des méthodes plus effrayantes encore.

À Brest, dans un but pareil, règne Jean-Bon Saint-André, avec une Armée de Bonnets rouges. À Bordeaux règne Tallien, avec son Isabeau et ses hommes de main : les Guadet, les Cussy, les Salles peuvent tomber ; la Pique sanglante et le Bonnet de nuit portent le pouvoir suprême ; la Guillotine bat monnaie. Hérissé, roux comme un renard, Tallien, jadis Rédacteur capable, encore jeune d'années, est devenu des plus sombres et des plus puissants ; Pluton sur Terre, possesseur des clefs du Tartare. On remarque pourtant qu'une certaine Señorina Cabarrus — appelons-la plutôt Señora, Dame de Fontenay, mariée mais non encore veuve —, belle femme brune, fille de Cabarrus le marchand espagnol, a adouci ce visage rouge et hérissé ; plaidant pour elle-même et ses amis, et l'emportant. Les clefs du Tartare, ou toute autre espèce de pouvoir, comptent pour une femme ; le sombre Pluton lui-même n'est pas insensible à l'amour. Pareille à une nouvelle Proserpine, elle est recueillie par ce rouge et sombre Dis ; et, dit-on, adoucit quelque peu son cœur de pierre.

Maignet, à Orange dans le Midi ; Lebon, à Arras dans le Nord, deviennent des prodiges du monde. Un Tribunal populaire jacobin, avec son Représentant national, peut-être là même où se trouvait récemment un Tribunal populaire girondin, surgit ici, surgit là ; partout où besoin est. Les Fouché, les Maignet, les Barras, les Fréron parcourent les Départements méridionaux ; pareils à des

moissonneurs, avec leur faucille-guillotine. Nombreux sont les ouvriers, grande est la moisson. Par centaines et par milliers, les vies humaines sont coupées ; jetées comme des brandons dans l'incendie.

Marseille est prise et soumise à la loi martiale : voyez, à Marseille, quel épi roux et souillé ils coupent — un gros Homme, voulons-nous dire, au visage piqué de cuivre ; barbe abondante, ou chaume de barbe, couleur de tuile ? Par Némésis et les Sœurs fatales, c'est Jourdan Coupe-Tête ! Ils l'ont saisi dans ces districts de loi martiale ; lui aussi, de leur « rasoir national », ils le rasent sévèrement. Basse est maintenant la propre tête de Jourdan le Décapiteur — aussi basse que celles de Deshuttés et Varigny, qu'il envoya sur des piques pendant l'Insurrection des Femmes ! On ne le verra plus, Portent cuivré, tournoyer dans les Villes du Midi ; plus jamais siéger en jugement, avec pipes et eau-de-vie, dans la Glacière d'Avignon. La Terre qui cache tout l'a reçu, cette Barbe-de-Tuile gonflée : puissions-nous ne jamais revoir son pareil ! — Jourdan, on le nomme ; les autres Centaines demeurent sans nom. Hélas, elles gisent pour nous comme des fagots confus, entassés ensemble ; comptés par charretées : pourtant il n'est pas une brindille individuelle de ces fagots qui n'eût une Vie et une Histoire ; qui ne fût coupée avec des douleurs, comme lorsqu'un Kaiser meurt !

Moins que toute autre ville, Lyon ne peut échapper. Lyon, que nous avons vue sous une effroyable lumière solaire, cette nuit d'Automne où la Tour à poudre jaillit vers le ciel, penchait visiblement vers une triste fin. Inévitable : que pouvaient le courage désespéré et Précý ; que pouvaient-ils contre Dubois-Crancé, sourd comme le Destin, sévère comme la Fatalité, emportant leurs « redoutes de sacs de coton » ; les enfermant toujours plus étroitement dans sa lave d'Artillerie ? Jamais ce ci-devant d'Autichamp n'arriverait ; jamais aucun secours de Blankenberg. Les Jacobins lyonnais se cachaient dans les caves ; la Municipalité girondine pâissait dans la famine, la trahison et le feu rouge. Précý tira son épée, et quelque quinze cents hommes avec lui ; bondit en selle pour s'ouvrir un passage jusqu'en Suisse. Ils frappèrent avec fureur ; furent frappés avec fureur et abattus ; ce ne sont pas des centaines, à peine des unités, qui virent jamais la Suisse.⁷⁰⁴ Lyon, le 9 octobre, se rend à discrétion ; elle est devenue Ville vouée. L'Abbé Lamourette, maintenant Évêque Lamourette, autrefois Législateur, celui de l'ancien Baiser-Lamourette ou Baiser-de-Dalila, est saisi ici, envoyé à Paris pour être guillotiné : « il fit le signe de la croix », dit-on, lorsque Tinville lui signifia sa condamnation à mort ; et mourut comme un éloquent Évêque constitutionnel. Mais malheur maintenant à tous les Évêques, Prêtres,

Aristocrates et Fédéralistes qui sont dans Lyon ! Les mânes de Chalier doivent être apaisés ; la République, devenue folle à hauteur sibylline, a découvert son bras droit. Voyez ! le Représentant Fouché — c'est Fouché de Nantes, nom qui deviendra bien connu — se rend dûment, avec une compagnie Patriote, dans une Procession prodigieuse, pour relever le cadavre de Chalier. Un Âne, enveloppé d'une chasuble de Prêtre, une mitre sur la tête, traînant à sa queue les Livres de Messe, certains disent la Bible elle-même, traverse au pas les rues de Lyon ; escorté par un Patriotisme innombrable, par un fracas venu de la Fosse ; vers la tombe du Martyr Chalier. Le corps est déterré et brûlé ; les cendres recueillies dans une Urne, afin d'être adorées par le Patriotisme parisien. Les Livres saints font partie du bûcher funèbre ; leurs cendres sont dispersées au vent. Au milieu des cris de « Vengeance ! Vengeance ! » — laquelle, écrit Fouché, sera satisfaite.⁷⁰⁵

Lyon, en effet, est une Ville à abolir ; non plus Lyon désormais, mais « Commune-Affranchie » ; son nom même doit périr. Cette Cité naguère grande doit être rasée, si le Jacobinisme prophétise juste ; et sur ses ruines doit s'élever une Colonne portant cette Inscription : Lyon se révolta contre la République ; Lyon n'est plus. Fouché, Couthon, Collot, Représentants de la Convention, se succèdent : il y a du travail pour le bourreau ; du travail pour le marteau, non à bâtir. Les Maisons mêmes des Aristocrates, disons-nous, sont condamnées. Le paralytique Couthon, porté dans une chaise, frappe le mur d'un maillet emblématique, disant : « La Loi te frappe » ; les maçons, avec coins et pinces, commencent la démolition. Fracas d'écroulement, ruine obscure et nuages de poussière s'envolent dans le vent d'hiver. Si Lyon avait été faite de matière molle, elle eût entièrement disparu en ces semaines, et la prophétie jacobine se serait accomplie. Mais les Villes ne sont pas bâties d'écume de savon ; la Ville de Lyon est bâtie de pierre. Lyon, bien qu'elle se fût révoltée contre la République, existe encore aujourd'hui.

Les Girondins lyonnais n'ont pas non plus tous un seul cou, que vous puissiez expédier d'un seul coup. Tribunal révolutionnaire ici, Commission militaire, guillotinant, fusillant, font ce qu'ils peuvent : les rigoles de la place des Terreaux coulent rouges ; des cadavres mutilés roulent dans le Rhône. Collot d'Herbois, dit-on, fut jadis sifflé sur la scène lyonnaise : mais de quel sifflement, huée universelle ou rauque Trompette tartaréenne, le sifflez-vous maintenant, dans ce nouveau rôle de Représentant de la Convention — qui ne sera pas repris ! Deux cent neuf hommes sont conduits de l'autre côté de la Rivière, pour être abattus en masse par le mousquet et le canon, dans la Promenade des Brotteaux.

C'est la seconde scène de ce genre ; la première en comptait quelque soixante-dix. Les cadavres de la première furent jetés dans le Rhône, mais le Rhône en échoua quelques-uns ; ceux du second lot seront donc enterrés sur terre. Leur longue fosse unique est creusée ; ils se tiennent rangés le long de la crête de terre meuble ; les plus jeunes chantant la Marseillaise. Les Gardes nationaux jacobins font feu ; mais doivent faire feu encore, puis encore ; et prendre la baïonnette et la pelle, car, si tous les condamnés tombent, tous ne meurent pas — et cela devient une boucherie trop horrible pour la parole. À tel point que les Nationaux eux-mêmes, en tirant, détournent le visage. Collot, arrachant le mousquet à l'un d'eux et le mettant en joue d'un visage immobile, dit : « C'est ainsi qu'un Républicain doit tirer. »

C'est la seconde Fusillade, et heureusement la dernière : on la trouve trop hideuse ; même inconmode. Ils étaient deux cent neuf à sortir ; un s'échappa au bout du Pont : pourtant voici que, lorsqu'on compte les cadavres, ils sont deux cent dix. Résous-nous cette énigme, ô Collot ? Après de longues conjectures, on se souvient que deux individus, ici sur le terrain des Brotteaux, tentèrent de quitter les rangs, protestant avec angoisse qu'ils n'étaient pas des condamnés, mais des Commissaires de Police : nous les avons repoussés, refusé de les croire, et fusillés avec le reste !⁷⁰⁶ Telle est la vengeance d'une République enragée. Assurément c'est là, selon la formule de Barrère, la Justice « sous des formes acerbes ». Mais la République, comme dit Fouché, doit « marcher à la Liberté sur des cadavres ». Ou encore, selon Barrère : « Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. » La Terreur plane au loin et partout : « *La Guillotine ne va pas mal.* »

Mais avant de quitter ces régions du Midi, sur lesquelles l'Histoire ne peut jeter que des regards d'en haut, elle descendra un instant et fixera les yeux sur un point : le Siège de Toulon. On a beaucoup battu et bombardé, chauffé des boulets dans des fourneaux ou des fermes, servi l'artillerie bien et mal, attaqué les Passes d'Ollioules, les Forts Malbosquet : jusqu'ici avec peu de résultat. Nous avons eu ici le Général Cartaux, ancien Peintre élevé par les troubles de Marseille ; le Général Doppet, ancien Médecin élevé par les troubles du Piémont, qui, sous Crancé, prit Lyon, mais ne peut prendre Toulon. Enfin nous avons le Général Dugommier, élève de Washington. Nous avons eu aussi des Représentants de la Convention : Barras, Salicetti, Robespierre le Jeune ; et un Chef de brigade d'Artillerie d'une extrême diligence, qui prend souvent son somme parmi les canons ; jeune homme court, taciturne, au teint olivâtre, qui ne nous est pas

inconnu, nommé Bonaparte : l'un des meilleurs Officiers d'Artillerie que nous ayons encore rencontrés. Et Toulon n'est toujours pas prise. Voici le quatrième mois ; Décembre, en style-esclave ; Frimaire, en style nouveau : et toujours leur maudit Drapeau Rouge-Bleu y flotte. Ils sont ravitaillés par la Mer ; ils ont saisi toutes les hauteurs, abattant les bois et se fortifiant ; pareils au lapin des rochers, ils ont bâti leur nid dans la pierre.

Cependant Frimaire n'est pas encore devenu Nivôse lorsqu'un Conseil de Guerre est convoqué ; des Instructions viennent d'arriver du Gouvernement et du Salut public. Carnot, au Salut public, nous a envoyé un plan de siège : sur ce plan le Général Dugommier a telle critique à faire, le Commissaire Salicetti telle autre ; critiques et plans sont fort divers ; lorsque ce jeune Officier d'Artillerie ose parler — le même que nous avons vu arracher du sommeil parmi les canons, qui a surgi plusieurs fois dans cette Histoire, nommé Napoléon Bonaparte. Son humble opinion, car il a glissé çà et là avec lunettes d'approche et pensées, est qu'un certain Fort l'Aiguillette peut être saisi soudainement, d'un bond de lion ; et que, l'ayant une fois à nous, on pourrait battre le cœur même de Toulon, retourner pour ainsi dire les Lignes anglaises comme un gant, et que Hood et nos Ennemis naturels devraient, le lendemain, ou prendre la mer, ou être brûlés en cendres. Les Commissaires haussent les sourcils, reniflant la négation : qui est ce jeune monsieur qui a plus d'esprit que nous tous ? Le brave vétérans Dugommier, cependant, juge l'idée digne d'une parole ; interroge le jeune monsieur ; se convainc ; et la conclusion est : Essayons.

Sur ce visage de bronze taciturne, toutes choses étant maintenant prêtes, siège donc une gravité plus sombre que jamais, comprimant un feu central plus ardent que jamais. Là-bas, tu le vois, est le Fort l'Aiguillette ; bond de lion désespéré, mais possible ; à tenter aujourd'hui ! — On le tente ; et il se trouve bon. Par ruse et par valeur, se glissant dans les ravins, plongeant avec feu dans la tempête de feu, on saisit le Fort l'Aiguillette, on l'emporte ; la fumée dissipée, le sage Tricolore y flotte : le jeune homme au teint de bronze avait raison. Le lendemain matin, Hood, découvrant l'intérieur de ses lignes exposé, ses défenses retournées comme un gant, gagne ses vaisseaux. Embarquant avec lui les Royalistes qui le désirent, il lève l'ancre : en ce 19 décembre 1793, Toulon appartient de nouveau à la République !

La canonnade a cessé à Toulon ; maintenant peuvent commencer guillotines et fusillades. Horreurs civiles, assurément : mais au moins cette infamie d'une domination anglaise est purgée. Qu'il y ait Fête civique dans toute

la France : ainsi le rapporte Barrère, ou le Peintre David ; et la Convention y assiste en corps.⁷⁰⁷ Bien plus, dit-on, ces infâmes Anglais — attentifs plutôt à leurs propres intérêts qu'aux nôtres — mirent le feu à nos magasins, arsenaux, vaisseaux de guerre dans le Port de Toulon, avant de lever l'ancre ; quelque vingt beaux vaisseaux de guerre, les seuls qui nous restaient ! Pourtant l'opération ne prospéra pas, quoique la flamme montât au loin et très haut ; deux navires environ brûlèrent, pas davantage ; les galériens eux-mêmes coururent avec des seaux pour éteindre. Ces fiers Vaisseaux, l'Orient et les autres, doivent d'abord porter ce même jeune Homme en Égypte : ils ne peuvent pas encore être changés en cendres, ni en Nymphes marines ; pas encore en fusées, ô Vaisseau l'Orient, ni devenir la proie de l'Angleterre — avant leur heure !

Ainsi donc, dans toute la France, Fête civique et haute marée ; et Toulon voit fusillades, mitrillades en masse, comme Lyon les vit ; « la mort est vomie à grands flots » ; et douze mille Maçons sont réquisitionnés dans les campagnes voisines pour raser Toulon de la face de la Terre. Car elle doit être rasée, ainsi le rapporte Barrère ; tout entière sauf les Établissements maritimes nationaux ; et s'appeler désormais non Toulon, mais *Port-de-la-Montagne*. Là, dans un noir nuage de mort, nous devons la laisser — espérant seulement que Toulon aussi est bâtie de pierre ; que peut-être même douze mille Maçons ne pourront l'abattre avant que l'accès ne passe.

On commence à être malade de « mort vomie à grands flots ». Pourtant n'entends-tu pas, ô Lecteur — car le son traverse les siècles —, dans les mortes nuits de décembre et de janvier, au-dessus de la Ville de Nantes, des bruits confus, comme de mousqueterie et de tumulte, comme de rage et de lamentation, se mêlant au gémissement éternel des eaux de la Loire ? La Ville de Nantes est plongée dans le sommeil ; mais le Représentant Carrier ne dort pas, la Compagnie de Marat coiffée de laine ne dort pas. Pourquoi cette embarcation à fond plat, cette gabarre, se détache-t-elle vers onze heures du soir, avec quatre-vingt-dix Prêtres sous les écouteilles ? Ils vont à Belle-Île ? Au milieu du courant de la Loire, au signal donné, la gabarre est sabordée ; elle coule avec toute sa cargaison. « La Sentence de Déportation, écrit Carrier, a été exécutée verticalement. » Les Quatre-vingt-dix Prêtres, dans leur cercueil-gabarre, gisent au fond ! C'est la première des Noyades de Carrier, devenues fameuses à jamais.

On guillotina à Nantes jusqu'à ce que le Bourreau tombât épuisé ; puis on fusilla « dans la Plaine de Saint-Mauve » ; de petits enfants fusillés, et des femmes avec des enfants au sein ; enfants et femmes par cent vingt, puis par cinq cents,

tant la Vendée est brûlante : jusqu'à ce que les Jacobins eux-mêmes en fussent malades, et que tous, sauf la Compagnie de Marat, criassent : Assez ! C'est pourquoi nous en sommes maintenant aux Noyades ; et dans la nuit du 24 Frimaire an II, c'est-à-dire du 14 décembre 1793, nous avons une seconde Noyade, composée de « cent trente-huit personnes ». ⁷⁰⁸

Ou pourquoi gaspiller une gabarre en la coulant avec eux ? Jetez-les dehors ; jetez-les, les mains liées : versez une grêle continue de plomb sur tout l'espace, jusqu'à ce que le dernier qui se débat ait sombré ! Les dormeurs inquiets de Nantes et des Villages maritimes alentour entendent la mousqueterie parmi les vents nocturnes ; se demandent ce qu'elle signifie. Et il y avait des femmes dans cette gabarre ; que les Bonnets rouges dépouillaient nues ; qui suppliaient dans leur agonie qu'on ne leur arrachât pas leur chemise. Et de jeunes enfants furent jetés à l'eau, leurs mères plaidant en vain : « Louveteaux, répondait la Compagnie de Marat, qui grandiraient pour devenir des loups. »

Peu à peu, la lumière du jour elle-même assiste aux Noyades : femmes et hommes sont liés ensemble, pieds contre pieds, mains contre mains, puis jetés dans l'eau ; cela s'appelle Mariage républicain. Cruelle est la panthère des bois, l'ourse privée de ses petits : mais il existe dans l'homme une haine plus cruelle encore. Muettes, sorties maintenant de la souffrance, cadavres pâles et gonflés, les victimes roulent confusément vers la mer au fil de la Loire ; la marée les repousse ; des nuées de corbeaux obscurcissent la Rivière ; les loups rôdent sur les hauts-fonds : Carrier écrit « Quel torrent révolutionnaire ! » Car l'homme est enragé ; et le Temps est enragé. Telles sont les Noyades de Carrier ; vingt-cinq selon le compte, car ce qui se fait dans les ténèbres finit par être examiné au soleil ; ⁷⁰⁹ elles ne seront pas oubliées pendant des siècles. — Tournons-nous vers un autre aspect de la Consommation du Sansculottisme ; laissons celui-ci comme le plus noir.

Mais, en vérité, tous les hommes sont enragés ; comme le Temps. Le Représentant Lebon, à Arras, plonge son épée dans le sang qui coule de la Guillotine ; s'écrie : « Comme j'aime cela ! » Des Mères, dit-on, doivent sur son ordre demeurer là tandis que la Guillotine dévore leurs enfants : un orchestre est placé près d'elle ; et, à la chute de chaque tête, attaque son *Ça ira*. ⁷¹⁰ Dans le Bourg de Bédouin, région d'Orange, l'Arbre de la Liberté a été coupé pendant la nuit. Le Représentant Maignet, à Orange, l'apprend ; brûle le Bourg de Bédouin jusqu'à la dernière niche à chien ; guillotine les habitants, ou les chasse dans les grottes et les collines. ⁷¹¹ République Une et Indivisible ! Elle est la plus récente

Naissance de ce profond Déchet inorganique de la Nature que les hommes nomment Orcus, Chaos, Nuit primitive ; et ne connaît qu'une loi, celle de sa propre conservation. Tigresse nationale : ne touchez pas à une de ses moustaches ! Son coup écrase vite ; regardez quelle patte elle étend — la pitié n'est pas entrée dans son cœur.

Prudhomme, l'Imprimeur pesamment fanfaron et Rédacteur capable, encore Rédacteur jacobin, deviendra renégat et publiera de gros volumes sur ces matières, Crimes de la Révolution ; y ajoutant d'innombrables mensonges, comme si la vérité ne suffisait pas. Pour notre part, nous jugeons plus instructif de savoir, une bonne fois, que cette République, cette Tigresse nationale, est une Naissance nouvelle ; un Fait de Nature parmi des Formules, dans un Âge de Formules ; et de regarder, le plus souvent en silence, comment ce Fait-de-Nature si véritable se comportera parmi elles. Car les Formules sont en partie authentiques, en partie trompeuses, supposées : nous les appelons, dans la langue de la métaphore, des formes réglées, modelées ; certaines ont encore en elles corps et vie ; la plupart, selon un Écrivain allemand, n'ont que le vide, « des yeux de verre qui vous fixent avec une affreuse affectation de vie, et, dans leur intérieur, une accumulation immonde de scarabées et d'araignées ! » Mais le Fait, que tous les hommes l'observent, est authentique et sincère ; le plus sincère des Faits : terrible dans sa sincérité comme la Mort même. Tout ce qui est également sincère peut lui faire face et le défier ; mais tout ce qui ne l'est pas ? —

Chapitre IV — Carmagnole complète

En même temps que cet aspect noir-de-Tophet s'en déploie un autre, que l'on pourrait appeler rouge-de-Tophet : la Destruction de la Religion catholique ; et même, pour le moment, de la Religion elle-même. Nous avons vu le Nouveau Calendrier de Romme établir son Dixième Jour de repos ; et nous avons demandé ce que deviendrait le Sabbat chrétien. Le Calendrier a à peine un mois que toute cette question est réglée. Chose fort singulière, comme l'observe Mercier : à la dernière Fête-Dieu, en 1792, le monde entier, et l'Autorité souveraine elle-même, marchait dans une pompe religieuse, d'un air tout à fait dévot ; le Boucher Legendre, soupçonné d'irrévérence, faillit être massacré dans son cabriolet au passage de la procession. Une Hiérarchie gallicane, une Église et des Formules d'Église semblaient fleurir, un peu brunies de feuilles peut-être, mais pas davantage que durant les dernières années ou décennies ; fleurir au loin dans les sympathies d'un Peuple sans sophistication ; défiant le Philosophisme, la Législature et l'Encyclopédie. Au loin, hélas, comme une Vallombrosa aux feuilles brunes, qui n'attend qu'un tourbillon du vent de novembre pour se trouver nue en une heure ! Depuis cette Fête-Dieu sont venus Brunswick, les Émigrants, la Vendée, et dix-huit mois de Temps : tout ce qui fleurit, surtout ce qui fleurit de feuilles brunes, atteint une fin, si lente qu'elle soit.

Le 7 novembre, un certain Citoyen Parens, Curé de Boissise-le-Bertrand, écrit à la Convention qu'il a toute sa vie prêché un mensonge et qu'il est las de le faire ; c'est pourquoi il dépose maintenant sa Cure et son traitement, et prie l'auguste Convention de lui donner autre chose pour vivre. Lui accorderons-nous une « mention honorable » ? Ou un « renvoi au Comité des finances » ? À peine cela est-il décidé que Gobel l'Oie, Évêque constitutionnel de Paris, avec son Chapitre, avec une escorte municipale et départementale en bonnets rouges, fait son apparition pour agir comme Parens. Gobel l'Oie ne reconnaîtra désormais « aucune Religion que la Liberté » ; il dépouille donc son costume de Prêtre et reçoit l'accolade fraternelle. À la joie du Départemental Momoro, des Municipaux Chaumette et Hébert, de Vincent et de l'Armée révolutionnaire ! Chaumette demande : ne devrait-il pas y avoir, parmi nos Jours sans-culottides intercalaires, une Fête de la Raison ?⁷¹² Assurément convenable ! Que l'Athée Maréchal, Lalande et le petit Athée Naigeon se réjouissent ; que Clootz, Orateur du Genre humain, présente à la Convention ses Preuves de la Religion

mahométane, « ouvrage démontrant la nullité de toutes les Religions » — avec remerciements. Il y aura maintenant République universelle, pense Clootz ; et « un seul Dieu : le Peuple ».

La Nation française est de nature grégaire et imitatrice ; il ne lui fallait en cette matière qu'un mouvement de guide, et Gobel l'Oie, poussé par la Municipalité et la force des circonstances, l'a donné. Quel Curé restera derrière celui de Boissise ; quel Évêque derrière celui de Paris ? L'Évêque Grégoire, il est vrai, refuse courageusement ; au son de : « Nous ne forçons personne ; que Grégoire consulte sa conscience » ; mais Protestants et Romains, par centaines, se portent volontaires et consentent. De loin et de près, tout au long de novembre et de décembre, jusqu'à ce que le travail soit accompli, arrivent des Lettres d'abjuration, arrivent des Curés qui « apprennent à être Menuisiers », des Curés avec leurs Nonnes nouvellement épousées : le Jour de la Raison ne s'est-il pas levé très vite et n'est-il pas devenu midi ? Des Communes retirées viennent des Adresses déclarant tout net, quoique dans le dialecte patois, qu'« elles ne veulent plus rien avoir à faire avec l'animal noir appelé Curay ».⁷¹³

Par-dessus tout arrivent des Dons patriotiques de mobilier d'Église. Le reste des cloches, sauf pour le tocsin, descend des clochers dans le creuset National, afin de devenir canon. Encensoirs et tous vases sacrés sont aplatis sous le marteau ; d'argent, ils conviennent à la Monnaie indigente ; d'étain, qu'ils deviennent balles pour tirer sur les « ennemis du genre humain ». Les dalmatiques de velours font des culottes à celui qui n'en a pas ; les étoles de lin se découperont en chemises pour les Défenseurs de la Patrie : fripiers, Juifs ou Païens, font le commerce le plus vif. La Procession de l'Âne de Chalier, à Lyon, n'était qu'un type de ce qui se passait, dans ces mêmes jours, dans toutes les Villes. Dans toutes les Villes et Communes, aussi vite que va la guillotine vont la hache et la pince : sacristies, lutrins, grilles d'autel sont arrachés ; les Livres de Messe déchirés en papier à cartouches ; les hommes dansent toute la nuit la Carmagnole autour du feu de joie. Toutes les routes tintent d'ustensiles sacerdotaux métalliques, aplatis sous le marteau, envoyés à la Convention, à la Monnaie indigente. La Châsse de la bonne Sainte Geneviève est descendue : hélas, pour être cette fois éventrée et brûlée place de Grève. La chemise de Saint Louis est brûlée — un Défenseur de la Patrie n'aurait-il pu l'avoir ? À Saint-Denis, Ville qui n'est plus Saint-Denis mais Franciade, le Patriotisme est descendu parmi les Tombeaux et les a fouillés ; l'Armée révolutionnaire a pris du butin. Voici donc ce que virent les rues de Paris :

« La plupart de ces personnes étaient encore ivres de l'eau-de-vie qu'elles avaient avalée dans les calices — mangeant du maquereau sur les patènes ! Montées sur des Ânes couverts de chasubles de Prêtres, elles les dirigeaient avec des étoles sacerdotales ; de la même main elles tenaient serrés coupe de communion et pain consacré. Elles s'arrêtaient aux portes des Cabarets ; tendaient des ciboires : et le débitant, mesure à la main, devait les remplir trois fois. Venaient ensuite des Mulets lourdement chargés de croix, chandeliers, encensoirs, bénitiers, goupillons — rappelant les Prêtres de Cybèle, dont les paniers, remplis des instruments de leur culte, servaient à la fois de magasin, de sacristie et de temple. Dans cet équipage, ces profanateurs s'avançaient vers la Convention. Ils y entrent en une immense file, rangés sur deux colonnes ; tous masqués comme des mimes sous des vêtements sacerdotaux fantastiques ; portant sur des brancards leur butin entassé — ciboires, soleils, candélabres, plats d'or et d'argent. »⁷¹⁴

Nous ne donnons pas l'Adresse ; car elle était en strophes, chantée de vive voix, avec toutes les parties — Danton s'assombrissant considérablement à sa place, et demandant qu'à l'avenir il y eût de la prose et de la décence.⁷¹⁵ Néanmoins les conquérants de tels *spolia opima* sollicitent, non sans avoir bu, la permission de danser aussi la Carmagnole sur-le-champ ; ce qu'une Convention exaltée ne peut que leur accorder. Bien plus, « plusieurs Membres, poursuit l'exagératif Mercier, qui n'était pas là pour voir, étant maintenant dans les Limbes comme l'un des Soixante-treize de Duperret, plusieurs Membres, quittant leurs sièges curules, prirent la main de filles paradant sous des vêtements de Prêtres et dansèrent avec elles la Carmagnole ». Telle est leur Toussaint ancienne, en cette année autrefois dite de Grâce, 1793.

De cette étrange chute des Formules, roulant là dans une confusion, foulées par la danse Patriotique, n'est-il pas singulier au-delà de toute mesure de voir surgir une Formule nouvelle ? Car la langue humaine ne suffit pas à dire quelle « trivialité devenue folle » habite la nature humaine. Le noir Mumbo-Jumbo des bois, et la plupart des Wau-waus indiens, on peut les comprendre ; mais ceci, du Procureur Anaxagoras, naguère Jean-Pierre Chaumette ? Nous dirons seulement : l'Homme est idolâtre de naissance, adorateur de ce qu'il voit, tant il est sensuel-imaginatif ; et il participe aussi largement de la nature du singe.

Car le même jour, tandis que cette brave danse de Carmagnole a à peine fini de sautiller, arrivent le Procureur Chaumette, les Municipaux et les Départementaux, avec le plus étrange chargement : une Religion nouvelle ! La

Demoiselle Candaille, de l'Opéra ; femme agréable à voir lorsqu'elle est bien fardée : portée sur un palanquin à hauteur d'épaule ; bonnet de nuit de laine rouge, manteau d'azur, couronnée de chêne, tenant en main la Pique du Jupiter-Peuple, elle entre en voguant ; annoncée par de jeunes femmes blanches ceintes de tricolore. Que le monde considère cela ! Celle-ci, ô Convention nationale, merveille de l'univers, est notre Divinité nouvelle ; Déesse de la Raison, digne et seule digne d'être révérée. Serait-ce trop demander à une auguste Représentation nationale que de venir avec nous dans la ci-devant Cathédrale dite de Notre-Dame et d'y exécuter quelques strophes en son honneur ?

Le Président et les Secrétaires donnent successivement à la Déesse Candaille, portée à la hauteur requise autour de leur estrade, le baiser fraternel ; après quoi, par décret, elle vogue vers la droite du Président et y descend. Et maintenant, après la pause convenable et les fanfares oratoires, la Convention, rassemblant ses membres, se met en mouvement dans la procession requise vers Notre-Dame — la Raison, de nouveau dans sa litière, assise à leur tête, portée, à ce qu'on juge, par des hommes en costume romain ; escortée de musique à vent, de bonnets rouges et de la folie du monde. Et ainsi, la Raison prenant aussitôt place sur le maître-autel de Notre-Dame, le culte requis, ou quasi-culte, est, disent les Journaux, exécuté ; la Convention nationale chantant « l'Hymne à la Liberté, paroles de Chénier, musique de Gossec ». C'est la première des Fêtes de la Raison ; premier office de communion de la Religion nouvelle de Chaumette.

« La Fête correspondante dans l'Église Saint-Eustache, dit Mercier, offrait le spectacle d'une vaste taverne. L'intérieur du chœur représentait un paysage décoré de chaumières et de bosquets. Autour du chœur se dressaient des tables surchargées de bouteilles, de saucisses, de boudins, de pâtisseries et d'autres viandes. Les convives entraient et sortaient par toutes les portes : quiconque se présentait prenait part aux bonnes choses ; des enfants de huit ans, filles comme garçons, mettaient la main au plat en signe de Liberté ; ils buvaient aussi aux bouteilles, et leur prompt ivresse provoquait le rire. La Raison siégeait en manteau d'azur, là-haut, avec sérénité ; des Canonniers, pipe à la bouche, lui servaient d'acolytes. Et dehors, poursuit l'homme exagératif, des multitudes folles dansaient autour du feu de joie fait avec les balustrades de chapelle, les stalles des Prêtres et des Chanoines ; et les danseurs — je n'exagère rien — les danseurs presque sans culotte, le cou et la poitrine nus, les bas tombés, tournaient et tournoyaient comme ces Vortex de poussière, précurseurs de la Tempête et de la Destruction. »⁷¹⁶ À l'Église Saint-Gervais, encore, régnait une terrible « odeur

de harengs » ; la Section ou la Municipalité n'ayant fourni ni nourriture ni assaisonnement, mais laissant faire le hasard. D'autres mystères, apparemment d'un caractère cabirique ou même paphien, nous les soulevons sous le Voile qui s'étend fort à propos « le long des piliers des bas-côtés » — et que la main de l'Histoire ne déplacera pas.

Mais il est une chose que nous aimerions presque mieux comprendre que toute autre : ce que la Raison elle-même en pensait pendant tout ce temps. Quelles paroles articulées prononça, par exemple, la pauvre Mme Momoro lorsqu'elle eut cessé d'être déesse, et que le Bibliopole et elle furent assis tranquillement chez eux, à souper ? Car il était homme sérieux, Momoro le Libraire, et possédait des idées sur la Loi agraire. Mme Momoro, on l'accorde, faisait l'une des meilleures Déeses de la Raison, quoique ses dents fussent un peu défectueuses. Et maintenant, si le Lecteur veut se représenter qu'une telle Adoration visible de la Raison se poursuit « dans toute la République », durant ces semaines de novembre et décembre, jusqu'à ce que le bois des Églises eût été brûlé et l'affaire autrement achevée, il sentira suffisamment quelle République adoratrice c'était, et quittera sans regret cette partie du sujet.

De tels dons de dépouilles d'Église sont principalement l'œuvre de l'Armée révolutionnaire, levée, comme nous l'avons dit, quelque temps auparavant. C'est une Armée à guillotine portative, commandée par le Dramaturge Ronsin aux terribles moustaches ; et même par quelque ombre incertaine de l'Huissier Maillard, ancien Héros de la Bastille, Conducteur des Ménades, Homme gris de Septembre ! Le Commis Vincent du Ministère de la Guerre, l'un des anciens Commis de Pache, « la tête échauffée par les orateurs antiques », eut la principale main dans les nominations, au moins celles de l'État-major.

Mais des marches et retraites de ces Six Mille, aucun Xénophon n'existe. Rien qu'un bourdonnement inarticulé de malédiction et de frénésie noircie de suie, survivant avec doute dans la mémoire des âges ! Ils parcourent les campagnes autour de Paris ; cherchent des Prisonniers ; lèvent des Réquisitions ; veillent à ce que les Édits soient exécutés, que les Fermiers aient suffisamment battu leur grain ; descendent les cloches d'Église ou les Vierges métalliques. Des détachements s'élancent obscurément vers des parties éloignées de la France ; bien plus, de nouvelles Armées révolutionnaires provinciales se lèvent obscurément ici et là, comme la Compagnie de Marat de Carrier, comme la Troupe bordelaise de Tallien ; pareilles à des nuages sympathiques dans une atmosphère toute électrique. Ronsin, dit-on, avouait dans ses moments de franchise que ses

troupes étaient l'élixir de la Canaille de la Terre. On les voit rangées sur les places de marché ; éclaboussées par la route, barbes rudes, en carmagnole complète : le premier exploit consiste à renverser tout monument Royal ou Ecclésiastique, crucifix ou chose pareille, qui peut s'y trouver ; à pointer un canon sur le clocher, faire descendre la cloche sans monter la chercher, cloche et clocher ensemble. Cela dépend pourtant, dit-on, quelque peu de la taille de la ville : si la ville contient une population nombreuse, et celle-ci peut-être d'un aspect douteux et colérique, l'Armée révolutionnaire fera son travail doucement, à l'échelle et à la pince ; peut-être même prendra son billet sans travailler du tout ; et, se restaurant d'un peu de liqueur et de sommeil, passera à l'étape suivante.⁷¹⁷ Pipe à la bouche, sabre à la cuisse ; en carmagnole complète !

De telles choses ont été ; et pourront être encore. Charles II envoya son Armée des Highlands contre les Whigs écossais de l'Ouest ; les Planteurs de Jamaïque obtinrent des Chiens de la Côte espagnole pour chasser leurs Marrons : la France aussi est parcourue par une Meute du Diable, dont les aboiements, à cette distance d'un demi-siècle, retentissent encore à l'oreille de l'esprit.

Chapitre V — Comme un Nuage d'orage

Mais le grand aspect, et même l'aspect substantiellement premier et générique, de la Consommation de la Terreur reste encore à considérer ; bien plus, l'Histoire aux yeux clignotants a, pour l'essentiel, presque entièrement négligé cet aspect, l'âme du tout : celui qui rend la Terreur terrible aux Ennemis de la France. Que le Despotisme et les Coalitions cimmériennes y réfléchissent. Tous les hommes français et toutes les choses françaises sont en état de Réquisition ; quatorze Armées sont mises sur pied ; le Patriotisme, avec tout ce qu'il possède de faculté dans le cœur ou la tête, dans l'âme ou le corps ou la poche de la culotte, se précipite vers les frontières, pour vaincre ou mourir ! Carnot siège affairé au Salut public ; affairé, pour sa part, à « organiser la victoire ». La Guillotine ne bat pas plus vite, dans sa redoutable systole-diastole, place de la Révolution, que ne frappe l'Épée du Patriotisme, refoulant la Cimmérie vers ses propres frontières, hors du sol sacré.

En fait, le Gouvernement est ce qu'on peut appeler Révolutionnaire ; et certains hommes sont « à la hauteur » des circonstances ; d'autres ne sont pas à la hauteur — tant pis pour eux. Mais l'Anarchie, peut-on dire, s'est organisée : la Société est littéralement renversée ; ses anciennes forces travaillent avec une activité folle, mais dans l'ordre inverse ; destructrices et autodestructrices.

Curieux de voir comment tout se rapporte encore à quelque tête et fontaine ; une Anarchie même doit avoir un centre autour duquel tourner. Il y a maintenant quelque six mois que le Comité de Salut public est venu à l'existence ; quelque trois mois depuis que Danton proposa qu'on lui donnât tous les pouvoirs et « une somme de cinquante millions », et que le « Gouvernement fût déclaré Révolutionnaire ». Lui-même, depuis ce jour, ne voulut y prendre aucune part, quoiqu'on l'en sollicitât encore et encore ; mais siège en particulier à sa place sur la Montagne. Depuis ce jour, les Neuf, ou même les Douze s'ils devaient atteindre ce nombre, sont devenus permanents, toujours réélus lorsque leur terme expire ; Salut public et Sûreté générale ont pris leur forme ultérieure et leur mode d'action.

Comité de Salut public, comme suprême ; de Sûreté générale, comme subalterne : ceux-ci, pareils à un Petit et un Grand Conseil, jusqu'ici des plus harmonieux, sont devenus le centre de toutes choses. Ils chevauchent ce Tourbillon ; élevés par la force des circonstances, insensiblement, fort

étrangement, jusque-là, vers cette redoutable hauteur — et ils le guident, et semblent le guider. Jamais la Terre ne vit plus étrange troupe de Dompte-Nuages. Un Robespierre, un Billaud, un Collot, Couthon, Saint-Just ; sans parler des Amar et Vadier, plus médiocres encore, à la Sûreté générale : tels sont vos Dompte-Nuages. Peu de talent intellectuel est nécessaire : en vérité, où le trouverait-on parmi eux, sauf dans la tête de Carnot, occupé à organiser la victoire ? Le talent est plutôt de l'ordre de l'instinct. C'est celui de deviner justement ce que veut et souhaite ce grand Tourbillon muet ; de vouloir, avec plus de frénésie que quiconque, ce que veut le monde entier. Ne s'arrêter devant aucun obstacle ; ne tenir compte d'aucune considération humaine ou divine ; savoir qu'en fait de divin ou d'humain il est une seule chose nécessaire : Triomphe de la République, Destruction des Ennemis de la République ! Avec cette unique dot spirituelle, et si peu d'autres, il est étrange de voir comment un Tourbillon de choses, muet et tempêtant sans articulation, place pour ainsi dire ses rênes dans votre main, et vous invite et vous contraint à le conduire.

Tout près siège une Municipalité de Paris ; tout entière en bonnets rouges depuis le quatre novembre dernier : groupe d'hommes pleinement « à la hauteur des circonstances », ou même au-delà. Le lisse Maire Pache, étudiant comment demeurer sauf au milieu ; les Chaumette, Hébert, Varlet, et leur grand Commandant Henriot ; sans parler de Vincent le Commis de Guerre, des Momoro, des Dobsen et autres pareils : tous résolus à faire dépouiller les Églises, adorer la Raison, abattre les Suspects et triompher la Révolution. Peut-être poussent-ils l'affaire trop loin ? On a entendu Danton gronder contre les strophes civiques et recommander la prose et la décence. Robespierre gronde aussi : en renversant la Superstition, nous n'entendions pas faire une religion de l'Athéisme. En fait, vos Chaumette et Compagnie constituent une sorte d'Hyper-Jacobinisme, ou furieuse « Faction des Enragés », qui depuis quelques mois donne quelque ombrage au Patriotisme orthodoxe. « Reconnaître un Suspect dans les rues » : qu'est-ce sinon jeter le discrédit sur la Loi des Suspects elle-même ? Hommes à demi frénétiques, hommes trop zélés — ils peinent là, sous leurs bonnets rouges, sans repos, rapidement, accomplissant ce qui leur est alloué de Vie.

Et les quarante-quatre mille autres Communes, chacune avec son Comité révolutionnaire appuyé sur une Société-fille jacobine ; éclairée par l'esprit du Jacobinisme ; vivifiée par les quarante sous par jour ! — La Constitution française repoussa toujours toute chose ressemblant à Deux Chambres ; et pourtant voyez,

n'en possède-t-elle pas véritablement Deux ? La Convention nationale, élue, pour l'une ; la Mère du Patriotisme, auto-élue, pour l'autre ! La Mère du Patriotisme fait rapporter ses Débats dans le Moniteur comme importantes procédures d'État ; ce qu'ils sont incontestablement. Nous appelons cette Société-mère une Seconde Chambre législative — à moins qu'elle ne soit plutôt comparable à cet ancien Corps écossais nommé *Lords of the Articles*, sans l'initiative et le signal duquel le soi-disant Parlement ne pouvait introduire aucun projet de loi, n'accomplir aucun travail ? Robespierre lui-même, dont les paroles font loi, ouvre abondamment ses lèvres incorruptibles dans la Salle des Jacobins. Petit Conseil du Salut public, Grand Conseil de la Sûreté générale, tous les Partis actifs viennent y plaider ; façonner d'avance la décision à laquelle ils devront parvenir, la destinée qu'ils doivent attendre. Maintenant, si une question s'élevait : laquelle de ces Deux Chambres, Convention ou *Lords of the Articles*, était la plus forte ? Heureusement, elles marchent encore la main dans la main.

Quant à la Convention nationale, elle est véritablement devenue un Corps fort composé. Éteinte maintenant l'ancienne effervescence ; les Soixante-treize enfermés sous garde ; les Amis naguère bruyants des Girondins tous retombés en silencieux hommes de la Plaine, appelés même « Crapauds du Marais » ! Des Adresses arrivent, arrivent les dépouilles révolutionnaires d'Église ; des Députations, avec prose ou strophes : la Convention les reçoit. Mais au-delà de cela, la Convention a principalement une seule chose à faire : écouter ce que propose le Salut public, et dire Oui.

Bazire, suivi de Chabot, déclara un matin, avec quelque impétuosité, que ce n'était pas là la manière d'une Assemblée libre. « Il devrait y avoir un côté d'Opposition, un Côté droit, cria Chabot ; si personne d'autre ne le forme, je le formerai : on me dit que vous serez tous guillotins à votre tour, d'abord toi et Bazire, puis Danton, puis Robespierre lui-même. »⁷¹⁸ Ainsi parla le Défroqué d'une voix forte : la semaine suivante, Bazire et lui gisent à l'Abbaye ; marchant, peut-on craindre, vers Tinville et la Hache ; et ce « on me dit » paraît se vérifier ! Le sang de Bazire était tout enflammé de fièvre révolutionnaire ; de café et de rêves spasmodiques.⁷¹⁹ Chabot, de son côté, combien heureux avec sa riche épouse juive-autrichienne, naguère Mademoiselle Frey ! Mais il est en Prison ; et ses deux Beaux-frères juifs-autrichiens, les Banquiers Frey, y sont avec lui ; attendant l'urne du destin. Qu'une Convention nationale prenne donc garde et connaisse sa fonction. Que la Convention, comme un seul homme, mette

l'épaulé à l'ouvrage ; non par bouffées d'éloquence parlementaire, mais de toutes autres manières, utiles celles-là !

Les Commissaires de la Convention, ceux que nous devrions appeler Représentants en mission, volent comme le Héraut Mercure vers tous les points du Territoire ; portant au loin vos commandements. Dans leur « chapeau rond empanaché de plumes tricolores, ceint de taffetas tricolore flottant ; habit serré, écharpe tricolore, épée et bottes fortes », ces hommes sont plus puissants que Roi ou Kaiser. À quiconque ils rencontrent, ils disent : Fais ; et il doit faire : les biens de tous les hommes sont à leur disposition ; car la France est comme une immense Ville assiégée. Ils frappent de Réquisitions et d'Emprunt forcé ; ils ont pouvoir de vie et de mort. Saint-Just et Lebas ordonnent aux classes riches de Strasbourg de « se dépouiller de leurs chaussures » et de les envoyer aux Armées où il en faut « jusqu'à dix mille paires ». Aussi, que dans les vingt-quatre heures, « mille lits » soient préparés,⁷²⁰ enveloppés de nattes et mis en route. Car le temps presse ! — Pareils à de rapides foudres, sortant de l'Olympe fuligineux du Salut public, ces hommes s'élancent, le plus souvent par paires ; dispersent sur la France vos ordres de tonnerre ; font de la France un immense Nuage d'orage révolutionnaire.

Chapitre VI — Fais ton devoir

Ainsi donc, à côté de ces feux de joie faits avec les balustrades d'Églises, et de ces sons de fusillade et de noyade, s'élèvent des feux et des sons d'une tout autre espèce : feux de Forge et salves d'épreuve pour la fabrication des armes.

Coupée de la Suède et du monde, la République doit apprendre à fabriquer elle-même son acier ; et, grâce aux Chimistes, elle l'a appris. Des Villes qui ne connaissaient que le fer connaissent maintenant l'acier : de leurs nouveaux cachots de Chantilly, les Aristocrates peuvent entendre le bruissement de notre nouveau fourneau d'acier. Les cloches ne se transforment-elles pas en canons ; les barreaux de fer en arme blanche, sous la coutellerie d'épée ? Les roues de Langres crient au milieu de leur halo de feu crachotant ; elles ne meulent que des sabres. Les enclumes de Charleville sonnent de la fabrication des fusils. Que disons-nous, Charleville ? Deux cent cinquante-huit Forges se dressent dans les espaces découverts de Paris même ; cent quarante sur l'Esplanade des Invalides, cinquante-quatre dans le Jardin du Luxembourg : autant de Forges se dressent ; sombres Forgerons battant et forgeant là platines et canons. Les Horlogers sont venus, réquisitionnés, pour faire les lumières, les brasures fortes et le travail de lime. Cinq grandes Barges se balancent à l'ancre sur le courant de la Seine, bruyantes de forage ; les puissantes perceuses à pression grincant un tonnerre âpre à l'oreille et au cœur communs. Et d'habiles Faiseurs-de-crosses creusent et râpent ; tous les hommes s'agitent selon leur savoir-faire — dans la langue de l'espérance, on calcule que « mille mousquets achevés peuvent être livrés chaque jour ». ⁷²¹ Les Chimistes de la République nous ont enseigné les miracles du tannage rapide ; ⁷²² le cordonnier perce et coud — non du « bois et du carton », ou il en répondra devant Tinville ! Les femmes cousent tentes et habits, les enfants grattent la charpie des chirurgiens, les vieillards siègent sur les places de marché ; les hommes valides sont en marche ; tous les hommes sont en réquisition : de Ville en Ville flotte, dans les vents du Ciel, cette Bannière : LE PEUPLE FRANÇAIS DEBOUT CONTRE LES TYRANS.

Tout cela est bien. Mais maintenant s'élève la question : que faire pour le salpêtre ? Le Commerce interrompu et la Marine anglaise nous coupent du salpêtre ; et sans salpêtre il n'y a pas de poudre. La Science républicaine s'assied de nouveau en méditation ; découvre que le salpêtre existe ici et là, quoique en quantité atténuée : le vieux plâtre des murs en contient une poussière ; la terre

des Caves parisiennes en contient une poussière, diffuse dans les décombres communs ; que si on les creusait et les lavait, on pourrait obtenir du salpêtre. Aussitôt, voyez ! les Citoyens, bonnet rouge relevé, ou bonnet ôté, cheveux humides de travail, creusent furieusement, chacun dans sa propre cave, à la recherche du salpêtre. Le tas de terre monte devant chaque porte ; les Citoyennes le portent avec hottes et seaux ; les Citoyens, toute fibre dans chaque muscle, pellent et creusent : pour la vie et le salpêtre. Creusez, mes braves ; et bonne réussite à vous. La République ne manquera pas du salpêtre qui lui est essentiel.

La Consommation du Sansculottisme possède beaucoup d'aspects et de teintes : mais la teinte la plus brillante, véritablement d'une clarté solaire ou stellaire, est celle que lui donnent les Armées. Cette même ferveur de Jacobinisme qui, à l'intérieur, remplit la France de haine, de soupçons, d'échafauds et d'adoration de la Raison, se montre aux Frontières comme un glorieux *Propatria mori*. Depuis la défection de Dumouriez, trois Représentants de la Convention accompagnent chaque Général. Le Comité de Salut les a envoyés, souvent avec ce seul ordre laconique : « Fais ton devoir. » Il est étrange de voir sous quels empêchements le feu du Jacobinisme, comme les autres feux de cette sorte, saura brûler. Ces Soldats ont des chaussures de bois et de carton, ou marchent, au cœur de l'hiver, les pieds enveloppés de cordes de foin ; ils épinglent une natte grossière autour de leurs épaules et manquent de presque tout. Qu'importe ? C'est pour les Droits de la qualité française, de la qualité humaine, qu'ils combattent : l'esprit inextinguible, ici comme ailleurs, accomplit des miracles. « Avec du fer et du pain, dit le Représentant de la Convention, on peut aller en Chine. » Les Généraux vont rapidement à la guillotine ; justement ou injustement. Qu'en déduire ? Entre autres ceci : que l'insuccès est la mort ; que dans la victoire seule est la vie ! Vaincre ou mourir n'est pas, dans ces circonstances, une palabra de théâtre, mais une vérité et une nécessité pratiques. Tout Girondinisme, toute Demi-mesure, tout Compromis est balayé. En avant, Soldats de la République, capitaine et homme ! Frappez, de votre impétuosité gauloise, sur l'Autriche, l'Angleterre, la Prusse, l'Espagne, la Sardaigne ; Pitt, Cobourg, York, le Diable et le Monde ! Derrière nous il n'y a que la Guillotine ; devant nous, la Victoire, l'Apothéose et le Millénium sans fin !

Voyez donc, sur toutes les Frontières, comme les Fils de la Nuit, stupéfaits après un court triomphe, reculent — les Fils de la République volant contre eux, avec le sauvage *Ça ira* ou l'*Aux armes* de la Marseillaise, dans l'humeur du Chat-sauvage ou du Démon incarné, à laquelle aucun Fils de la Nuit ne peut tenir !

L'Espagne, qui avait jailli à travers les Pyrénées, bruissante de bannières bourbonniennes, et conquis çà et là durant une saison, hésite devant cet accueil de Chat-sauvage ; rentre en elle-même ; trop heureuse maintenant si les Pyrénées étaient infranchissables. Non seulement Dugommier, vainqueur de Toulon, repousse l'Espagne ; il envahit l'Espagne. Le Général Dugommier l'envahit par les Pyrénées orientales ; le Général Muller doit l'envahir par les occidentales. Doit, tel est le mot : le Comité de Salut public l'a dit ; le Représentant Cavaignac, en mission là-bas, doit veiller à son accomplissement. Impossible ! crie Muller. — Infaillible ! répond Cavaignac. Difficulté, impossibilité, rien n'y fait. « Le Comité n'entend pas de cette oreille-là, répond Cavaignac. De combien d'hommes, de chevaux, de canons as-tu besoin ? Tu les auras. Vainqueurs, vaincus ou pendus, il faut avancer. »⁷²³ Et ces choses, exactement comme le Représentant les avait dites, furent accomplies. Le Printemps de l'Année nouvelle voit l'Espagne envahie ; les redoutes sont emportées, les Passes et les Hauteurs les plus escarpées ; l'État-major espagnol demeure muet devant un tel esprit de Chat-sauvage, le canon oubliant de tirer.⁷²⁴ Les Pyrénées sont balayées ; Ville après Ville saute, éventrée par la terreur ou la pétarde. Dans le cours d'une autre année, l'Espagne demandera la Paix ; reconnaîtra ses péchés et la République ; bien plus, à Madrid, il y aura de la joie comme pour une victoire, parce que même la Paix est obtenue.

Peu de choses, répétons-le, peuvent être plus remarquables que ces Représentants de la Convention, avec leur puissance plus que royale. Au fond, ne sont-ils pas des Rois, des Hommes-capables d'une certaine espèce, choisis parmi les Sept cent quarante-neuf Rois français, avec cet ordre : Fais ton devoir ? Le Représentant Levasseur, de petite taille, simple Chirurgien-Accoucheur pacifique de profession, doit apaiser des mutineries ; des armées folles — folles du Destin de Custine — mugissant au loin ; lui seul parmi elles, l'unique petit Représentant — petit, mais dur comme le silex, qui lui aussi porte le feu en lui ! De même, à Hondschoote, tard dans l'après-midi, il déclare que la bataille n'est pas perdue ; qu'elle doit être gagnée ; et combat lui-même de sa propre main obstétricale — cheval tué sous lui, ou disons à pied, « jusqu'aux hanches dans l'eau de la marée » ; coupant stoccado et passado là, au défi de l'Eau, de la Terre, de l'Air et du Feu, petit Représentant colérique qu'il était ! Par quoi, naturellement, Son Altesse Royale d'York dut se retirer — parfois au grand galop ; près d'être engloutie par la marée : et son Siège de Dunkerque devint un songe, ne réalisant que grande perte de belle artillerie de siège et de braves vies.⁷²⁵

Le Général Houchard, paraît-il, se tenait derrière une haie à cette affaire de Hondschoote ; c'est pourquoi ils l'ont depuis guillotiné. Un nouveau Général Jourdan, ancien Sergent Jourdan, commande à sa place : lui, dans les longues Batailles de Wattignies, « le feu meurtrier de l'artillerie se mêlant au son des hymnes de bataille révolutionnaires », force de nouveau l'Autriche derrière la Sambre ; nourrit l'espoir de purifier le sol de la Liberté. Par rude lutte, par artillerie et Ça-ira, cela sera fait. Dans le cours d'un nouvel Été, Valenciennes se verra assiégée ; Condé assiégée ; tout ce qui demeure aux mains de l'Autriche, assiégé et bombardé : bien plus, par Décret de la Convention, nous les sommons tous « de se rendre dans les vingt-quatre heures, ou d'être passés au fil de l'épée » — haute parole qui, bien qu'elle demeure inaccomplie, peut montrer dans quel esprit on se trouve.

Le Représentant Drouet, comme ancien Dragon, savait combattre par une sorte de seconde nature ; mais il fut malheureux. Dans une attaque nocturne à Maubeuge, les Autrichiens le prirent vivant, en octobre dernier. Ils le dépouillèrent presque nu, dit-il ; l'exhibèrent comme Preneur-du-Roi de Varennes. Ils le jetèrent dans des charrettes ; l'envoyèrent loin à l'intérieur de la Cimmérie, dans « une Forteresse appelée Spielberg » sur le Danube ; et le laissèrent là, à une hauteur peut-être de cent cinquante pieds, à ses amères réflexions. Réflexions — et aussi inventions ! Car l'indomptable Vieux-Dragon construit une machine ailée, en Cerf-volant de papier ; scie les barreaux de sa fenêtre ; décide de descendre en volant. Il saisira une barque, suivra le cours de la Rivière ; débarquera quelque part en Tartarie de Crimée, sur la Mer Noire ou dans la région de Constantinople : à la Sindbad ! L'Histoire authentique, regardant donc loin dans la Cimmérie, discerne obscurément un phénomène. Dans les mortes veilles de la nuit, la sentinelle de Spielberg est près de défaillir de terreur : est-ce un énorme Portent vague qui descend dans l'air nocturne ? C'est un énorme Représentant national Vieux-Dragon, descendant par Cerf-volant ; trop rapidement, hélas ! Car Drouet avait emporté avec lui « une petite provision de vivres, pesant quelque vingt livres » ; ce qui accéléra la chute : il tomba, se brisa la jambe ; et resta là, gémissant, jusqu'au jour, jusqu'à ce qu'on pût discerner clairement qu'il n'était pas un Portent, mais un Représentant !⁷²⁶

Ou voyez Saint-Just, dans les Lignes de Wissembourg, quoique physiquement de nature craintive et appréhensive, comme il charge avec ses « Paysans alsaciens armés à la hâte » pour l'occasion ; son visage solennel flambant soudain ; ses cheveux noirs et le taffetas tricolore de son chapeau

flottant dans la brise. Nos Lignes de Wissembourg furent certes forcées, et la Prusse et les Émigrants roulèrent au travers : mais nous reformons les Lignes de Wissembourg ; et la Prusse et les Émigrants roulent en arrière plus vite encore — rejetés par les charges à la baïonnette et le Ça-ira de feu.

Le ci-devant Sergent Pichegru, le ci-devant Sergent Hoche, devenus maintenant Généraux, ont accompli ici des merveilles. Le grand Pichegru était destiné à l'Église ; fut un jour Professeur de Mathématiques à l'École de Brienne — son Élève le plus remarquable y était le jeune Napoléon Bonaparte. Puis, d'une humeur peu douce, il s'engagea, échangeant la fêrule contre le mousquet ; et avait atteint la hallebarde, au-delà de laquelle rien n'était à espérer, lorsque les barrières de la Bastille tombèrent et lui ouvrirent passage : le voici. Hoche prêta la main au renversement littéral de la Bastille ; il était, comme nous l'avons vu, Sergent des Gardes françaises, dépensant sa solde en chandelles de jonc et éditions bon marché de livres. Comme les Montagnes éclatent, libérant plus d'un Encelade ; et comme les Capitaines appuyés sur quatre parchemins de Noblesse sont soufflés, avec leurs parchemins, de l'autre côté du Rhin, dans les Limbes lunaires !

Quels hauts faits d'armes furent donc accomplis dans ces Quatorze Armées ; comment, par amour de la Liberté et espoir de Promotion, la valeur née dans le peuple se tailla désespérément un chemin jusqu'au Généralat ; comment, depuis Carnot au centre du Salut public jusqu'au dernier tambour aux Frontières, les hommes luttèrent pour leur République — que les lecteurs se le représentent. Les neiges de l'Hiver, les fleurs de l'Été continuent d'être tachées de sang guerrier. L'impétuosité gauloise monte toujours plus haut avec la victoire ; l'esprit du Jacobinisme s'unit à la vanité nationale : les Soldats de la République deviennent, comme nous l'avions prophétisé, de véritables Fils du Feu. Pieds nus, dos nus ; mais avec du pain et du fer on peut aller en Chine ! C'est une Nation contre le monde entier ; mais la Nation possède en elle ce que le monde entier ne vaincra pas. La Cimmérie, stupéfaite, recule plus ou moins vite ; tout autour de la République se lève avec feu, pour ainsi dire, un cercle magique de salves de mousqueterie et de Ça-ira. Sa Majesté de Prusse, comme Sa Majesté d'Espagne, reconnaîtra bientôt ses péchés et la République ; et fera une Paix de Bâle.

Le Commerce étranger, les Colonies, les Factoreries de l'Est et de l'Ouest sont tombés ou tombent aux mains de Pitt qui règne sur la mer, ennemi du genre humain. Pourtant quel son entendons-nous, en ce premier juin 1794 ; son de tonnerre de guerre porté aussi depuis l'Océan ; au ton des plus perçants ?

Tonnerre de guerre au large des eaux de Brest : Villaret-Joyeuse et l'Anglais Howe, après de longues manœuvres, se sont rangés là ; et vomissent le feu. Les ennemis du genre humain sont sur leur propre élément ; on ne peut les vaincre ; on ne peut les empêcher de vaincre. Douze heures de canonnade furieuse ; le soleil s'enfonçant maintenant vers l'ouest à travers la fumée de bataille : six Vaisseaux français pris, la Bataille perdue ; tout Vaisseau encore capable de naviguer s'éloignant ! Mais qu'en est-il donc de ce Vaisseau le Vengeur, qui ne baisse pavillon ni ne s'enfuit ? Il est désarmé, il ne peut s'enfuir ; baisser pavillon, il ne le fera pas. Le feu le rase de la proue à la poupe, depuis les ennemis victorieux ; le Vengeur sombre. Vous êtes forts, Tyrans de la Mer ; mais nous aussi, sommes-nous faibles ? Voyez ! tous pavillons, flammes, guidons, chaque lambeau de tricolore qui peut encore courir sur une corde, flottent en bruissant là-haut : tout l'équipage se presse sur le pont supérieur ; et, dans un cri universel qui rend l'âme folle, hurle *Vive la République* — tandis qu'il sombre, sombre. Il chancelle, il roule dans son dernier tournoiement ivre ; l'Océan ouvre son abîme : le Vengeur s'y précipite, emportant avec lui *Vive la République*, invaincu, dans l'Éternité !⁷²⁷ Que les Despotes étrangers réfléchissent à cela. Il y a dans l'homme un Invincible lorsqu'il se tient sur ses Droits de l'Homme : que Despotes, Esclaves et tous les peuples le sachent ; et que seuls ceux qui se tiennent sur les Torts de l'Homme tremblent de le savoir. — Ainsi l'Histoire a-t-elle écrit, sans le moindre doute, du Vengeur englouti.

— Lecteur ! Mendez Pinto, Münchhausen, Cagliostro, Psalmanazar furent grands ; mais ils ne sont pas les plus grands. Ô Barrère, Barrère, Anacréon de la Guillotine ! l'Histoire picturale curieuse doit-elle, dans une nouvelle édition, demander encore : « Qu'en est-il du Vengeur », dans ce glorieux naufrage-suicide ; et, d'un pinceau indigné, jeter sur toi et sur lui une barre senestre de noir de fumée méprisant ? Hélas, hélas ! Le Vengeur, après avoir bravement combattu, sombra tout à fait comme sombrent les autres vaisseaux ; son capitaine et plus de deux cents hommes de son équipage s'échappant avec joie dans des chaloupes britanniques ; et ce même énorme Fait inspirateur, cette rumeur « au son des plus perçants », se révèle une énorme Non-entité inspiratrice, n'existant nulle part sauf, comme mensonge, dans le cerveau de Barrère ! Exactement ainsi.⁷²⁸ Fondé, comme le Monde lui-même, sur Rien ; prouvé par Rapport de la Convention, par solennel Décret et Décrets de la Convention, et par un « Modèle en bois du Vengeur » ; cru, pleuré, chanté par tout le Peuple français jusqu'à cette heure, il peut être regardé comme le chef-d'œuvre de Barrère ; la

plus vaste, la plus inspirante pièce de blague fabriquée depuis quelques siècles par aucun homme ou aucune nation. Comme telle, et non autrement, qu'elle demeure désormais mémorable.

Chapitre VII — Tableau de flammes

Ainsi, flambant de folie sous des flammes de toutes les teintes imaginables, du rouge de Tophet à la clarté stellaire, s'embrase et s'éteint cette Consommation du Sansculottisme.

Mais la centième partie des choses qui furent faites, et la millième de celles qu'on projeta et décréta de faire, fatigueraient la langue de l'Histoire. Statue du Peuple souverain, haute comme la Flèche de Strasbourg ; qui jettera son ombre du Pont-Neuf sur le Jardin national et la Salle de la Convention — énorme dans la tête du Peintre David ! Avec plusieurs autres Statues énormes du même genre : réalisées en Décret de papier. Car, en vérité, la Statue de la Liberté elle-même n'est encore que Plâtre sur la place de la Révolution ! Puis l'Égalisation des Poids et Mesures, avec division décimale ; Institutions de Musique et de beaucoup d'autres choses ; Institut en général ; École des Arts, École de Mars, Élèves de la Patrie, Écoles normales : au milieu de tels forages de canons, incendies d'autels, creusements de salpêtre et améliorations miraculeuses de la Tannerie !

Qu'est-ce donc, par exemple, que l'Ingénieur Chappe accomplit dans le Parc de Vincennes ? Dans le Parc de Vincennes ; et plus loin, dit-on, dans le Parc de Lepelletier Saint-Fargeau, le Député assassiné ; puis plus loin encore jusqu'aux Hauteurs d'Écouen et au-delà, il a dressé des échafaudages, planté des poteaux ; des bras de bois aux coudes articulés s'agitent et donnent le signal dans l'air, de la manière la plus rapide et la plus mystérieuse ! Les Citoyens accourent, soupçonneux. Oui, ô Citoyens, nous faisons des signaux : voici une invention digne de la République ; une chose pour ce que nous appellerons l'Écriture-au-loin sans l'aide des sacs de poste ; en grec, elle se nommera Télégraphe. — Télégraphe sacré ! répond le Citoyennisme : pour écrire aux Traîtres, à l'Autriche ? — et il le met en pièces. Chappe dut s'échapper et obtenir un nouveau Décret législatif. Néanmoins il l'a accompli, l'infatigable Chappe : son Écrivain-au-loin, avec ses bras de bois et ses coudes articulés, peut faire des signaux intelligibles ; et l'on en établit des lignes vers les Frontières du Nord et ailleurs. Un soir d'Automne de l'An Deux, l'Écrivain-au-loin venant d'écrire que la Ville de Condé s'est rendue à nous, nous envoyons depuis la Salle de la Convention aux Tuileries cette réponse sous forme de Décret : « Le nom de Condé est changé en *Nord-Libre*. L'Armée du Nord ne cesse de bien mériter de la Patrie. » — À l'admiration des hommes ! Car voici que, dans quelque demi-heure, tandis que

la Convention délibère encore, arrive cette nouvelle réponse : « Je t'annonce, Citoyen Président, que le décret de la Convention ordonnant de changer le nom de Condé en *Nord-Libre*, et l'autre déclarant que l'Armée du Nord ne cesse de bien mériter de la Patrie, sont transmis et reconnus par Télégraphe. J'ai ordonné à mon Officier de Lille de les faire parvenir à *Nord-Libre* par exprès. Signé : CHAPPE. »⁷²⁹

Ou voyez, au-dessus de Fleurus dans les Pays-Bas, où le Général Jourdan, ayant maintenant balayé le sol de la Liberté et avancé jusque-là, est sur le point de combattre, de balayer ou d'être balayé : n'y a-t-il pas, dans la Voûte du Ciel, quelque Prodige aperçu par les yeux et les lunettes autrichiennes ; à la ressemblance d'un énorme Sac-à-vent, avec un filet et une énorme Soucoupe suspendue dessous ? Une Balance de Jupiter, ô lunettes autrichiennes ? L'un des plateaux d'une Balance de Jupiter ; votre pauvre plateau autrichien ayant été projeté tout en haut, hors de vue ? Par le Ciel, répondent les lunettes, c'est un Montgolfier, un Ballon, et ils font des signaux ! Une batterie autrichienne aboie contre ce Montgolfier ; aussi vainement qu'un chien contre la Lune : le Montgolfier fait ses signaux ; découvre toute embuscade autrichienne qui peut exister, et redescend à son aise.⁷³⁰ Que n'inventeront pas ces diables incarnés ?

Dans l'ensemble, ô Lecteur, n'est-ce pas l'un des plus étranges Tableaux de flammes qui se soient jamais peints ; flambant là sur son fond noir-de-Guillotine ? Et les Théâtres nocturnes sont vingt-trois ; les Salons de danse, soixante : pleins de pure Égalité, Fraternité et Carmagnole. Et les Salles des Comités de Section sont quarante-huit ; odorantes de tabac et d'eau-de-vie ; vigoureuses de leurs quarante sous par jour, contraignant le suspect. Et les Maisons d'Arrêt sont douze pour Paris seulement ; encombrées, même bourrées. Et à chaque détour il vous faut votre « Certificat de civisme » ; soit pour sortir, soit pour entrer ; bien plus, sans lui vous ne pouvez obtenir, même contre argent, vos onces quotidiennes de pain. Sombres Queues-de-Boulangier coiffées de rouge ; se remuant, non en silence ! Car nous vivons encore sous le Maximum, en toutes choses ; servis par ces deux-là, la Pénurie et la Confusion. Les visages des hommes sont assombris par le soupçon ; par le fait de soupçonner ou d'être soupçonné. Les rues demeurent non balayées ; les routes non réparées. La Loi a fermé ses Livres ; elle parle peu, sauf à l'improviste, par la gorge de Tinville. Les Crimes restent impunis — non les crimes contre la Révolution.⁷³¹ « Le nombre des enfants trouvés », selon certains calculs, « a doublé ».

Comme le Royalisme siège silencieux maintenant ; comme siège tout Aristocratism ; toute Respectabilité qui gardait son Cabriolet ! L'honneur et la sûreté appartiennent maintenant à la Pauvreté, non à la Richesse. Votre Citoyen qui veut être à la mode marche dehors, sa Femme au bras, en bonnet de laine rouge, spencer de peluche noire et carmagnole complète. L'Aristocratism s'accroupit bas dans tout abri qui demeure ; se soumet à toutes réquisitions, vexations ; trop heureux d'échapper avec la vie. De sinistres Châteaux vous regardent au bord des routes ; sans toit, sans fenêtres ; que le Courtier national dépouille de leur plomb et de leur pierre de taille. Les anciens locataires rôdent, inconsolables, de l'autre côté du Rhin avec Condé ; spectacle pour les hommes. Le ci-devant Seigneur, délicat de palais, deviendra délicat Cuisinier-restaurateur à Hambourg ; la ci-devant Madame, délicate en toilette, heureuse Marchande de modes à Londres. Dans Newgate Street, vous rencontrez M. le Marquis, une planche brute sur l'épaule, herminette et varlope sous le bras ; il a pris le métier de menuisier, puisqu'il faut vivre.⁷³² — Plus haut que tous les Français fleurit le Spéculateur domestique — dans un jour de Papier-monnaie. Le Fermier fleurit aussi : « les maisons des Fermiers, dit Mercier, sont devenues pareilles à des Monts-de-Piété » ; toute espèce de meubles, vêtements, vases d'or et d'argent s'y accumulent : le pain est précieux. Le loyer du Fermier est du Papier-monnaie, et lui seul parmi les hommes possède du pain : le Fermier vaut mieux que le Propriétaire et deviendra lui-même Propriétaire.

Et chaque jour, disons-nous, pareil à un Spectre noir, passe silencieusement au travers de ce tumulte de Vie le Chariot révolutionnaire ; écrivant sur les murs son *MENE, MENE* : Tu as été pesé et trouvé insuffisant ! Spectre avec lequel on s'est familiarisé. Les hommes se sont ajustés : aucune plainte ne sort de ce Tombereau de Mort. De faibles femmes et des ci-devants, tout leur plumage et leur parure ternis, y siègent ; le regard silencieux, comme s'ils contemplaient l'Infini Noir. La lèvre naguère légère porte un pli d'ironie, sans prononcer un mot ; et le Tombereau poursuit sa route. Ils peuvent être coupables devant le Ciel, ou ne pas l'être ; ils le sont, supposons-nous, devant la Révolution. Puis la République ne « bat-elle pas monnaie » avec eux, sous sa grande hache ? Les Bonnets rouges hurlent une sinistre approbation : le reste de Paris regarde ; s'il soupire, c'est beaucoup ; Créatures semblables qu'un soupir ne peut aider ; que la noire Nécessité et Tinville ont saisies.

Une autre chose, ou plutôt deux autres, nous les mentionnerons encore ; puis rien de plus : les Perruques blondes ; la Tannerie de Meudon. On parle beaucoup

de ces Perruques blondes : ô Lecteur, elles sont faites avec les Cheveux de femmes guillotinéés ! Les boucles d'une Duchesse peuvent ainsi venir couvrir le crâne d'un Cordonnier : sa blonde chevelure franco-germanique, sa noire tête gauloise, si elle est chauve. Ou bien elles peuvent être portées avec affection comme reliques — et vous rendre suspect ?⁷³³ Les Citoyens en usent, non sans dérision ; d'une espèce assez cannibale.

Plus profondément encore dans le cœur entre cette Tannerie de Meudon, non mentionnée parmi les autres miracles du tannage ! « À Meudon, dit Montgaillard avec un calme considérable, se trouvait une Tannerie de Peaux humaines ; celles des Guillotinés qui paraissaient valoir la peine d'être écorchés : on en faisait une peau de lavage parfaitement bonne » ; pour des culottes et d'autres usages. La peau des hommes, remarque-t-il, était supérieure en consistance et en qualité au chamois ; celle des femmes n'était presque bonne à rien, tant son tissu était tendre !⁷³⁴ — L'Histoire, regardant en arrière sur le Cannibalisme, à travers les Pèlerins de Purchas et tous les Récits anciens et modernes, ne trouvera peut-être aucun Cannibalisme terrestre d'une espèce aussi détestable dans son ensemble. C'est une espèce manufacturée, douce au toucher, tranquillement élégante ; une espèce perfide ! Hélas donc, la civilisation de l'homme n'est-elle qu'une enveloppe au travers de laquelle sa nature sauvage peut encore faire irruption, infernale comme toujours ? La Nature le façonne encore ; et elle possède en elle un Infernal aussi bien qu'un Céleste.

LIVRE SIXIÈME — THERMIDOR

Chapitre I — Les dieux ont soif

Qu'est-ce donc que cette Chose appelée la Révolution, qui, pareille à un Ange de Mort, plane sur la France, noyant, fusillant, combattant, forant des canons, tannant des peaux humaines ? *La Révolution* n'est qu'un certain assemblage de Lettres alphabétiques ; une chose qu'on ne peut saisir nulle part, ni mettre sous clef et serrure : où est-elle ? qu'est-elle ? C'est la Folie qui habite le cœur des hommes. Elle est dans celui-ci, elle est dans celui-là ; comme rage ou comme terreur, elle est dans tous. Invisible, impalpable ; et pourtant nul noir Azraël, les ailes déployées sur la moitié d'un continent, son épée balayant d'une mer à l'autre, ne pourrait être une Réalité plus véritable.

Expliquer, de ce qu'on appelle expliquer, la marche de ce Gouvernement révolutionnaire, n'est point notre tâche. Les hommes ne sauraient l'expliquer. Un Couthon paralytique demandant aux Jacobins : « Qu'as-tu fait pour être pendu si la Contre-Révolution arrive ? » ; un sombre Saint-Just, qui n'a pas encore vingt-six ans, déclarant que « pour les Révolutionnaires il n'est de repos que dans la tombe » ; un Robespierre vert-de-mer tourné au vinaigre et au fiel ; à plus forte raison un Amar et un Vadier, un Collot et un Billaud : aller chercher quelles pensées, quelles déterminations ou prévisions pouvaient se trouver dans la tête de ces hommes ! Aucun registre de leur pensée ne subsiste ; la Mort et les Ténèbres l'ont entièrement balayé. Et même si nous possédions leur pensée, tout ce qu'ils auraient pu nous en articuler, quelle fraction insignifiante ce serait encore de la Chose qui se réalisa, qui se décréta elle-même, au signal donné par eux ! Comme on l'a dit plus d'une fois, ce Gouvernement révolutionnaire n'a pas conscience de lui-même : il est aveugle et fatal. Chaque homme, enveloppé dans son atmosphère ambiante de Folie fanatique révolutionnaire, se précipite, poussé et poussant ; il est devenu une Force brute et aveugle ; aucun repos pour lui que dans la tombe ! L'Obscurité et le mystère de l'horrible cruauté le couvrent pour nous dans l'Histoire, comme ils le couvrirent dans la Nature. Le Nuage d'Orage chaotique, avec sa noirceur de poix et son tumulte de feux éblouissants, déchiquetés, dans un monde tout électrique : entreprendras-tu de montrer comment il se comporta — quels secrets recélait son sombre sein ; de quelles sources, avec quelles particularités, la foudre qu'il portait jaillit dans la confuse splendeur de la terreur, destructive et autodestructive, jusqu'à ce que tout finît ? Pareil à une Noirceur naturelle d'Èrèbe qui, par la volonté de la Providence, serait

pour une fois montée au pouvoir et dans l'Azur : n'est-ce pas proprement la nature du Sansculottisme parvenu à sa consommation ? De cette Noirceur d'Érèbe, qu'il nous suffise de discerner que tel ou tel éclair éblouissant, tel torrent de feu éblouissant, en sort réellement, par petite Volition et grande Nécessité — dans telle ou telle succession ; destructeur de telle manière, autodestructeur de telle autre : jusqu'à la fin.

Le Royalisme est éteint, « enfoncé », comme on dit, « dans la boue de la Loire » ; le Republicanisme domine au-dehors et au-dedans : qu'est-ce donc, en ce 15 mars 1794 ? Une Arrestation, vraiment soudaine comme un coup de foudre dans le Bleu, a frappé d'étranges victimes : Hébert *Père Duchesne*, le Libraire Momoro, le Commis Vincent, le Général Ronsin ; hauts Patriotes cordeliers, Magistrats de Paris en bonnet rouge, Adorateurs de la Raison, Commandants de l'Armée révolutionnaire ! Il y a huit petits jours, leur Club des Cordeliers retentissait, plus bruyant que jamais, de dénonciations patriotiques. Hébert *Père Duchesne* avait « retenu sa langue et son cœur pendant ces deux mois, à la vue des Modérés, Crypto-Aristocrates, Camilles, *Scélérats* jusque dans la Convention ; mais il ne pouvait le faire plus longtemps ; et, s'il n'existait d'autre remède, il invoquerait le Droit sacré d'Insurrection ». Ainsi parla Hébert dans la séance des Cordeliers, au milieu des vivats, jusqu'à faire sonner les toits.⁷³⁵ Il y a huit petits jours ; et déjà maintenant ! Ils se frottent les yeux : ce n'est point un rêve ; ils se trouvent au Luxembourg. Gobel l'Oie aussi ; et ceux qui brûlèrent les Églises ! Chaumette lui-même, puissant Procureur, Agent national comme on le nomme à présent, qui pouvait « reconnaître le Suspect à son seul visage », ne tarde que trois jours ; le troisième jour, lui aussi est précipité dedans. Très penaud, bleu de stupeur, l'Agent national entre dans ces Limbes où il en a envoyé tant d'autres. Les Prisonniers l'entourent, raillant et persiflant : « Sublime Agent national, dit l'un, en vertu de ton immortelle Proclamation, vois donc ! je suis suspect, tu es suspect, il est suspect, nous sommes suspects, vous êtes suspects, ils sont suspects ! »

Le sens de ces choses ? Le sens ! C'est un Complot ; Complot aux ramifications les plus étendues, mais dont Barrère tient les fils. Ces incendies d'Églises et ces scandaleuses mascarades d'Athéisme, propres à rendre la Révolution odieuse : d'où pouvaient-ils venir, sinon de l'or de Pitt ? Pitt, indubitablement, comme l'enseigne la Perspicacité surnaturelle, a soudoyé cette Faction d'Enragés pour jouer ses tours fantastiques ; rugir dans son Club des Cordeliers contre le Modérantisme ; imprimer son *Père Duchesne* ; adorer la

Raison bleu-de-ciel en bonnet de nuit rouge ; dépouiller tous les Autels — et nous en apporter le butin !

Plus indubitable encore, visible aux simples yeux du corps, est ceci : le Club des Cordeliers siège pâle de colère et de terreur ; et il a « voilé les Droits de l'Homme » — sans effet. Les Jacobins sont pareillement en grande confusion ; occupés à « se purger », à s'épurer, comme ils ont dû le faire maintes fois dans les temps de Complot et de Calamité publique. Camille Desmoulins lui-même a donné offense ; bien plus, des murmures se sont élevés contre Danton ; quoique celui-ci les ait couverts de son rugissement et que Robespierre ait terminé l'affaire en « l'embrassant à la Tribune ».

À qui la République et une jalouse Société-mère se fieront-elles ? Dans ces temps de tentation et de Perspicacité surnaturelle ! Car il existe des Factions de l'Étranger, des Factions de Modérés, d'Enragés ; des Factions de toute espèce : nous marchons dans un monde de Complots ; fils universellement tendus, pièges mortels et trappes amorcées par l'or de Pitt ! Cloomer, soi-disant Orateur du Genre humain, avec ses Preuves de la Religion mahométane et son bavardage de République universelle, un incorruptible Robespierre l'a purgé. Le baron Cloomer et Paine l'Aiguilleur rebelle sont depuis deux mois au Luxembourg ; membres de la Faction de l'Étranger. Le Représentant Phélippeaux est purgé : il revint de la Vendée avec, dans la bouche, un mauvais rapport contre le coquin Rossignol et notre manière d'y faire la guerre. Rétracte-toi, ô Phélippeaux, nous t'en prions ! Phélippeaux ne se rétracte pas ; et il est purgé. Le Représentant Fabre d'Églantine, fameux Nomenclateur du Calendrier de Romme, est purgé ; bien plus, jeté au Luxembourg : accusé d'Escroquerie législative « au sujet des fonds de la Compagnie des Indes ». Là, avec ses Chabot et Bazire, coupables de même, que Fabre attende son destin. Et Westermann, ami de Danton, lui qui mena les Marseillais au Dix Août et combattit bien en Vendée, mais ne parla pas bien du coquin Rossignol, est purgé. Heureux s'il ne va pas, lui aussi, au Luxembourg. Et vos Proly, vos Guzman, de la Faction de l'Étranger, ils y sont allés ; Pereira, bien qu'il eût fui, y est allé, « pris sous le déguisement d'un Cuisinier d'auberge ». Je suis suspect, tu es suspect, il est suspect !

Le grand cœur de Danton en est las. Danton est parti pour son Arcis natal, afin de respirer un peu de paix : loin de moi, noires toiles d'Arachné, monde de Fureur, de Terreur et de Soupçon ; bienvenue à toi, Mère éternelle, avec ta verdure printanière, tes tendres affections domestiques et tes souvenirs ; tu es vraie, quand tout le reste serait faux ! Le grand Titan marche silencieux sur les

rives de l'Aube murmurante, parmi les jeunes lieux nats qui le connurent enfant ; il se demande quelle pourra être la fin de ces choses.

Mais, chose la plus étrange de toutes, Camille Desmoulins est purgé. Couthon avait proposé, comme épreuve de la purgation jacobine, cette question : « Qu'as-tu fait pour être pendu si la Contre-Révolution arrive ? » Pourtant Camille, qui pouvait si bien répondre à cette question, est purgé ! La vérité est que Camille, au commencement de décembre dernier, se mit à publier un nouveau Journal, ou série de Pamphlets, intitulé le *Vieux Cordelier*. Camille, qui naguère ne craignait pas « d'embrasser la Liberté sur un monceau de cadavres », commence maintenant à demander si, parmi tant de Comités qui arrêtent et punissent, il ne devrait pas exister un « Comité de Clémence ». Saint-Just, observe-t-il, est un jeune Républicain extrêmement solennel, qui « porte sa tête comme si elle était un *Saint-Sacrement* » ; Hostie adorable, ou divine Présence réelle ! Assez vivement, ce vieux Cordelier — Danton et lui appartenaient aux premiers Cordeliers primitifs — lance ses flèches de guerre étincelantes contre vos nouveaux Cordeliers, vos Hébert, vos Momoro, avec leurs brutalités braillardes et leurs méprisables bassesses : comme, disons-nous, le Dieu-Soleil — car le pauvre Camille est Poète — les lança contre ce Serpent Python né de la boue.

Sur quoi, comme il était naturel, le Python hébertiste siffla et se tordit prodigieusement ; menaça du « droit sacré d'Insurrection » — et, comme nous l'avons vu, fut jeté en Prison. Bien plus, avec tout son ancien esprit, sa dextérité et sa légère grâce incisive, Camille, traduisant « de Tacite, du Règne de Tibère », pique jusque dans la Loi des Suspects elle-même ; il la rend odieuse ! Deux fois par Décade paraissent ses Feuilles sauvages ; pleines d'esprit, même d'humour, d'ingéniosité harmonieuse et de pénétration — l'un des plus étranges phénomènes de ce temps sombre ; elles frappent, à leur manière d'étincelles folles, diverses monstruosité, têtes de *Saint-Sacrement* et idoles de Juggernaut, d'une façon assez téméraire. À la grande joie de Joséphine Beauharnais et des cinq mille et quelques autres Suspects qui remplissent les Douze Maisons d'Arrêt ; sur lesquels luit un rayon d'espérance ! Robespierre, d'abord approbateur, ne sut bientôt plus qu'en penser ; puis pensa, avec ses Jacobins, qu'il fallait expulser Camille. Homme d'un véritable esprit révolutionnaire, ce Camille ; mais aux saillies les plus imprudentes, que les Aristocrates et les Modérés possèdent l'art de corrompre ! Le Jacobinisme est dans sa crise et sa lutte suprêmes : tout entier pris dans les complots, les corruptions, les lacets de cou et les trappes amorcées de

Pitt, Ennemi du Genre humain. Le Premier Numéro de Camille commence par « Ô Pitt ! » ; son dernier est daté du 15 Pluviôse An Deux, 3 février 1794 ; et se termine par ces paroles de Montezuma : « *Les dieux ont soif.* »

Quoi qu'il en soit, les Hébertistes ne demeurent en Prison que neuf jours environ. Le 24 mars, par conséquent, les Tombereaux révolutionnaires portent au travers de ce Tumulte de Vie une nouvelle cargaison : Hébert, Vincent, Momoro, Ronsin, dix-neuf en tout ; avec lesquels, assez curieusement, siège Clootz, Orateur du Genre humain. On a rapidement pétri en une seule masse cet assemblage d'Indéfinissables ; et ils parcourent à présent leur dernière route. Nul secours. Eux aussi doivent « regarder par la petite fenêtre » ; eux aussi doivent « éternuer dans le sac » ; comme ils ont fait aux autres, ainsi leur est-il fait. Sainte-Guillotine, me semble-t-il, est pire que les anciens Saints de la Superstition : un Saint mangeur d'hommes ? Clootz, toujours avec un air de sarcasme poli, essaie de plaisanter, d'offrir de réconfortants « arguments de Matérialisme » ; il demanda à être exécuté le dernier, « afin d'établir certains principes » — que la Philosophie n'a pas retenus. Le Général Ronsin aussi regarde encore au-dehors avec quelque air de défi, quelque œil de commandement : les autres sont tombés dans la pâleur pierreuse du désespoir. Momoro, pauvre Libraire, aucune Loi agraire encore réalisée — ils auraient aussi bien pu te pendre à Évreux, vingt mois auparavant, lorsque le Girondin Buzot les en empêcha. Hébert *Père Duchesne* ne se lèvera jamais plus en ce monde au nom du droit sacré d'Insurrection ; il siège assez bas, la tête enfoncée sur la poitrine ; les Bonnets rouges criant autour de lui, en effrayante parodie des Articles de son Journal : « Grande Colère du *Père Duchesne* ! » Ainsi périssent-ils ; le sac reçoit toutes leurs têtes. Dans quelque section de l'Histoire, dix-neuf spectres-chimères voltigeront, parlant et grimaçant ; jusqu'à ce que l'Oubli les engloutisse.

Dans le cours d'une semaine, l'Armée révolutionnaire elle-même est dissoute ; le Général étant devenu spectral. Cette Faction de Furieux est donc, elle aussi, purgée du sol républicain ; ici encore les trappes amorcées de ce Pitt ont été arrachées et rendues inoffensives ; et de nouveau il y a joie sur un Complot découvert. *La Révolution* dévore donc véritablement ses propres enfants. Toute Anarchie, par sa nature, n'est pas seulement destructive, mais autodestructive.

Chapitre II — Danton, pas de faiblesse

Cependant on a mandé Danton d'Arcis avec insistance : il faut qu'il revienne sur-le-champ, crient Camille, Phélippeaux et les Amis, qui sentent le danger dans l'air. Assez de danger ! Un Danton, un Robespierre, produits principaux d'une Révolution victorieuse, se trouvent maintenant face à face ; il leur faut découvrir comment ils vivront ensemble, gouverneront ensemble. On conçoit aisément la profonde incompatibilité mutuelle qui divisait ces deux hommes : avec quelle terreur de haine féminine la pauvre Formule vert-de-mer regardait la monstrueuse Réalité colossale et verdissait encore à la contempler ; tandis que la Réalité, de son côté, s'efforçait de ne point penser mal d'un produit principal de la Révolution, mais sentait au fond qu'un tel produit n'était guère qu'une Outre-à-vent principale, gonflée par l'air Populaire ; non un homme avec un cœur d'homme, mais un pauvre pédant spasmodique et incorruptible, portant à la place du cœur une formule de logique ; de nature Jésuite ou Pasteur méthodiste ; plein de cant sincère, d'incorruptibilité, de virulence et de poltronnerie ; stérile comme le vent d'est ! Deux produits principaux de cette espèce sont de trop pour une seule Révolution.

Des Amis, tremblant du résultat d'une querelle entre eux, les amenèrent à se rencontrer. « Il est juste, dit Danton en avalant beaucoup d'indignation, de réprimer les Royalistes ; mais nous ne devons frapper que là où cela est utile à la République ; nous ne devons pas confondre l'innocent avec le coupable. » — « Et qui vous a dit, répondit Robespierre avec un regard venimeux, qu'un seul innocent eût péri ? » — « *Quoi !* dit Danton en se retournant vers l'ami Pâris, qui s'était lui-même nommé Fabricius, Juré au Tribunal révolutionnaire ; quoi ! pas un innocent ? Qu'en dis-tu, Fabricius ? »⁷³⁶ Les Amis, Westermann, ce Pâris et d'autres, le pressaient de se montrer, de monter à la Tribune et d'agir. L'homme Danton n'était pas enclin à se montrer ; à agir ou à tonner pour sa propre sûreté. Homme de nature insouciant, vaste, confiant ; vaste nature capable de repos : il restait, dit-on, des heures entières assis à écouter parler Camille, et n'aimait rien tant. Les Amis le pressaient de fuir ; sa Femme le pressait : « Où fuir ? répondit-il. Si la France libre me rejette, je ne trouverai ailleurs que des cachots. On n'emporte pas sa patrie à la semelle de ses souliers ! » L'homme Danton resta immobile. L'arrestation même de l'ami Hérald, membre du Salut, pourtant arrêté par le Salut, ne peut réveiller Danton. — Dans la nuit du 30 mars,

le Juré Pâris accourt ; la hâte jaillit de ses yeux : un commis du Comité de Salut lui a dit que le mandat de Danton était dressé, qu'il doit être arrêté cette nuit même ! Prières, tremblements de la pauvre Épouse, de Pâris et des Amis : Danton demeure un moment silencieux ; puis répond : « Ils n'oseraient pas » ; et ne prend aucune mesure. Murmurant « Ils n'oseraient pas », il va dormir comme à l'ordinaire.

Et pourtant, le lendemain matin, une étrange rumeur se répand dans la Ville de Paris : Danton, Camille, Phélippeaux, Lacroix ont été arrêtés pendant la nuit ! Cela est véritablement : les corridors du Luxembourg étaient tous encombrés, les Prisonniers se pressant au-dehors pour voir parmi eux ce géant de la Révolution. « Messieurs, dit poliment Danton, j'espérais bientôt vous faire tous sortir d'ici ; mais me voici moi-même, et l'on ne voit pas où cela finira. » — La rumeur peut courir dans Paris : la Convention se rassemble en groupes ; les yeux écarquillés, chuchotant : « Danton arrêté ! » Qui donc est en sûreté ? Legendre, montant à la Tribune, prononce à ses risques et périls une faible parole en sa faveur ; il demande qu'avant l'accusation Danton soit entendu à cette Barre ; mais Robespierre le terrasse d'un froncement : « Avez-vous fait entendre Chabot ou Bazire ? Voulez-vous deux poids et deux mesures ? » Legendre se recroqueville ; Danton, comme les autres, doit subir son destin.

Les Pensées-de-Prison de Danton seraient curieuses à posséder ; mais elles ne nous sont données qu'en petite quantité : peu d'hommes aussi remarquables nous ont été laissés dans une obscurité aussi grande que ce Titan de la Révolution. On l'entendit s'écrier : « Il y a aujourd'hui un an, je proposais la création de ce même Tribunal révolutionnaire. J'en demande pardon à Dieu et aux hommes. Ce sont tous des Frères Caïn : Brissot aurait voulu me faire guillotiner comme Robespierre le veut maintenant. Je laisse toute l'affaire dans un effroyable gâchis : pas un d'eux ne comprend rien au gouvernement. Robespierre me suivra ; j'entraîne Robespierre. Ô mieux vaudrait être un pauvre pêcheur que de se mêler de gouverner les hommes. » — La jeune et belle Épouse de Camille, qui l'avait enrichi autrement qu'en argent seulement, voltige autour du Luxembourg, pareille à un esprit désincarné, le jour et la nuit. Les lettres dérobées de Camille à sa femme subsistent encore ; marquées de ses larmes.⁷³⁷ « Je porte ma tête comme un *Saint-Sacrement* ? » entendit-on murmurer Saint-Just : « Peut-être portera-t-il la sienne comme un Saint-Denis. »

Malheureux Danton, toi plus malheureux encore, léger Camille, jadis léger Procureur de la Lanterne, vous êtes donc arrivés, vous aussi, à la Borne de la

Création où, semblable à Ulysse aux mille souffrances, parvenu à la limite et aux ultimes Gadès de son voyage, regardant ce vague Désert au-delà de la Création, un homme voit l'Ombre de sa Mère, pâle, impuissante ; et les jours où cette Mère le berçait et l'enveloppait sont trop sévèrement opposés à ce jour ! Danton, Camille, Héroult, Westermann et les autres, très étrangement amalgamés avec les Bazire, Chabot escroqueur, Fabre d'Églantine, Banquiers Frey, *Fournée* des plus mêlées, comme on nommera ces choses, se tiennent rangés à la Barre de Tinville. Nous sommes au 2 avril 1794. Danton n'a eu que trois jours à passer en Prison ; car le temps presse.

Quel est votre nom ? votre domicile ? et choses semblables, demande Fouquier selon la formalité. « Mon nom est Danton, répond-il ; nom passablement connu dans la Révolution : mon domicile sera bientôt le Néant ; mais je vivrai dans le Panthéon de l'Histoire. » Un homme s'efforcera de dire quelque chose de frappant, que cela lui soit naturel ou non ! Héroult remarque avec épigramme qu'il « siégea dans cette Salle et fut détesté des Parlementaires ». Camille répond : « Mon âge est celui du *bon Sansculotte Jésus* ; âge fatal aux Révolutionnaires. » Ô Camille, Camille ! Et pourtant, dans cette Transaction divine, disons-le, se trouvait entre autres choses la plus fatale Réprimande jamais proférée ici-bas contre l'Honorabilité mondaine ; « le Fait suprême », comme le nomme le pieux Novalis, « dans les Droits de l'Homme ». Le véritable âge de Camille paraît être trente-quatre ans. Danton en a un de plus.

Il y a quelque cinq mois, le Procès des Vingt-deux Girondins était la plus grande chose que Fouquier eût encore accomplie. Mais voici une chose plus grande encore ; qui met à l'épreuve toute la faculté de Fouquier ; qui fait vaciller son cœur même. Car c'est maintenant la voix de Danton qui résonne sous ces voûtes ; en paroles passionnées, perçantes de leur sauvage sincérité, ailées de colère. Vos meilleurs Témoins, d'un seul coup, il les brise en ruine. Il exige que les hommes des Comités eux-mêmes viennent comme Témoins, comme Accusateurs ; il « les couvrira d'ignominie ». Il redresse sa stature énorme, secoue son énorme tête noire, le feu jaillit de ses yeux — pénétrant tous les cœurs républicains : si bien que les Galeries elles-mêmes, quoique nous les ayons remplies par billets, murmurent de sympathie ; elles semblent prêtes à s'effondrer, à soulever le Peuple et à le délivrer ! Il se plaint à grands cris d'être classé avec des Chabot, avec des Agioteurs escrocs ; que son Acte d'accusation est une liste de platitudes et d'horreurs. « Danton caché le Dix Août ? » rugit-il comme un lion dans les filets : « Où sont les hommes qui durent presser Danton

de se montrer ce jour-là ? Où sont ces âmes supérieurement douées auxquelles il emprunta son énergie ? Qu'ils paraissent, mes Accusateurs : je possède toute la clarté de mon sang-froid quand je les demande. Je démasquerai les trois plats coquins, Saint-Just, Couthon, Lebas, qui flattent Robespierre et le conduisent vers sa destruction. Qu'ils se produisent ici ; je les plongerai *dans le Néant* dont ils n'auraient jamais dû sortir. » Le Président agité agite sa sonnette ; enjoint le calme avec véhémence. « Que t'importe comment je me défends ? crie l'autre ; le droit de me condamner reste toujours à toi. La voix d'un homme qui parle pour son honneur et pour sa vie peut bien couvrir le tintement de ta sonnette ! » Ainsi Danton, toujours plus haut ; jusqu'à ce que sa voix de lion « meure dans sa gorge » : la parole ne peut exprimer ce qui est dans cet homme. Les Galeries murmurent d'une manière menaçante ; la séance du premier jour est terminée.

Ô Tinville, Président Herman, que ferez-vous ? Ils ont encore deux jours, selon la plus stricte Loi révolutionnaire. Les Galeries murmurent déjà. Si ce Danton rompt vos mailles ! — Très curieuse chose à considérer. Cela tient à un cheveu : et quel renversement alors, Justice et Coupable échangeant leur place ; toute l'Histoire de France courant autrement ! Car en France, il n'y a que ce Danton qui puisse encore tenter de gouverner la France. Lui seul, le Titan sauvage et amorphe — et peut-être cet autre individu au teint olivâtre, l'Officier d'Artillerie de Toulon, que nous avons laissé poussant sa fortune dans le Midi ?

Le soir du second jour, les affaires allant non pas mieux mais de pire en pire, Fouquier et Herman, la distraction peinte sur le visage, se précipitent vers le Salut public. Que faire ? Le Salut public confectionne rapidement un nouveau Décret, en vertu duquel, si des hommes « insultent la Justice », ils pourront être « mis hors des débats ». Car enfin n'existe-t-il pas aussi « un Complot dans la Prison du Luxembourg » ? Le ci-devant Général Dillon et d'autres Suspects complotant avec l'Épouse de Camille pour distribuer des assignats ; forcer les Prisons, renverser la République ? Le Citoyen Laflotte, lui-même Suspect mais désireux d'être affranchi, nous a dénoncé ce Complot — dénonciation qui peut porter fruit ! Assez : le lendemain matin, une Convention obéissante adopte ce Décret. Le Salut court avec lui au secours de Tinville, maintenant presque réduit aux extrémités. Et donc, Hors des débats, insolents ! Agents de Police, faites votre devoir ! De cette manière, par un effort de force morte, le Salut, Tinville, Herman, Leroy Dix-Août et tous les Jurés sûrs mettant cœur et épaule à l'ouvrage, le Jury devient « suffisamment instruit » ; la Sentence est rendue, envoyée par un Officier, déchirée et foulée aux pieds : Mort aujourd'hui. Nous

sommes au 5 avril 1794. La pauvre Épouse de Camille peut cesser de voltiger autour de cette Prison. Bien plus, qu'elle embrasse ses pauvres enfants ; et se prépare à y entrer, puis à suivre !

Danton gardait dans le Chariot de Mort un regard élevé. Non pas Camille : il n'y a qu'une semaine, et tout est tellement sens dessus dessous ; Épouse angélique laissée en pleurs ; amour, richesse, renommée révolutionnaire, tout laissé à la porte de la Prison ; Canaille carnassière hurlant maintenant autour. Palpable, et pourtant incroyable ; comme le rêve d'un fou ! Camille se débat et se tord ; ses épaules font glisser le manteau flottant, qui pend noué tandis que les mains sont liées. « Du calme, mon ami, dit Danton ; laisse là cette vile canaille. » Au pied de l'Échafaud, on entendit Danton s'écrier : « Ô ma Femme, ma bien-aimée, je ne te verrai donc plus jamais ! » — mais il s'interrompit : « Danton, pas de faiblesse ! » À Héroult-Séchelles qui s'avancait pour l'embrasser, il dit : « Nos têtes se rencontreront là » — dans le sac du Bourreau. Ses dernières paroles furent pour Sanson le Bourreau lui-même : « Tu montreras ma tête au peuple ; elle vaut la peine d'être montrée. »

Ainsi passe vers sa demeure inconnue, comme une masse gigantesque de courage, d'ostentation, de fureur, d'affection et de sauvage virilité révolutionnaire, ce Danton. Il était d'Arcis-sur-Aube ; né là de « bonnes gens de ferme ». Il eut beaucoup de péchés ; mais il n'eut pas le pire, celui du Cant. Ce n'était pas un Formaliste creux, trompeur et trompé par lui-même, spectral pour le sens naturel ; mais un véritable Homme : avec toutes ses scories, il était un Homme ; ardente Réalité sortie du grand sein de feu de la Nature elle-même. Il sauva la France de Brunswick ; il marcha droit sur sa propre route sauvage, où qu'elle le menât. Il pourra vivre quelques générations dans la mémoire des hommes.

Chapitre III — Les Tombereaux

La semaine suivante — nous ne sommes encore qu'au 10 avril — arrive une nouvelle fournée de dix-neuf : Chaumette, Gobel, la Veuve d'Hébert, la Veuve de Camille ; eux aussi roulent sur leur voyage fatal ; la noire Mort les dévore. La Veuve du vil Hébert pleurait ; la Veuve de Camille essayait de lui parler de consolation. Ô vous, Cieux bienveillants, azurés, beaux, éternels derrière vos tempêtes et vos Nuages-du-Temps, n'existe-t-il pas de pitié pour tous ! Gobel, paraît-il, se repentait ; il demanda l'absolution à un Prêtre ; il fit ce qu'un Gobel pouvait faire de mieux. Pour Anaxagoras Chaumette, dont la tête luisante est maintenant dépouillée de son bonnet rouge, quel espoir demeure ? À moins que la Mort ne soit « un sommeil éternel » ? Misérable Anaxagoras, Dieu te jugera, non pas moi.

Hébert est donc parti, et les Hébertistes ; ceux qui dépouillèrent les Églises et adorèrent la Raison bleue en bonnet de nuit rouge. Le grand Danton et les Dantonistes ; eux aussi sont partis. Descendus dans les catacombes ; ils sont devenus des hommes silencieux ! Que nulle Municipalité de Paris, nulle Secte ou Parti de telle ou telle nuance, ne résiste à la volonté de Robespierre et du Salut. Le Maire Pache, qui ne s'est pas montré assez prompt à dénoncer ces Complots de Pitt, peut maintenant en féliciter les découvreurs. Aussi cordialement qu'il voudra : cela ne sert de rien ! Sa route, elle aussi, mène au Luxembourg. Nous nommons à sa place un certain Fleuriot-Lescot, Maire par intérim : « architecte venu de Belgique », dit-on, ce Fleuriot ; homme sur lequel on peut compter. Notre nouvel Agent national est Payan, dernièrement Juré ; dont Robespierre est également l'étoile polaire.

Ainsi donc, nous le percevons, ce Nuage d'Érèbe confusément électrique du Gouvernement révolutionnaire a quelque peu changé de forme. Deux masses, ou ailes, qui lui appartenaient — une masse surélectrique d'Enragés cordeliers, une masse sous-électrique de Modérés dantonistes et d'Hommes-de-Clémence —, ces deux masses, lançant pour ainsi dire leurs foudres l'une contre l'autre, se sont mutuellement anéanties. Car le Nuage d'Érèbe, comme nous le remarquons souvent, est de nature suicidaire ; dans son irrégularité déchiquetée, il lance aussi ses éclairs en lui-même. Mais maintenant que ces deux masses discordantes se sont mutuellement anéanties, c'est comme si le Nuage d'Érèbe était parvenu à une composition intérieure ; et ne déversait plus son feu infernal que sur le

Monde étendu sous lui. En langage simple : la Terreur de la Guillotine ne fut jamais terrible avant maintenant. Systole, diastole, rapide, toujours plus rapide, va la Hache de Sanson. Les Actes d'accusation cessent par degrés d'avoir même une apparence de vraisemblance : Fouquier choisit dans les Douze Maisons d'Arrêt ce qu'il appelle des *Fournées*, vingt hommes ou davantage à la fois ; ses Jurés reçoivent l'ordre de faire feu de file jusqu'à ce que le terrain soit net. La dénonciation du Citoyen Laflotte sur le Complot du Luxembourg porte véritablement fruit ! S'il n'existe contre un homme, ou contre une *Fournée* d'hommes, aucune accusation qui puisse se dire, Fouquier possède toujours celle-ci : un Complot dans la Prison. Rapide, toujours plus rapide, va Sanson ; jusqu'à atteindre enfin soixante hommes et davantage par *Fournée* ! C'est le grand jour de la Mort : seuls les Morts ne reviennent pas.

Ô sombre d'Espréménil, quel jour est celui-ci, le 22 avril, ton dernier jour ! Cette Salle du Palais est la même Salle de pierre où, cinq ans auparavant, tu te tenais à pérorer, parmi le pathétique sans fin d'un Parlement rebelle, dans la grisaille du matin ; contraint de marcher avec d'Agoust vers les Îles d'Hyères. Les pierres sont les mêmes pierres ; mais le reste — Hommes, Rébellion, Pathétique, Péroration — vois ! tout s'est enfui, comme une troupe de fantômes grimaçants, comme les phantasmes d'un cerveau mourant ! Avec d'Espréménil, dans la même ligne de Tombereaux, s'avance le plus lamentable mélange. Chapelier s'en va, ci-devant Président populaire de la Constituante ; celui que les Ménades et Maillard rencontrèrent dans sa voiture, sur la Route de Versailles. Thouret pareillement, ci-devant Président, père des Actes de Loi constitutionnels ; lui que nous entendîmes, il y a longtemps, dire d'une voix forte : « L'Assemblée constituante a rempli sa mission ! » Et le noble vieux Malesherbes, qui défendit Louis et ne pouvait parler, pareil à un vieux rocher gris se dissolvant soudain en eau : il voyage maintenant ici, avec sa parenté, filles, fils et petits-fils, ses Lamoignon, ses Chateaubriand ; silencieux, vers la Mort. — Un seul jeune Chateaubriand erre au milieu des Natchez, près du rugissement des Chutes du Niagara, du gémissent des forêts sans fin : bienvenue à toi, grande Nature, sauvage mais non fausse, non cruelle, non dénuée de maternité ; tu n'es point Formule, ni rapide tintamarre d'Hypothèse, d'Éloquence parlementaire, de Construction constitutionnelle et de Guillotine ; parle-moi, ô Mère, chante à mon cœur malade ton mystique et éternelle berceuse, et que tout le reste soit loin !

Il nous faut remarquer une autre rangée de Tombereaux : celle qui porte Élisabeth, la Sœur de Louis. Son Procès fut comme les autres ; pour Complots,

pour Complots. Elle était parmi les femmes les plus douces et les plus innocentes. Avec elle siégeait, au milieu de vingt-quatre autres, une Marquise de Crussol naguère timide ; courageuse maintenant ; lui témoignant la plus vive fidélité. Au pied de l'Échafaud, Élisabeth, les larmes aux yeux, remercia cette Marquise ; dit qu'elle regrettait de ne pouvoir la récompenser. « Ah, Madame, si Votre Altesse Royale daignait m'embrasser, tous mes vœux seraient comblés ! » — « Très volontiers, Marquise de Crussol, et de tout mon cœur. »⁷³⁸ Ainsi parlent-elles : au pied de l'Échafaud. La Famille royale est maintenant réduite à deux êtres : une jeune fille et un petit garçon. Le garçon, jadis nommé Dauphin, fut arraché à sa Mère pendant qu'elle vivait encore ; et livré à un certain Simon, Cordonnier de métier, alors employé au service de la Prison du Temple, afin de l'élever dans les principes du Sansculottisme. Simon lui apprit à boire, à jurer, à chanter la Carmagnole. Simon est maintenant parti pour la Municipalité ; et le pauvre garçon, caché dans une tour du Temple, dont, dans sa frayeur, son égarement et sa décrépitude précoce, il ne souhaite plus sortir, dépérit, « sa chemise n'ayant pas été changée depuis six mois », au milieu de la saleté et des ténèbres, lamentablement⁷³⁹ — comme seuls les pauvres Enfants de Fabrique et leurs semblables ont coutume de périr sans être pleurés !

Le Printemps envoie ses feuilles vertes et son temps lumineux ; Mai resplendit plus que jamais : la Mort ne s'arrête pas. Lavoisier, Chimiste fameux, doit mourir et non vivre : car le Chimiste Lavoisier était aussi Fermier général Lavoisier, et maintenant « tous les Fermiers généraux sont arrêtés » ; tous devront rendre compte de leurs fonds et de leurs revenus ; et mourir pour avoir « mis de l'eau dans le tabac » qu'ils vendaient.⁷⁴⁰ Lavoisier demanda quinze jours de vie encore afin de terminer quelques expériences ; mais « la République n'a pas besoin de ces choses » : la hache doit accomplir son travail. Chamfort le Cynique, lisant ces Inscriptions de Fraternité ou la Mort, dit que « c'est une Fraternité de Caïn » : arrêté, puis libéré ; puis sur le point d'être arrêté de nouveau, Chamfort se coupe et se lacère d'une main frénétique et incertaine ; gagne, non sans peine, le refuge de la mort. Condorcet s'est profondément caché pendant de longs mois ; les yeux d'Argus veillent et le recherchent. Sa retraite est devenue dangereuse pour les autres et pour lui-même ; il doit fuir encore, rôder autour de Paris, dans les taillis et les carrières de pierre. Et ainsi, au Village de Clamart, par un matin de Mai aux yeux chassieux, entre une Figure en haillons, à barbe rude, épuisée de faim ; elle demande à déjeuner dans l'auberge. Suspect, à la regarder ! « Domestique sans place, dis-tu ? » Le Président de Comité aux Quarante-Sous trouve sur lui un

Horace latin : « N'es-tu pas l'un de ces Ci-devant qui avaient coutume de garder des domestiques ? Suspect ! » Il est immédiatement traîné, le déjeuner inachevé, vers Bourg-la-Reine, à pied : il s'évanouit d'épuisement ; on le place sur le cheval d'un paysan ; on le jette dans sa cellule humide. Le lendemain, se souvenant de lui, vous entrez : Condorcet est étendu mort sur le sol. Ils meurent vite et disparaissent : les Notabilités de France s'éteignent l'une après l'autre, comme les lumières d'un Théâtre que vous mouchez.

Dans de telles circonstances, n'est-il pas singulier, presque touchant, de voir la Ville de Paris se déployer, pendant les douces nuits de Mai, dans cette cérémonie civique qu'on nomme Souper fraternel ? Spontané, ou partiellement spontané, il apparaît les douzième, treizième et quatorzième nuits de ce mois de Mai. Le long de la Rue Saint-Honoré, des grandes Rues et des Places, chaque Citoyen apporte au grand air ce que le parcimonieux Maximum lui a accordé pour souper ; le joint au souper de son voisin ; et, autour d'une table commune, avec de joyeuses lumières allumées de place en place, avec la quantité convenable de verres taillés et autres ornements et assaisonnements, ils mangent frugalement ensemble sous les étoiles bienveillantes.⁷⁴¹ Regarde cela, ô Nuit ! La coupe de vin gaiement promise circulant au Règne de la Liberté, de l'Égalité, de la Fraternité ; leurs Femmes portant leurs plus beaux rubans ; leurs Petits folâtrant autour d'eux ; les Citoyens siègent là dans une frugale Agape d'Amour. La Nuit, dans son vaste empire, ne voit rien de semblable. Ô mes frères, pourquoi le règne de la Fraternité n'est-il pas venu ! Il est venu, il viendra, disent les Citoyens qui choquent frugalement leurs verres. — Hélas ! ces étoiles éternelles ne regardent-elles pas en bas « comme des yeux étincelants, brillants d'une pitié immortelle sur le sort de l'homme » ?

Une chose lamentable, toutefois, est que des individus tenteront d'assassiner des Représentants du Peuple. Le Représentant Collot, membre même du Salut, rentrant chez lui « vers une heure du matin », probablement touché par la liqueur comme il lui arrive volontiers, rencontre dans l'escalier le cri : « *Scélérat* ! » et aussi le claquement d'un pistolet ; lequel ne fait que prendre feu dans le bassinet, découvrant pour un instant une paire d'yeux farouches comme des soucoupes, un visage brun, sinistre, serré par la colère ; reconnaissable pour celui de notre petit Co-locataire, le Citoyen Amiral, autrefois « commis aux Loteries » ! Collot crie Au meurtre, avec des poumons propres à réveiller toute la Rue Favart ; Amiral presse une seconde fois la détente ; une seconde fois, le feu prend au bassinet ; puis il s'élance dans son appartement ; et, après y avoir tiré, toujours

avec un effet insuffisant, un mousquet contre lui-même et un autre contre celui qui le saisit, il est empoigné et enfermé en Prison.⁷⁴² Petit homme indigné, cet Amiral, de tempérament et de teint méridionaux, doué d'une « force musculaire considérable ». Il ne nie pas qu'il voulut « purger la France d'un tyran » ; bien plus, il avoue avoir eu en vue l'Incorruptible lui-même, mais avoir pris Collot comme plus commode !

Assez de rumeur là-dessus ; félicitations hautes comme le ciel à Collot, embrassements fraternels aux Jacobins et ailleurs. Et pourtant, il semblerait que l'humeur assassine se révèle contagieuse. Deux jours de plus — nous ne sommes encore qu'au 23 mai — et vers neuf heures du soir, Cécile Renault, fille d'un Marchand de papier, jeune femme à l'aspect doux et florissant, se présente chez l'Ébéniste de la Rue Saint-Honoré ; demande à voir Robespierre. Robespierre ne peut être vu : elle gronde avec irrévérence. On la saisit. Elle a laissé un panier dans une boutique voisine : dans le panier se trouvent des vêtements de rechange féminins et deux couteaux ! La pauvre Cécile, interrogée par le Comité, déclare qu'elle « voulait voir à quoi ressemblait un tyran » ; les vêtements de rechange étaient « pour mon propre usage dans le lieu où je vais sûrement ». — « Quel lieu ? » — « La Prison ; puis la Guillotine », répondit-elle. — Voilà ce que produit Charlotte Corday, dans un peuple porté à l'imitation et à la monomanie ! Des hommes bruns et colériques tentent l'exploit de Charlotte, et leurs pistolets ratent ; de douces jeunes femmes en fleur le tentent, et, à demi résolues seulement, laissent leurs couteaux dans une boutique.

Ô Pitt, et vous, Faction de l'Étranger, la République n'aura-t-elle jamais de repos ; sera-t-elle sans cesse déchirée par des ressorts amorcés, par les fils de fusils explosifs ? Le brun Amiral, la blonde et jeune Cécile, tous ceux qui les connurent, et beaucoup qui ne les connurent pas, sont enfermés, attendant l'examen de Tinville.

Chapitre IV — Mumbo-Jumbo

Mais en ce jour qu'ils nomment *Décadi*, nouveau Sabbat, 20 Prairial, 8 juin selon l'ancien style, quelle chose s'accomplit là, dans le Jardin national, naguère Jardin des Tuileries ?

Tout le monde y est, en habits de fête.⁷⁴³ Le linge sale est parti avec les Hébertistes ; Robespierre, pour sa part, n'aurait jamais donné dans cette mode : il allait toujours élégant et frisé, non sans vanité même, et sa chambre était entourée de Portraits et de Bustes vert-de-mer. En habits de fête, disons-nous, sont les innombrables Citoyens et Citoyennes ; le temps est du plus grand éclat ; une joyeuse attente illumine tous les visages. Le Juré Vilate donne à déjeuner à plusieurs Députés, dans son Appartement officiel, au Pavillon ci-devant de Flore ; il se réjouit des multitudes aux regards brillants, de l'éclat du Juin feuillu, de l'auspiceux *Décadi*, ou nouveau Sabbat. Aujourd'hui, s'il plaît au Ciel, nous devons avoir, selon des principes Anti-Chaumette perfectionnés, une Nouvelle Religion.

Le Catholicisme étant consumé, et le Culte de la Raison guillotiné, n'en fallait-il pas une ? L'Incorruptible Robespierre, non sans ressemblance avec les Anciens, comme Législateur d'un peuple libre sera maintenant aussi Prêtre et Prophète. Il a revêtu son habit bleu-de-ciel, fait pour la circonstance ; gilet de soie blanche brodé d'argent, culotte de soie noire, bas blancs, boucles de souliers d'or. Il est Président de la Convention ; il a fait décréter par la Convention — ainsi nomment-ils cela — « l'Existence de l'*Être suprême* », et pareillement « ce principe consolateur de l'Immortalité de l'Âme ». Ces principes consolateurs, fondement d'une Religion républicaine rationnelle, se font décréter ; et voici, en ce *Décadi* béni, par le secours du Ciel et du Peintre David, notre premier acte de culte.

Voyez donc comment, le Décret adopté et prononcé ce qu'on a nommé « le plus décharné Discours prophétique jamais proféré par un homme », Mahomet Robespierre, en habit bleu-de-ciel et culotte noire, frisé et poudré à la perfection, portant à la main un bouquet de fleurs et d'épis de blé, sort fièrement de la Salle de la Convention ; la Convention le suit, mais, comme on le remarque, en laissant un intervalle. On a élevé un Amphithéâtre, ou du moins un Monticule, une Élévation ; d'hideuses Statues de l'Athéisme, de l'Anarchie et autres semblables, grâce au Ciel et au Peintre David, frappent le cœur d'horreur. Malheureusement,

notre Monticule est trop petit. La moitié d'entre nous ne peut tenir à son sommet ; d'où naissent d'indécents poussées, même des grondements perfides et irrévérencieux. Silence, Bourdon de l'Oise ; silence, ou il pourrait t'en coûter davantage !

Le Pontife vert-de-mer prend une torche que lui remet le Peintre David ; débite encore quelque écumeuse déclamation de vocables, qu'heureusement on ne saurait entendre ; s'avance d'un pas résolu sous les yeux de la France en attente ; porte sa torche à l'Athéisme et Compagnie, qui ne sont faits que de carton trempé dans la térébenthine. Ils flambent rapidement ; et, de l'intérieur, s'élève « par une machine » une Statue incombustible de la Sagesse, qui, par malchance, se trouve un peu enfumée ; mais demeure visible dans une attitude aussi sereine que possible.

Et ensuite ? Ensuite, il y a d'autres Processions, d'autres Discours décharnés ; et — voilà notre Fête de l'*Être suprême* ; notre nouvelle Religion, meilleure ou pire, est venue ! — Regarde-la un instant, ô Lecteur, non deux. La page la plus misérable des Annales humaines : ou bien en connais-tu une plus misérable encore ? Le *Mumbo-Jumbo* des forêts africaines me semble vénérable à côté de cette nouvelle Divinité de Robespierre ; car celui-ci est un *Mumbo-Jumbo* conscient, qui sait qu'il est une machine. Ô Prophète vert-de-mer, plus malheureuse des Outres-à-vent gonflées jusqu'à presque éclater, quelle Chimère égarée parmi les réalités es-tu en train de devenir ! Ainsi donc, cette banale torche poissée pour feux d'artifice de térébenthine et de carton ; c'est là la Verge miraculeuse d'Aaron que tu étendras sur une France chevauchée par les sorcières, chevauchée par l'Enfer, pour lui ordonner que ses plaies cessent ? Disparais, toi et ta torche ! — « Avec ton *Être suprême*, dit Billaud, tu commences à m'embêter. »⁷⁴⁴

Catherine Théot, d'autre part, « ancienne servante âgée de soixante-dix-neuf ans », depuis longtemps rompue à la Prophétie et à la Bastille, siège dans une chambre haute de la Rue de la Contrescarpe, penchée sur le Livre des Révélation, l'œil fixé sur Robespierre ; elle découvre que cet étonnant et trois-fois-puissant Maximilien est réellement l'Homme dont parlent les Prophètes, celui qui doit rajeunir la Terre. Avec elle siègent de vieilles et pieuses Marquises, femmes ci-devant honorables ; parmi lesquelles Dom Gerle, ancien Constituant à la tête brouillée, ne peut manquer. Elles siègent là, Rue de la Contrescarpe, dans une adoration mystérieuse : Mumbo est Mumbo, et Robespierre est son Prophète. Homme remarquable, ce Robespierre. Il possède sa Garde du corps

volontaire de Tape-durs, farouches Patriotes aux bâtons ferrés ; et des Jacobins qui baissent l'ourlet de son vêtement. Il jouit de l'admiration d'un grand nombre, du culte de quelques-uns ; et mérite bien l'étonnement de tous.

La grande question et la grande espérance, toutefois, sont celles-ci : cette Fête du *Mumbo-Jumbo* des Tuileries ne sera-t-elle pas le signe que la Guillotine va se ralentir ? Bien loin de là ! Précisément le surlendemain, Couthon, l'un des « trois plats coquins », se fait porter à la Tribune ; il produit une liasse de papiers. Couthon propose que, puisque les Complots abondent encore, la Loi des Suspects reçoive extension, et l'Arrestation une vigueur et une facilité nouvelles. En outre, comme dans ce cas le travail risque d'être lourd, notre Tribunal révolutionnaire recevra lui aussi extension ; sera divisé, disons, en Quatre Tribunaux, chacun avec son Président, chacun avec son Fouquier ou Substitut de Fouquier, tous travaillant à la fois ; et tout reste d'entrave ou de formalité dilatoire sera retranché : de cette manière, il pourra peut-être encore venir à bout de l'ouvrage. Tel est le Décret du Vingt-deux Prairial de Couthon, fameux en ces temps-là. À l'entendre, la Montagne elle-même suffoqua, frappée de stupeur ; et un certain Ruamps osa dire que s'il passait sans ajournement ni discussion, lui, comme Représentant, « se ferait sauter la cervelle ». Parole vaine ! L'Incorruptible fronça les sourcils ; prononça une ou deux paroles prophétiques et fatales : la Loi de Prairial est Loi ; Ruamps est heureux de laisser sa cervelle téméraire où elle se trouve. La Mort donc, et toujours la Mort ! Précisément. Fouquier agrandit ses frontières ; fait place à des *Fournées* de cent cinquante à la fois ; se procure une Guillotine d'une vélocité perfectionnée, destinée à travailler à couvert, dans l'appartement voisin. À tel point que le Salut lui-même doit intervenir et le lui interdire : « Veux-tu démoraliser la Guillotine, demande Collot avec reproche, démoraliser le supplice ? »

Il existe en effet ce danger ; si la Foi républicaine n'était grande, la chose serait déjà faite. Voyez, par exemple, le 17 juin, quelle *Fournée* : cinquante-quatre à la fois ! Le brun Amiral est là, celui du pistolet qui rata ; la jeune Cécile Renault, avec son père, sa famille, toute sa parenté ; la veuve de d'Espréménil ; le vieux M. de Sombreuil des Invalides, avec son Fils — pauvre vieux Sombreuil, âgé de soixante-treize ans : sa Fille le sauva en Septembre, et ce ne fut que pour ceci. Faction de l'Étranger, cinquante-quatre d'entre eux ! En chemises et blouses rouges, comme Assassins et Faction de l'Étranger, ils voltigent là ; rouge et funeste Phantasmagorie, vers le pays des Fantômes.

Cependant, les habitants de la Place de la Révolution, ceux qui vivent le long de la Rue Saint-Honoré, à mesure que passent ces Tombereaux continuels, ne commenceront-ils pas à regarder d'un air sombre ? Les Républicains aussi ont des entrailles. La Guillotine est déplacée, puis déplacée encore ; enfin dressée à l'extrémité lointaine du Sud-Est.⁷⁴⁵ Les Faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, s'ils possèdent des entrailles, en ont, espérons-le, de fort résistantes.

Chapitre V — Les Prisons

Il est temps maintenant, toutefois, de jeter un regard dans les Prisons. Lorsque Desmoulins proposa son Comité de Clémence, ces Douze Maisons d'Arrêt contenaient cinq mille personnes. Les arrivées n'ayant cessé depuis lors, douze mille s'y sont maintenant accumulées. Ce sont des Ci-devant, des Royalistes ; mais, dans une proportion bien plus grande, des Républicains de diverses nuances girondine, fayettiste, non-jacobine. Jamais peut-être Habitation humaine ou Prison n'égala en saleté, en horreur pestilentielle, ces Douze Maisons d'Arrêt. Il existe des récits d'expérience personnelle, intitulés *Mémoires sur les Prisons* : l'un des plus étranges Chapitres de la Biographie de l'Homme.

Chose très singulière à contempler : comment une sorte d'ordre se lève dans toutes les conditions de l'existence humaine ; comment, partout où deux ou trois sont réunis, se forment des manières de vivre ensemble, des habitudes, des observances, bien plus, des grâces et des joies ! Le Citoyen Coittant expliquera tout au long comment notre maigre dîner d'herbes et de charogne se consommait non sans politesse et *place aux dames* ; comment Seigneur et Décrotteur, Duchesse et Fille-de-Joie, jetés pêle-mêle en un tas, se rangèrent selon une méthode ; à quelle heure « les Citoyennes se mettaient à leurs travaux d'aiguille » ; et comment nous, leur cédant les chaises, nous efforcions de converser galamment debout, ou même de chanter et de pincer plus ou moins de la harpe. Les jalousies, les inimitiés ne manquent pas ; ni les galantries, d'un caractère effectif.

Hélas, par degrés, même le travail d'aiguille doit cesser : le Complot dans la Prison s'élève, grâce au Citoyen Laflotte et au Soupçon surnaturel. La Municipalité soupçonneuse nous arrache tous les instruments ; tout argent et toute possession, tout moyen ou métal, sont impitoyablement recherchés dans les poches, les oreillers et les paillasses, puis saisis ; des Commissaires en bonnet rouge entrent dans chaque cellule ! L'indignation, le désespoir momentané de se voir voler jusqu'à son dé, remplit le cœur délicat. De vieilles Religieuses poussent des cris discordants ; demandent à être tuées sur-le-champ. Les cris ne servent de rien ! Meilleure fut la ressource de ces deux Citoyens mâles et ingénieux qui, désireux de conserver un instrument ou deux — ne fût-ce qu'un cure-pipe ou une aiguille à repriser les bas —, résolurent de se défendre par le tabac. Aussitôt donc que l'on entend dans le Corridor vos sinistres Bonnets rouges fouiller et

claquer les portes, les deux Citoyens allument leurs pipes et se mettent à fumer. Une épaisse obscurité les enveloppe. Les Bonnets rouges, ouvrant la cellule, n'en respirent qu'une seule gorgée ; puis éclatent en chœur d'abolements et de toux. « *Quoi*, Messieurs, s'écrient les deux Citoyens, vous ne fumez pas ? La pipe vous déplaît-elle ? Est-ce que vous ne fumez pas ? » Mais les Bonnets rouges ont fui après une légère perquisition : « Vous n'aimez pas la pipe ? » crient encore les Citoyens tandis que leur porte se referme avec fracas.⁷⁴⁶ Mes pauvres Frères-Citoyens, assurément, dans un règne de Fraternité, vous n'êtes pas les deux que je voudrais guillotiner !

La rigueur croît, se raidit en une horrible tyrannie ; le Complot dans la Prison mûrit toujours davantage. Ce Complot dans la Prison, comme nous l'avons dit, est maintenant la formule stéréotypée de Tinville : contre quiconque il ne connaît aucun crime, voici un crime tout préparé. Sa Barre de Jugement est devenue inexprimable ; une mascarade reconnue ; connue seulement comme le guichet par lequel on passe vers la Mort. Ses Actes d'accusation sont rédigés en blanc ; on y insère ensuite les Noms. Il possède ses moutons, détestables chacals traîtres qui rapportent et témoignent afin qu'on leur permette à eux-mêmes de vivre — pour un temps. Ses *Fournées*, dit le réprobateur Collot, « ne devront en aucun cas dépasser soixante » : tel est son Maximum. Chaque nuit, ses Tombereaux viennent au Luxembourg avec le fatal Appel nominal ; la liste de la *Fournée* du lendemain. Les hommes se précipitent vers la Grille ; ils écoutent si leur nom s'y trouve. Une profonde respiration lorsque le nom n'y est pas : nous vivrons encore un jour ! Pourtant, vingt ou plusieurs dizaines de noms s'y trouvaient. Vite, ceux-là serrent une dernière fois les êtres aimés contre leur cœur ; après un bref adieu, les yeux mouillés ou secs, ils montent et partent. Cette nuit à la Conciergerie ; demain, à travers le Palais faussement nommé de Justice, vers la Guillotine.

L'insouciance, la légèreté défiante, le Stoïcisme sinon de la force, du moins de la faiblesse, ont pris possession de tous les cœurs. De faibles femmes et des Cidevant, dont les boucles ne sont pas encore devenues Perruques blondes, dont les peaux ne sont pas encore tannées en culottes, ont coutume de « jouer à la Guillotine » pour se divertir. Dans une momerie fantastique, avec turbans de serviette et hermine de couverture, siège un simulacre de Sanhédrin de Juges ; un simulacre de Tinville plaide ; un coupable est condamné, guillotiné par le renversement de deux chaises. Parfois nous poussons plus loin : Tinville lui-même, à son tour, est condamné, et pas seulement à la Guillotine. Le visage

noirci, velu, cornu, un Satan hirsute le saisit tandis qu'il pousse des cris ; lui montre, le bras tendu et la voix haute, le feu qui ne s'éteint pas, le ver qui ne meurt pas ; la monotonie de la Douleur infernale, et à la question « Quelle heure est-il ? » répond : « C'est l'Éternité ! »⁷⁴⁷

Et toujours les Prisons se remplissent davantage, et toujours la Guillotine va plus vite. Sur toutes les grandes routes marchent des volées de Prisonniers se dirigeant vers Paris. Ce ne sont plus maintenant des Ci-devant ; ceux d'entre eux qui faisaient du bruit ont été fauchés : ce sont des Républicains. Enchaînés deux par deux, ils marchent ; dans les moments d'exaspération, chantant leur *Marseillaise*. Cent trente-deux hommes de Nantes, par exemple, marchent vers Paris en ces mêmes jours : Républicains, ou disons Jacobins jusqu'à la moelle ; mais Jacobins qui n'avaient pas approuvé les Noyades.⁷⁴⁸ *Vive la République* s'élève d'eux dans toutes les rues des villes ; la nuit, ils reposent dans d'inexprimables tanières pestilentielles, entassés jusqu'à l'étouffement ; un ou deux sont morts le lendemain. Ils sont usés par la route, las de cœur ; ils ne peuvent que crier : *Vive la République* ! nous qui, sous un horrible enchantement, mourons de cette manière pour elle !

Quelque quatre cents Prêtres, dont il existe aussi un récit, restent à l'ancre « dans la rade de l'Île d'Aix » pendant de longs mois ; regardant la misère, le vide, les Sables déserts d'Oléron et la mer qui gémit éternellement. En haillons, sordides, affamés ; réduits à l'état d'ombres ; mangeant sur le pont leur ration malpropre, en cercle, par groupes de douze, avec le pouce et l'index ; battant leurs vêtements scandaleux entre deux pierres ; étouffés dans d'horribles miasmes, enfermés sous les écouteilles, soixante-dix dans une couchette, pendant la nuit ; de sorte que « le vieux Prêtre est trouvé mort le matin, dans l'attitude de la prière »⁷⁴⁹ — Jusqu'à quand, ô Seigneur !

Pas éternellement ; non. Toute Anarchie, tout Mal, toute Injustice sont, par leur nature, des dents de dragon ; suicidaires, et ne peuvent durer.

Chapitre VI — Pour finir la Terreur

Il est très remarquable, en vérité, que depuis la Fête de l'*Être suprême* et les sublimes harangues qui l'ont prolongée, lesquelles Billaud craignait de trouver ennuyeuses, Robespierre soit peu allé au Comité ; mais se soit tenu à l'écart, comme dans une sorte de bouderie. Bien plus, on a rédigé un Rapport sur cette vieille Catherine Théot et sur son Homme régénérateur annoncé par les Prophètes ; rapport qui n'est pas conçu dans le meilleur esprit. On affecte de regarder ce mystère Théot comme un Complot ; mais on y a manifestement introduit une veine de satire, de plaisanterie irrévérencieuse, non seulement contre la Vieille Fille, mais obliquement contre son Homme régénérateur ! La plume légère de Barrère était peut-être au fond de la chose : lu par les organes solennels et nasillards du vieux Vadier de la Sûreté générale, le Rapport Théot produisit son effet ; il plissa le visage général de la République en un sourire de fer. Ces choses doivent-elles être ?

Nous remarquons encore que, parmi les Prisonniers des Douze Maisons d'Arrêt, il en est une que nous avons déjà vue. La Senhora Fontenai, née Cabarus, la belle Proserpine que le Représentant Tallien, semblable à Pluton, cueillit à Bordeaux, non sans effet sur lui-même ! Tallien, rappelé de Bordeaux, est rentré depuis longtemps ; et se trouve dans la position la plus alarmante. En vain a-t-il sonné, plus fort que jamais, la note du Jacobinisme pour cacher ses insuffisances passées : les Jacobins l'ont purgé ; deux fois Robespierre a grondé contre lui, du haut de la Tribune de la Convention, des paroles de présage. Et maintenant sa belle Cabarus, frappée par la dénonciation, est arrêtée, Suspecte, malgré tout ce qu'il a pu faire ! — Enfermée dans l'horrible enclos de la mort, la Senhora fait passer clandestinement à son Tallien rouge et sombre les plus pressantes supplications et adjurations : sauve-moi ; sauve-toi toi-même. Ne vois-tu pas que ta propre tête est condamnée ; toi, avec ton audace trop ardente ; Dantoniste de surcroît, contre lequel subsistent des rancunes ? N'êtes-vous pas tous condamnés, comme dans la Caverne de Polyphème ; le plus rampant de vos esclaves ne sera que mangé le dernier ! — Tallien sent en frissonnant que cela est vrai. Tallien a reçu des paroles de présage ; Bourdon en a reçu ; Fréron est haï, et Barras : chaque homme « tâte sa tête pour savoir si elle tient encore à ses épaules ».

Cependant Robespierre, nous l'observons toujours, va peu à la Convention, pas du tout au Comité ; il ne parle qu'à sa Chambre des Lords jacobine, au milieu de sa garde de Tape-durs. Pendant ces « quarante jours » — car nous sommes déjà fort avancés en juillet — il n'a pas montré son visage au Comité ; il ne pouvait y travailler que par ses trois plats coquins et par la terreur qu'on y avait de lui. L'Incorruptible lui-même siège à l'écart ; ou bien on le voit marcher dans des lieux solitaires, dans les champs, avec un air de méditation intense ; certains disent « les yeux tachés de rouge »⁷⁵⁰, fruit d'une bile extrême : la plus lamentable Chimère vert-de-mer qui marche sur la Terre en ce mois de juillet ! Ô Chimère malheureuse ; car toi aussi tu avais une vie et un cœur de chair — à quoi donc les dieux sévères, qui semblaient sourire tout au long du chemin, t'ont-ils conduite et laissée parvenir ! N'es-tu pas celui qui, il y a peu d'années, était un jeune Avocat plein de promesses ; et qui abandonna la Charge de Juge d'Arras plutôt que de condamner un homme à mourir ?

Quelles pouvaient être ses pensées ? Ses plans pour finir la Terreur ? Nul ne le sait. On aperçoit de vagues vestiges de Loi agraire ; un Sansculottisme victorieux devenu Propriétaire foncier ; de vieux Soldats siégeant dans des Maisons nationales, dans les Palais-hôpitaux de Chambord et de Chantilly ; la paix achetée par la victoire ; les brèches guéries par la Fête de l'*Être suprême* — et ainsi, à travers des mers de sang, vers l'Égalité, la Frugalité, la Béatitude laborieuse, la Fraternité et la République des Vertus ! Rivage béni d'une pareille mer de sang Aristocratique : mais comment y débarquer ? À travers une dernière vague : le sang des Sansculottes corrompus ; des Conventionnels traîtres ou à demi traîtres, des Tallien rebelles, des Billaud pour lesquels mon *Être suprême* est devenu ennuyeux ; pour lesquels ma Vieille Femme apocalyptique est devenue risible ! — Ainsi marche ce pauvre Robespierre, spectre vert-de-mer à travers le juillet en fleurs. Des vestiges de plans voltigent dans l'ombre. Mais quels furent ses plans ou ses pensées, aucun homme ne le saura jamais.

De nouvelles Catacombes, disent certains, se creusent pour une immense boucherie simultanée. La Convention doit être massacrée jusqu'au degré convenable par le Général Henriot et Compagnie ; la Chambre des Lords jacobine rendue dominante ; et Robespierre Dictateur.⁷⁵¹ Il existe réellement, ou bien il n'existe pas réellement, une Liste dressée ; sur laquelle le Coiffeur a jeté les yeux tandis qu'il frisait les boucles de l'Incorruptible. Chaque homme se demande : suis-je dessus ?

Bien plus, comme la Tradition et la rumeur de l'Anecdote nous l'ont transmis, il y eut un remarquable dîner de célibataires, par une chaude journée, chez Barrère. Car n'en doute pas, ô Lecteur, ce Barrère et les autres donnaient des dîners ; possédaient « maison de campagne à Clichy », avec assez d'élégantes somptuosités et des plaisirs fortement fardés !⁷⁵² Mais, au dîner dont nous parlons, la journée étant si chaude, dit-on, les convives ôtèrent tous leurs habits et les laissèrent au salon ; sur quoi Carnot se glissa dehors, poussé par une nécessité, ayant besoin par-dessus tout de papier ; il fouilla dans la poche de Robespierre ; trouva une liste de Quarante, son propre nom parmi eux ; et ne s'attarda pas ce jour-là à la coupe de vin ! — Il vous faut vous remuer, ô Amis ; vous, ternes Grenouilles du Marais, muettes depuis que la Gironde s'est engloutie, vous aussi devez maintenant croasser ou mourir ! Des conseils se tiennent, par paroles et signes ; nocturnes, mystérieux comme la mort. N'y a-t-il pas là un Maximilien félin qui marche ; encore sans voix ; ses yeux verts tachés de rouge ; le dos courbé et le poil hérissé ? L'imprudent Tallien, avec son humeur téméraire et son audace de langue, sonnera la cloche au cou du chat. Fixez un jour ; et qu'il soit proche, de peur qu'il ne soit jamais !

Voici qu'avant le jour fixé, au jour qu'ils nomment Huit Thermidor, 26 juillet 1794, Robespierre lui-même reparait dans la Convention ; monte à la Tribune ! Le visage bilieux semble chargé d'une obscurité nouvelle ; jugez si vos Tallien, vos Bourdon écoutent avec intérêt. C'est une voix lourde de mort ou de vie. Longue, sans mélodie comme le cri de la chouette, résonne cette voix prophétique : état dégénéré de l'esprit républicain ; Modérantisme corrompu ; Comités de Sûreté et de Salut eux-mêmes infectés ; apostasies de ce côté et de celui-là ; moi, Maximilien, seul demeuré incorruptible, prêt à mourir à la première sommation. À tout cela, quel remède ? La Guillotine ; une vigueur nouvelle à la Guillotine qui guérit tout : mort aux traîtres de toutes nuances ! Ainsi chante la voix prophétique dans la caisse de résonance de sa Convention. C'est l'ancienne chanson ; mais aujourd'hui, ô Cieux ! la caisse de résonance a-t-elle cessé d'agir ? Il n'y a point de résonance dans cette Convention ; il y a pour ainsi dire un halètement de silence ; bien plus, quelque grincement de l'on ne sait quoi ! — Lecointre, notre ancien Drapier de Versailles, dans ces circonstances douteuses, ne voit rien de plus sûr à faire que de se lever, « insidieusement » ou non, et de proposer, selon l'usage établi, que le Discours de Robespierre soit « imprimé et envoyé aux Départements ». Écoutez : des grincements, même de dissonance ! Les Honorables Membres laissent entendre la dissonance ; les

Membres des Comités, inculpés dans le Discours, proferent la dissonance ; demandent « un délai pour l'impression ». Toujours plus haut s'élève la note de dissonance ; le Journaliste Fréron va jusqu'à demander : « Qu'est devenue la Liberté des Opinions dans cette Convention ? » L'Ordre d'imprimer et de transmettre, qui avait été adopté, est rapporté. Robespierre, plus vert que jamais, doit se retirer, battu ; discernant qu'il s'agit d'une mutinerie, que le malheur est proche.

La mutinerie est, dans toute entreprise, une chose de la nature la plus fatale ; chose si incalculable, si rapide et si terrible, qu'il ne faut pas la traiter dans la frayeur. Mais la mutinerie dans une Convention de Robespierre, par-dessus tout — c'est le feu qu'on voit pétiller dans la Sainte-Barbe d'un navire ! Un plongeon qui défie la mort, à cet instant, et vous pouvez encore l'écraser sous le pied ; hésitez jusqu'à l'instant suivant — navire et capitaine, équipage et cargaison sont dispersés au loin ; le voyage du navire s'est soudain terminé entre la mer et le ciel. Si Robespierre peut, cette nuit, produire son Henriot et Compagnie, et faire accomplir par eux son ouvrage, lui et le Sansculottisme peuvent encore subsister quelque temps ; sinon, probablement non. Olivier Cromwell, lorsque ce Sergent Agitateur sortit des rangs avec ses griefs et commença à gesticuler et à démontrer, comme porte-parole des Milliers qui attendaient là, discerna, de ses yeux farouches, comment se présentait l'affaire ; tira un pistolet de ses fontes ; fit sauter instantanément l'Agitateur et l'Agitation. Noll était un homme fait pour ces choses.

Robespierre, de son côté, se glisse le soir vers sa Chambre des Lords jacobine ; y déploie, au lieu d'une résolution adaptée, ses malheurs, ses vertus peu communes, ses incorruptibilités ; puis, en second lieu, son Discours de chouette rejeté — il le relit ; et déclare qu'il est prêt à mourir à la première sommation. Tu ne mourras pas ! crie le Jacobinisme de ses mille gorges. « Robespierre, je boirai la ciguë avec toi », s'écrie le Peintre David — chose qu'il n'est pas nécessaire de faire, mais qu'on peut dire dans le feu du moment.

Notre caisse de résonance jacobine agit donc ! Des applaudissements hauts comme le ciel couvrent le Discours rejeté ; une fureur aux yeux de feu illumine tous les visages jacobins : l'Insurrection est un devoir sacré ; la Convention doit être purgée ; le Peuple souverain placé sous Henriot et la Municipalité ; nous recommencerons le Deux Juin : à vos tentes, ô Israël ! Sur ce ton joue le Jacobinisme ; dans le pur tumulte de la révolte. Que Tallien et tous les hommes de l'Opposition s'enfuient. Collot d'Herbois, quoique du Salut suprême, et si

récemment près d'être tué d'un coup de feu, est coudoyé, malmené ; heureux de s'échapper vivant. Entrant tout échevelé dans la Salle du Comité de Salut, il y trouve, parmi les autres, le lisse et sombre Saint-Just ; qui, de sa manière lisse, demande : « Que se passe-t-il aux Jacobins ? » — « Que se passe-t-il ? répète Collot, dans une veine de Cambyse qui n'a rien de théâtral ; que se passe-t-il ? Il ne se passe que révolte et horreurs. Vous voulez nos vies ; vous ne les aurez pas. » Saint-Just balbutie devant cette éloquence de Cambyse ; prend son chapeau pour se retirer. Ce Rapport dont il parlait, Rapport sur les Choses républicaines en général, dirons-nous, qu'il doit lire le lendemain à la Convention, il ne peut le leur montrer en cet instant : un ami l'a ; lui, Saint-Just, ira le reprendre et l'enverra dès qu'il sera rentré. Une fois rentré, il ne l'envoie pas ; il répond qu'il ne l'enverra pas ; qu'ils l'entendront de la Tribune demain.

Que chaque homme donc, selon un bon conseil bien connu, « prie le Ciel et garde sa poudre sèche » ! Paris, le lendemain, verra une chose. De rapides Éclaireurs volent dans l'ombre ou invisibles pendant toute la nuit, de la Sûreté au Salut ; de conciliabule en conciliabule ; de la Société-mère à l'Hôtel de Ville. Le sommeil peut-il tomber sur les yeux des Tallien, des Fréron, des Collot ? Le puissant Henriot, le Maire Fleuriot, le Juge Coffinhal, le Procureur Payan, Robespierre et tous les Jacobins se préparent.

Chapitre VII — Renversés

Les yeux de Tallien brillèrent, le lendemain, Neuf Thermidor, « vers neuf heures », en voyant que la Convention s'était effectivement réunie. Paris est plein de rumeurs ; mais du moins sommes-nous assemblés ici, en Convention légale ; nous n'avons pas été saisis un à un, ni soumis à une Purge de Pride à la porte. « *Allons*, braves hommes de la Plaine ! » naguère Grenouilles du Marais, criait Tallien en serrant des mains sur son passage ; l'organe sonore de Saint-Just se faisant maintenant entendre de la Tribune, et le jeu des jeux ayant commencé.

Saint-Just lit véritablement son Rapport ; la Vengeance verte, sous la forme de Robespierre, veille tout près. Mais voici que Saint-Just n'a lu que quelques phrases lorsque l'interruption s'élève en rapide crescendo ; Tallien se dresse, et Billaud, et celui-ci, et celui-là — puis Tallien une seconde fois : « Citoyens, hier soir, aux Jacobins, j'ai tremblé pour la République. Je me suis dit : si la Convention n'ose pas frapper le Tyran, moi, j'oserai ; et avec ceci je le ferai, s'il le faut », dit-il, tirant vivement un Poignard qui luit clair, et le brandissant là : l'Acier de Brutus, comme nous l'appelons. Sur quoi nous rugissons tous, nous brandissons, dans une impétueuse acclamation. « Tyrannie ! Dictature ! Triumvirat ! » Et les hommes du Comité de Salut accusent, et tous les hommes accusent, et le tumulte et l'acclamation impétueuse s'élèvent. Saint-Just demeure immobile, le visage pâle ; Couthon s'écrie : « Triumvir ? » en regardant ses jambes paralysées. Robespierre lutte pour parler, mais le Président Thuriot fait tinter la sonnette contre lui ; mais la Salle résonne contre lui comme une Salle d'Éole ; et Robespierre monte les marches de la Tribune puis redescend ; va et vient, comme prêt à étouffer de rage, de terreur, de désespoir — et la Mutinerie est à l'ordre du jour !⁷⁵³

Ô Président Thuriot, toi qui fus l'Électeur Thuriot et qui, du haut des remparts de la Bastille, vis Saint-Antoine monter comme la marée de l'Océan, toi qui depuis as vu tant de choses, en vis-tu jamais une pareille ? Le tintement de ta sonnette contre Robespierre est à peine audible dans la tempête de Bedlam ; et les hommes luttent pour leur vie. « Président d'Assassins, hurle Robespierre, je te demande la parole pour la dernière fois ! » Elle ne peut être obtenue. « À vous, ô hommes vertueux de la Plaine, crie-t-il, trouvant un instant d'audience, j'en appelle à vous ! » Les hommes vertueux de la Plaine restent silencieux comme des pierres. Et la sonnette de Thuriot tinte, et la Salle résonne comme la Salle d'Éole.

Les lèvres écumantes de Robespierre sont devenues « bleues » ; sa langue sèche se colle au palais. « Le sang de Danton l'étouffe », crient-ils. « Accusation ! Décret d'Accusation ! » Thuriot met rapidement la question aux voix. L'Accusation passe ; l'incorrupible Maximilien est décrété d'Accusation.

« Je demande à partager le sort de mon Frère, comme je me suis efforcé de partager ses vertus », crie Augustin, le jeune Robespierre. Augustin est décrété lui aussi. Et Couthon, et Saint-Just, et Lebas, tous sont décrétés ; puis expédiés au-dehors — non sans difficulté, les Huissiers tremblant presque d'obéir. Le Triumvirat et Compagnie sont expédiés dans la Salle du Comité de Salut ; la langue collée au palais. Il ne vous reste qu'à convoquer la Municipalité ; à destituer le Commandant Henriot et lancer contre lui l'Arrestation ; suivre les formalités régulières ; remettre ses victimes à Tinville. Il est midi : la Salle d'Éole s'est délivrée ; elle souffle maintenant victorieuse, harmonieuse, comme un seul vent irrésistible.

Et ainsi l'œuvre est achevée ? On le pense ; pourtant elle ne l'est pas. Hélas, le premier acte seulement est achevé ; il reste encore trois ou quatre actes, et une catastrophe incertaine ! Une immense Ville contient tant de confusions : sept cent mille têtes humaines, dont pas une ne sait ce que fait sa voisine, bien plus, ce qu'elle fait elle-même. — Voyez donc, vers trois heures de l'après-midi, le Commandant Henriot : au lieu de siéger destitué, arrêté, il galope le long des Quais, suivi de Gendarmes municipaux, « renversant plusieurs personnes sous les pieds des chevaux » ! Car l'Hôtel de Ville siège en délibération, ouvertement insurgé : les Barrières doivent être fermées ; aucun Geôlier ne doit recevoir de Prisonnier ce jour-là — et Henriot galope vers les Tuileries pour délivrer Robespierre. Sur le Quai de la Ferrallerie, un jeune Citoyen qui marche avec sa femme dit à haute voix : « Gendarmes, cet homme n'est plus votre Commandant ; il est en état d'arrestation. » Les Gendarmes abattent le jeune Citoyen avec le plat de leurs sabres.⁷⁵⁴

Les Représentants eux-mêmes — Merlin de Thionville, par exemple — qui l'abordent, ce puissant Henriot les jette dans les Corps de garde. Il se précipite vers la Salle du Comité des Tuileries, « pour parler à Robespierre » ; avec difficulté, les Huissiers et les Gendarmes des Tuileries, plaidant avec ardeur et tirant le sabre, saisissent cet Henriot ; persuadent ses Gendarmes de ne pas combattre ; font monter Robespierre et Compagnie dans des Fiacres, les envoient sous escorte au Luxembourg et dans d'autres Prisons. Voilà donc la fin

? Une Convention épuisée ne peut-elle pas maintenant s'ajourner pour un peu de repos et de nourriture, « à cinq heures » ?

Une Convention épuisée le fit ; et s'en repentit. La fin n'était pas venue ; seulement la fin du deuxième acte. Écoutez, tandis que les Représentants épuisés sont à table : le tocsin éclate de tous les clochers, les tambours roulent dans le soir d'été. Le Juge Coffinhal galope avec de nouveaux Gendarmes pour délivrer Henriot de la Salle du Comité des Tuileries ; et il le délivre ! Le puissant Henriot saute à cheval ; se met à haranguer les Gendarmes des Tuileries ; corrompt aussi les Gendarmes des Tuileries ; trotte avec eux vers l'Hôtel de Ville. Hélas, Robespierre n'est pas en Prison : le Geôlier a montré son ordre municipal, il n'a pas osé, sous peine de la vie, recevoir aucun Prisonnier ; les Fiacres de Robespierre, au milieu du tintamarre confus et du tourbillon de Gendarmes incertains, ont flotté sains et saufs — jusqu'à l'Hôtel de Ville ! Là siègent Robespierre et Compagnie, embrassés par les Municipaux et les Jacobins, au nom du droit sacré d'Insurrection ; rédigeant des Proclamations ; faisant sonner les tocsins ; correspondant avec les Sections et la Société-mère. N'est-ce pas un troisième acte assez réussi d'un Drame grec naturel ; la catastrophe plus incertaine que jamais ?

La Convention hâtive se rassemble de nouveau, dans la tombée menaçante de la nuit : le Président Collot — car le fauteuil est à lui — entre à grands pas, la pâleur au visage ; pose son chapeau sur sa tête ; dit d'un ton solennel : « Citoyens, des *Scélérats* armés ont cerné les Salles des Comités et s'en sont emparés. L'heure est venue de mourir à notre poste ! » — « Oui », répondent-ils tous : « Nous le jurons ! » Ce n'est pas cette fois une rodomontade, mais un triste fait et une nécessité ; à moins que nous n'agissions à nos postes, nous devons véritablement y mourir ! Rapidement donc, Robespierre, Henriot, la Municipalité sont déclarés Rebelles ; mis *Hors la Loi*. Mieux encore, nous nommons Barras Commandant de toute Force armée qu'on pourra rassembler ; nous envoyons des Représentants missionnaires dans toutes les Sections et tous les quartiers, pour prêcher et lever des forces ; nous mourrons au moins avec le harnais sur le dos.

Quelle Ville affolée ; hommes à cheval et hommes courant, rapportant et répétant des oui-dire ; l'Heure manifestement en travail — l'enfant ne pouvant être nommé avant sa naissance ! Les pauvres Prisonniers du Luxembourg entendent la rumeur ; tremblent devant un nouveau Septembre. Ils voient des hommes leur faire des signes, sur les lucarnes et les toits, apparemment des signes

d'espérance ; ils ne peuvent nullement comprendre ce que cela signifie.⁷⁵⁵ Nous observons pourtant, au soir, comme à l'ordinaire, les Tombereaux de Mort cheminant vers le Sud-Est, à travers Saint-Antoine, vers leur Barrière du Trône. Les dures entrailles de Saint-Antoine fondent ; Saint-Antoine entoure les Tombereaux ; dit que cela ne sera pas. Ô Cieux, pourquoi le serait-il ! Henriot et ses Gendarmes, parcourant les rues de ce côté, hurlent, sabres brandis, que cela doit être. Abandonnez l'espérance, pauvres Condamnés ! Les Tombereaux avancent.

Mais dans cet ensemble de Tombereaux, il y a deux autres choses remarquables : une personne remarquable ; et l'absence d'une personne remarquable. La personne remarquable est le Lieutenant général Loiserolles, noble de naissance et de nature ; qui dépose ici sa vie pour son fils. Dans la Prison de Saint-Lazare, l'avant-veille au soir, se précipitant vers la Grille pour entendre lire la Liste de Mort, il surprit le nom de son fils. Le fils dormait à cet instant. « Je suis Loiserolles », cria le vieillard : à la Barre de Tinville, une erreur dans le prénom importe peu ; on ne fit guère d'objection. Quant à l'absence remarquable, elle est celle du Député Paine ! Paine siège au Luxembourg depuis janvier et semblait oublié ; mais Fouquier l'avait enfin marqué. Le Guichetier, liste en main, marquait à la craie les portes extérieures de la *Fournée* du lendemain. La porte extérieure de Paine se trouvait ouverte, rabattue contre le mur ; le Guichetier la marqua du côté qui lui faisait face et se hâta plus loin. Un autre Guichetier vint et la referma ; aucune marque de craie n'était maintenant visible : la *Fournée* partit sans Paine. La vie de Paine ne reposait pas là.

Notre cinquième acte de ce Drame grec naturel, avec ses unités naturelles, ne peut être peint qu'en gros ; un peu comme ce Peintre antique, poussé au désespoir, peignit l'écume. Car pendant cette bienheureuse nuit de Juillet, il y a un fracas, une très grande confusion de troupes en marche ; de Sections allant de ce côté, de Sections allant de cet autre ; de Représentants missionnaires lisant des Proclamations à la lueur des torches ; le Missionnaire Legendre, qui a levé des forces quelque part, vidant les Jacobins et jetant leur clef sur la table de la Convention : « J'ai fermé leur porte ; ce sera la Vertu qui la rouvrira. » Paris, disons-nous, est dressé contre lui-même, courant dans la confusion comme les courants de l'Océan ; immense Maelström qui résonne là, sous le nuage de la nuit. La Convention siège en permanence d'un côté ; la Municipalité, plus permanente encore, de l'autre. Les pauvres Prisonniers entendent le tocsin et la rumeur ; s'efforcent de comprendre ces signaux apparemment pleins

d'espérance. Une douce et continuelle Clarté crépusculaire, qui deviendra l'Aube et un Demain, argente le bord septentrional de la Nuit ; elle avance, avance là, cette douce clarté, pareille à une prophétie silencieuse, le long du grand Cadran circulaire du Ciel. Si calme, si éternelle ! Et sur la Terre tout est ombre confuse et conflit ; dissidence, obscurité tumultueuse et lueur ; et la Destinée secoue encore son urne douteuse.

Vers trois heures du matin, les Forces armées dissidentes se sont rencontrées. La Force armée d'Henriot se tenait rangée sur la Place de Grève ; et maintenant celle de Barras, qu'il a recrutée, y arrive ; elles se font face, canon hérissé contre canon. Citoyens ! crie assez haut la voix de la Prudence, avant d'en venir au sang, à une guerre civile sans fin, écoutez lire le Décret de la Convention : « Robespierre et tous les rebelles *Hors la Loi* ! » — *Hors la Loi* ? Il y a de la terreur dans ces mots : les Citoyens sans armes se dispersent rapidement vers leurs maisons ; les Canonniers municipaux se rangent du côté de la Convention, en criant. À ce cri, Henriot descend de sa chambre haute, fort avancé dans l'ivresse, disent certains ; trouve sa Place de Grève vide ; la bouche des canons tournée contre lui ; et, dans l'ensemble, comprend que voici maintenant la catastrophe !

Rentrant en trébuchant, le misérable Henriot dégrisé par la peur annonce : « Tout est perdu ! » — « Misérable, c'est toi qui as tout perdu », crient-ils ; et ils le jettent, ou bien il se jette lui-même, par la fenêtre : assez loin en bas, dans les maçonneries et l'horreur d'un cloaque ; non pas dans la mort, mais dans pire. Augustin Robespierre le suit ; avec un sort semblable. Saint-Just demanda à Lebas de le tuer ; celui-ci ne voulut pas. Couthon se glissa sous une table ; essaya de se tuer ; n'y réussit pas. — En entrant dans ce Sanhédrin de l'Insurrection, nous trouvons tout presque éteint ; défait, prêt à être saisi. Robespierre était assis sur une chaise, un coup de pistolet ayant traversé non sa tête, mais sa mâchoire inférieure ; la main suicidaire avait manqué son but.⁷⁵⁶ Avec un zèle prompt, non sans peine, nous rassemblons ces misérables Conspirateurs ; repêchons même Henriot et Augustin, sanglants et souillés ; les entassons tous, assez rudement, dans des charrettes ; et avant le lever du soleil nous les aurons sous clef et serrure. Au milieu des cris et des embrassements.

Robespierre gisait dans une antichambre de la Salle de la Convention, tandis qu'on préparait son escorte de Prison ; la mâchoire fracassée grossièrement bandée de linge ensanglanté : spectacle pour les hommes. Il est étendu sur une table, une caisse de sapin pour oreiller ; le fourreau du pistolet est encore convulsivement serré dans sa main. Les hommes le brutalisent, l'insultent ; ses

yeux indiquent encore l'intelligence ; il ne prononce pas une parole. « Il portait l'habit bleu-de-ciel qu'il s'était fait faire pour la Fête de l'*Être suprême* » — ô Lecteur, ton cœur dur peut-il résister à cela ? Sa culotte était de nankin ; ses bas étaient tombés sur ses chevilles. Il ne prononça plus une parole en ce monde.

Ainsi, à six heures du matin, une Convention victorieuse s'ajourne. La nouvelle vole sur Paris comme sur des ailes d'or ; pénètre dans les Prisons ; illumine les visages de ceux qui étaient prêts à périr : Guichetiers et Moutons, tombés de leur haute condition, regardent muets et bleus. Nous sommes au 28 juillet, nommé 10 Thermidor, année 1794.

Fouquier n'eut qu'à identifier ; ses Prisonniers étant déjà *Hors la Loi*. À quatre heures de l'après-midi, jamais on n'avait vu les rues de Paris aussi encombrées. Du Palais de Justice à la Place de la Révolution — car c'est là que retournent cette fois les Tombereaux — il n'y a qu'une masse dense et mouvante ; toutes les fenêtres sont pleines ; les toits eux-mêmes et les tuiles faîtières bourgeonnent de Curiosité humaine, dans une étrange joie. Les Tombereaux de Mort, avec leur mêlée d'Hors-la-Loi, quelque vingt-trois, de Maximilien au Maire Fleuriot et à Simon le Cordonnier, roulent. Tous les yeux sont sur le Tombereau de Robespierre, où lui, sa mâchoire bandée de linge sale, avec son Frère à demi mort et Henriot à demi mort, gisent fracassés ; leurs « dix-sept heures » d'agonie près de finir. Les Gendarmes pointent leurs sabres vers lui pour montrer au peuple le quel il est. Une femme bondit sur le Tombereau ; saisissant le bord d'une main, agitant l'autre comme une Sibylle, elle s'écrie : « Ta mort réjouit mon cœur même, *m'enivre de joie* ! » Robespierre ouvrit les yeux. « *Scélérat*, descends en Enfer avec les malédictions de toutes les femmes et de toutes les mères ! » — Au pied de l'Échafaud, on l'étendit sur le sol jusqu'à ce que son tour vînt. Élevé en l'air, ses yeux s'ouvrirent encore ; aperçurent la hache sanglante. Sanson lui arracha son habit ; arracha le linge sale de sa mâchoire : la mâchoire tomba sans force, un cri jaillit de lui — hideux à entendre et à voir. Sanson, tu ne saurais être trop rapide !

Le travail de Sanson accompli, éclatèrent cri sur cri d'applaudissement. Cri qui se prolonge non seulement sur Paris, mais sur la France, sur l'Europe et jusqu'à cette Génération. À juste titre, et aussi injustement. Ô plus malheureux Avocat d'Arras, étais-tu pire que les autres Avocats ? Homme plus strict, selon sa Formule, son Credo et son Cant de probités, de bienveillances, de plaisirs-de-la-vertu et choses semblables, il n'en vécut pas en cet âge. Homme propre, dans quelque époque plus heureuse et mieux réglée, à devenir l'une de ces

incorruptibles et stériles Figures-modèles, à recevoir plaques de marbre et sermons funèbres ! Son pauvre Logeur, l'Ébéniste de la Rue Saint-Honoré, l'aimait ; son Frère mourut pour lui. Que Dieu ait pitié de lui, et de nous.

C'est la fin du Règne de la Terreur ; nouvelle et glorieuse Révolution appelée de Thermidor ; du Neuf Thermidor An Deux, ce qui, traduit dans l'ancien style d'esclave, signifie 27 juillet 1794. La Terreur est terminée ; et la mort sur la Place de la Révolution le sera aussi, lorsque la « Queue de Robespierre » aura été exécutée ; service que Fouquier accomplit rapidement par grandes *Fournées*.

LIVRE SEPTIÈME — VENDÉMAIRE

Chapitre I — Décadence

Combien peu soupçonnait-on qu'ici prenait fin non seulement Robespierre, mais le Système révolutionnaire lui-même ! Ceux qui s'en doutaient le moins étaient précisément les Membres mutinés des Comités, lesquels ne s'étaient mutinés qu'afin de poursuivre la Régénération nationale tout en gardant leurs propres têtes sur leurs épaules. Et pourtant il en était véritablement ainsi. La pierre insignifiante qu'ils avaient arrachée, insignifiante partout ailleurs, se trouva être la Clef de voûte : toute l'arche, tout l'édifice du Sansculottisme commença à se disjoindre, à craquer, à bérer ; puis s'effondra morceau par morceau, avec une assez grande rapidité, chute après chute, jusqu'à ce que l'Abîme eût tout englouti et que, dans ce monde supérieur, le Sansculottisme ne fût plus.

Car, si méprisable qu'ait pu être Robespierre lui-même, la mort de Robespierre fut un signal auquel de grandes multitudes d'hommes, jusque-là frappés de mutisme par la terreur, sortirent de leurs cachettes ; et, pour ainsi dire, s'aperçurent les uns les autres, virent combien ils étaient nombreux, et commencèrent à parler, à se plaindre. Ils se comptent par milliers et par millions, ceux qui ont subi une cruelle injustice. Toujours plus haut monte la plainte d'une telle multitude, jusqu'à devenir un son universel, un universel et continu carillon de ce qu'on appelle l'Opinion publique. Camille avait demandé un « Comité de Clémence » et n'avait pu l'obtenir ; mais voici que la Nation entière se transforme en Comité de Clémence : la Nation a essayé le Sansculottisme et s'en trouve lasse. Force de l'Opinion publique ! Quel Roi, quelle Convention peut lui résister ? Vous luttez en vain : la chose rejetée aujourd'hui comme « calomnieuse » devra demain passer triomphalement pour véridique ; les dieux et les hommes ont déclaré que le Sansculottisme ne peut être. Le Sansculottisme, dans cette nuit du Neuf Thermidor, s'est suicidairement « fracassé la mâchoire inférieure » ; il gît en se tordant, pour ne jamais plus se relever.

Durant les quinze mois qui suivent, c'est ce que nous pouvons appeler l'agonie mortelle du Sansculottisme. Le Sansculottisme, Anarchie de l'Évangile selon Jean-Jacques, étant maintenant descendu assez bas, doit périr dans un nouveau et singulier système de Culottisme et d'Arrangement. Car l'Arrangement est indispensable à l'homme ; l'Arrangement, ne fût-il fondé que sur ce vieil Évangile primordial de la Force, avec un Sceptre en forme de Marteau.

Qu'il y ait méthode, qu'il y ait ordre, crient tous les hommes ; fût-ce celui du Sergent instructeur ! Plus tolérable est le rang de Baïonnettes exercées que cette Guillotine sans exercice, incalculable comme le vent. — Comment le Sansculottisme, se tordant dans les affres de la mort, essaya deux fois, peut-être même trois, de se remettre sur ses pieds ; mais retomba toujours, rejeté l'instant d'après sur le dos ; et finalement exhala sa vie et ne remua plus : voilà ce que, d'une distance convenable et avec une brièveté convenable, nous devons maintenant parcourir du regard ; puis — ô Lecteur ! — courage, j'aperçois la terre !

Deux des premiers actes de la Convention, très naturels après ce Thermidor, doivent être signalés ici : le premier est le renouvellement des Comités de Gouvernement. La *Sûreté générale* et le *Salut public*, éclaircis par la Guillotine, ont besoin d'être remplis : nous les remplissons naturellement de Tallien, de Fréron, d'hommes thermidoriens victorieux. Plus important encore, nous ordonnons que, conformément à la Loi, ils soient renouvelés et changés de temps à autre, non seulement de nom mais de fait ; un quart de leurs membres sortant chaque mois. La Convention ne restera plus sous le joug des Comités, sous la terreur de la mort ; elle sera une Convention libre, libre de suivre son propre jugement et la Force de l'Opinion publique. Il n'est pas moins naturel de décréter que les Prisonniers et Personnes mises en accusation auront le droit de demander un « Acte d'accusation » et de voir clairement de quoi on les accuse. Actes très naturels : avant-coureurs de centaines d'autres qui ne le seront pas moins.

Car désormais le métier de Fouquier, entravé par l'Acte d'accusation et la preuve légale, est pour ainsi dire perdu ; il ne demeure efficace que contre la Queue de Robespierre. Les Prisons rendent leurs Suspects ; elles les rejettent de plus en plus vite. Les Comités se voient assiégés par les amis des Prisonniers ; ils se plaignent d'être empêchés dans leur travail : c'est comme une foule qui se précipite hors d'un lieu encombré et s'obstrue elle-même. Les rôles sont renversés : les Prisonniers sortent à flots ; Geôliers, *Moutons* et Queue de Robespierre vont maintenant là où ils avaient coutume d'envoyer les autres ! — Les Cent trente-deux Républicains nantais que nous avons vus marcher dans les fers sont arrivés ; réduits à Quatre-vingt-quatorze, un homme sur cinq ayant étouffé en route. Ils arrivent et se découvrent soudain non plus suppliants pour leur vie, mais dénonciateurs qui peuvent donner la mort. Leur Procès doit les acquitter, et davantage. Comme une voix de trompette, leur témoignage résonne au loin : rien que les atrocités d'un Règne de Terreur. Durant dix-neuf jours, avec toute la solennité et toute la publicité possibles. Le Représentant Carrier, la Compagnie

de Marat ; les Noyades, les Mariages de la Loire, les choses accomplies dans les ténèbres, viennent à la lumière : claire est la voix de ces pauvres Nantais ressuscités ; Journaux, Discours et universel Comité de Clémence la répercutent assez haut pour qu'elle atteigne toutes les oreilles et tous les cœurs. Une Députation arrive d'Arras, dénonçant les atrocités du Représentant Lebon. Une Convention apprivoisée aime sa propre vie : mais quel secours ? Le Représentant Lebon, le Représentant Carrier doivent cheminer vers le Tribunal révolutionnaire ; nous aurons beau lutter et temporiser, le cri d'une Nation les poursuit toujours plus fort. Eux aussi, Tinville doit les abolir — à supposer que Tinville lui-même ne soit pas aboli.

Il faut remarquer en outre l'état de décrépitude où est tombée une Société-mère autrefois toute-puissante. Legendre jeta ses clefs sur la table de la Convention, cette nuit de Thermidor ; son Président fut guillotiné avec Robespierre. Quelque temps après, la Mère jadis puissante revint, visage soumis, demander qu'on lui rendît ses clefs : les clefs lui furent rendues ; mais sa force ne pouvait l'être ; elle était partie pour toujours. Hélas, le jour d'un être est achevé. En vain la Tribune suspendue dans les airs retentit comme autrefois : à l'oreille générale, elle est devenue une horreur, et même une fatigue. Bientôt l'Affiliation est interdite : la puissante Mère se voit soudain sans enfants ; elle se lamente, autant qu'une Rachel si enrouée peut se lamenter.

Les Comités révolutionnaires, privés de Suspects à dévorer, périssent rapidement, comme de famine. À Paris, les Quarante-huit sont réduits à Douze, leurs Quarante sous sont supprimés : encore un peu, et il n'y aura plus de Comités révolutionnaires. Le *Maximum* sera aboli ; que le Sansculottisme trouve sa nourriture où il pourra.⁷⁵⁷ Il n'existe plus non plus de Municipalité, plus de centre à l'Hôtel de Ville. Le Maire Fleuriot et sa Compagnie ont péri ; nous ne serons pas pressés de les remplacer. L'Hôtel de Ville demeure brisé, soumis ; il sait mal ce qu'il est en train de devenir ; il sait seulement qu'il est devenu faible et qu'il doit obéir. Et si nous divisons Paris en, disons, une Douzaine de Municipalités séparées, incapables de se concerter ! Les Sections seraient ainsi rendues sûres à manier — ou, en vérité, ne pourrait-on pas abolir les Sections elles-mêmes ? Vous n'auriez alors que vos Douze paisibles Communes maniables, sans centre ni subdivision ;⁷⁵⁸ et le droit sacré d'Insurrection tomberait en désuétude !

Tant de choses sont abolies ; elles fuient rapidement dans le Néant. Car la Presse parle, et la langue humaine ; Journaux pesants ou légers, en Philippique

ou en Burlesque : Fréron renégat, Prudhomme renégat, aussi bruyants que jamais, mais dans le sens contraire. Et les *Ci-devant* se montrent, presque se promènent en parade ; ressuscités comme d'un sommeil de mort, ils publient quelles douleurs de mort ils ont souffertes. Les Grenouilles mêmes du Marais coassent avec emphase. Vos Soixante-treize Protestataires seront, non sans lutte, tirés de Prison et rendus à leurs sièges ; vos Louvet, vos Isnard, vos Lanjuinais et autres débris de Girondisme, rappelés de leurs greniers à foin et de leurs cavernes suisses, reprendront leur place dans la Convention :⁷⁵⁹ ennemis naturels de la Terreur !

Les Tallien thermidoriens et les simples ennemis de la Terreur gouvernent dans cette Convention et hors d'elle. La Montagne comprimée se resserre, toujours plus silencieuse. Le Modérantisme s'élève toujours plus haut : non comme une tempête avec des menaces ; disons plutôt comme le souffle impétueux d'un orgue immense, mélodieuse Force assourdissante de l'Opinion publique, jaillie des vingt-cinq millions de trachées d'une Nation tout entière changée en Comité de Clémence : comment quelque groupe détaché d'individus pourrait-il lui résister ?

Chapitre II — La Cabarrus

Comment, surtout, une pauvre Convention nationale pourrait-elle lui résister ? Dans cette pauvre Convention nationale, brisée, égarée par une longue terreur, par les secousses et les guillotinades, il n'est point de Pilote ; il n'est même plus un Danton qui puisse entreprendre de vous conduire quelque part, dans un pareil gros temps. Tout ce qu'une Convention égarée peut faire, c'est virer, carguer ou déployer selon l'occasion, essayer de se tenir droite et courir, sans sombrer, devant le vent. Inutile de lutter, de mettre la barre sous le vent et de crier : Virez de bord ! Une Convention égarée ne navigue pas vent debout ; elle est rapidement rejetée dans l'autre sens. Si fort est le vent, disons-nous ; si changé aussi, soufflant toujours plus frais comme du doux Sud-Ouest ; vos dévastateurs Nord-Est et vos sauvages rafales-tornades de Terreur entièrement chassés ! Toutes choses Sansculottiques s'en vont ; toutes choses deviennent Culottiques.

Regarde seulement la coupe des vêtements : ce léger Résultat visible, significatif de mille choses qui ne le sont pas. Dans l'hiver 1793, les hommes portaient des bonnets de nuit rouges ; les Municipaux eux-mêmes, des sabots ; les Citoyennes durent pétitionner contre une pareille coiffure. Mais dans cet hiver 1794, où est le *bonnet rouge* ? Avec la chose au-delà du Déluge. Ton Citoyen argenté médite dans quel style le plus élégant il se vêtira : peut-être se vêtira-t-il même comme les Peuples libres de l'Antiquité. La Citoyenne plus aventureuse l'a déjà fait. Regarde-la, cette belle Citoyenne aventureuse : costumée à la manière des anciens Grecs, tels du moins que le Peintre David peut les enseigner ; ses longues tresses retenues par un étincelant bandeau antique ; tunique aux vives couleurs des femmes grecques ; ses petits pieds nus, comme dans les Statues antiques, avec de simples sandales et des rubans qui s'enroulent — défiant la gelée !

Il se produit une telle effervescence de Luxe. Car vos *Ci-devant* Émigrants n'ont pas emporté hors du pays leurs hôtels et leurs meubles ; ils les ont laissés debout. Et, dans les rapides mutations de la propriété, entre l'argent frappé sur la Place de la Révolution, les fournitures aux Armées, les ventes de Biens d'Émigrés, de Terres ecclésiastiques et de Terres royales, puis la Lampe d'Aladin de l'Agio au temps du Papier-monnaie, ces hôtels ont trouvé de nouveaux occupants. Le vieux vin, tiré de bouteilles ci-devant, descend dans des gorges nouvelles. Paris s'est balayé, s'est rallumé ; Salons, Soupers qui ne sont point fraternels rayonnent

de nouveau d'un éclat convenable, d'une couleur fort singulière. La belle Cabarrus est sortie de Prison ; mariée à son sombre Dis rouge, qu'elle traite, dit-on, d'assez haut : la belle Cabarrus donne les plus brillantes soirées. Autour d'elle se rassemble une nouvelle Armée républicaine de Citoyennes en sandales, *Ci-devant* ou autres : tous les restes de l'ancienne grâce qui survivent se rallient là. À sa droite travaille, dans cette cause, la belle Joséphine, veuve Beauharnais, quoique dans une situation gênée : toutes deux résolues à adoucir par leurs charmes la rudesse de l'austérité républicaine et à reciviliser le genre humain.

Reciviliser, comme autrefois on était civilisé : par le sortilège de l'archet d'Orphée et le rythme d'Euterpe ; par les Grâces, par les Sourires ! Les Députés thermidoriens sont là, dans ces soirées ; le Rédacteur Fréron, Orateur du Peuple ; Barras, qui a connu d'autres danses que la Carmagnole. De farouches Généraux de la République y sont aussi ; le cou enfoui dans d'énormes cravates en collier de cheval, bonnes contre les coups de sabre ; les cheveux rassemblés en un seul nœud, « flottant derrière, fixé par un peigne ». Parmi ces derniers ne reconnaissons-nous pas, une fois encore, le petit Officier d'Artillerie au teint bronzé de Toulon, revenu des Guerres d'Italie ! Assez farouche ; maigre, d'un aspect presque cruel : car il a eu des ennuis, une mauvaise santé ; il est aussi en disgrâce, comme homme élevé, à tort ou à raison, par les Terroristes et Robespierre jeune. Mais Barras ne le connaît-il pas ? Barras ne dira-t-il pas un mot pour lui ? Oui — si, à quelque moment, cela peut servir Barras. Un peu délaissé de la Fortune pour le présent, cet Officier d'Artillerie se tient là ; de ses yeux profonds et graves, il regarde un avenir aussi désert que possible. Taciturne ; pourtant, si vous l'éveillez, il porte en lui les plus étranges paroles, qui frappent au but comme lumière ou comme éclair : dans l'ensemble, assez dangereux ? Un homme « dissociable » ? Dissociable, assurément ; terreur et horreur naturelles pour tous les Fantômes, étant lui-même du genre Réalité ! Il demeure là sans emploi ni perspective, dans cet abandon ; il jette néanmoins, semble-t-il, quelque regard vers le doux regard de Joséphine Beauharnais ; et, pour le reste, le visage sévère, les yeux ouverts, les lèvres closes, il attend ce qui adviendra.

Que les Bals aient donc une nouvelle figure cet hiver, nous le voyons. Non plus des Carmagnoles, grossiers « tourbillons de haillons », ainsi que Mercier les nommait, « précurseurs de l'orage et de la destruction » ; non : de doux mouvements ioniens, convenables à la légère sandale et à la tunique grecque antique ! L'efflorescence du Luxe est sortie : car les hommes possèdent de la richesse, voire une richesse nouvellement acquise ; et sous la Terreur vous n'osiez

danser qu'en guenilles. Parmi les innombrables espèces de Bals, que le lecteur pressé n'en remarque qu'une seule : celle qu'on appelle les *Bals à Victime*. Les danseurs, en costume choisi, portent tous un crêpe au bras gauche : pour y être admis, il faut être une Victime, avoir perdu un parent sous la Terreur. Paix aux Morts ; dansons à leur mémoire ! Car, de toute manière, il faut danser.

Il est très remarquable, selon Mercier, sous quelles variétés de formes se poursuit cette grande affaire de la Danse. « Les femmes, dit-il, sont des Nymphes, des Sultanes ; parfois des Minerves, des Junons, même des Dianas. Elles nagent là en légères girations infaillibles, avec une telle gravité d'intention, dans un silence parfait, tant elles sont absorbées. Ce qui est singulier, continue-t-il, c'est que les spectateurs sont pour ainsi dire mêlés aux danseurs ; ils forment comme un élément ambiant autour des diverses contredanses, sans pourtant les déranger. Il est rare, en effet, qu'une Sultane éprouve en de telles circonstances le moindre choc. Son joli pied s'abat à un pouce du mien ; elle est déjà repartie ; elle est comme un éclair : mais bientôt la mesure la rappelle au point d'où elle était partie. Comme une comète étincelante, elle parcourt son ellipse, tournant sur elle-même par un double effet de gravitation et d'attraction. »⁷⁶⁰ Portant le regard un peu plus loin dans le Temps, le même Mercier aperçoit des Merveilleuses en « caleçons couleur de chair », avec des cercles d'or ; simples Houris dansantes d'un Paradis de Mahomet artificiel : beaucoup trop mahométanes. Montgaillard, de son œil atrabilaire, note une chose non moins étrange : toute Citoyenne à la mode que vous rencontrez se trouve dans une situation intéressante. Grand Dieu, toutes ? Simples coussins et rembourrage ! ajoute l'homme acide ; telle étant, en un temps de dépopulation par la guerre et la guillotine, la mode.⁷⁶¹ N'en cherchons pas davantage à dévoiler les mérites.

Regarde aussi, au lieu des anciens et farouches Tape-dur de Robespierre, quels nouveaux groupes de rue sont ceux-ci ? Des jeunes gens vêtus non d'une carmagnole de peluche noire, mais d'un habit carré superfine ou d'un spencer auquel s'ajoute une queue rectangulaire ; « habit à queue carrée », avec une élégante particularité de collet antiguillotine ; « les cheveux tressés aux tempes », puis noués derrière, longs et flottants à la manière militaire : jeunes hommes de l'espèce qu'on appelle Muscadins ou Dandys ! Fréron, dans son affection, les nomme Jeunesse dorée. Ils sont sortis, ces Jeunes Dorés, dans une sorte d'état ressuscité ; ceux qui furent Victimes portent un crêpe au bras gauche. En outre, ils portent des gourdins garnis de plomb, d'un air irrité : tout Tape-dur ou reste de Jacobinisme qu'ils rencontreront s'en trouvera plus mal. Ils ont beaucoup

souffert : leurs amis guillotiné ; leurs plaisirs, leurs fredaines, leurs cols superfin impitoyablement réprimés : gare maintenant aux vils Bonnets rouges qui firent cela ! La belle Cabarrus et l'Armée des Sandales grecques sourient d'approbation. Au Théâtre Feydeau, la jeune Vaillance en habit à queue carrée regarde la Beauté en sandales grecques et s'enflamme sous ses regards : À bas le Jacobinisme ! Aucun hymne, aucune démonstration jacobine ; seules les thermidoriennes seront permises ici : nous abattons le Jacobinisme à coups de gourdins plombés.

Mais que quiconque a étudié la nature du Dandy, combien elle est pétulante, surtout à l'état grégaire, songe quel Élément, dans le droit sacré d'Insurrection, était cette Jeunesse dorée ! Rixes et batteries ; guerre sans trêve ni mesure ! Le Sansculottisme lui est odieux comme la Mort et la Nuit. Car le Dandy n'est-il pas, par loi d'existence, culottique, vestimentaire ; « un animal d'étoffe : un être qui vit, se meut et possède son être dans l'étoffe » ?

Ainsi va le monde, valsant et se querellant ; la belle Cabarrus, par sortilège orphique, lutte pour reciviliser le genre humain. Non sans succès, entendons-nous dire. Quelle rudesse républicaine extrême pourrait résister aux Sandales grecques en mouvement ionien, les orteils mêmes couverts de bagues d'or ?⁷⁶² Peu à peu s'élève la nouvelle politesse la plus indiscutable ; elle croît avec vigueur. Et pourtant, même jusqu'à ce jour, cet inexprimable ton de société connu sous les anciens Rois, lorsque le Pêché avait « perdu toute sa difformité » — avec ou sans avantage pour nous — et que l'aérien Néant avait obtenu une habitation locale et un établissement tels qu'il n'en eut jamais : ce ton a-t-il été retrouvé ? Ou bien n'est-il pas perdu sans retour ?⁷⁶³ Dans l'un ou l'autre cas, le monde doit s'arranger pour continuer de lutter.

Chapitre III — Quiberon

Mais ces longues queues de cheveux flottantes d'une Jeunesse dorée en costume demi-militaire n'annoncent-elles pas, inconsciemment, une autre tendance encore plus importante ? La République, qui a horreur de sa Guillotine, aime son Armée.

Et avec raison. Car, assurément, si bien combattre est une espèce d'honneur, comme cela l'est en sa saison ; et même, pour le commun des hommes, la principale espèce d'honneur, alors voici du bon combat, en bonne saison, s'il en fut jamais. Ces Fils de la République se levèrent, dans une colère folle, pour la délivrer de l'Esclavage et de la Cimmérie. Et ne l'ont-ils pas fait ? À travers les Alpes maritimes, les gorges des Pyrénées, les Pays-Bas, vers le Nord le long de la vallée du Rhin, la Cimmérie a été rejetée loin de la sainte Mère-Patrie. Furieux comme le feu, ils ont porté son Tricolore sur le visage de tous ses ennemis — par-dessus les hauteurs escarpées, par-dessus les batteries de canons ; jusque, avec le Vengeur, dans les profondeurs mortes de la mer. Elle possède « onze cent mille combattants sur pied », cette République ; « à un certain moment, elle en eut », ou crut en avoir, « dix-sept cent mille ». ⁷⁶⁴ Comme un anneau d'éclairs, ils l'entourent d'un rivage à l'autre, tirant leurs salves et chantant *Ça ira*. La Coalition cimmérienne des Despotas recule, frappée de stupeur et de douleurs étranges.

Un tel feu brûle dans ces hommes républicains gaulois ; hautes flammes auxquelles aucune Coalition ne peut résister ! Ce ne sont pas des écussons avec quatre degrés de noblesse, mais des Sergents ci-devant qui ont dû arracher le Généralat à la gueule du canon — un Pichegru, un Jourdan, un Hoche — qui les conduisent. Ils ont du pain, ils ont du fer ; « avec du pain et du fer, on peut aller jusqu'en Chine ». — Regarde les soldats de Pichegru, dans ce rude hiver, troués et fenêtres de misère, chaussés de cordes de paille et couverts de manteaux de natte : comme ils envahissent la Hollande, pareils à une armée de démons, les glaces ayant jeté des ponts sur toutes les eaux ; comme ils courent, criant, de victoire en victoire ! Les vaisseaux du Texel sont pris par des hussards à cheval : York s'est enfui ; le Stathouder s'est enfui, heureux de gagner l'Angleterre et de laisser la Hollande fraterniser. ⁷⁶⁵ Un tel feu gaulois, disons-nous, flambe dans ce Peuple, comme l'incendie des herbes et de la jungle sèche ; nul mortel ne peut lui résister — pour le moment.

Et ainsi il flambera et courra, brûlant toutes choses ; et, de Cadix à Arkhangelsk, le Sansculottisme dément, maintenant exercé au métier de Soldat, conduit par quelque « Soldat armé de la Démocratie » — disons, cet Officier d'Artillerie monosyllabique — posera cruellement le pied sur le cou de ses ennemis ; ses cris et leurs hurlements rempliront le monde ! — Rois coalisés téméraires, tel est le feu que vous avez allumé ; vous-mêmes sans feu, vos combattants animés seulement par les Sergents instructeurs, les moralités de salle à manger et le chat du tambour ! Quoi qu'il en soit, cela a commencé et ne finira pas avant une vingtaine d'années. Si longtemps, ce feu gaulois, à travers ses changements successifs de couleur et de caractère, flambera sur la face de l'Europe et affligera tous les hommes de sa brûlure — jusqu'à les provoquer tous ; jusqu'à ce qu'il allume une autre espèce de feu, l'espèce teutonique précisément, et soit, pour ainsi dire, englouti en un jour ! Car il est un feu comparable à l'incendie de la jungle sèche et des herbes, soudain, flambant très haut ; et un autre feu que nous comparons à la combustion du charbon, voire du charbon anthracite : difficile à allumer, mais qu'alors rien ne saurait éteindre. Le prompt feu gaulois, pouvons-nous remarquer encore — et non chez les seuls Pichegru, mais chez d'innombrables Voltaire, Racine, Laplace tout autant, car l'homme, qu'il combatte, chante ou pense, demeure la même unité humaine — est admirable pour faire cuire des œufs, dans tous les sens concevables. L'anthracite teutonique, en revanche, comme nous le voyons chez les Luther, les Leibniz, les Shakespeare, convient mieux à fondre les métaux. Combien notre Europe est heureuse de posséder les deux espèces !

Mais, quoi qu'il en soit, la République triomphe manifestement. Au printemps, la Ville de Mayence se voit de nouveau assiégée ; elle changera encore de maître : Merlin de Thionville, « à la barbe et au regard sauvages », n'avait-il pas dit que ce n'était point la dernière fois qu'on le verrait là ? L'Électeur de Mayence fait circuler parmi ses Frères Potentats cette question pertinente : ne serait-il pas opportun de traiter de la Paix ? Oui ! répond plus d'un Électeur du fond de son cœur. Mais, d'autre part, l'Autriche hésite ; finalement refuse, subventionnée par Pitt. Quant à Pitt, quels que soient ceux qui hésitent, lui, suspendant l'*Habeas corpus*, suspendant les paiements en espèces, demeure inflexible — en dépit des revers extérieurs ; en dépit des obstacles intérieurs, des Conventions nationales écossaises et des Amis anglais du Peuple, qu'il lui faut traduire en justice, pendre, ou même voir acquitter au milieu des jubilations : homme maigre et inflexible. La Majesté d'Espagne, comme nous l'avions prédit,

fait la Paix ; la Majesté de Prusse également : et voici un Traité de Bâle.⁷⁶⁶ Traité avec de noirs Anarchistes et Régicides ! Hélas, quel secours ? Vous ne pouvez pendre cette Anarchie ; c'est elle qui menace de vous pendre : il vous faut bien traiter avec elle.

De même, le Général Hoche a réussi à pacifier la Vendée. Le coquin Rossignol et ses « Colonnes infernales » ont disparu : par la fermeté et la justice, par la sagacité et le travail, le Général Hoche a accompli cela. Prenant des « Colonnes mobiles », non infernales ; encerclant le Pays ; pardonnant aux soumis, abattant les résistants, il réduit membre après membre la Révolte. La Rochejaquelein, dernier de nos Nobles, est tombé au combat ; Stofflet lui-même traite ; Georges Cadoudal est retourné en Bretagne, parmi ses Chouans : l'effroyable gangrène de la Vendée paraît véritablement extirpée. Elle a coûté, selon les comptes ronds, la vie de Cent mille semblables mortels ; avec des noyades et des incendies par colonnes infernales qui défient l'arithmétique. Telle est la Guerre de Vendée.⁷⁶⁷

Bien plus, quelques mois après, elle éclate encore une fois, mais une seule — soufflée par Pitt, par notre *Ci-devant* Puisaye du Calvados et d'autres. Au mois de juillet 1795, des Navires anglais mouilleront dans la rade de Quiberon. Il y aura débarquement de chevaleresques *Ci-devant*, de Prisonniers de guerre volontaires — empressés de désertir —, d'armes à feu, de Proclamations, de coffres de vêtements, de Royalistes et d'espèces sonnantes. Sur quoi, du côté républicain, il y aura rapide prise d'armes ; marches d'embuscade sur la plage de Quiberon, à minuit ; assaut du Fort Penhièvre ; tonnerre de guerre mêlé au grondement de la mer nocturne ; et une lumière matinale comme il en a rarement paru ; le débarquement rejeté dans ses chaloupes ou dans les vagues dévorantes, avec naufrage et lamentations — en un mot, un *Ci-devant* Puisaye aussi totalement inefficace ici qu'il le fut dans le Calvados, lorsqu'il s'enfuit du Château de Vernon sans bottes.⁷⁶⁸

Cela a donc coûté, une fois encore, la vie de plus d'un brave homme. Parmi eux, le monde entier pleure le brave Fils de Sombreuil. Famille malheureuse ! Le père et le fils cadet allèrent à la guillotine ; l'héroïque fille languit, réduite au besoin, cachant ses douleurs à l'Histoire ; le fils aîné périt ici, fusillé par un Tribunal militaire comme Émigré ; Hoche lui-même ne peut le sauver. Si toutes les guerres, civiles ou autres, sont des malentendus, quelle chose doit être la juste entente !

Chapitre IV — Le Lion n'est pas mort

La Convention, portée par la marée de la Fortune vers la Victoire extérieure et poussée par le fort vent de l'Opinion publique vers la Clémence et le Luxe, court rapidement ; toute l'habileté du pilotage est nécessaire, et plus encore, à pareille vitesse.

Curieux spectacle que de nous voir virer, tourner, mais toujours obligés de tourner encore et de courir devant le vent. Si, d'une part, nous réadmettons les Soixante-treize Protestataires, nous consentons, d'autre part, à consommer l'Apothéose de Marat ; nous levons son corps de l'Église des Cordeliers et le transportons au *Panthéon* des Grands Hommes — jetant Mirabeau dehors pour lui faire place. Peine inutile : si fort souffle l'Opinion publique ! Une Jeunesse dorée aux tresses de cheveux nattées arrache ses Bustes du Théâtre Feydeau, les foule aux pieds, les disperse avec des vociférations dans l'Égout de Montmartre.⁷⁶⁹ Sa Chapelle est balayée de la Place du Carrousel ; l'Égout de Montmartre recevra jusqu'à sa poussière. Jamais homme divin n'eut divinité plus brève. Quelque quatre mois dans ce *Panthéon*, Temple de tous les Immortels ; puis dans l'Égout, grande *Cloaca* de Paris et du Monde ! « Ses Bustes montèrent à un moment jusqu'au nombre de quatre mille. » Entre le Temple de tous les Immortels et la *Cloaca* du Monde, comme les pauvres créatures humaines tourbillonnent !

Une autre question se pose : quand la Constitution de Quatre-vingt-treize, de 1793, entrera-t-elle en action ? Des têtes réfléchies conjecturent, dans la plus entière intimité, que la Constitution de Quatre-vingt-treize n'entrera jamais en action. Qu'elles s'occupent à en préparer une meilleure.

Où encore, où sont maintenant les Jacobins ? Sans enfants, décrépité au dernier degré, comme nous l'avons vue, siégeait la puissante Mère ; grinçant non des dents, mais de ses gencives vides, contre une Convention thermidorienne traîtresse et contre le cours des choses. Deux fois Billaud, Collot et Compagnie furent accusés dans la Convention, par un Lecointre, par un Legendre ; et la seconde fois l'accusation ne fut pas déclarée calomnieuse. Billaud, du haut de la Tribune jacobine, dit : « Le lion n'est pas mort, il ne fait que dormir. » Dans la Convention, on lui demande ce qu'il entend par le réveil du lion. Et des querelles d'une vaste espèce s'élèvent au Palais-Égalité entre Tape-dur et Jeunesse dorée ; cris de « À bas les Jacobins, les Jacobins ! », coquin signifiant scélérat. La

Tribune suspendue dans les airs donne le signal de bataille ; elle ne reçoit pour réponse que silence et halètements incertains. Dans les Comités de Gouvernement, on parle de « suspendre » les Séances jacobines. Écoute donc ! — nous sommes au temps de la Toussaint, ou la veille même de la Toussaint, mois ci-devant Novembre, année jadis appelée de Grâce 1794, triste veille pour le Jacobinisme : volée de pierres brisant nos fenêtres dans un fracas de vitres et d'exécutions ! Les Jacobines, célèbres Tricoteuses aux aiguilles à tricoter, prennent la fuite ; à la porte elles rencontrent une Jeunesse dorée et « une foule de quatre mille personnes » ; on les hue, les raille, les bouscule ; on les fustige d'une manière scandaleuse, cotillons retroussés — et elles disparaissent en pures hystéries. Sortez, Jacobins mâles ! Les Jacobins mâles sortent ; mais seulement pour la bataille, le désastre et la confusion. Si bien que l'Autorité armée doit intervenir ; intervenir encore le lendemain ; et suspendre les Séances jacobines pour toujours et un jour.⁷⁷⁰ Les Jacobins ont disparu, dans l'invisibilité, au milieu d'une tempête de rires et de hurlements. Leur local devient une École normale, la première de l'espèce qu'on ait vue ; puis il disparaît en « Marché du Neuf Thermidor » ; en Marché Saint-Honoré, où l'on vend maintenant paisiblement volailles et légumes. Les temples solennels, le grand globe lui-même ; l'édifice sans fondement ! Ne sommes-nous pas, nous et notre monde, de cette étoffe dont les Songes sont faits ?

Le *Maximum* abrogé, le Commerce devait suivre librement son cours. Hélas, le Commerce, enchaîné, renversé sens dessus dessous de la manière que nous avons vue, puis soudain relâché, ne peut pour le moment suivre aucun cours ; il ne peut que chanceler et tituber. Il n'existe, pour ainsi dire, aucun Commerce du tout. Les Assignats, qui baissaient depuis longtemps et furent émis en si grande quantité, s'effondrent maintenant avec une allégresse sans pareille. « Combien ? » demande quelqu'un à un cocher de fiacre, « quel prix ? » — « Six mille livres », répond-il : quelque trois cents livres sterling en Papier-monnaie.⁷⁷¹ La pression du *Maximum* retirée, les choses qu'elle comprimait se retirent également. « Deux onces de pain par jour » dans la maigre ration allouée : larges, ondulantes, lugubres sont les Queues des Boulangers ; les maisons des Fermiers sont devenues des boutiques de prêteurs sur gages.

On peut imaginer, dans ces circonstances, de quelle humeur le Sansculottisme grondait dans sa gorge : « *La Cabarrus* ! » ; comme il regardait les *Ci-devant* revenir de la danse, l'éclat thermidorien de la recivilisation, les Bals en caleçons couleur de chair. Tuniques grecques et sandales ; armées de

Muscadins paradant avec leurs gourdins plombés ; — et nous ici, rejetés, abhorrés, « ramassant des détritrus dans la rue » ;⁷⁷² nous agitant dans la Queue du Boulanger pour nos deux onces de pain ! Le Lion jacobin, qui se réunit, dit-on, secrètement « à l'Archevêché, en *bonnet rouge*, avec des pistolets chargés », ne va-t-il pas se réveiller ? Apparemment non. Nos Collot, nos Billaud, Barrère, Vadier, dans ces derniers jours de mars 1795, sont déclarés dignes de Déportation, de Bannissement au-delà des mers ; et, pour le présent, seront roulés jusqu'au Château de Ham. Le lion est mort — ou se tord dans les affres de la mort !

Regarde donc, au jour qu'ils nomment Douze Germinal — lequel s'appelle aussi Premier Avril, jour peu heureux — comme ces rues de Paris redeviennent animées ! Flots de femmes affamées, d'hommes affamés et sordides ; s'écriant : « Du pain, du pain et la Constitution de Quatre-vingt-treize ! » Paris s'est levé une fois encore, comme la marée de l'Océan ; il coule vers les Tuileries, pour du Pain et une Constitution. Les Sentinelles des Tuileries font de leur mieux ; cela ne sert à rien : la marée de l'Océan les emporte ; elle inonde la Salle de la Convention elle-même, hurlant : « Du pain, et la Constitution ! »

Malheureux Sénateurs, malheureux Peuple, il n'y a encore, après toutes ces peines et ces mêlées, ni Pain ni Constitution. « Du pain, pas tant de longs discours ! » Ainsi se lamentaient les Ménades de Maillard, il y a cinq ans et davantage ; ainsi vous vous lamentez jusqu'à cette heure. La Convention, le visage inaltérable, avec on ne sait quelle pensée, garde son siège dans ce vaste chaos hurlant ; elle sonne sa cloche d'orage du Pavillon de l'Unité. La Section Lepelletier, anciennes Filles-Saint-Thomas, gens de l'espèce changeurs d'argent ; eux et la Jeunesse dorée volent au secours ; ils balayent de nouveau le chaos avec des baïonnettes couchées. Paris est déclaré « en état de siège ». Pichegru, Conquérant de la Hollande, qui se trouve justement là, est nommé Commandant jusqu'à la fin du trouble. En un jour, pour ainsi dire, il y met fin. Il effectue le transfert de Billaud, Collot et Compagnie ; dissipe toute opposition « par deux coups de canon », coups à blanc, et par la terreur de son nom ; puis, annonçant avec un Laconisme qui devrait être imité : « Représentants, vos décrets sont exécutés »,⁷⁷³ il dépose son Commandement.

Cette Révolte de Germinal est donc passée, comme un vain cri. Les Prisonniers reposent en sûreté à Ham, attendant les navires ; quelque neuf cents « principaux Terroristes de Paris » sont désarmés. Le Sansculottisme, balayé à la baïonnette, a disparu avec sa misère dans les profondeurs de Saint-Antoine et de

Saint-Marceau. — Il fut un temps où l’Huissier Maillard et ses Ménades pouvaient changer le cours de la Législation ; ce temps n’est plus. La Législation semble s’être procuré des baïonnettes ; la Section Lepelletier prend son fusil, mais pas pour nous ! Nous nous retirons dans nos sombres tanières ; notre cri de faim est appelé un Complot de Pitt ; les Salons étincellent, les Caleçons couleur de chair tournent comme auparavant. C’était donc pour « *La Cabarrus* », pour ses Muscadins et ses Changeurs d’argent que nous avons combattu ? C’était pour des Bals en caleçons couleur de chair que nous avons saisi la Féodalité par la barbe, agi et osé, répandant notre sang comme de l’eau ? Silence expressif, chante leur louange !

Chapitre V — Le Lion étendu pour la dernière fois

Le Représentant Carrier est allé à la Guillotine, en décembre dernier, protestant qu'il avait agi sur ordres. Le Tribunal révolutionnaire, après tout ce qu'il a dévoré, n'a plus désormais, comme font les choses Anarchiques, qu'à se dévorer lui-même. Dans les premiers jours de mai, les hommes voient une chose remarquable : Fouquier-Tinville plaçant à la Barre qui fut jadis la sienne. Lui et ses principaux Jurés, Leroy-Dix-Août, le Juré Vilate, une Fournée de Seize ; plaçant avec acharnement, protestant qu'ils avaient agi sur ordres — mais plaçant en vain. Ainsi les hommes brisent-ils la hache avec laquelle ils ont accompli des choses odieuses, la hache elle-même étant devenue odieuse. Pour le reste, Fouquier mourut assez durement : « Où sont tes Fournées ? » hurle le Peuple. — « Canaille affamée, demande Fouquier, ton Pain est-il moins cher depuis qu'elles manquent ? »

Remarquable Fouquier ; autrefois seulement pareil aux autres Procureurs et Limiers de Loi qui chassent avec voracité sur cette Terre, phase bien connue de la nature humaine ; et maintenant tu es et demeures le plus remarquable Procureur qui ait jamais vécu et chassé dans l'Air supérieur ! Car, dans ce Cours terrestre du Temps, il devait y avoir un Avatar du Procureurisme ; les Cieux avaient dit : Qu'il y ait une Incarnation, non divine, de l'esprit chasseur du Procureur qui ne regarde que l'acte — et voici que ce fut toi ; et l'on t'a procureuré à ton tour. Disparaiss donc, Incarnation aux yeux de rat du Procureurisme, toi qui, au fond, n'étais qu'un Procureur comme les autres, un Fils d'Adam trop affamé ! Le Juré Vilate avait lutté avec acharnement pour sa vie et publié, de sa Prison, un Livre ingénieux qui ne nous est pas inconnu ; mais cela ne pouvait le servir : lui aussi dut disparaître ; et son Livre des Causes secrètes de Thermidor, plein de mensonges avec quelques particules de vérité qu'on ne découvrirait pas autrement, est tout ce qui reste de lui.

Le Tribunal révolutionnaire a fini ; mais la vengeance n'a pas fini. Le Représentant Lebon, après une longue lutte, est livré aux Tribunaux ordinaires et guillotiné par eux. Bien plus, à Lyon et ailleurs, le Modérantisme ressuscité, dans sa vengeance, n'attendra pas la lente procédure de la Loi ; il fait irruption dans les Prisons, met le feu aux Prisons ; brûle une soixantaine de Jacobins incarcérés dans une mort affreuse, ou les étouffe « avec la fumée de paille ». Voici passer de vengeresses et féroces « Compagnies de Jésus », « Compagnies

du Soleil » ; tuant le Jacobinisme partout où elles le rencontrent ; le jetant dans le courant du Rhône, qui, une fois encore, porte vers la mer une cargaison horrible.⁷⁷⁴ Sur quoi, à Toulon, le Jacobinisme se soulève en révolte et manque de pendre les Représentants nationaux. — Avec de telles actions et réactions, une pauvre Convention nationale n'est-elle pas durement éprouvée ? C'est comme l'apaisement des vents et des eaux, des mers longtemps battues par la tornade ; cela se poursuit dans le pêle-mêle et le fracas. Tantôt lancée au sommet de la vague, tantôt enfoncée dans son creux, ta Nef de la République a besoin de tout le pilotage possible, et davantage.

Quel Parlement qui ait jamais siégé sous la Lune eut une suite de destinées pareille à celle de cette Convention nationale de France ? Elle s'est assemblée pour faire la Constitution ; et, au lieu de cela, elle n'a eu à faire que destruction et confusion : brûler Catholicismes et Aristocratismes, adorer la Raison et creuser du Salpêtre, combattre en Titan contre elle-même et contre le monde entier. Convention décimée par la Guillotine : plus d'un homme sur dix a courbé le cou sous la hache. Elle a vu danser des Carmagnoles devant elle et chanter des strophes patriotiques au milieu des dépouilles d'Église ; les Blessés du Dix Août défiler dans des brouettes ; et, dans le Minuit pandémoniaque, les Dames tricolores d'Égalité boire de la limonade tandis que le Spectre de Sieyès se levait en disant : *La Mort sans phrase*. Convention qui a bouillonné et qui s'est figée ; qui fut rouge de rage et aussi pâle de rage ; siégeant avec des pistolets dans ses poches, tirant l'épée dans un moment d'effervescence ; tantôt lançant aux quatre vents, par une voix de Danton : Debout, ô France, frappe les tyrans ; tantôt gelée, muette, sous son Robespierre, répondant à sa voix de chant funèbre par un halètement douteux. Assassinée, décimée ; poignardée, fusillée, dans les bains, dans les rues et sur les escaliers ; devenue le noyau du Chaos. N'a-t-elle pas entendu les carillons de minuit ? Elle a délibéré, assiégée par Cent mille hommes armés, avec fourneaux d'artillerie et chariots de vivres. On a sonné le tocsin contre elle, on l'a prise d'assaut ; elle a été submergée par les noirs déluges du Sansculottisme et a entendu le cri aigu : Du Pain et du Savon. Car, comme nous le disons, elle est le noyau du Chaos ; elle siégeait au centre du Sansculottisme et avait déployé son pavillon sur la Profondeur déserte, où il n'existe ni route ni borne, ni fond ni rivage. En vaillance intrinsèque, ingéniosité, fidélité, force générale et virilité, elle n'a peut-être pas beaucoup dépassé la moyenne des Parlements ; mais, par la franchise de son dessein et la singularité de sa position,

elle cherche son égale. Encore une submersion sansculottique, ou deux tout au plus, et cette nef épuisée de Convention atteint la terre.

La Révolte du Douze Germinal a fini comme un vain cri ; le Sansculottisme moribond fut balayé dans l'invisibilité. Là il a gémi pendant six semaines : gémissant, et aussi complotant. Les Jacobins désarmés, chassés de leur Tribune suspendue dans les airs, doivent nécessairement essayer de se secourir eux-mêmes dans quelque conclave secret et souterrain. Voici donc que, le Premier jour du mois de Prairial, 20 mai 1795, le son de la Générale retentit encore une fois ; battant dru, ran-tan : Aux armes, aux armes !

Le Sansculottisme s'est relevé, une fois encore, de son lit de mort ; vaste, sauvage, débordant comme la Mer stérile. Saint-Antoine est sur pied : « Du Pain et la Constitution de Quatre-vingt-treize », tel est son cri ; tel est aussi ce qui se trouve écrit à la craie sur les chapeaux des hommes. Ils ont leurs piques, leurs fusils ; Papier de Doléances, étendards ; Proclamation imprimée, rédigée dans une manière tout à fait officielle — considérant ceci, considérant encore cela : eux, Peuple souverain qui a tant souffert, sont en Insurrection ; ils auront du Pain et la Constitution de Quatre-vingt-treize. Et les Barrières sont saisies, la Générale bat, les tocsins discourent en discordance. De noirs déluges débordent sur les Tuileries ; malgré les sentinelles, le Sanctuaire lui-même est envahi : entre, pour notre Ordre du Jour, un torrent de femmes échevelées, se lamentant : « Du Pain ! du Pain ! » Le Président peut bien se couvrir et faire sonner son propre tocsin « au Pavillon de l'Unité » ; la Nef de l'État travaille et prend l'eau une fois encore, balayée par-dessus bord, près de sombrer dans la saumure stérile.

Quelle journée, encore une fois ! Les femmes sont chassées ; les hommes donnent irrésistiblement l'assaut ; ils étouffent tous les corridors, tonnent à toutes les portes. Des Députés avancent la tête, adjurent, conjurent ; Saint-Antoine fait rage : « Du Pain et la Constitution ! » Une rumeur s'est élevée : « La Convention assassine les femmes » ; écrasement et ruée, fracas et fureur ! Les portes de chêne sont devenues des tambourins de chêne, résonnant sous la hache de Saint-Antoine ; le plâtre craque, les boiseries grondent et tintent ; la porte tressaute — Saint-Antoine fait irruption, avec frénésie et vociférations, Étendards de haillons, Proclamation imprimée, musique de tambour : stupéfaction pour l'œil et l'oreille. Les Gendarmes, les Sectionnaires loyaux chargent par l'autre porte ; ils sont rechargés ; la mousqueterie éclate : Saint-Antoine ne peut être expulsé. Les Députés suppliants supplient en vain : Respectez le Président ; n'approchez pas du Président ! Le Député Féraud,

étendant les mains, découvrant sa poitrine cicatrisée dans les guerres d'Espagne, supplie en vain ; menace et résiste en vain. Député rebelle du Souverain, si tu as combattu, n'avons-nous pas combattu nous aussi ? Nous n'avons ni pain ni Constitution ! Ils saisissent le pauvre Féraud ; ils le renversent, le foulent, leur colère croissant à la vue de sa propre œuvre ; ils le traînent dans le corridor, mort ou près de l'être ; lui coupent la tête et la fixent sur une pique. Ah, une Convention sans exemple avait-elle besoin encore de cette variété de destinée ? La tête sanglante de Féraud s'en va sur une pique. Un tel jeu a commencé ; Paris et la Terre peuvent attendre pour voir comment il finira.

Et maintenant le flot roule librement à travers tous les Corridors ; dedans, dehors, aussi loin que porte le regard, rien que Bedlam et la grande Profondeur déchaînée ! Le Président Boissy d'Anglas siège comme un roc ; le reste de la Convention est « rejeté vers les gradins supérieurs » ; Sectionnaires et Gendarmes rangés là forment encore pour eux une espèce de mur. Et l'Insurrection fait rage ; roule ses tambours ; veut lire son Papier de Doléances, veut que ceci soit décrété, veut cela. Couvert, le Président Boissy demeure assis, inflexible, tel un rocher dans le battement des mers. Ils le menacent, couchent leurs fusils sur lui ; il ne cède pas ; ils lui présentent la tête sanglante de Féraud ; d'un air grave et sévère, il s'incline devant elle et ne cède pas.

Et le Papier de Doléances ne peut réussir à se faire lire dans le tumulte ; les tambours roulent, les gorges braillent ; l'Insurrection, comme la Musique des sphères, devient inaudible à force de bruit : Décrétez-nous ceci, Décrétez-nous cela. Nous distinguons un homme qui, « durant l'espace d'une heure et à tous les intervalles », hurle : « Je demande l'arrestation des coquins et des lâches. » Véritablement l'une des Pétitions les plus compréhensives qui aient jamais été présentées ; laquelle, en effet, jusqu'à cette heure, comprend tout ce que vous pouvez raisonnablement demander à la Constitution de l'An Un, au Bourg-Pourri, à l'Urne électorale ou à toute autre Arche miraculeuse de l'Alliance politique d'accomplir pour vous jusqu'à la fin du monde ! Moi aussi je demande l'arrestation des Coquins et des Lâches, et absolument rien de plus. La Représentation nationale, noyée sous le noir Sansculottisme, s'écoule au-dehors ; pour trouver du secours ailleurs, de la sûreté ailleurs : ici il n'y a aucun secours.

Vers quatre heures de l'après-midi, il ne reste guère plus de Soixante Membres : simples amis, ou même chefs secrets ; reste de la crête de la Montagne, maintenu silencieux par la servitude thermidorienne. Voici leur moment ; maintenant ou jamais, qu'ils descendent et parlent ! Ils descendent, ces Soixante, invités par le

Sansculottisme : Romme du Nouveau Calendrier, Ruhl de la Sainte Ampoule, Goujon, Duquesnoy, Soubrany et les autres. Le Sansculottisme joyeux forme autour d'eux un cercle ; Romme prend le fauteuil du Président ; ils commencent à résoudre et à décréter. Assez vite maintenant vient Décret après Décret, en brèves phrases alternées, strophe et antistrophe — ce qui rendra le pain meilleur marché, ce qui réveillera le lion dormant. Et à chaque nouveau Décret, le Sansculottisme crie : Décrété, Décrété ! et roule ses tambours.

Assez vite ; l'œuvre de mois accomplie en quelques heures — lorsque voici qu'entre une Figure que, dans la lumière des lampes, nous reconnaissons pour Legendre ; et elle prononce des paroles propres à être sifflées ! Puis regarde : la Section Lepelletier ou quelque autre Section muscadine entre, avec la Jeunesse dorée, baïonnettes couchées, visages vissés jusqu'au point de résolution ! Tramp, tramp, les baïonnettes luisent dans la lumière des lampes : que peut-on faire, épuisé par une longue émeute, le cœur mort, sombre, affamé, sinon reculer, se précipiter en arrière, et sauve qui peut ? Il faut ouvrir jusqu'aux fenêtres pour que le Sansculottisme puisse s'échapper assez vite. Les Sections des Changeurs d'argent et la Jeunesse dorée les balayent dehors, avec un balai d'acier, loin dans les profondeurs de Saint-Antoine. Triomphe une fois encore ! Les Décrets de ces Soixante ne sont pas même rapportés : on les déclare nuls et inexistants. Romme, Ruhl, Goujon et les meneurs, treize environ en tout, sont décrétés d'Accusation. La séance permanente finit à trois heures du matin.⁷⁷⁵ Le Sansculottisme, une fois encore rejeté sur le dos, gît étendu — étendu pour la dernière fois.

Tel fut le Premier Prairial, 20 mai 1795. Le Deux et le Trois Prairial, durant lesquels le Sansculottisme resta encore étendu, sonna inopinément son tocsin et s'assembla en armes, ne servirent de rien au Sansculottisme. Qu'importe si, avec nos Romme et nos Ruhl, accusés mais non encore arrêtés, nous formons dans l'Est une nouvelle « véritable Convention nationale » à nous, et mettons l'autre Hors la Loi ? Qu'importe si nous nous rangeons en armes et marchons ? La Force armée et les Sections muscadines, quelque trente mille hommes, entourent cette vieille et Fausse Convention : nous ne pouvons que nous invectiver les uns les autres, échangeant les surnoms de « Muscadins » contre ceux de « Buveurs de Sang ». L'Assassin de Féraud, pris la main rouge, condamné et maintenant près de la Guillotine et de la Place de Grève, est repris ; on le ramène dans Saint-Antoine : peine inutile. Les Sectionnaires de la Convention et la Jeunesse dorée viennent, selon le Décret, le chercher ; bien plus, désarmer Saint-Antoine ! Et ils le désarment : par le roulement des canons, en sautant sur les canons ennemis ;

par l'audace militaire et la terreur de la Loi. Saint-Antoine rend ses armes ; Santerre lui-même le conseille, inquiet pour sa vie et sa brasserie. L'Assassin de Féraud se jette d'un haut toit : tout est perdu.⁷⁷⁶

Voyant cela, le vieux Ruhl se tire un coup de pistolet dans sa vieille tête blanche ; met sa vie en pièces comme il avait mis en pièces la Sainte Ampoule de Reims. Romme, Goujon et les autres se tiennent rangés devant un Tribunal militaire promptement nommé, prompt à agir. En entendant la sentence, Goujon tire un couteau, se le plonge dans la poitrine, le passe à son voisin Romme — et tombe mort. Romme fait de même ; un autre manque de peu de l'imiter ; la Mort romaine court là comme dans une chaîne électrique avant que vos Huissiers puissent intervenir ! La Guillotine eut le reste.

Ils furent les *Ultimi Romanorum*. On ordonne maintenant que Billaud, Collot et Compagnie soient jugés pour leur vie ; mais on découvre qu'ils sont déjà partis, embarqués pour Sinnamary et les boues brûlantes du Surinam. Là, que Billaud s'entoure de bandes de perroquets apprivoisés ; que Collot prenne la fièvre jaune et, buvant une bouteille entière d'eau-de-vie, se brûle les entrailles.⁷⁷⁷ Le Sansculottisme ne s'étend plus. Le lion dormant est devenu un lion mort ; et maintenant, comme nous le voyons, n'importe quel sabot peut le frapper.

Chapitre VI — Les Harengs grillés

Ainsi meurt le Sansculottisme — le corps du Sansculottisme — ou plutôt il se transforme. Sa Danse pythienne en haillons, sa Carmagnole, s'est changée en Danse pyrrhique, en danse des Bals de la Cabarrus. Le Sansculottisme est mort ; éteint par de nouveaux ismes de cette espèce, qui étaient sa propre progéniture naturelle ; et il est enseveli, pouvons-nous dire, au milieu d'une telle jubilation assourdissante et d'une telle discordance de glas funèbre, qu'il faut quelque demi-siècle avant que l'on commence à comprendre clairement pourquoi il fut jamais vivant.

Et pourtant un sens habitait en lui : le Sansculottisme fut véritablement vivant, Nouvelle-Naissance du TEMPS ; bien plus, il vit encore, il n'est pas mort, mais changé. Son âme vit toujours ; toujours elle travaille au loin et au large, passant d'une forme corporelle dans une autre moins amorphe, comme le Temps rusé a coutume de le faire avec ses Nouvelles-Naissances — jusqu'à ce que, dans quelque forme parfaite, elle embrasse tout le circuit du monde ! Car l'homme sage peut maintenant discerner partout qu'il doit se fonder sur sa qualité d'homme, non sur les garnitures de cette qualité. Celui qui, dans ces Époques de notre Europe, se fonde sur des garnitures, des formules, des culottismes de quelque espèce que ce soit, se fonde sur de vieilles étoffes et des peaux de mouton, et ne saurait durer. Mais quant au corps du Sansculottisme, il est mort et enterré — et, espérons-le, ne reparaitra pas sous sa forme primitive amorphe avant un autre millier d'années !

Était-ce la chose la plus effroyable que le Temps ait jamais enfantée ? L'une des plus effroyables. Cette Convention, devenue maintenant Anti-Jacobine, fit publier, afin de se justifier et de se fortifier, des Listes de ce qu'avait perpétré le Règne de Terreur : Listes de Personnes guilloténées. Ces Listes, s'écrie l'atrabilaire Abbé Montgaillard, n'étaient pas complètes. Elles contiennent les noms de combien de personnes, pense le lecteur ? — Deux mille, à quelques unités près. Il y en eut plus de Quatre mille, crie Montgaillard : tant furent guillotines, fusillés, noyés, livrés à une mort affreuse ; dont Neuf cents femmes.⁷⁷⁸ C'est une horrible somme de vies humaines, Monsieur l'Abbé — quelque dix fois autant abattues comme il faut sur un champ de bataille, et l'on aurait eu sa Glorieuse-Victoire avec *Te Deum*. Ce n'est pas loin de la deux-centième partie de ce qui périt dans toute la Guerre de Sept Ans. Par cette Guerre de Sept Ans, le grand

Fritz n'arracha-t-il pas la Silésie à la grande Thérèse ; et une Pompadour, piquée par des épigrammes, ne se convainquit-elle pas qu'elle ne pouvait être une Agnès Sorel ? La tête de l'homme est une étrange coquille sonore et vide, Monsieur l'Abbé ; et elle étudie Cocker pour bien peu de chose.

Mais que serait-ce si l'Histoire, quelque part sur cette Planète, apprenait l'existence d'une Nation dont le tiers des âmes n'aurait pas, pendant trente semaines de chaque année, autant de pommes de terre de troisième qualité qu'il en faudrait pour se soutenir ?⁷⁷⁹ L'Histoire, en ce cas, se sent tenue de considérer que mourir de faim, c'est mourir de faim ; qu'une famine d'âge en âge présuppose beaucoup de choses. L'Histoire ose affirmer que le Sansculotte français de Quatre-vingt-treize, qui, éveillé d'un long sommeil de mort, pouvait courir aussitôt aux frontières et mourir en combattant pour une Espérance immortelle, pour une Foi de Délivrance pour lui et les siens, n'était que le second des hommes les plus misérables ! Le Sans-Pomme-de-terre irlandais n'avait-il donc ni sens, ni même âme ? Dans ses ténèbres glacées, il lui était amer de mourir de faim ; amer de voir ses enfants mourir de faim. Il lui était amer d'être mendiant, menteur et fripon. Bien plus, si ce morne Vent du Groenland de la Misère aveugle, perpétuel de père en fils, l'avait gelé dans une espèce de torpeur et de callosité insensible, de sorte qu'il ne voyait ni ne sentait plus : était-ce, pour une créature qui porte une âme, quelque soulagement — ou la plus cruelle misère de toutes ?

De telles choses furent ; de telles choses sont ; et elles continuent silencieusement, paisiblement — puis les Sansculottismes les suivent. L'Histoire, regardant en arrière sur cette France à travers les longs temps, jusqu'au temps de Turgot par exemple, lorsque la Corvée muette chancela jusqu'au Palais de son Roi et, dans une vaste étendue de visages jaunes, de sordidité et de haillons ailés, présenta hiéroglyphiquement sa Pétition de Doléances ; et reçut pour réponse d'être pendue à « une potence neuve haute de quarante pieds » — l'Histoire confesse avec tristesse qu'il n'existe aucune période où les vingt-cinq Millions généraux de France aient souffert moins que durant cette période qu'ils nomment Règne de Terreur ! Mais ce ne furent pas ici les Millions Muets qui souffrirent ; ce furent les Milliers, les Centaines et les Unités parlantes, qui crièrent, publièrent et firent retentir le monde de leurs lamentations, comme ils le pouvaient et le devaient : telle est la grande particularité. Les Enfants les plus effroyables du Temps ne sont jamais ceux qui parlent haut, car ceux-là meurent vite ; ce sont les silencieux, qui peuvent vivre de siècle en siècle ! L'Anarchie,

odieuse comme la Mort, répugne à toute la nature de l'homme ; et doit elle-même mourir bientôt.

Que tous les hommes sachent donc quelles profondeurs et quelles hauteurs se révèlent encore dans l'homme ; et, avec crainte et merveille, avec juste sympathie et juste antipathie, l'œil clair et le cœur ouvert, qu'ils les contemplent, se les approprient et en tirent d'innombrables conséquences. Celle-ci, par exemple, parmi les premières : « Si les dieux de ce monde inférieur veulent siéger sur leurs trônes étincelants, indolents comme les dieux d'Épicure, tandis que le Chaos vivant de l'Ignorance et de la Faim se roule sans soin à leurs pieds, et que de lisses Parasites prêchent : Paix, paix, alors qu'il n'y a point de paix », alors le sombre Chaos, semble-t-il, se lèvera ; il s'est levé — et, ô Cieux ! n'a-t-il pas tanné leur peau pour s'en faire des culottes ? Qu'il n'y ait pas de second Sansculottisme sur notre Terre pendant mille ans, comprenons bien ce que fut le premier ; et que Riches et Pauvres parmi nous aillent faire autrement. — Mais revenons à notre récit.

Les Sections muscadines se réjouissent grandement ; les Bals de la Cabarrus tournent : le problème presque insoluble d'une République sans Anarchie, ne l'avons-nous pas résolu ? — La Loi de Fraternité ou la Mort s'en est allée : le chimérique Prenne-qui-a-besoin est devenu le pratique Garde-qui-a. À la République anarchique des Misères a succédé la République ordonnée des Luxes ; laquelle continuera aussi longtemps qu'elle pourra.

Sur le Pont-au-Change, sur la Place de Grève, dans de longues baraques, Mercier vit, pendant ces soirées d'été, des hommes de travail prendre leur repas. La ration quotidienne de pain est tombée à une once et demie. « Des assiettes contenant chacune trois harengs grillés, parsemés d'oignons coupés, mouillés d'un peu de vinaigre ; ajoutez-y quelque morceau de pruneaux bouillis et des lentilles nageant dans une sauce claire : à ces tables frugales, la grille du cuisinier sifflant tout près et le pot mijotant sur un feu entre deux pierres, je les ai vus rangés par centaines ; consommant, sans pain, leurs maigres mets, bien trop modérés pour l'acuité de leur appétit et l'étendue de leur estomac. »⁷⁸⁰ L'eau de la Seine, courant en abondance à côté, suppléera ce qui manque.

Ô homme de Travail, tu n'as donc tiré aucun profit de ta lutte et de ton audace, de ces six longues années d'insurrection et de tribulation ? Tu consommes ton hareng et ton eau dans la bénie soirée rouge d'or. Ô pourquoi la Terre était-elle si belle, empourprée par l'aube et le crépuscule, si les rapports de l'homme avec l'homme devaient en faire une vallée de privation et de larmes —

pas même de douces larmes ? Destruction des Bastilles, déroute des Brunswick, affrontement des Principautés et des Puissances, de la Terre et du Tartare, tout ce que tu as osé et enduré — c'était pour une République des Salons de la Cabarrus ? Patience ; il te faut de la patience : la fin n'est pas encore.

Chapitre VII — La Bouffée de mitraille

En vérité, que pourrait-il y avoir de plus naturel — disons même d'inévitable — comme état transitoire post-sansculottique, que ceci précisément ? L'épave confuse d'une République des Misères, qui s'est achevée en Règne de Terreur, s'arrange dans le peu de calme qu'elle peut trouver. L'Évangile de Jean-Jacques et la plupart des autres Évangiles devenus incroyables, que lui reste-t-il sinon de retourner au vieil Évangile de Mammon ? Le *Contrat social* est vrai ou faux, la Fraternité est la Fraternité ou la Mort ; mais l'argent achètera toujours ce que vaut l'argent : dans le naufrage des doutes humains, ceci demeure indubitable, que le Plaisir est plaisant. L'Aristocratie du Parchemin féodal a passé dans un puissant fracas ; et maintenant, par une marche naturelle, nous arrivons à l'Aristocratie du Sac d'argent. C'est la route que parcourent en cette heure toutes les Sociétés européennes. Apparemment une espèce d'Aristocratie plus basse encore ? Infiniment plus basse ; la plus basse qu'on ait connue jusqu'ici !

Elle possède pourtant cet avantage que, pareille à l'Anarchie elle-même, elle ne peut durer. As-tu considéré combien la Pensée est plus forte que les Parcs d'Artillerie, et comment — fût-ce cinquante ans après la mort et le martyre, ou deux mille ans — elle écrit et désécrit les Actes du Parlement, déplace les montagnes, modèle le Monde comme une argile molle ? Et aussi que le commencement de toute Pensée digne de ce nom est l'Amour ; et qu'il n'exista jamais de tête sage sans, d'abord, un cœur généreux ? Les Cieux ne cessent point leur largesse : ils nous envoient des cœurs généreux dans chaque génération. Or quel cœur généreux peut-il se persuader, ou se laisser bander les yeux jusqu'à croire, que la Loyauté envers le Sac d'argent soit une noble Loyauté ? Mammon, crie le cœur généreux de tous les âges et de tous les pays, est le plus vil des Dieux connus, et même des Diables connus. Quelle gloire y a-t-il en lui pour que vous l'adoriez ? Nulle gloire discernable ; pas même la terreur : au mieux, une détestabilité mal assortie à la méprisabilité ! — Les cœurs généreux, discernant d'un côté une Misère répandue partout, sombre au-dehors comme au-dedans, humectant de larmes son once et demie de pain ; et de l'autre, de simples Bals en caleçons couleur de chair, avec l'éclat vide ou fangeux de cette espèce — ne peuvent que s'écrier, ne peuvent que proclamer : Trop, ô divin Mammon ; quelque peu trop ! — La voix de ceux-là, une fois qu'elle se fait entendre, porte en elle le *fiat* et le *pereat* de toutes choses ici-bas.

Entre-temps, nous haïrons l'Anarchie comme la Mort qu'elle est ; et les choses pires que l'Anarchie seront haïes davantage. La Paix seule, assurément, est féconde. L'Anarchie est destruction : disons, combustion des Simulacres et des Insoutenables ; mais elle laisse derrière elle le Vide. Sache encore ceci : d'un monde d'Insensés, on ne peut tirer qu'une Insanité. Arrange-le, bâtis-lui une Constitution, tamise-le à travers les Urnes électorales comme tu voudras : il est et demeure une Insanité — nouvelle proie de nouveaux Charlatans et de choses impures, sa fin à peine meilleure que son commencement. Qui peut faire sortir une chose sage d'hommes qui ne le sont pas ? Personne. Le Vide et l'Abolition générale étant donc venus pour cette France, que peut faire de plus l'Anarchie ? Qu'il y ait de l'Ordre, fût-ce sous l'Épée du Soldat ; qu'il y ait de la Paix, afin que la largesse des Cieux ne soit pas répandue en vain ; afin que la part de Sagesse qu'ils nous envoient porte son fruit en sa saison ! — Il nous reste à voir comment ceux qui avaient réduit le Sansculottisme furent eux-mêmes réduits, et comment le droit sacré d'Insurrection fut soufflé par la poudre à canon : sur quoi cette singulière Histoire pleine d'événements appelée Révolution française prend fin.

La Convention, poussée durant ces trois années par un vent sauvage, une marée sauvage, du pilotage et du non-pilotage, s'est lassée de sa propre existence ; elle voit tous les hommes lassés d'elle et souhaite de tout cœur finir. Jusqu'au dernier moment, elle doit lutter avec les contradictions : elle achève rapidement une Constitution, mais ne connaît aucune paix. Sieyès, disons-nous, fait encore une fois la Constitution ; il l'a presque faite. Averti par l'expérience, le grand Architecte change beaucoup de choses, en admet beaucoup. Distinction du Citoyen actif et du Citoyen passif, c'est-à-dire Qualification d'argent pour les Électeurs ; bien plus, Deux Chambres, « Conseil des Anciens » aussi bien que « Conseil des Cinq-Cents » : voilà où nous en sommes arrivés ! Dans le même esprit, évitant cette fatale ordonnance d'abnégation de vos anciens Constituants, nous décrétons non seulement que les Membres actuels de la Convention seront rééligibles, mais que les Deux tiers d'entre eux devront être réélus. Les Électeurs Citoyens actifs n'auront cette fois le libre choix que du Tiers de leur Assemblée nationale. Cet article des Deux tiers à réélire, nous l'ajoutons à notre Constitution ; nous soumettons notre Constitution aux Communes de France et disons : Acceptez les deux, ou rejetez les deux. Si peu savoureux que soit cet appendice, les Communes, à une majorité écrasante, acceptent et ratifient. Avec un Directoire de Cinq ; avec Deux bonnes Chambres, dont une double majorité est nommée par nous-mêmes, on peut espérer que cette Constitution sera

définitive. Elle marchera ; car ses jambes, les Deux tiers réélus, sont déjà là, capables de marcher. Sieyès regarde avec une juste fierté son Édifice de Papier.

Mais regarde maintenant comme les Sections récalcitrantes, Lepelletier la première, ruent contre l'aiguillon ! N'est-ce pas une infraction manifeste à la Franchise élective, aux Droits de l'Homme et à la Souveraineté du Peuple, cet appendice qui réélit vos Deux tiers ? Tyrans avides qui voudriez vous perpétuer ! — La vérité est que la victoire sur Saint-Antoine et le long droit d'Insurrection ont gâté ces hommes. Bien plus, ils ont gâté tous les hommes. Considère aussi que chacun était libre d'espérer ce qu'il lui plaisait ; et maintenant il ne doit plus y avoir d'espérance : il doit y avoir jouissance — jouissance de ceci.

Chez des hommes gâtés par un long droit d'Insurrection, quels ferments confus ne vont pas s'élever dès que les langues commencent à remuer ! Les Journalistes déclament, vos Lacretelle, vos La Harpe ; les Orateurs pérorent. On y distingue du Royalisme et du Jacobinisme. Sur la Frontière occidentale, dans le plus profond secret, Pichegru, s'il osait se fier à son Armée, traite avec Condé ; dans ces Sections, des loups en peau de mouton, des Émigrés masqués et des Royalistes pérorent !⁷⁸¹ Tous les hommes, comme nous le disons, avaient espéré, chacun, que l'Élection ferait quelque chose pour son propre parti ; et voici qu'il n'y a pas d'Élection, ou seulement un tiers d'Élection. Le Noir s'unit au Blanc contre cet article des Deux tiers ; tous les Indisciplinés de France, qui voient ainsi leur métier près de finir.

La Section Lepelletier, après assez d'Adresses, conclut que cet article constitue une infraction manifeste ; qu'elle, Lepelletier, pour sa part, ne s'y conformera simplement pas ; et elle invite toutes les autres Sections libres à la rejoindre, « en Comité central », dans la résistance à l'oppression.⁷⁸² Les Sections la rejoignent, presque toutes ; fortes de leurs Quarante mille combattants. Que la Convention prenne donc garde à elle ! Lepelletier, en ce Douzième jour de Vendémiaire, 4 octobre 1795, siège en contravention ouverte dans son Couvent des Filles-Saint-Thomas, rue Vivienne, fusils amorcés. La Convention possède à portée de main quelque Cinq mille soldats réguliers ; des Généraux en abondance ; et Quinze cents Ultra-Jacobins persécutés de toutes sortes, qu'en cette crise elle a rassemblés à la hâte et armés sous le titre de Patriotes de Quatre-vingt-neuf. Forte de la Loi, elle envoie son Général Menou désarmer Lepelletier.

Le Général Menou marche en conséquence, avec sommations et démonstrations convenables ; sans aucun résultat. Vers huit heures du soir, le Général Menou se découvre rangé dans la rue Vivienne, lançant de vaines

sommations ; des fusils amorcés sont braqués sur lui de toutes les fenêtres ; il ne peut désarmer Lepelletier. Il doit revenir, la peau entière mais sans succès, et être jeté en état d'arrestation comme « traître ». Sur quoi les Quarante mille tout entiers se joignent à cette Lepelletier qu'on ne peut vaincre : vers quelle main une Convention tremblante se tournera-t-elle maintenant ? Notre pauvre Convention, après une pareille navigation, entrant pour ainsi dire au port, a touché la barre — et travaille là effroyablement, les brisants rugissant autour d'elle, Quarante mille brisants, prêts à l'emporter, elle, sa Cargaison de Sieyès et tout l'avenir de la France, dans la profondeur ! Pourtant, une dernière fois, elle lutte, prête à périr.

Certains demandent que Barras soit nommé Commandant : il a vaincu en Thermidor. D'autres, chose plus pertinente, se souviennent du Citoyen Bonaparte, Officier d'Artillerie sans emploi, qui prit Toulon. Homme de tête, homme d'action : Barras est nommé Manteau du Commandement ; ce jeune Officier d'Artillerie est nommé Commandant. Il se trouvait dans les Galeries à cet instant et l'entendit ; il se retira pendant quelque demi-heure pour délibérer avec lui-même ; après une demi-heure de réflexion farouche et comprimée — être ou ne pas être — il répond Oui.

Et maintenant qu'un homme de tête se trouve au centre, toute l'affaire devient vivante. Vite, au Camp des Sablons, pour s'assurer de l'Artillerie : il n'y a pas vingt hommes pour la garder ! Un Aide de camp rapide — Murat est son nom — galope ; il y arrive quelques minutes à temps, car Lepelletier marchait aussi de ce côté : les Canons sont à nous. Et maintenant, occupe ce poste, occupe celui-là ; vite et ferme : au Guichet du Louvre, au Cul-de-Sac Dauphin, dans la Rue Saint-Honoré, depuis le Pont-Neuf tout le long des Quais du Nord, vers le sud jusqu'au Pont ci-devant Royal — range autour du Sanctuaire des Tuileries un anneau de discipline d'acier ; que chaque canonnier ait sa mèche allumée et que tous les hommes se tiennent sous les armes !

Ainsi la séance est Permanente durant toute la nuit ; et ainsi, au lever du soleil le lendemain, on voit une fois encore la sainte Insurrection : Nef de l'État travaillant sur la barre ; mer tumultueuse tout autour, battant la Générale, s'armant et résonnant — non sonnait le tocsin, car nous n'avons laissé d'autre tocsin que le nôtre au Pavillon de l'Unité. C'est une imminence de naufrage offerte au regard du monde entier. Effroyablement travaille cette pauvre Nef, à une longueur de câble du port ; énorme est son péril. Pourtant elle possède un homme à la barre. Messages insurgés reçus ou refusés ; messenger admis les yeux

bandés ; conseil et contre-conseil : la pauvre Nef travaille ! — Treize Vendémiaire, An Quatre : chose assez curieuse, c'est précisément, entre tous les jours, le Cinq Octobre, anniversaire de cette Marche des Ménades, six ans auparavant ; par le droit sacré d'Insurrection, nous sommes arrivés jusque-là.

Lepelletier s'est emparée de l'Église Saint-Roch ; s'est emparée du Pont-Neuf, notre Piquet s'étant retiré sans tirer. Des coups isolés partent de Lepelletier ; ils viennent ricocher jusque sur l'escalier même des Tuileries. D'autre part, des femmes avancent, échevelées, criant : Paix ; derrière elles Lepelletier agite son chapeau pour signifier que nous allons fraterniser. Ferme ! L'Officier d'Artillerie est ferme comme le bronze ; il peut être prompt comme la foudre. Il envoie huit cents fusils avec cartouches à balle à la Convention elle-même ; les honorables Membres devront s'en servir en cas d'extrémité : à quoi ils prennent un air assez grave. Quatre heures de l'après-midi sonnent.⁷⁸³ Lepelletier, ne gagnant rien par les messagers, la fraternité ou l'agitation des chapeaux, débouche le long du Quai Voltaire au Sud, à travers rues et passages, au triple pas, dans une immense et véritable attaque ! Sur quoi, toi, Officier d'Artillerie de bronze — ? « Feu ! » disent les lèvres de bronze. Rugissement, puis rugissement encore, continu, volcanique, de sa grande pièce dans le Cul-de-Sac Dauphin contre l'Église Saint-Roch ; rugissement de ses grandes pièces sur le Pont-Royal ; rugissement de toutes ses grandes pièces — elles soufflent dans l'air quelque deux cents hommes, principalement autour de l'Église Saint-Roch ! Lepelletier ne peut soutenir un tel jeu de cheval ; aucun Sectionnaire ne le peut ; les Quarante mille cèdent de tous côtés, courent vers les abris. « Quelque cent d'entre eux environ se rassemblèrent au Théâtre de la République ; mais, dit-il, quelques obus les en délogèrent. Tout était fini à six heures. »

La Nef a donc franchi la barre ; libre, elle bondit vers le rivage au milieu des cris et des vivats ! Le Citoyen Bonaparte est « nommé Général de l'Intérieur par acclamation » ; les Sections vaincues doivent se désarmer de l'humeur qu'elles peuvent ; le droit sacré d'Insurrection est parti pour toujours ! La Constitution de Sieyès peut débarquer et commencer à marcher. La miraculeuse Nef de la Convention a touché terre — et là, dirons-nous figurativement, s'est changée, comme font les Navires épiques, en une sorte de Nymphe marine, pour ne jamais plus naviguer, pour errer dans l'Azur désert, Miracle de l'Histoire !

« Il est faux, dit Napoléon, que nous ayons d'abord tiré à blanc ; c'eût été gaspiller des vies. » Très faux en effet : on tira à balle, et à balle des plus réelles ; il fut clair pour tous les hommes qu'il ne s'agissait pas d'un jeu ; les feuillures et les

soubassements de l'Église Saint-Roch, éclatés par les coups, en portent encore la marque jusqu'à cette heure. — Chose singulière : au temps du vieux Broglie, six ans auparavant, cette Bouffée de mitraille avait été promise ; mais elle ne pouvait être donnée alors, elle n'aurait servi à rien alors. Maintenant pourtant le temps est venu, et l'homme ; voici donc que vous l'avez ; et la chose que nous appelons spécifiquement Révolution française est soufflée dans l'espace par elle et devient une chose qui fut !

Chapitre VIII — Fin

L'Épopée d'Homère, a-t-on remarqué, ressemble à un Bas-relief : elle ne conclut pas, elle cesse simplement. Telle est, en vérité, l'Épopée de l'Histoire universelle elle-même. Directoires, Consuls, Empires, Restaurations, Royautés citoyennes succèdent à cette Affaire en série régulière, chacune engendrée en son ordre par la précédente. Néanmoins, le Premier Parent de toutes ces choses peut être dit s'être envolé dans l'air de la manière que nous avons vue. Une Insurrection de Babeuf, l'année prochaine, mourra en naissant, étouffée par les Soldats. Un Sénat, s'il se trouve teinté de Royalisme, peut être purgé par les Soldats ; et un Dix-huit Fructidor accompli par la seule apparition des baïonnettes.⁷⁸⁴ Bien plus, les baïonnettes des Soldats peuvent être employées *a posteriori* sur un Sénat et le faire sauter par la fenêtre — toujours sans effusion de sang — et produire un Dix-huit Brumaire.⁷⁸⁵ De tels changements doivent arriver ; mais ils sont conduits par intrigues, cabales, puis par la parole ordonnée du Commandement ; presque comme de simples changements de Ministère. Ce ne sera plus, en général, par le droit sacré d'Insurrection, mais par des méthodes plus douces, toujours plus douces, que s'accompliront désormais les Événements de l'Histoire française.

On reconnaît que ce Directoire, qui possédait à son début ces trois choses : « une vieille table, une feuille de papier et une bouteille d'encre », sans argent ni arrangement visible d'aucune sorte,⁷⁸⁶ accomplit des merveilles ; que la France, depuis que le Règne de Terreur s'est réduit au silence, est une France nouvelle, éveillée comme un géant hors de la torpeur, et qu'elle a continué, dans sa Vie intérieure, avec un progrès constant. Quant à la forme et aux formes extérieures de la Vie — que pouvons-nous dire, sinon que du Mangeur vient la Force ; que de l'Insensé ne vient pas la Sagesse ! Les Simulacres sont brûlés ; bien plus, ce qui est encore la particularité de la France, leur Cant lui-même est brûlé. Les nouvelles Réalités ne sont pas encore venues : ah non, seulement des Fantômes, des modèles de Papier, des Préfigurations tentatives de celles-ci ! En France, il existe maintenant Quatre millions de Propriétés foncières ; le noir prodige d'une Loi agraire est comme réalisé. Chose plus étrange encore, nous comprenons que tous les Français possèdent « le droit de duel » ; le Cocher de fiacre avec le Pair, s'il y a insulte : telle est la loi de l'Opinion publique. Égalité, au moins dans la

mort ! La Forme de Gouvernement est celle d'un Roi-Citoyen, fréquemment pris pour cible, pas encore atteint.

Dans l'ensemble, ne s'est-il donc pas accompli ce qui fut prophétisé — après coup, il est vrai — par l'Archicharlatan Cagliostro, ou quelque autre ? Lui, regardant dans une vision ravie et stupéfaite ces choses, parla ainsi :⁷⁸⁷ « Ha ! Qu'est ceci ? Anges, Uriel, Anachiel et les Cinq autres ; Pentagone de Rajeunissement ; Puissance qui détruit le Péché originel ; Terre, Ciel, et toi, Limbe extérieur que les hommes nomment Enfer ! L'EMPIRE DE L'IMPOSTURE chancelle-t-il ? De ses sombres fondements, tandis qu'il se balance et se soulève non dans les douleurs de l'enfantement mais dans celles de la mort, jaillissent-elles, en éclat étoilé, des Rayons de Lumière ? Oui, Rayons de Lumière, perçants, clairs, qui saluent les Cieux — regarde, ils l'allument ; leur clarté étoilée devient Feu rouge de l'Enfer !

» L'IMPOSTURE est en flammes, l'Imposture est consumée : une mer rouge de Feu, roulant sauvagement, enveloppe le Monde ; de sa langue de flamme, elle lèche jusqu'aux Étoiles. Des Trônes y sont précipités, des Mitres de Dubois, des Stalles prébendales qui distillent la graisse, et — ha ! que vois-je ? — tous les Cabriolets de la Création ; tous, tous ! Malheur à moi ! Jamais, depuis les Chars de Pharaon dans la Mer rouge d'eau, on ne vit un naufrage de Véhicules à roues pareil à celui-ci dans la Mer de Feu. Désolés, comme cendres, comme gaz, ils erreront dans le vent.

» Plus haut, plus haut encore flambe la Mer de Feu ; crépitant de nouveaux bois disloqués ; sifflant de cuir et de prune. Les Images de métal se fondent ; les Images de marbre deviennent chaudes de mortier ; les Montagnes de pierre explosent avec mauvaise humeur. La RESPECTABILITÉ, avec tous ses Cabriolets rassemblés et embrasés pour bûcher funèbre, quitte la Terre en gémissant : elle ne reviendra que sous un nouvel Avatar. Imposture, comme elle brûle à travers les générations ; comme elle est consumée — pour un temps. Le Monde est cendre noire ; ah, quand reverdiront-elles ? Les Images ont toutes coulé en bronze corinthien amorphe ; toutes les Demeures des hommes sont détruites ; les montagnes mêmes pelées et fendues, les vallées noires et mortes : c'est un Monde vide ! Malheur à ceux qui naîtront alors ! — Un Roi, une Reine — hélas ! — y furent précipités ; ils bruissèrent un instant ; s'envolèrent en crépitant comme un rouleau de papier. Iscariote Égalité y fut précipité ; toi, sombre De Launay, avec ta sombre Bastille ; des familles et des peuples entiers ; cinq millions d'Hommes se détruisant mutuellement. Car c'est la Fin de la

Domination de l'IMPOSTURE — qui est Ténèbres et Grisou opaque — et la combustion, par un feu inextinguible, de tous les Cabriolets qui sont sur la Terre. » Cette Prophétie, disons-nous, ne s'est-elle pas accomplie ? Ne s'accomplit-elle pas encore ?

Et maintenant, ô Lecteur, voici venu pour nous deux le temps de nous séparer. Laborieux fut notre voyage ensemble ; non sans offense ; mais il est achevé. Pour moi, tu étais comme une ombre bien-aimée, l'esprit désincarné ou non encore incarné d'un Frère. Pour toi, je ne fus qu'une Voix. Pourtant notre relation était d'une certaine manière sacrée ; n'en doute pas ! Quelles que soient les choses jadis sacrées qui deviennent des jargons creux, tant que la Voix de l'Homme parle avec l'Homme, n'as-tu pas là la fontaine vivante d'où toutes les choses sacrées jaillirent et jailliront encore ? L'Homme, par sa nature, peut se définir comme « une Parole incarnée ». Malheur à moi si j'ai parlé faussement ; il t'appartenait aussi d'entendre avec vérité. Adieu.

GLOSSAIRE-INDEX DES PERSONNES, DES LIEUX ET DES MOTS DE CARLYLE

On a le droit de ne pas savoir lorsqu'on apprend. Ce glossaire-index réunit les personnes, les lieux, les institutions et les inventions verbales qui peuvent arrêter la lecture. Chaque entrée indique le rôle qu'elle joue dans ce volume.

Les entrées sont classées alphabétiquement. Dans le fichier numérique, leur titre ramène à la première occurrence retenue dans le texte. Les références indiquent les livres et chapitres où chaque personne, lieu ou notion joue un rôle important. Les appels chiffrés renvoient aux notes originales de Carlyle, placées après le glossaire.

18 Brumaire

Coup d'État des 9-10 novembre 1799 qui renverse le Directoire et établit le Consulat. Sieyès prépare l'opération, Bonaparte en recueille la puissance. Carlyle y voit la sortie définitive de la Révolution parlementaire par l'autorité militaire.

Dans ce volume : Livre IV, chap. IV — Ô Nature; Livre V, chap. II — Mort; Livre VII, chap. VIII — Fin

Abbaye, prison de l'

Ancienne prison parisienne proche de Saint-Germain-des-Prés. En septembre 1792, elle devient l'un des principaux théâtres des massacres de prisonniers. Chez Carlyle, l'Abbaye est à la fois un lieu précis et l'une des bouches de la grande Fosse où la justice populaire se change en tuerie.

Dans ce volume : Livre I, chap. IV — Septembre à Paris; Livre I, chap. V — Une trilogie; Livre I, chap. VI — La Circulaire; Livre III, chap. IX — Éteints; Livre IV, chap. I — Charlotte Corday; Livre V, chap. II — Mort

Armées révolutionnaires

Formations levées en 1793 pour réquisitionner les grains, poursuivre les suspects et imposer les décisions révolutionnaires dans les départements. Elles donnent une force mobile au Sansculottisme, mais mêlent administration, police politique et violence locale.

Dans ce volume : Livre IV, chap. VI — Debout contre les Tyrans; Livre V, chap. III — Destruction; Livre V, chap. IV — Carmagnole complète; Livre VI, chap. I — Les dieux ont soif

Assignats

Papier-monnaie garanti à l'origine par les biens nationaux. L'accroissement des émissions entraîne une dépréciation continue, nourrit la hausse des prix et fait de l'économie quotidienne un champ de bataille politique. Chez Carlyle, l'assignat symbolise aussi l'Âge de Papier et l'usure de la confiance.

Dans ce volume : Livre I, chap. IV — Septembre à Paris; Livre III, chap. IV — La Patrie en danger; Livre III, chap. V — Le Sansculottisme équipé; Livre V, chap. II — Mort; Livre VI, chap. II — Danton, pas de faiblesse; Livre VII, chap. IV — Le Lion n'est pas mort

Babeuf, Gracchus

Journaliste et agitateur égalitaire. Après Thermidor, il dénonce la réaction sociale et prépare la Conjuration des Égaux, réprimée sous le Directoire. Carlyle l'aperçoit au seuil d'un âge politique nouveau, où la question de l'égalité matérielle survit à la chute de la Terreur.

Dans ce volume : Livre V, chap. I — La Chute; Livre VII, chap. VIII — Fin

Barras, Paul

Conventionnel thermidorien, acteur de la chute de Robespierre puis du 13 Vendémiaire. Il devient l'un des Directeurs et contribue à faire entrer Bonaparte dans la politique nationale. Chez Carlyle, Barras appartient au monde plus mondain et corrompu qui succède à la vertu sanglante.

Dans ce volume : Livre I, chap. VI — La Circulaire; Livre I, chap. VII — Septembre en Argonne; Livre II, chap. VI — À la Barre; Livre II, chap. VII — Les Trois Votes; Livre IV, chap. V — L'Épée tranchante; Livre V, chap. III — Destruction

Beaumarchais, Pierre-Augustin Caron de

Auteur dramatique, homme d'affaires et ancien agent du pouvoir royal. Suspecté après le 10 Août, emprisonné puis relâché, il traverse la Révolution avec l'ingéniosité d'un survivant. Son destin rappelle combien l'ancien monde et le nouveau s'enchevêtrent encore.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre I, chap. II — Danton

Bonaparte, Napoléon

Jeune général révélé par Toulon, puis chargé de défendre la Convention le 13 Vendémiaire. Sa « bouffée de mitraille » ferme le cycle insurrectionnel parisien et annonce un nouveau principe d'ordre : la force militaire concentrée dans un homme. Le 18 Brumaire achève l'horizon du livre.

Dans ce volume : Livre I, chap. VII — Septembre en Argonne; Livre IV, chap. II — En guerre civile; Livre IV, chap. V — L'Épée tranchante; Livre V, chap. II — Mort; Livre V, chap. III — Destruction; Livre V, chap. VI — Fais ton devoir

Brissot, Jacques-Pierre

Journaliste et député, figure centrale du groupe girondin. Partisan de la guerre révolutionnaire, il devient pour les Montagnards le symbole d'une politique hésitante, fédéraliste et complice des revers. Sa chute entraîne celle des Vingt-deux.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre II, chap. I — Le Délibératif; Livre II, chap. V — L'Étirement des Formules; Livre III, chap. II — Culottique et sansculottique; Livre III, chap. IV — La Patrie en danger; Livre III, chap. IX — Éteints

Brunswick, duc de

Commandant de l'armée prussienne et auteur nominal du manifeste menaçant Paris en 1792. Sa marche paraît d'abord irrésistible, puis s'enlise devant l'Argonne et Valmy.

Carlyle fait de cette campagne la contre-épreuve militaire du soulèvement révolutionnaire.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre I, chap. II — Danton; Livre I, chap. III — Dumouriez; Livre I, chap. VI — La Circulaire; Livre I, chap. VII — Septembre en Argonne; Livre I, chap. VIII — Sortent

Cabarrus, Thérésa

Connue plus tard comme Madame Tallien, elle incarne la sociabilité et l'élégance retrouvées après Thermidor. Sa présence marque le passage de la République austère au monde des salons, des modes et de la réaction contre les anciennes rigueurs.

Dans ce volume : Livre V, chap. III — Destruction; Livre VII, chap. II — La Cabarrus; Livre VII, chap. IV — Le Lion n'est pas mort; Livre VII, chap. VI — Les Harengs grillés

Calendrier républicain

Calendrier adopté en 1793, qui fait commencer l'ère républicaine au 22 septembre 1792 et remplace les mois traditionnels par Vendémiaire, Brumaire, Prairial ou Thermidor. Il veut refonder le temps lui-même et détacher la vie publique du christianisme.

Dans ce volume : Livre I, chap. VII — Septembre en Argonne; Livre IV, chap. I — Charlotte Corday; Livre IV, chap. IV — Ô Nature; Livre V, chap. IV — Carmagnole complète; Livre VII, chap. V — Le Lion étendu pour la dernière fois

Carmagnole

Chanson et danse révolutionnaires, mais aussi nom d'une veste populaire. Chez Carlyle, la Carmagnole devient le rythme collectif du Sansculottisme : fête, menace et mouvement de foule, jusqu'à la « Carmagnole complète » de la Terreur.

Dans ce volume : Livre III, chap. VIII — Lutte à mort; Livre V, chap. III — Destruction; Livre V, chap. IV — Carmagnole complète; Livre V, chap. VII — Tableau de flammes; Livre VI, chap. III — Les Tombereaux; Livre VII, chap. II — La Cabarrus

Carrier, Jean-Baptiste

Représentant en mission à Nantes, responsable d'une répression extrême contre suspects et prisonniers vendéens. Les noyades de la Loire deviennent l'un des emblèmes de la Terreur provinciale. Après Thermidor, Carrier est jugé et exécuté.

Dans ce volume : Livre I, chap. VII — Septembre en Argonne; Livre V, chap. III — Destruction; Livre V, chap. IV — Carmagnole complète; Livre VII, chap. I — Décadence; Livre VII, chap. V — Le Lion étendu pour la dernière fois

Chaumette, Pierre-Gaspard

Procureur de la Commune de Paris, proche des hébertistes et acteur de la déchristianisation. Son civisme démonstratif et son culte de la Raison finissent par inquiéter le gouvernement révolutionnaire. Il tombe avec les hébertistes en germinal an II.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre II, chap. VI — À la Barre; Livre IV, chap. II — En guerre civile; Livre IV, chap. IV — Ô Nature; Livre IV, chap. VI — Debout contre les Tyrans; Livre V, chap. I — La Chute

Chouannerie

Insurrection royaliste et catholique de l'Ouest, distincte mais liée à la guerre de Vendée. Elle se développe surtout en Bretagne et dans le Maine. Sous le Directoire, les Chouans prolongent la guerre civile après l'épuisement des grandes armées vendéennes.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre VII, chap. III — Quiberon

Collot d'Herbois, Jean-Marie

Comédien devenu député montagnard et membre du Comité de salut public. Sa mission à Lyon l'associe aux répressions de masse. Il contribue au 9 Thermidor, mais la réaction le poursuit ensuite comme l'un des hommes de la Terreur.

Dans ce volume : Livre I, chap. VII — Septembre en Argonne; Livre I, chap. VIII — Sortent; Livre V, chap. III — Destruction; Livre VI, chap. VI — Pour finir la Terreur

Comité de salut public

Organe exécutif de la Convention, créé en avril 1793 et progressivement investi de pouvoirs immenses. Sous la pression de la guerre et des insurrections, il dirige armées, diplomatie, approvisionnements et politique intérieure. Il concentre l'énergie de la République et ses contradictions.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre I, chap. IV — Septembre à Paris; Livre I, chap. VI — La Circulaire; Livre III, chap. V — Le Sansculottisme équipé; Livre IV, chap. VI — Debout contre les Tyrans; Livre V, chap. V — Comme un Nuage d'orage

Commune de Paris

Pouvoir municipal parisien, renouvelé par l'insurrection du 10 Août. La Commune rivalise avec l'Assemblée, organise la mobilisation populaire et devient un centre de la politique sans-culotte. Son autonomie est brisée après le 9 Thermidor.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre I, chap. IV — Septembre à Paris; Livre I, chap. VIII — Sortent; Livre II, chap. I — Le Délibératif; Livre II, chap. II — L'Exécutif; Livre III, chap. V — Le Sansculottisme équipé

Condorcet, Nicolas de

Philosophe, mathématicien et député proche des Girondins. Proscrit après leur chute, il rédige dans la clandestinité son Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain. Arrêté, il meurt en prison en 1794.

Dans ce volume : Livre II, chap. I — Le Délibératif; Livre III, chap. II — Culottique et sansculottique; Livre III, chap. III — L'aigreur monte; Livre IV, chap. VI — Debout contre les Tyrans; Livre VI, chap. III — Les Tombereaux

Convention nationale

Assemblée élue en septembre 1792, qui abolit la monarchie, proclame la République, juge Louis XVI et gouverne pendant la guerre civile et étrangère. Elle contient Gironde, Montagne et Plaine, puis survit à leurs renversements jusqu'au Directoire.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre I, chap. III — Dumouriez; Livre I, chap. VII — Septembre en Argonne; Livre I, chap. VIII — Sortent; Livre II, chap. I — Le Délibératif; Livre II, chap. II — L'Exécutif

Corday, Charlotte

Jeune Normande liée aux milieux girondins, venue à Paris pour tuer Marat. Elle l'assassine dans son bain le 13 juillet 1793 et accepte la mort avec une résolution qui fascine Carlyle. Son geste transforme Marat en martyr révolutionnaire.

Dans ce volume : Livre IV, chap. I — Charlotte Corday; Livre IV, chap. III — La Retraite des Onze; Livre V, chap. II — Mort; Livre VI, chap. III — Les Tombereaux

Cordeliers

Club et milieu politique populaire associé à Danton, Desmoulins, Hébert et Chaumette, sans former un parti homogène. Il nourrit l'agitation des sections, la surveillance des pouvoirs et les courants qui se sépareront entre hébertistes et indulgents.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre VI, chap. I — Les dieux ont soif; Livre VI, chap. III — Les Tombereaux; Livre VII, chap. IV — Le Lion n'est pas mort

Couthon, Georges

Député montagnard, membre du Comité de salut public et proche de Robespierre. Paralysé des jambes, il apparaît chez Carlyle porté au cœur de la machine gouvernementale. Il est exécuté avec Robespierre et Saint-Just le 10 Thermidor.

Dans ce volume : Livre I, chap. VIII — Sortent; Livre III, chap. IX — Éteints; Livre V, chap. III — Destruction; Livre V, chap. V — Comme un Nuage d'orage; Livre VI, chap. I — Les dieux ont soif; Livre VI, chap. II — Danton, pas de faiblesse

Culte de la Raison

Ensemble de cérémonies civiques et antichrétiennes développées pendant la déchristianisation. Notre-Dame devient un Temple de la Raison. Robespierre, hostile à l'athéisme militant, oppose à ces fêtes le culte de l'Être suprême.

Dans ce volume : Livre I, chap. V — Une trilogie; Livre I, chap. VI — La Circulaire; Livre I, chap. VII — Septembre en Argonne; Livre I, chap. VIII — Sortent; Livre II, chap. I — Le Délibératif; Livre II, chap. III — Découronné

Danton, Georges

Orateur des Cordeliers, ministre de la Justice après le 10 Août et grande voix de la défense nationale. Il contribue à créer les instruments du gouvernement révolutionnaire, puis réclame un ralentissement de la Terreur. Accusé avec les Indulgents, il est guillotiné en avril 1794.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre I, chap. II — Danton; Livre I, chap. IV — Septembre à Paris; Livre I, chap. VI — La Circulaire; Livre I, chap. VII — Septembre en Argonne; Livre I, chap. VIII — Sortent

Dauphin, Louis XVII

Fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, enfermé au Temple après la chute de la monarchie. Pour les royalistes, il devient Louis XVII après l'exécution de son père. Il meurt en captivité en juin 1795, victime silencieuse de la rupture dynastique.

Dans ce volume : Livre IV, chap. VII — Marie-Antoinette; Livre VI, chap. III — Les Tombereaux; Livre VII, chap. VII — La Bouffée de mitraille

Desmoulins, Camille

Journaliste et orateur des premières journées révolutionnaires, proche de Danton. Dans Le Vieux Cordelier, il appelle à la clémence et attaque les excès de la Terreur. Il est jugé et exécuté avec les Dantonistes.

Dans ce volume : Livre I, chap. VII — Septembre en Argonne; Livre III, chap. V — Le Sansculottisme équipé; Livre III, chap. VIII — Lutte à mort; Livre VI, chap. I — Les dieux ont soif; Livre VI, chap. V — Les Prisons

Directoire

Régime établi par la Constitution de l'an III et confié à cinq Directeurs. Il cherche à stabiliser la République entre royalistes et néo-jacobins, mais dépend de plus en plus de l'armée, des coups de force électoraux et des généraux.

Dans ce volume : Livre VII, chap. VII — La Bouffée de mitraille; Livre VII, chap. VIII — Fin

Dumouriez, Charles-François

Général victorieux à Valmy et Jemappes, longtemps associé aux Girondins. Après des revers et un conflit avec la Convention, il tente de marcher contre Paris puis passe à l'ennemi. Sa défection accable politiquement la Gironde.

Dans ce volume : Livre I, chap. III — Dumouriez; Livre I, chap. VII — Septembre en Argonne; Livre I, chap. VIII — Sortent; Livre II, chap. II — L'Exécutif; Livre II, chap. IV — Le Perdant paic; Livre II, chap. VI — À la Barre

Émigrés

Nobles, officiers et ecclésiastiques ayant quitté la France révolutionnaire. Leurs armées et leurs démarches auprès des monarchies européennes alimentent la peur d'un complot extérieur et intérieur. Le retour des émigrés demeure un enjeu majeur après Thermidor.

Dans ce volume : Livre III, chap. III — L'aigreur monte; Livre III, chap. V — Le Sansculottisme équipé; Livre VII, chap. II — La Cabarrus; Livre VII, chap. VII — La Bouffée de mitraille

Enragés

Courant populaire représenté notamment par Jacques Roux, Varlet et Leclerc. Il réclame taxation, répression des accapareurs et démocratie directe. Plus radical que la Montagne sur la question sociale, il est marginalisé dès 1793.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre II, chap. VI — À la Barre; Livre II, chap. VII — Les Trois Votes; Livre III, chap. VIII — Lutte à mort; Livre V, chap. III — Destruction; Livre V, chap. V — Comme un Nuage d'orage

Fédéralisme

Nom donné par les Montagnards aux résistances provinciales contre la domination parisienne après la chute des Girondins. Le terme rassemble des mouvements différents à Lyon, Marseille, Bordeaux ou Caen et devient une accusation politique capitale.

Dans ce volume : Livre III, chap. II — Culottique et sansculottique; Livre III, chap. VII — En lutte; Livre IV, chap. IV — Ô Nature; Livre IV, chap. VI — Debout contre les Tyrans; Livre IV, chap. VIII — Les Vingt-deux; Livre V, chap. III — Destruction

Fête de l'Être suprême

Grande cérémonie civique organisée le 20 prairial an II sous l'impulsion de Robespierre. Elle affirme une religion naturelle de la vertu et de l'immortalité de l'âme. Sa mise en scène grandiose accentue aussi l'isolement politique de Robespierre.

Dans ce volume : Livre VI, chap. IV — Mumbo-Jumbo; Livre VI, chap. VI — Pour finir la Terreur; Livre VI, chap. VII — Renversés

Fouquier-Tinville, Antoine Quentin

Accusateur public du Tribunal révolutionnaire. Il organise les procès de la Terreur et adapte l'accusation à l'accélération voulue par la loi de prairial. Après Thermidor, il est jugé à son tour et guillotiné en 1795.

Dans ce volume : Livre III, chap. V — Le Sansculottisme équipé; Livre IV, chap. VII — Marie-Antoinette; Livre IV, chap. VIII — Les Vingt-deux; Livre V, chap. II — Mort; Livre VII, chap. V — Le Lion étendu pour la dernière fois

Fréron, Louis-Marie Stanislas

Journaliste jacobin et représentant en mission, d'abord associé à une répression sévère dans le Midi. Après Thermidor, il devient l'un des animateurs de la réaction et de la Jeunesse dorée contre les anciens sans-culottes.

Dans ce volume : Livre IV, chap. V — L'Épée tranchante; Livre V, chap. III — Destruction; Livre VI, chap. VI — Pour finir la Terreur; Livre VII, chap. I — Décadence; Livre VII, chap. II — La Cabarrus

Girondins

Groupe de députés républicains, nombreux à venir de la Gironde mais sans former un parti strict. Partisans de la guerre et méfiants envers la Commune de Paris, ils dominent d'abord la Convention puis sont renversés les 31 mai et 2 juin 1793.

Dans ce volume : Livre II, chap. I — Le Délibératif; Livre II, chap. IV — Le Perdant paie; Livre II, chap. V — L'Étirement des Formules; Livre II, chap. VI — À la Barre; Livre II, chap. VII — Les Trois Votes; Livre III, chap. I — Cause et effet

Guillotine

Machine de décapitation adoptée au nom de l'égalité des peines et d'une mort rapide. Dans ce tome, elle devient le symbole matériel de la Terreur : une procédure répétable, régulière, presque industrielle, dont le rythme finit par mesurer celui de la République.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre II, chap. VIII — Place de la Révolution; Livre III, chap. II — Culottique et sansculottique; Livre III, chap. III — L'aigreur monte; Livre IV, chap. II — En guerre civile; Livre IV, chap. V — L'Épée tranchante

Hébert, Jacques-René

Journaliste du Père Duchesne et figure de la Commune. Porte-parole d'un radicalisme populaire, antireligieux et belliciste, il participe au mouvement de déchristianisation. Robespierre et le Comité le font arrêter puis exécuter en mars 1794.

Dans ce volume : Livre III, chap. II — Culottique et sansculottique; Livre III, chap. VIII — Lutte à mort; Livre IV, chap. VII — Marie-Antoinette; Livre IV, chap. VIII — Les Vingt-deux; Livre V, chap. IV — Carmagnole complète; Livre V, chap. V — Comme un Nuage d'orage

Hébertistes

Nom donné au groupe réuni autour d'Hébert, Chaumette, Ronsin et des milieux de la Commune. Ils poussent à la guerre révolutionnaire, à la déchristianisation et à la pression populaire. Leur élimination précède de peu celle des Dantonistes.

Dans ce volume : Livre VI, chap. I — Les dieux ont soif; Livre VI, chap. III — Les Tombereaux; Livre VI, chap. IV — Mumbo-Jumbo

Indulgents ou Dantonistes

Courant qui, autour de Danton et Desmoulins, demande la fin des mesures d'exception les plus dures et critique les hébertistes. Après la chute de ceux-ci, les Indulgents sont à leur tour accusés de corruption et de modérantisme, puis exécutés.

Dans ce volume : Livre VI, chap. III — Les Tombereaux

Jacobins

Club politique devenu le centre national du républicanisme montagnard. Son réseau de sociétés affiliées diffuse les mots d'ordre et surveille les autorités locales. Fermé après Thermidor, il reste pour les adversaires de la Révolution le symbole de la Terreur.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre I, chap. VIII — Sortent; Livre II, chap. II — L'Exécutif; Livre II, chap. IV — Le Perdant paie; Livre II, chap. V — L'Étirement des Formules; Livre II, chap. VIII — Place de la Révolution

Jeunesse dorée ou Muscadins

Jeunes hommes élégants et souvent armés qui, après Thermidor, attaquent les militants jacobins et sans-culottes. Leurs vêtements, leurs bâtons et leurs chansons signalent le retour d'une sociabilité urbaine hostile à l'austérité révolutionnaire.

Dans ce volume : Livre VII, chap. II — La Cabarrus; Livre VII, chap. III — Quiberon; Livre VII, chap. IV — Le Lion n'est pas mort; Livre VII, chap. V — Le Lion étendu pour la dernière fois

Jourdan Coupe-Tête

Aventurier et militant associé aux violences d'Avignon. Son surnom condense la réputation sanglante que la Révolution attribue à certains de ses agents populaires. Il réapparaît dans ce tome parmi les figures de la Terreur locale.

Dans ce volume : Livre I, chap. IV — Septembre à Paris; Livre V, chap. III — Destruction

Lebas, Philippe-François-Joseph

Député montagnard et proche de Saint-Just et Robespierre. Mis hors la loi le 9 Thermidor, il refuse de survivre à la défaite et se tue à l'Hôtel de Ville. Carlyle en fait l'une des fidélités tragiques de la dernière nuit.

Dans ce volume : Livre I, chap. IV — Septembre à Paris; Livre II, chap. I — Le Délibératif; Livre II, chap. IV — Le Perdant paie; Livre V, chap. V — Comme un Nuage d'orage; Livre VI, chap. II — Danton, pas de faiblesse; Livre VI, chap. III — Les Tombereaux

Legendre, Louis

Boucher parisien devenu député et orateur populaire. Proche de Danton, il hésite au moment de défendre les Dantonistes puis participe à la réaction thermidorienne. Sa trajectoire illustre les retournements du personnel révolutionnaire.

Dans ce volume : Livre I, chap. VII — Septembre en Argonne; Livre II, chap. I — Le Délibératif; Livre II, chap. VIII — Place de la Révolution; Livre III, chap. IX — Éteints; Livre V, chap. IV — Carmagnole complète; Livre VI, chap. II — Danton, pas de faiblesse

Loi des suspects

Loi du 17 septembre 1793 élargissant considérablement les catégories de personnes susceptibles d'être arrêtées. Elle fournit le cadre juridique de l'internement massif pendant la Terreur et remplit les prisons d'ennemis réels, possibles ou imaginés.

Dans ce volume : Livre IV, chap. VI — Debout contre les Tyrans; Livre V, chap. V — Comme un Nuage d'orage; Livre VI, chap. I — Les dieux ont soif; Livre VI, chap. IV — Mumbo-Jumbo

Loi du 22 prairial

Loi du 10 juin 1794 qui simplifie les procédures du Tribunal révolutionnaire et réduit fortement les moyens de défense. Elle accélère les condamnations durant la Grande Terreur et devient l'un des principaux griefs contre Robespierre et ses alliés.

Dans ce volume : Livre VI, chap. IV — Mumbo-Jumbo

Louis XVI

Roi de France suspendu le 10 Août, jugé par la Convention sous le nom de Louis Capet et exécuté le 21 janvier 1793. Carlyle le tient moins pour un tyran que pour l'héritier insuffisant d'une institution condamnée, grandi seulement par sa manière de mourir.

Dans ce volume : Livre I, chap. IV — Septembre à Paris; Livre II, chap. III — Découronné; Livre II, chap. IV — Le Perdant paie; Livre II, chap. VII — Les Trois Votes; Livre IV, chap. VII — Marie-Antoinette; Livre V, chap. I — La Chute

Marais ou Plaine

Majorité centrale de la Convention, moins structurée que la Gironde ou la Montagne. Ses députés font souvent pencher les votes décisifs. Après avoir soutenu tour à tour plusieurs gouvernements, la Plaine joue un rôle essentiel dans le 9 Thermidor.

Dans ce volume : Livre III, chap. IV — La Patrie en danger; Livre III, chap. VI — Le Traître; Livre III, chap. VII — En lutte; Livre IV, chap. IV — Ô Nature; Livre V, chap. III — Destruction; Livre V, chap. V — Comme un Nuage d'orage

Marat, Jean-Paul

Journaliste de L'Ami du peuple, député montagnard et prophète de la suspicion révolutionnaire. Malade, poursuivi puis acquitté, il est assassiné par Charlotte Corday. Sa mort transforme son corps souffrant en icône civique, avant que son culte ne soit renversé.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre I, chap. IV — Septembre à Paris; Livre I, chap. VI — La Circulaire; Livre I, chap. VII — Septembre en Argonne; Livre I, chap. VIII — Sortent; Livre II, chap. I — Le Délibératif

Marie-Antoinette

Reine déchuée, enfermée au Temple puis à la Conciergerie. Jugée en octobre 1793, elle affronte avec dignité une accusation souvent politique et parfois infâme. Son exécution achève la destruction publique de la famille royale.

Dans ce volume : Livre I, chap. IV — Septembre à Paris; Livre IV, chap. VI — Debout contre les Tyrans; Livre IV, chap. VII — Marie-Antoinette

Maximum

Ensemble de mesures plafonnant les prix et parfois les salaires afin de lutter contre la cherté et les pénuries. Réclamé par les sans-culottes, le Maximum général devient un instrument essentiel de l'économie de guerre, mais son application demeure difficile et coercitive.

Dans ce volume : Livre III, chap. III — L'aigreur monte; Livre III, chap. IV — La Patrie en danger; Livre III, chap. V — Le Sansculottisme équipé; Livre V, chap. VII — Tableau de flammes; Livre VI, chap. III — Les Tombereaux; Livre VI, chap. V — Les Prisons

Montagne

Groupe de députés siégeant sur les bancs élevés de la Convention. Alliée aux Jacobins, à la Commune et aux sections contre la Gironde, la Montagne dirige ensuite le gouvernement révolutionnaire avant de se diviser entre hébertistes, dantonistes et robespierristes.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre I, chap. III — Dumouriez; Livre I, chap. VII — Septembre en Argonne; Livre I, chap. VIII — Sortent; Livre II, chap. VI — À la Barre; Livre II, chap. VII — Les Trois Votes

Nantes et les noyades

Ville placée au centre de la répression contre l'insurrection vendéenne. Sous Carrier, des prisonniers sont exécutés par fusillades et noyades dans la Loire. Pour Carlyle, Nantes montre la Terreur devenue système provincial et destruction en série.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre III, chap. IV — La Patrie en danger; Livre IV, chap. I — Charlotte Corday; Livre IV, chap. II — En guerre civile; Livre V, chap. III — Destruction; Livre VI, chap. V — Les Prisons

Pache, Jean-Nicolas

Ministre de la Guerre puis maire de Paris, apprécié des milieux sans-culottes. Sa prudence et son effacement lui permettent de traverser plusieurs crises. Il incarne une autorité municipale moins théâtrale que la Commune qui l'entoure.

Dans ce volume : Livre II, chap. II — L'Exécutif; Livre II, chap. VI — À la Barre; Livre III, chap. I — Cause et effet; Livre III, chap. VIII — Lutte à mort; Livre III, chap. IX — Éteints; Livre V, chap. IV — Carmagnole complète

Payan, Claude-François

Agent national de la Commune et partisan résolu de Robespierre. Le 9 Thermidor, il tente de maintenir l'unité municipale et d'organiser la résistance à la Convention. Il est exécuté avec les robespierristes.

Dans ce volume : Livre VI, chap. III — Les Tombereaux; Livre VI, chap. VI — Pour finir la Terreur

Pétion, Jérôme

Ancien maire de Paris et député girondin, naguère populaire. Proscrit après le 2 juin 1793, il erre avec Buzot dans le Sud-Ouest. Son cadavre est retrouvé près de Saint-Émilion, conclusion sombre d'une carrière commencée dans l'enthousiasme constitutionnel.

Dans ce volume : Livre I, chap. VI — La Circulaire; Livre I, chap. VII — Septembre en Argonne; Livre I, chap. VIII — Sortent; Livre II, chap. II — L'Exécutif; Livre III, chap. IV — La Patrie en danger; Livre III, chap. VII — En lutte

Philippe Égalité

Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, prince devenu député et votant la mort de Louis XVI. Sa rupture avec la dynastie ne le sauve pas : compromis par la défection de son fils et par son rang, il est guillotiné en novembre 1793.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre I, chap. VII — Septembre en Argonne; Livre II, chap. I — Le Délibératif; Livre II, chap. II — L'Exécutif; Livre II, chap. IV — Le Perdant paie; Livre II, chap. V — L'Étirement des Formules

Pichegru, Jean-Charles

Général victorieux de l'an II, notamment dans la conquête de la Hollande. Il se rapproche ensuite des royalistes et est impliqué dans les crises du Directoire. Sa carrière exprime la politisation croissante des chefs militaires.

Dans ce volume : Livre V, chap. VI — Fais ton devoir; Livre VII, chap. III — Quiberon; Livre VII, chap. IV — Le Lion n'est pas mort; Livre VII, chap. VII — La Bouffée de mitraille

Pitt, William

Premier ministre britannique et principal adversaire extérieur de la France révolutionnaire dans la rhétorique jacobine. Son nom devient une explication universelle des complots, des subsides et des trahisons, souvent au-delà de ce que les faits permettent d'établir.

Dans ce volume : Livre I, chap. IV — Septembre à Paris; Livre III, chap. I — Cause et effet; Livre III, chap. IV — La Patrie en danger; Livre III, chap. VII — En lutte; Livre III, chap. VIII — Lutte à mort; Livre IV, chap. I — Charlotte Corday

Place de la Révolution

Ancienne place Louis-XV, aujourd'hui place de la Concorde. La guillotine y est dressée pour Louis XVI, Marie-Antoinette et de nombreux condamnés. Le changement de nom résume la transformation d'un espace monarchique en théâtre du jugement révolutionnaire.

Dans ce volume : Livre II, chap. VIII — Place de la Révolution; Livre IV, chap. I — Charlotte Corday; Livre IV, chap. IV — Ô Nature; Livre IV, chap. VI — Debout contre les Tyrans; Livre IV, chap. VII — Marie-Antoinette; Livre V, chap. II — Mort

Prairial

Neuvième mois du calendrier républicain, correspondant à mai-juin. La loi du 22 prairial ouvre la phase la plus rapide de la Terreur judiciaire. L'insurrection de prairial an III marque au contraire la dernière grande poussée des sans-culottes parisiens.

Dans ce volume : Livre IV, chap. IV — Ô Nature; Livre VI, chap. IV — Mumbo-Jumbo; Livre VII, chap. V — Le Lion étendu pour la dernière fois

Quiberon

Presqu'île bretonne où une expédition d'émigrés soutenue par les Britanniques débarque en 1795. Enfermée par les forces républicaines, elle capitule ; une partie des prisonniers est fusillée. L'épisode montre la persistance de la guerre royaliste après Thermidor.

Dans ce volume : Livre VII, chap. III — Quiberon

République

Régime proclamé le 21 septembre 1792 après l'abolition de la monarchie. La République doit simultanément inventer sa légitimité, vaincre l'Europe coalisée, maîtriser la guerre civile et nourrir les villes. Chez Carlyle, elle est moins une constitution qu'un immense effort vital.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre I, chap. VII — Septembre en Argonne; Livre I, chap. VIII — Sortent; Livre II, chap. I — Le Délibératif; Livre II, chap. II — L'Exécutif; Livre II, chap. IV — Le Perdant paie

Robespierre, Maximilien

Député de la Montagne, membre du Comité de salut public et figure de l'Incorruptible. Il défend la vertu républicaine, combat hébertistes et dantonistes, puis s'isole dans un gouvernement divisé. Renversé le 9 Thermidor, il est exécuté le lendemain.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre I, chap. VI — La Circulaire; Livre I, chap. VII — Septembre en Argonne; Livre II, chap. I — Le Délibératif; Livre II, chap. V — L'Étirement des Formules; Livre II, chap. VII — Les Trois Votes

Roland, Jean-Marie et Manon

Jean-Marie Roland, ministre girondin, et son épouse Manon, écrivaine et animatrice d'un salon politique. Après la chute de la Gironde, Madame Roland est guillotinée et son mari se suicide. Leur destin donne à la Gironde une mémoire morale et littéraire.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre I, chap. VI — La Circulaire; Livre II, chap. I — Le Délibératif; Livre II, chap. II — L'Exécutif; Livre II, chap. V — L'Étirement des Formules; Livre II, chap. VI — À la Barre

Saint-Just, Louis-Antoine

Jeune député montagnard et membre du Comité de salut public. Son éloquence froide associe vertu, guerre et nécessité politique. Envoyé aux armées, il contribue au redressement militaire ; fidèle à Robespierre, il tombe sans se défendre le 9 Thermidor.

Dans ce volume : Livre I, chap. VII — Septembre en Argonne; Livre II, chap. V — L'Étirement des Formules; Livre IV, chap. IV — Ô Nature; Livre V, chap. V — Comme un Nuage d'orage; Livre V, chap. VI — Fais ton devoir; Livre VI, chap. I — Les dieux ont soif

Sans-culottes et Sansculottisme

Militants populaires des sections, artisans, boutiquiers et travailleurs qui portent la pression de la rue dans la politique révolutionnaire. Carlyle élargit le terme en Sansculottisme : puissance collective, élémentaire et créatrice, capable de justice comme de fureur.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre I, chap. VI — La Circulaire; Livre I, chap. VII — Septembre en Argonne; Livre III, chap. I — Cause et effet; Livre III, chap. V — Le Sansculottisme équipé; Livre III, chap. VI — Le Traître

Sections de Paris

Assemblées locales qui organisent la vie politique des quartiers parisiens. Elles votent, pétitionnent, surveillent, mobilisent la garde nationale et fournissent les cadres des insurrections. Leur autonomie diminue après Thermidor.

Dans ce volume : Livre II, chap. VI — À la Barre; Livre III, chap. IV — La Patrie en danger; Livre III, chap. VIII — Lutte à mort; Livre III, chap. IX — Éteints; Livre IV, chap. VI — Debout contre les Tyrans; Livre IV, chap. VII — Marie-Antoinette

Septembre et les Septembriseurs

Massacres commis dans les prisons parisiennes du 2 au 6 septembre 1792, sous la peur de l'invasion et du complot intérieur. Carlyle refuse d'en faire une simple énigme démoniaque : il décrit une justice sauvage, collective, mêlée de panique, de préméditation et d'improvisation.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre I, chap. III — Dumouriez; Livre I, chap. IV — Septembre à Paris; Livre I, chap. VI — La

Circulaire; Livre I, chap. VII — Septembre en Argonne; Livre I, chap. VIII — Sortent

Tallien, Jean-Lambert

Conventionnel et représentant en mission à Bordeaux. Lié à Thérèse Cabarrus, il devient l'un des adversaires décisifs de Robespierre le 9 Thermidor. Il incarne ensuite la réaction mondaine et politique contre l'ancien gouvernement révolutionnaire.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre I, chap. II — Danton; Livre I, chap. VII — Septembre en Argonne; Livre II, chap. VI — À la Barre; Livre III, chap. III — L'aigreur monte; Livre IV, chap. V — L'Épée tranchante

Temple, prison du

Ancienne forteresse parisienne où la famille royale est enfermée après le 10 Août. Louis XVI y attend son procès et fait ses adieux aux siens. Le Temple devient le lieu clos où la monarchie se réduit à une famille prisonnière.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre I, chap. II — Danton; Livre I, chap. IV — Septembre à Paris; Livre II, chap. I — Le Délibératif; Livre II, chap. II — L'Exécutif; Livre II, chap. III — Découronné

Terreur

Nom donné au gouvernement d'exception et à l'ensemble des répressions de 1793-1794. Guerre, pénurie, insurrection et lutte des factions en expliquent la montée. Chez Carlyle, la Terreur est à la fois politique organisée et mouvement plus vaste de Nécessité devenu machine.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre I, chap. II — Danton; Livre I, chap. IV — Septembre à Paris; Livre I, chap. V — Une trilogie; Livre I, chap. VI — La Circulaire; Livre II, chap. I — Le Délibératif

Thermidor et 9 Thermidor

Onzième mois du calendrier républicain. Le 9 Thermidor an II, Robespierre, Saint-Just, Couthon et leurs alliés sont arrêtés, mis hors la loi puis exécutés. L'événement ne supprime pas immédiatement la violence, mais renverse son centre et ouvre la réaction.

Dans ce volume : Livre IV, chap. IV — Ô Nature; Livre VI, chap. VI — Pour finir la Terreur; Livre VI, chap. VII — Renversés; Livre VII, chap. I — Décadence; Livre VII, chap. II — La Cabarrus; Livre VII, chap. IV — Le Lion n'est pas mort

Tribunal révolutionnaire

Juridiction d'exception créée en mars 1793 pour juger les ennemis de la Révolution. Ses procédures deviennent toujours plus rapides, surtout après la loi de prairial. Fouquier-Tinville en est l'accusateur public le plus célèbre.

Dans ce volume : Livre III, chap. V — Le Sansculottisme équipé; Livre III, chap. VII — En lutte; Livre III, chap. VIII — Lutte à mort; Livre IV, chap. I — Charlotte Corday; Livre IV, chap. II — En guerre civile; Livre IV, chap. III — La Retraite des Onze

Valmy

Bataille du 20 septembre 1792 où l'armée française arrête l'invasion prussienne. Militairement limitée, elle possède une portée immense : la République naissante découvre qu'elle peut tenir devant les monarchies européennes.

Dans ce volume : Livre I, chap. VII — Septembre en Argonne; Livre I, chap. VIII — Sortent; Livre II, chap. IV — Le Perdant paie

Vendée

Grande insurrection catholique et royaliste commencée en mars 1793 dans l'Ouest. Armées paysannes, nobles locaux et prêtres réfractaires affrontent la République dans une guerre d'une extrême violence. Sa répression nourrit les pages les plus sombres de ce tome.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre I, chap. III — Dumouriez; Livre III, chap. IV — La Patrie en danger; Livre III, chap. IX —

Éteints; Livre IV, chap. I — Charlotte Corday; Livre IV, chap. III — La Retraite des Onze

Vendémiaire et 13 Vendémiaire

Premier mois du calendrier républicain. Le 13 Vendémiaire an IV, une insurrection royaliste parisienne est écrasée par les forces de la Convention sous Barras et Bonaparte. La journée ferme l'époque des grandes insurrections de rue et ouvre celle des généraux.

Dans ce volume : Livre IV, chap. IV — Ô Nature; Livre VII, chap. VII — La Bouffée de mitraille

Vengeur du Peuple

Vaisseau français coulé lors du combat du 13 prairial an II. La Convention transforme son naufrage en légende héroïque, racontant un équipage criant Vive la République avant de sombrer. Carlyle conserve aussi la correction ultérieure qui distingue le fait de sa mise en scène.

Dans ce volume : Livre V, chap. VI — Fais ton devoir; Livre VII, chap. III — Quiberon

Vergniaud, Pierre-Victurnien

Grand orateur girondin, capable d'une éloquence ample et mélancolique. Après le 2 juin, il est détenu puis jugé avec les Vingt-deux. Son exécution en octobre 1793 marque la fin publique de la Gironde parlementaire.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre I, chap. IV — Septembre à Paris; Livre II, chap. I — Le Délibératif; Livre II, chap. V — L'Étirement des Formules; Livre II, chap. VII — Les Trois Votes; Livre II, chap. VIII — Place de la Révolution

Vert-de-mer, l'Incorruptible

Formule récurrente par laquelle Carlyle désigne Robespierre, inspirée de son teint et de son habit. Le surnom condense une impression physique, morale et presque minérale : froideur, rigidité, incorruptibilité et inquiétante transparence.

Dans ce volume : Livre I, chap. I — La Commune improvisée; Livre I, chap. VI — La Circulaire; Livre II, chap. I — Le Délibératif; Livre II, chap. V — L'Étirement des Formules; Livre III, chap. I — Cause et effet; Livre III, chap. II — Culottique et sansculottique

NOTES DE CARLYLE

Les appels chiffrés en exposant appartiennent à Carlyle. Les titres et références sont conservés dans leur forme historique ; les commentaires rédigés en anglais ont été traduits. La numérotation poursuit celle des tomes I et II.

512. Moore, Journal, i. 85.

513. Hist. Parl. xvii. 467.

514. Ibid. xvii. 437.

515. Mémoires de Buzot (Paris, 1823), p. 88.

516. Moore, Journal, i. 159-168.

517. Voir Toulangeon, Hist. de France, ii. c. 5.

518. Hist. Parl. xvii. 148.

519. Hist. Parl. xix. 300.

520. De Staël, Considérations sur la Révolution, ii. 67-81.

521. Récit de Beaumarchais, Mémoires sur les Prisons (Paris, 1823), i. 179-190.

522. Dumouriez, Mémoires, ii. 383.

523. Helen Maria Williams, Letters from France (Londres, 1791-1793), iii. 96.

524. Dumouriez, ii. 391.

525. Moore, i. 178.

526. Hist. Parl. xvii. 409.

527. Biographie des Ministres (Bruxelles, 1826), p. 96.

528. Moniteur (dans Hist. Parl. xvii. 347).

529. Féléhmehsi (anagramme de Méhée Fils), La Vérité tout entière, sur les vrais auteurs de la journée du 2 Septembre 1792 (repris dans Hist. Parl. xviii. 156-181), p. 167.

530. Féléhmehsi, La Verité tout entière (ut supra), p. 173.

531. Moore, Journal, i. 185-195.

532. Dulaure, Esquisses Historiques des principaux événements de la Révolution, ii. 206 (cité dans Montgaillard, iii. 205).

533. Bertrand-Moleville, Mém. Particuliers, ii. 213, etc.

534. Jourgniac Saint-Méard, *Mon Agonie de Trente-huit heures* (repris dans Hist. Parl. xviii. 103-135).
535. Maton de la Varenne, *Ma Résurrection* (dans Hist. Parl. xviii. 135-156).
536. Abbé Sicard, *Relation adressée à un de ses amis* (dans Hist. Parl. xviii. 98-103).
537. *Mon Agonie* (ut supra, Hist. Parl. xviii. 128).
538. *Moniteur*, débat du 2 septembre 1792.
539. Méhée Fils (ut supra, dans Hist. Parl. xviii. p. 189).
540. Montgaillard, iii. 191.
541. Helen Maria Williams, iii. 27.
542. Voir Hist. Parl. xvii. 421, 422.
543. *Moniteur* of 6 novembre, débat du 5 novembre 1793.
544. *Etat des sommes payées par la Commune de Paris* (Hist. Parl. xviii. 231).
545. Mercier, *Nouveau Paris*, vi. 21.
546. Du 9 au 13 septembre 1572 (Dulaure, Hist. de Paris, iv. 289).
547. Dulaure, iii. 494.
548. Hist. Parl. xvii. 433.
549. Ibid. xvii. 434.
550. *Pièces officielles relatives au massacre des Prisonniers à Versailles* (dans Hist. Parl. xviii. 236-249).
551. *Biographie des Ministres*, p. 97.
552. Ibid. p. 103.
553. *Dictionnaire des Hommes Marquans*, § Barras.
554. Bertrand-Moleville, *Mémoires*, ii. 225.
555. Voir Helen Maria Williams, *Letters*, iii. 79-81.
556. Dumouriez, *Mémoires*, iii. 29.
557. Dumouriez, *Mémoires*, iii. 55.
558. Helen Maria Williams, iii. 32.
559. Goethe, *Campagne in Frankreich* (Werke, xxx. 73).
560. Hist. Parl. xix. 177.
561. Goethe, xxx. 49.
562. Hist. Parl. xix. 19.

563. Williams, iii. 71.
564. 1er octobre 1792 ; Dumouriez, iii. 73.
565. Bombardement de Lille (dans Hist. Parl. xx. 63-71).
566. Campagne in Frankreich, p. 103.
567. Voir Hermann und Dorothea (également de Goethe), livre Kalliope.
568. Campagne in Frankreich, Werke de Goethe (Stuttgart, 1829), xxx. 133-137.
569. Campagne in Frankreich, Werke de Goethe, xxx. 152.
570. Ibid. 210-12.
571. Dumouriez, iii. 115. — Le récit de Marat, dans les Débats des Jacobins et le Journal de la République (Hist. Parl. xix. 317-321), s'accorde sur le demi-tour, mais s'efforce de l'interpréter autrement.
572. Johann Georg Forster, Briefwechsel (Leipzig, 1829), i. 88.
573. Hist. Parl. xx. 184.
574. Moniteur, nos 271, 280, 294, An premier ; Moore, Journal, ii. 21, 157, etc. (qui, toutefois, pourrait bien, comme en d'autres cas semblables, ne faire que copier le journal).
575. Moniteur, ut supra ; Séance du 25 Septembre.
576. Madame Roland, Mémoires, ii. 237, etc.
577. Dictionnaire des Hommes Marquans, § Chambon.
578. Moniteur (dans Hist. Parl. xx. 412).
579. Hist. Parl. xx. 431-440.
580. Ibid. 409.
581. Mercier, Nouveau Paris.
582. Moore, i. 123 ; ii. 224, etc.
583. Moniteur, Séance du 21 Septembre, An 1er (1792).
584. Moore, Journal, ii. 165.
585. Dumouriez, Mémoires, iii. 174.
586. Moore, ii. 148.
587. Louvet, Mémoires (Paris, 1823) p. 52 ; Moniteur (Séances du 29 Octobre, 5 Novembre, 1792) ; Moore (ii. 178), etc.
588. Voir Hist. Parl. xvii. 401 ; journaux de Gorsas et d'autres (cités ibid. 428).
589. Journal des Débats des Jacobins dans Hist. Parl. xxii. 296.

590. Journal de Prudhomme dans Hist. Parl. xxi. 314.
591. Voir les extraits de leurs journaux dans Hist. Parl. xxi. 1-38, etc.
592. Moniteur, Séance du 14 Décembre 1792.
593. Hannah More, Letter to Jacob Dupont (Londres, 1793), etc.
594. Hist. Parl. xxii. 131 ; Moore, etc.
595. Hist. Parl. xxiii. 31, 48, etc.
596. Moniteur, Séance du 7 Decembre 1792.
597. Dumouriez, Mémoires, iii. c. 4.
598. Mercier, Nouveau Paris, vi. 156-59 ; Montgaillard, iii. 348-87 ; Moore, etc.
599. Moniteur dans Hist. Parl. xxiii. 210. Voir Boissy d'Anglas, Vie de Malesherbes, ii. 139.
600. Biographie des Ministres, p. 157.
601. Voir le journal de Prudhomme, Révolutions de Paris, dans Hist. Parl. xxiii. 318.
602. Hist. Parl. xxiii. 275, 318 ; Félix Lepelletier, Vie de Michel Lepelletier son Frère, p. 61, etc.
Félix, avec tout l'amour dû au merveilleux, prétend que le suicide de l'auberge n'était pas Paris, mais quelque double de lui.
603. Récit de Cléry (Londres, 1798), cité dans Weber, iii. 312.
604. Journaux, archives municipales, etc., dans Hist. Parl. xxiii. 298-349 ; Deux Amis, ix. 369-373 ; Mercier, Nouveau Paris, iii. 3-8.
605. Sa lettre dans les journaux (Hist. Parl., ubi supra).
606. Forster, Briefwechsel, i. 473.
607. Hist. Parl. ubi supra.
608. Annual Register of 1793, pp. 114-128.
609. 23 mars, Annual Register, p. 161.
610. 1er février ; 7 mars, Moniteur de ces dates.
611. Moniteur, etc. Hist. Parl. xxiv. 332-348.
612. Hist. Parl. xxiv. 353-356.
613. Dumouriez, Mémoires, iii. 314.
614. Moniteur, 1793, no 140, etc.
615. Hist. Parl. xxv. 25, etc.
616. Hist. Parl. xxiv. 385-93 ; xxvi. 229, etc.
617. Moniteur, Séance du 20 Mai 1793.

- 618. Genlis, *Mémoires* (Londres, 1825), iv. 118.
- 619. *Mémoires de Meillan, Représentant du Peuple* (Paris, 1823), p. 51.
- 620. Dumouriez, iv. 16-73.
- 621. Forster, *Briefwechsel*, ii. 514, 460, 631.
- 622. Voir Dampmartin, *Evénemens*, ii. 213-230.
- 623. *Moniteur* dans *Hist. Parl.* xxv. 6.
- 624. *Choix des Rapports*, xi. 277.
- 625. *Hist. Parl.* xxv. 72.
- 626. Louvet, *Mémoires*, p. 72.
- 627. Meillan, pp. 23, 24 ; Louvet, pp. 71-80.
- 628. *Moniteur* (Séance du 12 Mars), 15 Mars.
- 629. Meillan, *Mémoires*, pp. 85, 24.
- 630. *Moniteur*, no 70, (du 11 Mars), no 76, etc.
- 631. *Moniteur*, no 83 (du 24 Mars 1793), nos 86, 98, 99, 100.
- 632. *Moniteur*, du 20 Avril, etc. to 20 Mai, 1793.
- 633. Dumouriez, *Mémoires*, iv. c. 7-10.
- 634. Genlis, iv. 139.
- 635. Dumouriez, iv. 159, etc.
- 636. Leur récit, rédigé par Camus, dans Toulangeon, iii, appendice, 60-87.
- 637. *Mémoires*, iv. 162-180.
- 638. Voir Montgaillard, iv. 144.
- 639. *Mémoires de René Levasseur* (Bruxelles, 1830), i. 164.
- 640. Séance du 1er avril 1793 dans *Hist. Parl.* xxv. 24-35.
- 641. *Hist. Parl.* xv. 397.
- 642. *Moniteur*, du 16 Avril 1793, et suiv.
- 643. Séance du 26 Avril, An 1er (in *Moniteur*, no 116).
- 644. Levasseur, *Mémoires*, i. c. 6.
- 645. Buzot, *Mémoires*, pp. 69, 84 ; Meillan, *Mémoires*, pp. 192, 195, 196. Voir *Commission des Douze* dans *Choix des Rapports*, xii. 69-131.

646. Deux Amis, vii. 77-80 ; Forster, i. 514 ; Moore, i. 70. Elle ne mourut qu'en 1817, à la Salpêtrière, dans l'état le plus abject de démence ; voir Esquirol, Des Maladies Mentales (Paris, 1838), i. 445-450.
647. Mercier, Nouveau Paris, vi. 63.
648. Voir Histoire des Brissotins, par Camille Desmoulins, brochure de Camille, Paris, 1793.
649. Moniteur, Séance du 25 Mai, 1793.
650. Meillan, Mémoires, p. 195 ; Buzot, pp. 69, 84.
651. Debats de la Convention (Paris, 1828), iv. 187-223 ; Moniteur, nos 152, 3, 4, An 1er.
652. Louvet, Mémoires, p. 89.
653. Buzot, Mémoires, p. 310. Voir les Pièces justificatives — récits, commentaires, etc. — dans Buzot, Louvet et Meillan ; Documents complémentaires dans Hist. Parl. xxviii. 1-78.
654. Meillan, p. 72, 73 ; Louvet, p. 129.
655. Belagerung von Mainz, Werke de Goethe, xxx. 278-334.
656. Meillan, p. 75 ; Louvet, p. 114.
657. Moniteur, nos 197, 198, 199 ; Hist. Parl. xxviii. 301-5 ; Deux Amis, x. 368-374.
658. Voir Éloge funèbre de Jean-Paul Marat, prononcé à Strasbourg, dans Barbaroux, pp. 125-131 ; Mercier, etc.
659. Séance du 16 Septembre 1793.
660. Procès de Charlotte Corday, etc. Hist. Parl. xxviii. 311-338.
661. Deux Amis, x. 374-384.
662. Briefwechsel, i. 508.
663. Voir Hazlitt, ii. 529-541.
664. Barbaroux, p. 29.
665. Deux Amis, x. 345.
666. Mémoires de Puisaye (Londres, 1803), ii. 142-167.
667. Louvet, pp. 101-37 ; Meillan, pp. 81, 241-70.
668. Meillan, pp. 119-137.
669. Louvet, pp. 138-164.
670. Belagerung von Maintz, Werke de Goethe, xxx. 315.
671. Deux Amis, xi. 73.
672. Choix des Rapports, xii. 432-42.

673. Le 22 septembre 1792 est le 1er Vendémiaire de l'An I, et les nouveaux mois ont tous trente jours ; par conséquent :

Vendémiaire	+ 21	septembre	30 jours
Brumaire	+ 21	octobre	31 jours
Frimaire	+ 20	novembre	30 jours
Nivôse	+ 20	décembre	31 jours
Pluviôse	+ 19	janvier	31 jours
Ventôse	+ 18	février	28 jours
Germinal	+ 20	mars	31 jours
Floréal	+ 19	avril	30 jours
Prairial	+ 19	mai	31 jours
Messidor	+ 18	juin	30 jours
Thermidor	+ 18	juillet	31 jours
Fructidor	+ 17	août	31 jours

Il y a cinq Sansculottides et, les années bissextiles, une sixième, ajoutée à la fin de Fructidor. Le premier bissextile de Romme est l'An IV (1795, non 1796), autre circonstance gênante qui, tous les quatre ans, décale de nouveau les correspondances du 23 septembre au 29 février.

Le nouveau Calendrier cessa le 1er janvier 1806. Voir *Choix des Rapports*, xiii. 83-99 ; xix. 199.

674. *Deux Amis*, xi. 147 ; xiii. 160-92, etc.

675. *Deux Amis*, xi. 80-143.

676. *Louvet*, p. 180-199.

677. *Moniteur*, Séance du 5 Septembre, 1793.

678. *Débats*, Séance du 23 Août 1793.

679. *Moniteur*, Séance du 17 Septembre 1793.

680. *Moniteur*, Séances du 5, 9, 11 Septembre.

681. *Deux Amis*, xi. 148-188.

682. Voir *Mémoires particuliers de la Captivité à la Tour du Temple*, par la duchesse d'Angoulême, Paris, 21 janvier 1817.

683. *Procès de la Reine* (*Deux Amis*, xi. 251-381).

684. *Vilate*, *Causes secrètes de la Révolution de Thermidor* (Paris, 1825), p. 179.

685. *Weber*, i. 6.

686. *Deux Amis*, xi. 301.

687. Δημοσθένους εἰπόντος, Ἀποκτενοῦδὶ σε Ἀθηναῖοι, φωκίων' Ἄν μανῶσιν, εἴτε σὲ δ', ἐὰν σαφρονῶσι.—Plut. Opp. t. iv. p. 310. ed. Reiske, 1776.
688. Mémoires de Riouffe dans Mémoires sur les Prisons, Paris, 1823, pp. 48-55.
689. Louvet, p. 213.
690. Recherches Historiques sur les Girondins dans Mémoires de Buzot, p. 107.
691. Hist. Parl. Introd., i. 1 et suiv.
692. Deux Amis, xii. 78.
693. Mercier. ii. 124.
694. Moniteur de ces mois, passim.
695. Foster, ii. 628 ; Montgaillard, iv. 141-57.
696. Mémoires (Sur les Prisons, i.), pp. 55-7.
697. Mémoires de Madame Roland (introduction), i. 68.
698. Vie de Bailly dans Mémoires, i, p. 29.
699. Mémoires de Madame Roland (introduction), i. 88.
700. Foster, ii. 629.
701. Moniteur, 11 Decembre, 30 Decembre, 1793 ; Louvet, p. 287.
702. Voir Louvet, p. 301.
703. Deux Amis, xii. 249-51.
704. Deux Amis, xi. 145.
705. Moniteur (du 17 Novembre 1793), etc.
706. Deux Amis, xii. 251-62.
707. Moniteur, 1793, nos 101 (31 Decembre), 95, 96, 98, etc.
708. Deux Amis, xii. 266-72 ; Moniteur, du 2 Janvier 1794.
709. Procès de Carrier, 4 tomes, Paris, 1795.
710. Les Horreurs des Prisons d'Arras, Paris, 1823.
711. Montgaillard, iv. 200.
712. Moniteur, Séance du 17 Brumaire (7 novembre), 1793.
713. Analyse du Moniteur (Paris, 1801), ii. 280.
714. Mercier, iv. 134. Voir Moniteur, séance du 10 novembre.
715. Voir aussi Moniteur, séance du 26 novembre.
716. Mercier, iv. 127-146.

717. Deux Amis, xii. 62-5.
718. Débats, du 10 novembre 1793.
719. Dictionnaire des Hommes Marquans, i. 115.
720. Moniteur, du 27 Novembre 1793.
721. Choix des Rapports, xiii. 189.
722. Ibid. xv. 360.
723. On trouve chez Prudhomme une atrocité à la capitaine Kirk attribuée à ce Cavaignac ; elle a été recopiée dans les dictionnaires des Hommes Marquans, de Biographie Universelle, etc. Non seulement elle est fausse, mais, fait plus singulier, il est encore possible de démontrer qu'elle l'est.
724. Deux Amis, xiii. 205-30 ; Toulangeon, etc.
725. Levasseur, Mémoires, ii. c. 2-7.
726. Son récit dans Deux Amis, xiv. 177-186.
727. Comparer Barrère (Choix des Rapports, xiv. 416-421), lord Howe (Annual Register de 1794, p. 86), etc.
728. Miscellanies de Carlyle, § Sinking of the Vengeur.
729. Choix des Rapports, xv. 378, 384.
730. 26 juin 1794 (voir Rapport de Guyton-Morveau sur les Aérostats, dans Moniteur du 6 Vendémiaire, An II).
731. Mercier, v. 25 ; Deux Amis, xii. 142-199.
732. Voir Deux Amis, xv. 189-192 ; Mémoires de Genlis ; Founders of the French Republic, etc.
733. Mercier, ii. 134.
734. Montgaillard, iv. 290.
735. Moniteur, du 17 Ventose (7 mars) 1794.
736. Biographie de Ministres, § Danton.
737. Aperçus sur Camille Desmoulins dans Vieux Cordelier, Paris, 1825, pp. 1-29.
738. Montgaillard, iv. 200.
739. Duchesse d'Angoulême, Captivité à la Tour du Temple, pp. 37-71.
740. Tribunal Révolutionnaire, du 8 Mai 1794, Moniteur, no 231.
741. Tableaux de la Révolution, § Soupers Fraternels ; Mercier, ii. 150.
742. Riouffe, p. 73 ; Deux Amis, xii. 298-302.

743. Vilate, Causes Secrètes de la Révolution de 9 Thermidor.
744. Voir Vilate, Causes Secrètes. (Le récit de Vilate est fort curieux ; mais il ne faut pas le tenir pour vrai sans examen : au fond, malgré son titre, ce n'est pas un récit, mais un plaidoyer.)
745. Montgaillard, iv. 237.
746. Maison d'Arrêt de Port-Libre, par Coittant, etc., Mémoires sur les Prisons, ii.
747. Montgaillard, iv. 218 ; Riouffe, p. 273.
748. Voyage de Cent Trente-deux Nantais, (Prisons, ii. 288-335).
749. Relation de ce qu'ont souffert pour la Religion les Prêtres déportés en 1794, dans la rade de l'île d'Aix, (Prisons, ii. 387-485).
750. Deux Amis, xii. 347-73.
751. Deux Amis, xii. 350-8.
752. Voir Vilate.
753. Moniteur, nos 311, 312 ; Débats, iv. 421-42 ; Deux Amis, xii. 390-411.
754. Précis des Evénemens du Neuf Thermidor, par C.A. Méda, ancien Gendarme, Paris, 1825.
755. Mémoires sur les Prisons, ii. 277.
756. Méda, p. 384. (Méda affirme que ce fut lui qui, avec un courage infini, quoique d'une manière maladroite, tira sur Robespierre. Il fut promu pour les services rendus cette nuit-là et mourut général et baron. Peu de gens crurent Méda — sur un point qui, sans cela, était déjà incroyable.)
757. 24 décembre 1794, Moniteur, no 97.
758. Octobre 1795, Dulaure, viii. 454-456.
759. Deux Amis, xiii. 3-39.
760. Mercier, Nouveau Paris, iii. 138, 153.
761. Montgaillard, iv. 436-42.
762. Montgaillard, Mercier, (ubi supra).
763. De Staël, Considérations iii. c. 10, etc.
764. Toulangeon, iii. c. 7 ; v. c. 10, p. 194.
765. 19 janvier 1795, Montgaillard, iv. 287-311.
766. 5 avril 1795, Montgaillard, iv. 319.
767. Histoire de la Guerre de la Vendée, par M. le Comte de Vauban, Mémoires de Madame de la Rochejacquelin, etc.

768. Deux Amis, xiv. 94-106 ; Puisaye, Mémoires, iii-vii.
769. Moniteur, du 25 Septembre 1794, du 4 Février 1795.
770. Moniteur, Séances du 10-12 Novembre 1794: Deux Amis, xiii. 43-49.
771. Mercier, ii. 94. (« Le 1er février 1796, à la Bourse de Paris, le louis d'or », valant 20 francs d'argent, « coûte 5 300 francs en assignats. » Montgaillard, iv. 419.)
772. Fantin Desodoards, Histoire de la Révolution, vii. c. 4.
773. Moniteur, séance du 13 Germinal (2 avril) 1795.
774. Moniteur, du 27 Juin, du 31 Août, 1795 ; Deux Amis, xiii. 121-9.
775. Deux Amis, xiii. 129-46.
776. Toulangeon, v. 297 ; Moniteur, nos 244, 5, 6.
777. Dictionnaire des Hommes Marquans, §§ Billaud, Collot.
778. Montgaillard, iv. 241.
779. Report of the Irish Poor-Law Commission, 1836.
780. Nouveau Paris, iv. 118.
781. Napoléon, Las Cases, Choix des Rapports, xvii. 398-411.
782. Deux Amis, xiii. 375-406.
783. Moniteur, Séance du 5 Octobre 1795.
784. Moniteur, du 4 Septembre 1797.
785. 9 novembre 1799, Choix des Rapports, xvii. 1-96.
786. Bailleul, Examen critique des Considérations de Madame de Staël, ii. 275.
787. Diamond Necklace (Miscellanies de Carlyle).

FIN DU TOME III

—❧— THOMAS CARLYLE —❧—

TOME III — LA GUILLOTINE

La Révolution voulait délivrer les hommes.
Elle doit maintenant répondre du sang qu'elle verse.

La monarchie s'est effondrée. La République est proclamée.
Mais la guerre encercle la France, la faim demeure,
les factions s'accusent et chaque victoire ouvre un nouvel abîme.

Danton tonne. Marat réclame des têtes. Robespierre invoque
la Vertu. Les Girondins tombent, puis les Hébertistes,
puis les Dantonistes. Chacun croit encore pouvoir arrêter
la Révolution au point exact où elle lui donnerait raison.

Carlyle ne réduit pas la Terreur à une folie inexplicable.
Il en cherche les racines dans la faim, la guerre, l'effondrement
de toute confiance et la puissance meurtrière des idées
lorsqu'elles cessent de voir les êtres humains.

La Guillotine clôt l'une des œuvres historiques les plus
fulgurantes du XIXe siècle : le récit d'une libération devenue
jugement, d'une espérance changée en vertige, et d'un monde
nouveau qui ne sait pas encore s'il vient de naître
ou de se condamner.

—❧—
Nouvelle traduction française, accompagnée de notes et d'un glossaire.

—❧— éditions Skandalon —❧—

